

et invisible, et ils tombent dans une agonie si cruelle, que la mort paraît alors un véritable soulagement. Le saint homme Job avait expérimenté ces rigueurs lorsqu'il disait : *Je ne désire pas que Dieu combatte de toutes ses forces avec moi, de peur que le poids de sa grandeur ne m'accable* (Job, XXIII, 6) ; car l'âme, dans le plus fort de son oppression, se voit si éloignée des faveurs de Dieu, qu'elle croit que toutes les ressources de son appui et de son secours se sont évanouies avec tous ses biens, et qu'il ne se trouve personne qui lui porte compassion. Si bien qu'elle peut dire, avec le plus affligé des hommes : *Ayez pitié de moi ; au moins vous, mes amis, parce que la main du Seigneur m'a frappé* (Job, XIX, 21). C'est en vérité une chose digne d'admiration et de douleur, de voir que l'âme a tant de faiblesse et d'imperfection en cet état, qu'elle trouve la main de Dieu si dure et si pesante, quoiqu'elle soit d'elle-même si douce et si légère, et qu'elle ne touche l'âme que très-délicatement ; car Dieu ne la traite de la sorte que pour l'enrichir de ses dons, et non pour la châtier.

CHAPITRE SIXIÈME.

Des autres peines que l'âme souffre en cette nuit.

La troisième espèce de peines se forme des deux extrémités, qui ont été les causes des premières douleurs de l'âme, et qui se réunissent en cet état : l'une est divine, l'autre est humaine. La divine est la contemplation qui purifie l'âme ; l'humaine est la même, en tant qu'elle est le sujet sur qui tombent les effets de la contemplation pour perfectionner l'âme, pour la renouveler, pour la dépouiller de ses affections habituelles et des qualités du vieil homme auxquelles elle s'attache étroitement, et pour la rendre enfin toute divine ; de sorte que cette opération affaiblit l'âme, la consume et la plonge dans de si profondes ténèbres, qu'à la vue de ses misères, elle se sent fondre et comme anéantir par la cruelle mort de l'esprit, comme si elle était dévorée par quelque bête farouche et digérée dans son estomac. Ainsi elle est environnée et pénétrée de peines semblables à celles de Jonas pendant qu'il était dans le corps d'une baleine ; car il lui est expédient de mourir et d'être enfermée dans le tombeau de la nuit obscure, afin qu'elle parvienne à la résurrection, qu'elle attend. David dépeint l'excès de ces tribulations de cette manière : *Je suis assiégé des douleurs que me cause la crainte de la mort et du tombeau, et j'ai eu recours à la prière pour implorer l'assistance du Seigneur* (Psal. XVII, 5, 6, 7).

Mais le plus grand supplice de l'âme est de croire que Dieu la hait, la délaisse, et la jette pour cette raison dans les ténèbres. Le même roi expliquait autrefois ce tourment en ces termes : *Je suis semblable à ceux qu'on a blessés et qui sont dans les sépulcres, ensevelis dans le sommeil de la mort ; vous n'avez non plus soin d'eux que de gens qui sont effacés du nombre des vivants ; mes ennemis m'ont mis dans le tombeau et dans les ténèbres de la mort ; vous avez répandu les flots de votre colère sur moi, et vous m'avez abîmé comme ceux qui tombent dans les gouffres les plus profonds de la mer* (Psal. XXXVII, 5, 6, 7, 8). En effet, lorsque la contemplation dont Dieu se sert pour purifier l'âme la mortifie en la dépouillant de tout, l'âme éprouve, avec une vivacité pénétrante, toute l'horreur que cause la mort, et toutes les douleurs et tous les gémissements de l'enfer, parce qu'en cet état elle semble connaître, par une expérience sensible, que Dieu est fâché contre elle, qu'il l'a punie dans l'ardeur de sa colère, qu'il l'a rejetée, et qu'il n'est plus avec elle ; elle craint même, avec beaucoup d'apparence, selon son sentiment, qu'il ne la traite éternellement avec la même sévérité. Toutes les créatures aussi, et surtout ses amis, la désolent et la méprisent. C'est ce que le

prophète ajoute : *Vous avez permis que ceux que je connaissais et avec qui je vivais familièrement se soient éloignés de moi et qu'ils m'aient regardé comme un objet d'abomination (Psal. LXXXVII, 9).* Le prophète Jonas avait expérimenté ces peines, tant au corps que dans l'âme. *Seigneur, dit-il, vous m'avez précipité dans le fond de la mer, et j'ai été couvert d'eau; vous avez fait passer sur moi les flots des abîmes que vous avez creusés, ce qui m'a fait dire que j'étais rejeté de devant vos yeux. Néanmoins, j'espère que je verrai encore votre saint temple.* Le prophète parle de la sorte, parce que c'est dans cet état de souffrances que Dieu purifiait son âme. Et continuant, il ajoute : *Les eaux qui m'ont environné ont pénétré jusqu'à l'âme, les gouffres m'ont englouti, la mer m'a couvert la tête; je suis descendu jusqu'aux racines des montagnes, et les cavernes de la terre m'ont tenu, comme des prisons, éternellement enfermé (Jon., II, 5, 6, 7).* Ces cavernes ou ces prisons, pour les appliquer à notre sujet, représentent les imperfections de l'âme, qui l'empêchent de jouir des douceurs de la contemplation.

La quatrième espèce de souffrances vient de l'éminence de cette contemplation obscure. Cette éminence n'est autre chose que son objet; savoir : la grandeur et la majesté de Dieu, car elles font sentir à l'âme sa pauvreté et sa misère; et cette pensée, fondée sur une si grande opposition, est une de ses principales peines. Elle expérimente en elle-même un profond vide, c'est-à-dire un entier dépouillement des biens temporels, des biens naturels et des biens spirituels qui ont du rapport à son plaisir, et elle se voit pleine de maux contraires; savoir : des défauts et des aridités qui la désolent. Elle se trouve enfin privée des espèces et des connaissances de ses puissances, et son esprit lui paraît dénué de tout et entièrement abandonné; car, puisque Dieu la purifie selon la partie sensitive et la partie spirituelle, selon les puissances intérieures et extérieures, il est utile à l'âme d'être mise dans cette pauvreté et dans la privation de toutes ces choses, afin qu'elle demeure dans la sécheresse et dans les ténèbres : parce que la partie animale est purifiée par les aridités, les puissances le sont par la privation de leurs opérations; l'esprit l'est aussi par l'obscurité. Dieu opère toutes ces choses par cette obscure contemplation dans laquelle l'âme sent ce vide, avec la suspension ou la soustraction de tous les appuis qu'elle trouvait dans la nature, ce qui la fait autant souffrir qu'un homme qu'on tiendrait suspendu en l'air et qu'on empêcherait de respirer. Alors Dieu la purifie en la vidant, et en consumant toutes ses affections et toutes les habitudes imparfaites de sa vie comme le feu consume la rouille de quelque métal. Ces choses étant fort enracinées, il faut nécessairement que l'âme endure une extrême douleur lorsqu'elle les perd, et que ces paroles d'Ezéchiel se vérifient : *Entassez les os afin que j'y mette le feu; les chairs seront consumées, tout cet amas cuira, et tous les os sécheront (Ezech., XXIV, 10).* Le prophète semble signifier la pauvreté que l'âme éprouve selon la partie inférieure et la partie supérieure. Il dit encore, au même endroit : *Mettez-la sur les charbons; mais il faut qu'elle soit vide et toute nue, afin que son airain s'échauffe et se fonde, et que toutes ses ordures s'amassent dans le milieu, et que sa rouille soit consumée (Ibid., 11).* On voit, dans ces expressions, l'affliction extrême que l'âme reçoit du feu de la contemplation qui la purifie, puisqu'il est nécessaire qu'elle réduise, en quelque manière, au néant, sa nature, ses affections et ses défauts, pour se purifier de la rouille qui est entrée jusque dans son intérieur; si bien que, devant être purifiée dans ce feu comme l'or dans la fournaise, selon le sentiment du Sage (*Sap., III, 6*), elle sent, jusque dans les moelles, cet anéantissement et cette défaillance avec une extrême pauvreté. David était dans ce pitoyable état lorsqu'il s'écriait : *Sauvez-moi, mon Dieu, parce que les eaux pénètrent*

més entrailles. Je suis tombé dans un abîme plein de boue et sans fond ; je suis descendu dans les gouffres de la mer, parce que la tempête m'y a fait couler ; j'ai crié de toutes mes forces, et je me suis enroué ; mes yeux se sont épuisés en s'attachant sur vous, mon Dieu, parce que j'ai mis toute mon espérance en votre bonté (Psal. LXVIII, 1, 2, 3, 4).

Dieu abaisse beaucoup l'âme afin qu'il l'élève ensuite beaucoup ; et, s'il ne modérât promptement les sentiments que l'âme a si vivement imprimés en l'esprit, elle abandonnerait son corps en peu de jours ; mais le feu de ces peines ne se fait sentir que de temps en temps, et non pas continuellement. Il est néanmoins quelquefois si violent, que l'âme croit voir l'enfer ouvert sous elle et tout prêt à l'engloutir. Ces sortes de gens sont du nombre de ceux qui descendent tout vivants dans les enfers et qui y sont purifiés comme dans le purgatoire, puisque c'est là cette purgation que chacun doit faire de ses fautes, quoiqu'elles ne soient que vénielles. Ainsi on peut dire, avec probabilité, qu'une âme qui a passé par ce purgatoire spirituel, ou n'entrera pas dans le purgatoire de l'autre monde, ou n'y demeurera pas longtemps ; car une heure qu'elle passe dans le premier purgatoire lui profite davantage, à cause des mérites qu'elle acquiert et de la satisfaction qu'elle fait à la justice divine, que plusieurs heures ne lui serviraient dans le dernier purgatoire, parce qu'elle n'y mériterait plus, et que Dieu ne lui remettrait rien de ses souffrances.

CHAPITRE SEPTIÈME.

On continue de traiter de la même matière, et des autres afflictions de la volonté.

Les peines de la volonté sont si grandes en cet état, que la mémoire de ces maux et l'incertitude de leur remède frappent vivement l'âme et l'accablent tout à fait. Il y faut joindre le ressouvenir de ses prospérités passées ; car les hommes qui sentent les amertumes de cette nuit, ont été prévenus ordinairement de douceurs divines, et ont rendu à Dieu des services considérables. C'est pourquoi la privation d'un état si heureux et l'impossibilité apparente de le recouvrer, leur percent le cœur d'une douleur infiniment sensible. Job, instruit par sa propre expérience, nous déclare cette vérité. *J'étais autrefois abondant en richesses, dit-il, et tout à coup je me vois réduit à rien. Il m'a pris par le cou ; il m'a presque brisé ; il m'a mis devant lui comme le but de ses coups ; il a mis ses lances autour de moi ; il m'a blessé aux reins ; il ne m'a point épargné ; il a dispersé mes entrailles sur la terre ; il m'a coupé en pièces et m'a fait plaie sur plaie ; il s'est jeté sur moi comme un géant ; je me suis couvert d'un sac et de cendre ; à force de pleurer, mon visage s'est enflé, et j'en ai presque perdu les yeux (Job, XVI, 13, 14, 15, 16, 17).* Il y a beaucoup d'autres endroits dans l'Écriture qui font le caractère des souffrances qu'on essuie en cette nuit ; mais je ne veux pas les produire ici, de peur d'être trop long. Ceux que nous venons de voir nous en donnent assez d'idée.

Toutefois, pour achever l'explication de ce vers du premier cantique, j'apporterai les sentiments de Jérémie sur ce sujet. *Je suis un homme, dit-il, qui connais parfaitement ma pauvreté ; sous la verge de l'indignation de Dieu ; il m'a jeté dans les ténèbres sans me faire voir la lumière ; il a levé la main et déchargé tout le jour ses coups sur moi ; il a noirci de contusions ma peau et ma chair ; il m'a brisé les os ; il m'a assiégré de tous côtés et rempli de fiel et de peines ; il m'a mis, comme les morts, dans un lieu plein d'obscurité, et m'a renfermé de toutes parts, de peur que je n'en sorte ; il a serré plus étroitement mes chaînes ; il m'a fermé le chemin*

avec de grosses pierres, et il a rompu toutes les routes par lesquelles je pouvais m'échapper ; il s'est mis, comme un ours et comme un lion, en embuscade pour me surprendre et me dévorer ; il a rompu mon chemin ; il m'a tout brisé et tout désolé ; il a tendu son arc et tiré ses flèches contre moi comme contre un but, et il m'en a percé les reins ; j'ai été le sujet ordinaire des railleries et des chansons du peuple ; il m'a rempli d'amertumes ; il m'a enivré d'absinthe ; il m'a cassé les dents ; il m'a nourri de cendres ; mon âme a été privée de la paix ; j'ai oublié tous les biens, et j'ai dit en moi-même : mes prétentions sont vaines, et je n'espère plus rien du Seigneur. Cependant, mon Dieu, souvenez-vous de ma pauvreté, de mes souffrances excessives, de l'absinthe et du fiel que j'ai bu. Lorsque ces choses me viendront en la mémoire, mon âme en séchera de douleur (Threnor., III, 1, 2, 3, etc.). Jérémie décrit ici et déplore toutes les peines que cette nuit de l'esprit et cette purgation douloureuse causent à l'âme, ce qui la rend digne de compassion. A la vérité, Dieu traite l'âme favorablement, puisqu'il change pour elle, selon l'expression de Job, les ténèbres et l'ombre de la mort en lumière ; et, comme parle David, son obscurité sera semblable à sa lumière (Job, XII, 22). Mais son affliction est extrême, tant à cause de ses maux que de l'incertitude où elle est d'en trouver le remède et d'en voir la fin ; car elle se persuade que ses peines ne finiront jamais, et qu'elle sera toujours, comme les morts, dans l'obscurité du tombeau (Psal. CXXXVIII, 12 ; CXLII, 4).

Joignez à cela que, quelque connaissance qu'on lui donne, quelques directeurs spirituels qu'elle consulte, elle n'en reçoit aucun secours. Quoiqu'ils lui proposent les plus puissants motifs de consolation, qu'ils puissent tirer de grands biens de cet état, elle ne saurait les croire, parce que, toute pénétrée d'un très-vif sentiment de ses souffrances, elle croit que ceux qui lui parlent ne comprennent pas ses misères et ne peuvent lui dire ce qu'il faut, ni lui suggérer les remèdes nécessaires ; et, en effet, ils ne le peuvent : ainsi son chagrin s'aigrit davantage. Elle n'aura donc nul moyen de l'adoucir jusqu'à ce que Notre-Seigneur achève de la purifier, de la manière et dans le temps qu'il lui plaira. Elle ressemble à un homme qu'on tient les mains et les pieds liés dans une obscure prison ; il ne peut ni se remuer, ni rien voir, ni recevoir le moindre soulagement. De même l'âme gémit dans les chaînes, dans les croix, dans les ténèbres, immobile, sans aide, jusqu'à ce que l'esprit soit amolli, humilié, purifié, si dégagé des choses matérielles et sensibles, si subtil, si simple, qu'il puisse devenir, en quelque sorte, un esprit avec l'Esprit de Dieu, selon la mesure et le degré de l'union d'amour à laquelle la miséricorde divine voudra l'élever ; car Dieu purifie l'âme plus ou moins rigoureusement, et il y emploie plus ou moins de temps par rapport à la qualité de l'union qu'il lui destine. Cette purgation n'est pas néanmoins toujours d'une égale force ; elle est quelquefois plus dure, quelquefois plus douce, parce que Dieu ne permet pas que cette obscure contemplation touche l'âme et la pénètre d'une manière purgative, mais d'une manière illuminative et amoureuse ; et alors l'âme sort de l'affreuse prison où elle était auparavant, et elle entre en jouissance d'une grande liberté, d'une agréable paix, d'une communication avec Dieu, facile, amoureuse, intime, fort spirituelle. Toutes ces choses lui sont des marques certaines du bien que cette purgation fait en elle pour son salut, et elles lui donnent des pressentiments des faveurs abondantes qu'elle attend de son Créateur. Ces consolations spirituelles sont cependant si douces, qu'il semble à l'âme que Dieu a mis fin à ses souffrances ; car c'est la nature et la propriété des choses spirituelles, principalement lorsqu'elles sont pures et dégagées des sens, que l'âme se persuade que, quand ses afflictions reviennent, elle n'en sera jamais délivrée, et qu'ainsi elle n'aura jamais aucun bien dans la vie inté-

rière, comme les endroits de l'Écriture que nous avons allégués le montrent; au contraire, lorsqu'elle se voit comblée de dons spirituels, elle croit que ses maux ont absolument cessé, et qu'elle ne perdra jamais ses biens spirituels, comme le prophète-roi le confesse de lui-même. *Lors, dit-il, que j'ai possédé de grandes richesses, je me suis dit à moi-même qu'elles dureraient toujours et que ma fortune ne changerait pas (Psal. XXIX, 7).* La raison est, parce que la possession d'un bien spirituel chasse de l'esprit la possession actuelle d'une autre chose contraire. Cela, néanmoins, n'arrive pas à la partie animale, d'autant que sa connaissance est plus lente et moins vive.

Mais, parce que l'esprit n'est pas encore parfaitement épuré des imperfections dont la partie inférieure l'a souillé, quelque fermeté qu'il ait, il est sujet aux douleurs à proportion qu'il est engagé dans ces défauts. Aussi, comme David après l'abondance de ses biens tomba dans de grands maux, de même l'âme, après les torrents de ses consolations, devient aride et ne sent plus que des peines intérieures. Cette pensée de ses biens et de ses maux lui revient souvent en l'esprit jusqu'à ce qu'elle soit entièrement purifiée; et, quelque commerce qu'elle ait avec Dieu, elle n'en reçoit jamais des avantages si grands, qu'ils arrachent ou du moins qu'ils couvrent la racine des imperfections qui lui restent. Elle sent bien dans son fond qu'il lui manque quelque chose et qu'il y a encore quelque tache dont elle doit être lavée. Il lui paraît qu'il y a, dans son intérieur, je ne sais quel ennemi, qui semble à la vérité être endormi et paisible; mais elle appréhende toujours qu'il ne se réveille et ne lui fasse la guerre; et en effet, il la lui fait d'une manière très-cruelle; car, lorsqu'elle croit être en assurance, il la replonge dans un abîme de duretés, de douleurs et de ténèbres plus horribles et d'une plus longue durée que les premières; et l'âme ne doute plus alors que tous ses biens ne se soient dissipés. Le souvenir même de ses premières richesses spirituelles n'est pas capable de lui faire espérer une nouvelle prospérité.

Toutefois les personnes qui sont dans des épreuves si affligeantes, aiment Dieu, au point de donner mille vies pour lui. Mais ce grand amour ne les empêche pas de croire que Dieu ne les aime point, n'ayant rien qui soit digne de son amour, et s'estimant même assez misérables pour mériter sa haine et l'horreur de toutes les créatures: ces sentiments les accablent de chagrins et de désolations.

CHAPITRE HUITIÈME.

De quelques nouvelles souffrances de l'âme, tandis que cet état dure.

Il se trouve en cet état une nouvelle peine, qui est que cette obscure nuit lie les puissances de l'âme et étouffe ses affections, de telle sorte qu'elle ne peut élever son esprit à Dieu, ni lui demander aucune chose. Il lui semble que, comme le dit Jérémie, *Dieu s'est couvert d'un nuage, pour empêcher son oraison de passer jusqu'à lui (Thren., III, 44)*, et qu'il lui a fermé le chemin de grosses pierres carrées (*Ibid., 9*), de peur qu'elle ne puisse aller jusqu'à son trône. Que si elle lui fait quelques prières, c'est avec tant de sécheresse et si peu de dévotion, qu'il lui paraît que Dieu ne l'écoute pas, et qu'il la néglige, pouvant dire avec le Prophète: *Lorsque je l'ai prié, il a rejeté ma prière (Ibid., 8)*. Si bien qu'il est utile, en ce temps-là, de se prosterner jusqu'à terre, et de mettre, comme parle Jérémie, *la bouche dans la poussière (Ibid., 29)*, en supportant patiemment cette épreuve purifiante. C'est Dieu qui fait cette opération dans l'âme, et l'âme ne peut agir, ni prier, ni s'appliquer avec attention aux choses divines; elle ne saurait même

s'occuper des affaires temporelles, et souvent elle est hors d'elle-même, et perd la mémoire de toutes choses, de telle sorte qu'elle passe plusieurs heures sans savoir ce qu'elle a fait; elle ignore aussi quelquefois ce qu'elle fait ou ce qu'elle doit faire, et n'est presque pas attentive à ses actions, quelque effort qu'elle fasse pour l'être.

Mais parce que l'entendement est plus purifié de ses connaissances imparfaites, et la volonté dégagée de ses affections dérégées, et la mémoire dépouillée de ses espèces, il faut que l'âme soit comme anéantie en tout cela, pour accomplir ce que disait David en cet état : *J'ai été réduit au néant, et je ne m'en suis pas aperçu.* Cette ignorance renferme l'oubli de la mémoire, et alors les abstractions et les transports de l'âme naissent du recueillement intérieur où cette contemplation la plonge. Il était avantageux que l'âme fût absorbée avec toutes ses puissances, dans cette divine et obscure lumière de la contemplation infuse, et qu'elle fût ainsi séparée des créatures, afin qu'elle fût disposée et proportionnée en quelque manière à l'union de Dieu. En sorte que plus cette lumière est pure, plus elle obscurcit l'âme, et la vide de ses affections particulières pour les choses, soit célestes, soit terrestres; au contraire, moins elle est pure, moins elle prive l'âme de ses opérations, et moins elle lui paraît obscure.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Comment cette nuit, quoiqu'elle obscurcisse l'esprit, est une disposition nécessaire pour l'éclairer

Il est vrai que cette heureuse nuit jette l'esprit dans les ténèbres, mais c'est pour lui communiquer une lumière qui lui découvre toutes choses; elle l'abaisse à un état misérable, mais c'est pour l'élever à la jouissance d'une parfaite liberté; elle le prive de toute affection naturelle, mais c'est pour lui faire goûter les douceurs de tous les biens de l'ordre supérieur ou surnaturel, et de l'ordre inférieur ou naturel.

Comme il est nécessaire que les éléments soient démêlés des couleurs, des odeurs, des saveurs particulières, pour s'unir ensemble dans les composés naturels, et pour s'accommoder aux saveurs, aux odeurs et aux couleurs universelles, de même il faut que l'esprit soit simple, pur, débarrassé de toute affection naturelle, tant actuelle qu'habituelle, afin qu'il ait la liberté et la puissance de participer à la sagesse divine, et qu'il goûte, d'une manière excellente, les saveurs et les douceurs de toutes choses. Sans ce dénûment, il ne pourra tirer aucune satisfaction de ces délices spirituelles, quoiqu'elles soient très-abondantes, puisqu'une seule affection particulière, soit actuelle, soit habituelle, est suffisante pour empêcher le sentiment, le goût, la communication de cette subtile et intime douceur que l'esprit d'amour, qui contient en un degré très-éminent toutes les saveurs les plus charmantes, a coutume de verser dans l'âme. En effet, comme les Israélites ne goûtaient pas la manne, quoiqu'elle eût toutes les saveurs que chacun souhaitait, parce qu'ils conservaient encore la mémoire et l'amour des viandes qu'ils avaient mangées en Egypte, ainsi l'esprit, qui a quelque attache actuelle ou habituelle à quelque chose, ne peut jouir des plaisirs de la nourriture spirituelle. La raison est, parce que les affections et les connaissances de l'esprit purifié et élevé à la perfection sont d'un rang supérieur aux affections et aux connaissances naturelles, elles sont surnaturelles et divines; de sorte que, pour en acquérir les actes ou les habitudes, il est nécessaire que celles qui ne sortent point des bornes de la nature soient éteintes. C'est pourquoi il est d'une grande utilité en cette matière que l'esprit perde, dans

cette nuit obscure ses connaissances naturelles, pour être revêtu de cette lumière très-subtile et toute divine, et pour devenir lui-même, en quelque façon, tout divin dans son union avec la sagesse de Dieu. Cette nuit ou cette obscurité doit durer autant de temps qu'il en faut pour contracter l'habitude dans l'usage qu'on fait de cette lumière surnaturelle. On doit dire la même chose de la volonté : elle est obligée de se défaire de toutes ses affections qui l'attachent aux objets naturels, pour recevoir les admirables effets de l'amour qui est extrêmement spirituel, subtil, délicat, intime, qui surpasse tous les sentiments naturels et toutes les affections de la volonté, qui est enfin tout divin; et afin qu'elle soit toute transformée en cet amour par l'union qui lui est accordée dans la perte de tous ses biens naturels.

Il faut encore que la mémoire soit dénuée des images qui lui forment les connaissances douces et tranquilles des choses dont elle se souvient, afin qu'elle les regarde comme des choses étrangères, et que ces choses lui paraissent d'une manière différente de l'idée qu'elle en avait auparavant. Par ce moyen, cette nuit obscure retirera l'esprit du sentiment commun et ordinaire qu'il avait des objets créés, et lui imprimera un sentiment tout divin, qui lui semblera étranger; en sorte que l'âme vivra comme hors d'elle-même, et élevée au-dessus de la vie humaine; elle doutera quelquefois si ce qui se passe en elle n'est point un enchantement ou une stupidité d'esprit; elle s'étonnera de voir et d'entendre des choses qui lui semblent fort nouvelles, quoiqu'elles soient les mêmes que celles qu'elle avait autrefois entre les mains. La cause de ce changement est parce que l'âme doit perdre entièrement ses connaissances et ses sentiments humains, pour prendre des connaissances et des sentiments divins; ce qui est plus propre de la vie future que de la vie présente.

L'âme endure toutes ces purgations et toutes ces peines d'esprit, afin qu'elle monte par cette influence divine à la vie spirituelle, et que dans l'excès de ses douleurs elle engendre l'esprit de salut, selon l'oracle d'Isaïe : *Seigneur, dit-il, nous avons conçu, nous avons enfanté l'esprit de salut (Isa., XXVI, 18)*. De plus, comme cette contemplation pleine d'obscurité dispose l'âme à une paix intérieure qui surpasse tout sentiment, l'âme doit être privée de cette paix du sens et de l'esprit, qui n'était pas une véritable paix, à cause des imperfections dont elle était remplie et altérée. Cette paix imparfaite est troublée par l'inquiétude des soupçons, des imaginations, des combats intérieurs, que l'âme souffre à cause de la connaissance qu'elle a de ses misères et de la perte de ses biens spirituels. De là vient la douleur et le gémissement profond qui éclate quelquefois en rugissements et en hurlements spirituels, que l'âme exprime souvent par des paroles vives et touchantes : elle fond même en larmes autant que ses forces le permettent, mais elle en reçoit rarement la consolation. Le roi-prophète, qui avait éprouvé cet état, en parle de la sorte : *J'ai été excessivement affligé et humilié, et la douleur qui me pressait le cœur, me faisait pousser d'horribles rugissements (Psal. XXXVII, 9)*.

Quelquefois l'âme est tellement tourmentée de la seule représentation de ses misères, que je ne saurais mieux dépeindre ses souffrances, qu'en me servant de la comparaison que le saint homme Job emploie pour expliquer son extrême affliction, *Mon rugissement, dit-il, est semblable au bruit que font les torrents qui se précipitent du haut des montagnes dans les vallées (Job., III, 24)*. On peut dire encore que, comme les torrents qui se débordent inondent et remplissent les campagnes, de même le rugissement de l'âme répand sur elle, sur ses puissances, sur ses affections, un torrent de douleurs qui la couvre et qui la pénètre de tous côtés. Voilà les effets que cette nuit fait dans l'âme en lui cachant

le fondement de ses espérances, les rayons de la lumière divine et l'éclat du jour qu'elle cherche pour sa consolation. Job dit à ce propos *que durant la nuit les douleurs lui rongent la bouche comme un cancer, et que ceux qui le mangent et le consomment ne dorment pas* (Job, XXX, 17). La bouche signifie en cet endroit la volonté tourmentée de peines qui déchirent l'âme sans discontinuation.

Cette guerre est cruelle, parce que la paix qui en doit naître est grande : l'affliction de l'âme est intérieure, toute pure et sans consolation, parce que l'amour qu'elle concevra ensuite pour Dieu, doit être intime et épuré de tous défauts. Il en va de ceci comme d'un ouvrage ou d'un édifice ; car plus un ouvrage doit être excellent, plus on y apporte d'art et de diligence pour le faire ; plus un édifice doit être fort et élevé, plus on creuse et on fortifie les fondements : de même, plus la paix de l'âme doit être solide, plus les combats qu'elle soutient sont violents ; plus l'amour doit être ardent, plus les souffrances doivent être excessives.

Si vous demandez pourquoi la lumière de cette contemplation produit en l'âme des effets si douloureux, on vous répondra ce qu'on a déjà dit, que cela vient, non pas de cette infusion divine, mais de la faiblesse et des imperfections de l'âme, qui n'est pas capable en ces dispositions de recevoir sans douleur les impressions de son Dieu.

CHAPITRE DIXIÈME.

On apporte une comparaison pour expliquer cette purgation.

Cette nuit, cette contemplation ou cette lumière divine dont nous parlons, purifie l'âme et la dispose à l'union de Dieu de la même manière que le feu transforme le bois qu'il brûle. D'abord le feu chasse l'humidité du bois et le sèche. Ensuite il le noircit et le souille de vapeurs et de fumée. Puis il consume tout ce qu'il y trouve de contraire et de grossier. Il l'enflamme enfin et le change en lui-même ; il le rend beau, lumineux, éclatant ; en sorte néanmoins que le bois ne fait plus que recevoir l'action du feu, sans agir lui-même en cet état ; et alors il est revêtu de toutes les qualités de son vainqueur. Il est sec, et il dessèche ; il est chaud, et il échauffe ; il luit, et il éclaire ; il est plus léger qu'il n'était, et c'est le feu qui produit tous ces effets.

Il faut raisonner de la même manière du feu de cette obscure contemplation et de cet amour divin. Avant qu'il s'unisse l'âme à lui-même, il la décharge du poids de toutes ses imperfections ; il la couvre de noirceurs et de laideurs ; ce qui la fait paraître à ses yeux plus méchante qu'auparavant. Parce que ce feu brillant lui montre ses défauts qui lui étaient cachés et inconnus, il la jette dans l'obscurité. Après quoi il commence à répandre sur elle la lueur de ses rayons, jusqu'à ce que l'ayant remplie de lumières et de chaleur, il la transforme en lui-même sans qu'elle opère ; et il lui communique la parfaite union de l'amour divin.

Pour donner plus de jour à cette vérité, il faut remarquer, en premier lieu, que comme c'est le même feu qui prépare le bois et qui achève de le changer, ainsi c'est la même lumière divine qui dispose l'âme et qui la conduit à l'union.

Il faut remarquer, en second lieu, que comme le feu fait souffrir le bois, à cause de ses dispositions contraires à l'activité du feu, de même ce feu divin fait souffrir l'âme, à cause de ses imperfections opposées à l'impression de Dieu. L'Ecclésiastique, qui avait l'expérience de ces souffrances, les exprime en ces termes : *Mon âme a combattu violem-*

ment pour acquérir la sagesse, et j'ai été ému jusque dans le fond des entrailles pour posséder ce riche héritage (Eccli., LI, 25, 29).

Troisièmement, nous pouvons conjecturer de là, en quelque façon, comment les âmes souffrent dans le purgatoire. Car, comme les âmes qui passent ici par le feu de cette nuit ou de cette contemplation sont tellement affligées, que quand toutes leurs imperfections sont effacées et consumées, elles sont délivrées de leurs peines, parce qu'il n'y reste plus de matière; et elles entrent en la jouissance de Dieu autant qu'on le peut en cette vie: de même les âmes sont tourmentées dans le purgatoire, jusqu'à ce que le feu les ait purifiées des taches de leurs péchés, et les ait ainsi disposées à prendre possession du royaume de leur Créateur.

En quatrième lieu, nous apprenons de là que comme le bois reçoit la chaleur du feu avec des accroissements proportionnés à ses dispositions, de même l'âme est enflammée peu à peu de l'amour qui la purifie, selon la mesure de ses dispositions et de la pureté que ce feu divin lui procure. Néanmoins, l'âme ne connaît pas toujours l'ardeur de l'amour qui l'embrace; elle la comprend seulement, lorsque cette contemplation ne l'éclaire pas avec tant de véhémence. Car l'âme peut voir en ce temps-là ce que Dieu opère en elle; et même elle peut goûter cette opération divine. Elle ne pourrait faire cependant ni l'un ni l'autre, si sa peine durait toujours sans relâche. On peut éclaircir cette vérité par cette comparaison: tandis que la flamme agit sur le bois et l'environne, on ne voit pas bien tout ce qu'elle a consumé, ni le progrès qu'elle a fait; mais quand elle cesse de le couvrir de tous côtés, on s'aperçoit mieux de son effet, et on use plus aisément de ce bois. Ainsi l'âme ignore ce qui se passe en elle, quand l'opération est forte et l'occupe tout entière; elle le connaît, quand l'opération est interrompue et s'affaiblit; et alors elle jouit du fruit qu'elle en tire.

Cinquièmement, la même comparaison nous fait encore concevoir comment les âmes, après avoir goûté ces petites consolations, retombent dans de nouvelles souffrances plus grandes que les premières. Car comme le feu, plus il pénètre dans le bois, plus il consume le dedans jusqu'à la moelle: de même après que le feu de l'amour a purgé l'âme de ses défauts extérieurs, il entreprend ses imperfections plus intérieures, plus spirituelles, plus subtiles; il les consume; et par cette action plus vive, il afflige l'âme d'une manière plus fixe, plus aiguë et plus pénétrante.

En sixième lieu, nous inférons de ce principe, que quoique l'âme ait des intervalles de joie qui lui font espérer que ses afflictions ne reviendront plus, toutefois elle sent toujours en elle-même je ne sais quel fond qui l'empêche de goûter pleinement ce plaisir. Il lui semble entendre je ne sais quoi qui la menace d'une nouvelle peine. Elle voit bien qu'il reste encore dans son intérieur quelque chose à purifier, et que c'est de là que ses nouvelles douleurs doivent naître. Elle est en cela semblable au bois, où l'on distingue d'avec ce qui est brûlé dans les parties extérieures, ce qui reste à brûler dans les parties intérieures. Cependant, lorsque cette purgation spirituelle se fait dans ce que l'âme a de plus intime, l'âme, pénétrée de nouvelles douleurs, ne voit plus en elle aucun bien, et désespère de rentrer en possession de ceux dont elle jouissait auparavant.

Nous passerons maintenant à l'explication du second vers de ce premier cantique, pour montrer les fruits que l'âme recueille de ses souffrances.

CHAPITRE ONZIÈME.

On commence à donner l'interprétation du second vers du premier cantique, et on prouve comment le grand amour qui s'allume dans l'âme est le fruit de ses rigoureuses peines.

Enflammée d'un amour inquiet.

L'âme fait connaître ici le feu spirituel de l'amour qui s'allume en elle dans l'obscurité de cette contemplation qui lui cause tant de douleurs, comme le feu matériel s'allume dans le bois qu'on fait brûler. L'ardeur de cet amour est aussi différente de celle qui se fait sentir quelquefois dans la partie sensitive de l'homme, que l'âme est différente du corps ou que la partie spirituelle est différente de la partie animale. Car le feu de cet amour divin s'allume en l'esprit, lorsque l'âme, accablée de peines, est embrasée de l'amour de Dieu d'une manière vive, forte et pénétrante, et qu'elle a quelque pressentiment de la présence de Dieu, quoique l'obscurité de son esprit l'empêche alors de rien connaître en particulier.

L'impression d'amour que cette ardeur fait est si véhémence, que l'esprit en conçoit des sentiments très-vifs et très-violents. L'âme ne concourt à cet amour que d'une manière passive, parce qu'il est surnaturellement infus et qu'il produit des effets très-sensibles en elle. Il a quelque chose de la parfaite union de l'âme avec Dieu, et il participe en quelque façon à ses propriétés; lesquelles sont plus les actions de Dieu reçues dans l'âme qui y consent avec amour, que les opérations de l'âme même. Toutefois le seul amour de Dieu qui s'unit à elle, lui donne cette chaleur, cette efficace, cette passion qu'elle nomme embrasement. Cet amour trouve l'âme d'autant mieux disposée à recevoir son union et ses effets, qu'elle a les passions et les affections éteintes, et insensibles à toutes les choses célestes et terrestres. Ce qui arrive principalement dans cette obscure purgation, parce que Dieu resserre les puissances de l'âme de telle sorte qu'elles ne peuvent goûter avec plaisir les créatures. Cette rigoureuse mortification s'exerce ainsi sur les passions, afin que l'âme, délivrée des empêchements qu'elle en souffrirait, soit plus forte et mieux préparée pour parvenir à l'union divine et pour aimer Dieu de toutes ses forces: ce qu'elle ne pourrait faire, si elle se répandait sur d'autres objets. C'est pourquoi le prophète royal disait à Dieu, pour soutenir la violence de cet amour unifié: *Je garderai ma force en vous et pour vous, mon Dieu (Psal. LVIII, 10)*. C'est-à-dire, je conserverai pour vous la force de mes puissances, en leur refusant les choses qu'elles désireront et en ne les appliquant qu'à vous et qu'à votre amour.

On voit par là combien est grande l'ardeur de l'amour qui enflamme l'esprit. C'est là le centre où Dieu ramasse et réunit toutes les puissances de l'âme, afin que l'âme les occupe toutes ensemble à aimer son Créateur. Ainsi, elle satisfait pleinement au premier précepte du Décalogue, où Dieu commande à l'homme de consacrer à son amour tout ce qu'il possède intérieurement: *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces (Marc., XII, 30)*. Lors donc que l'âme est ainsi embrasée de flammes divines, qui peut comprendre l'excès et les tendresses d'amour qui se répandent dans toutes ses puissances? Cet amour ne la contente pas néanmoins tout à fait: il y reste toujours quelque doute et quelque obscurité; et plus Dieu se communique à elle, plus elle sent de faim et de désir de l'aimer. L'attrait de cet amour et de ce feu divin sèche; pour ainsi dire, l'esprit et enflamme ses affections de telle sorte, que le cœur fait tous ses efforts pour soulager son ardeur et pour étan-

cher sa soif. Mille fois l'âme se tourne et se replie en elle-même ; elle désire Dieu et le cherche en mille manières, suivant l'expression de David : *Mon âme, dit-il, et mon corps, ô mon Dieu, vous ont désiré en plusieurs façons ; ou comme porte une autre version : Mon âme meurt du désir de vous posséder (Psal. LXII, 2).* C'est pour cette cause que l'âme dit en ce vers :

Enflammée d'un amour inquiet.

Parce qu'elle aime et désire Dieu en plusieurs manières dans toutes les affaires et dans toutes les occasions qui se présentent, elle sent cet amour et ce désir en tout temps et en tout lieu ; elle ne prend aucun repos ; l'ardeur qui la brûle et qui la blesse la presse sans relâche, et lui fait expérimenter ce que le saint homme Job décrit admirablement : *Comme le serviteur qui travaille aux ardeurs du soleil souhaite l'ombre, et comme le mercenaire attend impatiemment la fin de son travail, de même les mois, les jours et les nuits m'ont été ennuyeux et difficiles à passer. Lorsque je vais me coucher, je dis en moi-même, quand sera-ce que je me lèverai ? Quand je suis levé, je dis encore, quand sera-ce que le soir viendra ? Ainsi, je suis accablé de souffrances depuis le matin jusqu'au soir (Job, VII, 2, 3, 4).* Toutes choses sont fâcheuses à l'âme en cet état ; et pour lui appliquer dans un sens spirituel ce que Job dit des douleurs qu'il endurait jusqu'à la nuit, elle souffre sans espérer ni lumière, ni consolation, ni bien spirituel. Son affliction, au reste, s'accroît dans l'ardeur de l'amour pour deux raisons. La première est parce que les ténèbres spirituelles dont elle est environnée la fatiguent de doutes et d'inquiétudes ; la seconde est parce que l'amour divin l'embrase, la blesse au cœur, et la consume d'un feu dévorant et insatiable. Le prophète Isaïe a bien exprimé ces deux espèces de peines : *Mon âme, dit-il, vous a désiré la nuit, c'est-à-dire dans mes misères, et c'est la première affliction qui vient de la nuit obscure. Il continue : Je m'éveillerai le matin pour vous chercher en esprit dans mon intérieur (Isa., XVI, 6).* C'est la seconde peine qui naît de l'amour, et des désirs et des affections de l'esprit.

CHAPITRE DOUZIÈME.

On montre que cette nuit horrible est le purgatoire de l'âme, et que, comme la sagesse divine éclaire les anges dans le ciel, de même elle illumine les hommes sur la terre pendant que cette nuit dure.

Il paraît par ce que nous venons de dire que comme l'âme se purifie dans l'obscurité par le feu de cet amour, de même elle s'enflamme dans les ténèbres. De plus, on peut juger par là que comme le feu matériel et ténébreux purge les prédestinés dans le purgatoire, de même le feu spirituel et obscur de l'amour les purifie en cette vie. Car le feu les délivre en l'autre monde de leurs souillures, et l'amour les affranchit en celui-ci de leurs taches. C'est cet amour purifiant que David demandait quand il disait : *Mon Dieu, rendez mon cœur pur et net (Ps. L, 12).* En effet, la pureté de cœur n'est autre chose que l'amour et la grâce de Dieu. De là vient que notre Sauveur appelait heureux tous ceux qui ont le cœur net, c'est-à-dire qui sont enflammés d'amour, puisque la béatitude ne se donne qu'au prix de l'amour divin.

Jérémie prouve très-bien que l'âme est purifiée lorsque l'amour l'enflamme, et que la sagesse divine l'éclaire. *Dieu, dit-il, a envoyé d'en haut le feu dans mes os et dans mon intérieur, et il m'a instruit (Thren., I, 13).* Et David avait dit auparavant : *La parole du Seigneur est pure et sans dissimulation ; elle ressemble à de l'argent éprouvé par le feu et sans mélange (Psal. XI, 7).* L'un et l'autre enseignent que les

lumières divines accompagnent toujours l'amour sacré, parce que Dieu ne donne pas sa sagesse sans son amour, ni son amour sans sa sagesse ; mais il les communique à l'âme suivant sa nécessité et sa capacité, afin de la purger de ses imperfections par l'amour, et de ses ignorances par la sagesse.

Nous pouvons conclure de là que la même sagesse qui vient de Dieu, et qui, passant depuis la première hiérarchie des anges jusqu'à la dernière, les illumine tous ; elle éclaire aussi tous les hommes, et en particulier les âmes que cette nuit obscure purifie. C'est pourquoi l'Écriture sainte nous apprend que ce que les anges font, Dieu le fait aussi, et que les saintes inspirations qu'ils nous suggèrent viennent de lui comme de la première source de tout bien : ainsi, Dieu donne ses lumières aux anges, et les anges se les communiquent l'un à l'autre, en descendant des plus hauts aux plus bas. La comparaison suivante donnera plus de facilité à comprendre cette communication. Si on faisait plusieurs fenêtres sur une même ligne dans un enfoncement de perspective, et si depuis la première, qui serait la plus grande, les autres allaient toujours diminuant avec proportion jusqu'à la dernière, elles recevraient toutes ensemble les mêmes rayons du soleil, en sorte néanmoins que les premières les transmettraient aux dernières, selon leur grandeur ou leur petitesse. De même, les anges les plus proches de Dieu en sont éclairés, et ces divines lumières se répandent de telle manière sur les esprits inférieurs et plus éloignés de Dieu, qu'elles sont plus petites selon leur capacité. Et parce que l'homme est inférieur à l'ange, il reçoit des lumières plus bornées, Dieu ne lui donnant sa sagesse que selon la portée de son esprit. Mais cette communication est toujours accompagnée de douleur. Car comme les rayons ardents du soleil blessent les yeux débiles, de même les grandes lumières de Dieu blessent, fatiguent et affligent les âmes, à cause de leur faiblesse et de leurs imperfections, qui les rendent incapables de supporter cet éclat. Il faut que le feu de l'amour les purifie auparavant, les épure davantage, les rende plus spirituelles, afin qu'étant devenues semblables aux purs esprits qui n'ont rien de matériel, elles soient plus propres à l'union de l'amour divin.

L'âme ne sent pas toujours cette grande ardeur ni toutes ces inquiétudes. Au commencement de cette purgation spirituelle, ce feu divin s'occupe plutôt à sécher l'âme comme du bois, et à la préparer, qu'à l'enflammer. Mais quand il l'enflamme, elle expérimente une extrême chaleur d'amour. Cependant l'esprit est purifié par cette obscurité, et il arrive alors que cet amour lumineux éclaire l'entendement et embrase la volonté. De sorte que l'âme est remplie d'un feu d'amour très-vif et d'une intelligence très-claire, et qu'elle peut dire avec David : *Mon cœur s'est échauffé en moi-même, et le feu s'allumera dans ma méditation (Psal. XXXVIII, 4)*, et il sera si violent, que j'en serai tout embrasée. Cette ardeur, qui se fait sentir dans l'union de l'entendement et de la volonté avec Dieu, comble l'âme de biens et de plaisirs spirituels. Mais l'âme ne peut atteindre à un amour et à un attrait si sublime et si délicat, qu'après avoir essuyé des peines très-rudes. Il y a dans cette union des degrés plus bas, qui ne demandent ordinairement que des souffrances et des mortifications communes, pour purifier l'âme et pour la conduire à cette union. De sorte que l'état de ces âmes est différent selon la différence de leurs afflictions.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Des autres effets que la nuit de cette contemplation opère dans l'âme.

Cette ardeur d'amour nous découvre quelques-uns des agréables et

fets que l'obscurité de cette contemplation produit en l'âme. Quelquefois l'âme est éclairée au milieu de ces ténèbres, et cette lumière tombe sur l'entendement; la volonté y participe aussi en quelque façon. Cette opération se fait avec une paix et une simplicité subtile et si douce à l'âme, qu'elle ne trouve point de termes pour les exprimer. Mais cette communication se fait selon les différents sentiments qu'on a de Dieu, et elle touche quelquefois la volonté si vivement, que l'amour s'allume avec beaucoup de tendresse, de force et d'élévation.

Comme cette ardeur et cette soif d'amour viennent du Saint-Esprit, elles sont fort différentes de celles dont nous avons parlé dans la nuit obscure du sens. Car, quoique le sens ait quelque part à cette ardeur, parce que les peines de l'esprit rejaillissent jusque sur le sens même, toutefois la cause et la vivacité de cette soif d'amour résident dans la partie supérieure de l'âme, je veux dire dans l'esprit; et alors l'âme reconnaît qu'elle est privée des choses qu'elle souhaite: de sorte qu'elle ne fait nul état de la peine du sens, quoiqu'elle soit incomparablement plus grande qu'elle n'a été dans la première nuit du sens. Car elle voit clairement que son intérieur est privé d'un très-grand bien, et qu'il ne lui reste aucun moyen de réparer cette perte.

C'est ce qui la tourmente cruellement, car elle juge ensuite que Dieu est mal content d'elle. Néanmoins si elle était persuadée que ce dépouillement et ces peines sont agréables à la majesté divine, et que ces souffrances et ce dénûment ne regardent que son bien, elle en aurait de la joie, étant d'ailleurs convaincue, quoique obscurément, que Dieu s'y plairait et en tirerait sa gloire. L'estime inconcevable qu'elle fait de Dieu, la porterait même à faire de plus grandes choses pour lui. Car elle perdrait volontiers mille vies pour Dieu; et le feu de l'amour qui la consume lui donne de si grandes forces et un courage si intrépide, que, toute transportée et comme enivrée, elle entreprendrait pour Dieu des actions extraordinaires, sans avoir égard à quoi que ce soit, en quelque temps et en quelque manière que les occasions se présentassent.

Et c'est la cause pourquoi Marie-Madeleine, d'une famille si considérable, ne se mit pas en peine, selon le rapport de saint Luc, des gens de qualité qui mangeaient avec Jésus-Christ, chez un pharisien appelé Simon (*Luc. VII, 37*). Elle ne fit pas réflexion s'il était à propos ou non d'entrer en sa maison pendant le repas, et d'y verser des larmes; elle ne pensait qu'à parvenir à celui qui lui avait enflammé le cœur de son amour; elle ne voulait pas différer un moment, pour trouver un temps commode à ses desseins. Les transports et la hardiesse du même amour l'engagèrent aussi à aller avant le lever du soleil avec des parfums pour embaumer le corps de Notre-Seigneur, quoiqu'elle sût bien que son tombeau était fermé d'une grosse pierre, qu'il était scellé du sceau de la ville, et qu'il était gardé par une troupe de soldats (*Joan. XX, 1*). Enfin les mêmes empresses furent cause que voyant son divin Maître sous la figure d'un jardinier, elle lui demanda s'il avait emporté son sacré corps, et où il l'avait mis, afin qu'elle allât le prendre (*Ibid., 15*). Il y a apparence que si elle n'eût été tout enivrée d'amour, elle n'eût pas ainsi parlé à un artisan, en l'appelant Seigneur; elle eût considéré aussi que s'il eût été coupable de ce larcin, il ne se fût pas trahi soi-même, ou qu'il n'eût pas permis à une femme de lui enlever un dépôt si précieux. Mais c'est le propre de l'amour véhément de croire que tout lui est possible, et que chacun entre dans ses pensées et dans ses desseins, quoiqu'il ne les déclare pas. Car il se persuade, dans l'excès de son ardeur, que personne ne peut chercher ni trouver rien d'aimable que ce qu'il aime et cherche lui-même, et que nul autre objet n'est digne d'amour et de recherches, que celui qu'il se propose. C'est

pourquoi la sainte épouse cherchant son époux par les rues et par les places, s'imagine que ceux qu'elle rencontre sont animés de la même passion et des mêmes pensées, elle les prie de dire à son époux, quand ils le trouveront, qu'elle meurt d'amour pour lui (*Cantic. V, 8*).

L'âme, qui a beaucoup profité dans cette purgation spirituelle, est agitée des mêmes inquiétudes d'amour. La nuit, ou dans les ténèbres qui la purifient, elle s'éleve par les mouvements des affections de sa volonté; et comme unelionne ou une ourse cherche sans discontinuation ses petits qu'on lui a pris, de même cette âme cherche son Dieu sans relâche. C'est là cet amour impatient, où l'homme ne peut longtemps vivre sans jouir de l'objet de ses désirs ou sans mourir, semblable à Rachel, à qui le désir d'avoir une postérité nombreuse arrache ces paroles : *Donnez-moi des enfants, ou bien je m'en vais mourir (Gen., XXX, 1)*.

On peut demander ici comment l'âme qui s'estime si misérable et si indigne de Dieu, sent assez de courage et de force pour aspirer et pour tendre à l'union divine. Mais il est aisé d'y répondre : l'âme est occupée de l'amour de son Créateur et fortifiée de ses flammes. Or, la propriété inséparable de l'amour est d'unir l'amant à l'aimé, et le rendre semblable et égal à lui, afin qu'il se perfectionne dans la possession du bien que l'amour lui procure. Mais l'âme n'est pas encore parfaite en l'amour, puisqu'elle n'a pas encore acquis l'union divine. De là naissent cette faim et cette soif de l'union qu'elle cherche; c'est pourquoi l'amour donne à sa volonté de l'ardeur, des forces, du courage, de la hardiesse, pour voler vers son objet sacré, et pour le posséder dans une très-étroite union. Néanmoins l'entendement est en même temps enseveli dans les ténèbres; il ne voit pas les trésors de cet amour, il ne montre à l'âme que ses misères et ses imperfections. De sorte que sa volonté se porte à Dieu sur les flammes de l'amour, et l'entendement l'en retire par la connaissance de ses défauts et de son indignité.

Il est bon de marquer ici le doute qu'on forme, pourquoi cette lumière divine qui est toujours la lumière de l'âme, ne l'éclaire pas aussitôt que ses premiers rayons la frappent, comme elle l'éclairera quelque temps après; pourquoi, au contraire, elle la remplit d'obscurité et de peines. On répond que les ténèbres et les afflictions que l'âme essuie lorsque cette lumière commence à l'éclairer, sont les effets, non pas de cette lumière, mais des imperfections de l'âme, et que la lumière la pénètre pour la délivrer de ces maux. Si bien que l'âme, en recevant ses rayons, ne voit que ses propres misères, lesquelles se présentent comme plus proches et plus unies à elle. Auparavant elle ne les voyait pas, parce que cette lumière surnaturelle ne s'était pas encore répandue dans elle. Mais ensuite étant dégagée de la connaissance et du sentiment de ses maux, elle voit les biens que cette lumière divine lui apporte.

L'âme étant ainsi garantie de toutes ses imperfections, et depouillée du vieil homme, elle est revêtue du nouveau qui est créé selon Dieu, comme parle l'Apôtre (*Ephes. IV, 23, 24*), c'est-à-dire, son entendement est éclairé d'une lumière surnaturelle, et devient tout divin étant uni à l'Esprit de Dieu; sa volonté, tout embrasée de l'amour divin, est aussi toute divine, étant unie à la volonté de Dieu, et aimant par le même amour; sa mémoire et ses affections deviennent enfin toutes divines dans cette admirable union qui les élève à un état si heureux. De sorte que cette âme sera plus céleste que terrestre, plus divine qu'humaine, tant Dieu la change en l'attachant à lui seul. C'est pourquoi elle a raison de chanter le cantique que nous allons expliquer.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

On explique les trois derniers vers du premier cantique.

O l'heureuse fortune!
Je suis sortie sans être aperçue,
Lorsque ma maison était tranquille.

L'âme exprime en ces vers l'heureuse fortune qui lui est arrivée lorsqu'elle est sortie de ses imperfections pour aller à Dieu, comme un homme sort la nuit de sa maison, tandis que ses domestiques dorment, et sans être aperçu de personne, afin de faire avec plus de circonspection et de succès ce qu'il entreprend. Comme l'âme doit faire l'action la plus rare et la plus héroïque qu'elle puisse faire, qui est de s'unir à son bien-aimé, il faut qu'elle sorte dehors, parce que son divin époux ne se trouve que dehors et que dans la solitude. Pour cette cause l'épouse sacrée désirait de le rencontrer seul : *Qui me fera cette grâce, mon frère, disait-elle, que je vous trouve dehors, et que je vous donne un saint baiser (Cantic. VIII, 1)*, pour vous marquer l'amour divin qui me consume? De plus, il était à propos que l'âme, éprise d'amour et désireuse de parvenir à la fin qu'elle s'était proposée, sortit de nuit pendant que ses domestiques étaient ensevelis dans le sommeil, c'est-à-dire après que ses opérations grossières et ses passions furent éteintes. Car ce sont là les domestiques qui veillent sans cesse pour empêcher l'âme de les quitter, et pour la priver des biens qu'elle espère de la libéralité de Dieu. Ce sont eux dont le Sauveur parle, quand il dit : *Que les domestiques d'un homme sont ses ennemis (Matth. X, 36)*. Il fallait donc les étouffer afin que l'âme acquit l'amour et l'union de Dieu. Leur capacité n'étant que naturelle, ne peut contribuer à l'acquisition des biens surnaturels que Dieu seul peut donner à l'âme par une infusion secrète et d'une manière passive. Oh! que c'est un grand bonheur pour l'âme, de pouvoir sortir libre de la maison de sa sensualité! personne ne le saurait comprendre, que celui qui en a l'expérience. Il verra clairement combien son esclavage était fâcheux, et à combien de misères il était exposé, lorsqu'il avait de l'attachement pour le plaisir de ses passions. Il connaîtra de quelle manière la vie de l'esprit est la véritable liberté; il comprendra l'abondance extraordinaire des biens inconcevables, dont nous en marquerons quelques-uns dans les cantiques suivants, pour montrer que c'est avec sujet que l'âme attribue son heureux sort au passage de cette nuit si formidable à l'esprit

CHAPITRE QUINZIÈME

Déclaration du second cantique.

A escuras, y seña
Por la secreta escala difrazada,
O dichosa ventura!
A escuras, y enzelada,
Estando ya mi casa sossegada

Lorsque ma maison était tranquille.
Et étant bien cachée dans les ténèbres,
O l'heureuse fortune!
Je suis sortie par un degré secret;
Étant assurée et déguisée,

L'âme continue de dire en ce cantique les propriétés de cette nuit obscure, et le bonheur dont elles l'ont comblée. Mais en rapportant ces propriétés, elle répond à une objection qu'on lui pourrait faire. Car elle assure qu'il ne faut pas croire, comme quelqu'un pourrait croire effectivement, qu'en souffrant de si grandes peines elle ait été engagée dans

un manifeste danger de se perdre : au contraire, elle soutient qu'elle a trouvé plus de sûreté dans cette nuit, parce qu'elle s'est soustraite plus finement à ses ennemis qui s'opposaient à son passage. En effet, elle a marché dans les ténèbres de la nuit, et par les routes de la mortification, laquelle l'a dérobée à leurs yeux et à leurs soins. Elle s'est couverte d'une foi vive et simple, qui a tellement favorisé sa sortie, qu'elle a heureusement achevé son entreprise sans aucune opposition de la part de ses passions, qui l'eussent assurément traversée, si elles fussent revenues de leur sommeil, et si elles eussent repris la vie sensuelle dont l'âme les avait privées auparavant.

CHAPITRE SEIZIÈME.

On découvre, en exposant le premier vers, comment l'âme marche sûrement dans cette obscurité.

Etant assurée, je suis sortie dans l'obscurité.

L'obscurité dont l'âme parle en cet endroit, regarde les passions et les puissances sensitives, intérieures et spirituelles. Pendant cette nuit elles souffrent quelque obscurité en leur lumière naturelle, afin qu'étant purifiées, elles soient éclairées d'une lumière surnaturelle. Pour prouver cette vérité par le détail des choses qui se passent, il faut se souvenir que les passions et les puissances matérielles ou spirituelles sont mortifiées au point de ne pouvoir plus goûter avec agrément aucune chose, ni divine, ni humaine. Les affections de l'âme sont étouffées, et n'ont plus ni de mouvements vers aucun objet, ni de fondement pour s'appuyer. L'imagination est liée et ne saurait former aucune image pour contribuer au raisonnement. La mémoire paraît éteinte et ne se souvient de rien ; l'entendement est rempli de ténèbres et vide de connaissances ; la volonté est aride, serrée de tous côtés, comme morte et sans force. Toutes les puissances sont dépouillées et comme réduites à rien. Enfin un nuage épais et pesant tombe sur l'âme, l'environne, la presse, la met à l'étroit, et semble la séparer tout à fait de Dieu.

C'est de cette manière qu'elle marche dans l'obscurité, et qu'elle poursuit son chemin avec sûreté et sans crainte. La cause de cette sûreté est, parce qu'elle s'est affranchie des obstacles de ses puissances et de ses sens. Car c'est ordinairement ou ses passions, ou ses satisfactions sensuelles, ou ses discours, ou ses connaissances, qui l'engagent dans l'égarément, dans l'excès, ou dans les défauts, ou dans le changement, ou qui lui donnent du penchant aux choses qu'il n'est pas expédient de faire. S'étant ainsi délivrée, et de soi-même, et de ses propres dérèglements, elle se garantit ensuite du monde et du démon, auxquels toutes ses opérations ne donnent plus d'armes pour lui faire la guerre.

Il s'ensuit de là que l'âme a d'autant plus de sûreté, qu'elle est plus dénuée de ses opérations naturelles. Car, comme selon le prophète Osée, *la perte des Israélites venait d'eux-mêmes, et qu'ils ne pouvaient tirer du secours que de Dieu (Ose., XIII, 9)*, de même la ruine de l'âme prend son origine d'elle-même et de ses passions dérégées, et Dieu seul est l'auteur et la source de tous les biens qu'elle peut posséder. C'est pourquoi elle est déchargée de ces fardeaux ; elle marche avec plus de facilité par les voies de Dieu ; elle ne court aucun risque de se perdre ; elle travaille enfin efficacement à son salut, puisqu'elle acquiert et pratique les vertus les plus éminentes.

Donc, ô homme spirituel, quand vous verrez que votre appétit est plein d'obscurité à l'égard des choses intérieures ; que vos affections sont sèches, resserrées et stériles ; que vos puissances ne sont pas pro-

pres aux exercices de l'esprit, ne vous affligez nullement, mais plutôt persuadez-vous, ce qui est vrai, que vous jouissez d'un grand bonheur. Dieu, en retirant vos puissances de votre disposition, vous délivre de vous-même : vous eussiez bien pu en user avec quelque avantage, mais leur impureté et leur bassesse vous eussent empêché d'opérer avec autant de perfection que vous opérez, tandis que Dieu vous conduit comme un aveugle au terme où jamais, ni la vivacité de vos yeux, ni la fermeté de vos pieds n'eussent pu vous mener, quelque bon usage que vous en eussiez pu faire.

La raison pourquoi l'âme marche plus sûrement dans les ténèbres et fait plus de profit en la vie spirituelle est, parce qu'elle avance ordinairement en la vertu par la voie qu'elle croit la moins propre, et où elle appréhende même de se perdre. Elle n'a point l'expérience de ces nouvelles routes qui la conduisent dans l'obscurité et qui l'écartent de ses premières opérations. Elle est semblable à un voyageur qui va, sur le rapport des autres, par des chemins inconnus, et qui n'en pouvait prendre d'autres pour arriver à son terme sans s'égarer. De même l'âme suit cette route obscure, et parvient enfin à son but sans péril, parce que Dieu est alors son guide, tellement qu'elle a sujet de dire *qu'elle est sûre au milieu de ses ténèbres.*

La seconde cause de cette sûreté est la peine que l'âme endure. Le chemin des souffrances est plus sûr et plus utile que l'action et que la jouissance des consolations et des biens spirituels. Premièrement, parce que l'âme en souffrant reçoit des forces divines; en agissant et en goûtant des délices intérieures, elle se sert de ses faiblesses pour agir. Secondement, elle pratique les vertus lorsqu'elle est chargée de croix, et elle devient plus pure, plus sage et plus avisée.

Mais la troisième et la principale cause de cette sûreté est tirée de la lumière et de la sagesse obscure qui conduit l'âme dans les ténèbres. En effet, cette nuit ténébreuse absorbe tellement l'âme et la met si proche de Dieu, que Dieu la protège lui-même et la délivre de tout ce qui n'est pas Dieu. Pour mieux expliquer ce qui se passe en cet état, on peut comparer l'âme à un malade. Comme ceux qui le gouvernent le tiennent dans une chambre reculée et bien fermée, de peur que le bruit de la rue ou des domestiques ne l'incommode, et que le grand air ou la lumière trop vive ne le blesse; comme ils lui donnent des aliments délicats et nourrissants, quoique peu agréables au goût; de même Dieu éloigne l'âme du bruit des créatures; il l'empêche d'entendre ses domestiques, c'est-à-dire ses passions; il la prive du grand jour et l'enferme dans l'obscurité; il lui fournit une nourriture délicate et substantielle, mais qui ne lui flatte pas le goût et qui lui donne beaucoup de dégoût des choses créées. C'est par ce traitement qu'il lui rétablit la santé, c'est-à-dire qu'il se communique à elle, lui qui est sa santé et ses forces.

Cette obscure contemplation confère à l'âme toutes ses qualités, parce qu'elle est plus proche de Dieu. Aussi, comme celui qui serait proche du soleil, ne pourrait voir à cause de la faiblesse de ses yeux et de l'éclat excessif du soleil, de même l'âme qui est proche de Dieu ne semble rien voir; elle tombe dans une grande obscurité, à cause de son imperfection et de la splendeur infinie de son Créateur, tant la lumière spirituelle de Dieu est immense et surpasse la portée de l'entendement humain. C'est pourquoi le prophète-roi dit *que Dieu se cache dans des nuées obscures, que ces nuées lui servent de pavillon, et qu'elles sont épaisses et noires, comme elles paraissent lorsqu'elles sont chargées d'eau prête à fondre sur la terre (Psal. XVII, 12, 13).* Ces nuées ténébreuses représentent la contemplation obscure et la sagesse divine qui occupent l'âme, qui la couvrent et l'obscurcissent, étant comme elle tout

proche de Dieu, lequel demeure dans ce pavillon ou dans ces ténèbres, selon l'expression de David. Ainsi la plus grande lumière de Dieu fait la plus grande obscurité de l'homme. C'est pourquoi le prophète ajoute dans le même endroit (*Psal. XVII, 14*) que les nuées se sont fondues et dissipées en sa présence, à cause de sa clarté infiniment brillante. C'est-à-dire que l'entendement humain est si faible devant les splendeurs de Dieu, que toutes ses lumières naturelles, comme parle Isaïe, ne sont que ténèbres (*Isa., V, 30*).

Oh! que nous sommes misérables en cette vie! à peine pouvons-nous connaître la vérité, puisque ce qui est le plus clair et le plus certain nous paraît le plus obscur et le plus douloureux, et que nous le fuyons quoiqu'il nous soit très-utile. Au contraire, nous poursuivons avec chaleur et nous embrassons avec plaisir ce qui nous frappe les yeux du corps et ce qui contente l'esprit, quoiqu'il nous soit dommageable et qu'il nous fasse tomber à chaque pas. Oh! quelle crainte l'homme doit-il avoir, et en quel danger se trouve-t-il, puisque sa lumière naturelle le trompe et l'empêche souvent d'aller à Dieu! Il doit donc fermer les yeux pour voir le chemin par lequel il faut aller; il doit marcher dans l'obscurité pour se défendre de ses ennemis domestiques, qui sont ses sens et ses puissances. Enfin l'âme est heureusement couverte de cette nuée ténébreuse qui est autour de Dieu et qui le cache.

C'est de ces personnes que le même prophète parle: *Vous les mettez à couvert, dit-il, en vous-même et devant votre face, contre tout ce que les hommes peuvent faire pour les troubler! Vous les protégerez dans le lieu où vous demeurez, contre les paroles et les contradictions des médisants (Psal. XXX, 20, 21)*. Il veut dire que Dieu les fortifie par la contemplation obscure contre les attaques des hommes et contre les impressions des sens.

Une autre raison pourquoi l'âme marche avec assurance en cette obscurité est prise de la force qu'elle reçoit de ces nuées ténébreuses qui lui cachent son Créateur. Car, quoiqu'il y ait des ténèbres, elle voit bien néanmoins au travers qu'elle ne veut rien faire qui offense le Seigneur, et qu'elle ne veut rien omettre de tout ce qui procure de la gloire à Dieu. Son amour pour lui la sollicite secrètement à lui plaire, et la détourne de toutes les occasions de mériter son indignation. Ayant enfin étouffé ses passions et détaché ses puissances de tous les objets créés, elle sort d'elle-même, elle ne s'applique qu'à Dieu, et parvient à l'union de l'amour divin.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

On fait connaître dans la déclaration du second vers, comment cette obscure contemplation est secrète.

Etant déguisée, je suis sortie par un degré secret

Il est nécessaire, pour l'intelligence des trois mots qui sont compris en ce vers, d'expliquer trois propriétés qui les regardent. Les deux premiers qui sont *degré ou échelle*, appartiennent à la nuit obscure de la contemplation dont nous parlons; le dernier, qui est *déguisée*, se rapporte à la manière dont l'âme se conduit en cette nuit.

L'âme appelle la contemplation obscure par laquelle elle sort pour aller à l'union de l'amour, *degré secret*, à cause de deux propriétés qui s'y trouvent. Car, en premier lieu, elle donne le nom de contemplation *secrète* à cette contemplation ténébreuse, parce que c'est la théologie mystique que les docteurs appellent sagesse secrète, laquelle, selon la doctrine de saint Thomas, est communiquée particulièrement et infuse à l'âme par la voie de l'amour divin, sans le secours des opérations

naturelles de son entendement et de ses autres puissances. On la nomme *secrète*, parce que le Saint-Esprit la verse dans l'âme, comme l'Épouse sacrée le dit dans les cantiques; de telle sorte que l'âme même ne connaît pas comment se fait cette infusion. Et en effet, ni elle, ni quelque autre que ce soit, ni le démon même ne comprend pas ce mystère. Car le Maître divin qui instruit l'âme demeure dans elle et opère secrètement. On l'appelle encore *secrète*, à cause des effets qu'elle produit en l'âme. Non-seulement elle est secrète quand elle purifie l'âme pendant que les ténèbres couvrent l'âme, laquelle ignore ce qui se passe en elle, mais aussi tandis qu'elle est répandue dans l'âme et qu'elle l'éclaire. Elle lui est si cachée, que l'âme ne la peut apercevoir et qu'elle ne trouve point de termes pour l'expliquer. Car, outre qu'elle n'en veut pas donner connaissance, elle n'a nul moyen de faire concevoir une sagesse si sublime, et un sentiment spirituel si délicat. Tous les raisonnements et toutes les comparaisons qu'elle pourrait faire ne sont pas capables de la contenter sur ce sujet. De sorte que cette contemplation est toujours secrète et inconnue. Cette sagesse divine est si simple et si spirituelle, que, n'entrant point dans l'entendement, revêtue d'images ou d'espèces sensibles, l'imagination et le sens ne peuvent la représenter. Néanmoins l'âme la goûte et la connaît en quelque manière; mais les paroles lui manquent pour la développer. Aussi, est-ce le propre du langage dont Dieu se sert, que plus il est intérieur, spirituel et élevé au-dessus des sens, plus il fait cesser les opérations de l'imagination, de l'esprit et des autres puissances de l'homme. Nous en avons des preuves et des exemples dans les divines Écritures. Après que Dieu eut parlé à Jérémie, ce prophète ne put lui répondre, sinon, *A, a, a, Seigneur (Jerem., I, 6)*. Moïse ne put aussi parler lorsque Dieu lui apparut dans le buisson ardent; il fut même si effrayé, que, comme saint Luc le rapporte dans les Actes des apôtres, il n'osa regarder attentivement ce feu (*Exod., IV, 10*). Cette impuissance de l'âme vient de ce que Dieu lui parle dans la contemplation obscure; et, comme il parle à l'âme qui est tout esprit sans matière, les sens ne peuvent ni connaître, ni exprimer cette parole intérieure et spirituelle.

Nous pouvons apprendre de là pourquoi certaines personnes, que Dieu conduit par cette voix, mais qui sont d'un naturel doux et timide, ne peuvent rendre compte à leurs directeurs de leur intérieur, quelque désir qu'elles en aient; elles y ont même beaucoup de répugnance, surtout lorsque leur contemplation est simple et presque imperceptible à l'âme. Tout ce qu'elles peuvent dire, c'est qu'elles sont contentes et tranquilles; qu'elles sentent Dieu en elles-mêmes; que les choses, selon leur sentiment, se passent dans leur intérieur comme elles le souhaitent. Néanmoins, lorsque les choses que l'âme reçoit sont particulières, comme les visions, les goûts et les autres, et qu'elles sont représentées sous quelques images sensibles, les sens en peuvent avoir quelque connaissance, et l'âme peut trouver des expressions ou des comparaisons pour les déclarer. Mais on ne saurait expliquer la contemplation pure et infuse; et pour cette cause on l'appelle secrète, cachée et inconnue.

Ce nom lui est aussi donné, parce que c'est le propre de la sagesse mystique de cacher en elle-même l'âme, de l'absorber, de l'ensevelir dans le fond de ses abîmes, de telle sorte que l'âme voit bien qu'elle est éloignée et délaissée de toutes les créatures, comme si elle était dans une grande solitude et dans un vaste désert où personne ne peut avoir accès. Ce qui lui est d'autant plus agréable, qu'elle se dérobe plus facilement aux yeux de tout le monde. Et c'est alors que la sagesse divine l'élève davantage au-dessus des créatures et l'éclaire avec plus de profusion des lumières et de la science de l'amour de Dieu. Alors l'âme est

convaincue de la bassesse des choses créées, surtout à l'égard de cette divine sagesse. Elle est persuadée que toutes les manières de parler les plus étudiées et les plus nobles n'ont aucune proportion avec les choses divines pour les exprimer, et que quelque moyen qu'on emploie pour nous en former une juste idée, on ne peut réussir sans le secours de la théologie mystique. Ce qui l'oblige à dire que cette science est fort cachée et fort secrète.

Au reste la contemplation a cette propriété, non-seulement parce qu'elle est surnaturelle, mais encore parce qu'elle conduit l'âme à la parfaite union de Dieu, laquelle étant inconnue aux hommes, on n'y va qu'en ignorant où l'on va et comment on y va. Car, parlant dans le sens des mystiques, on n'a point la connaissance de ces choses telles qu'elles sont, pendant qu'on les cherche; mais on les entend lorsqu'on les a trouvées et qu'on en a l'usage. C'est pourquoi *personne*, dit le prophète Baruch, *ne peut connaître ses voies; personne aussi ne cherche ses routes* (Baruch, III, 31). Et David, parlant à Dieu de ce chemin: *Vos éclairs, dit-il, ont paru sur la terre qui en a été toute ébranlée. Vous avez marché dans la mer et par les eaux les plus profondes, et on ne verra pas vos traces ni les vestiges de vos pieds* (Psal. LXXVI, 19, 20). Toutes ces choses conviennent dans un sens spirituel au sujet que nous traitons. La lueur des éclairs de Dieu, lesquels brillent sur la terre, représente la lumière que cette contemplation divine répand sur les puissances de l'âme. Le mouvement de la terre signifie la purgation qu'elle fait de l'âme, qui ne la peut souffrir qu'avec douleur. Le passage de Dieu par les eaux et ses vestiges qu'on ne saurait voir, expriment le chemin inconnu aux sens, par lequel l'âme va vers Dieu. Le saint homme Job avait aussi déclaré cette vérité en ces termes: *Avez-vous remarqué le chemin des nuées? Avez-vous acquis la connaissance des sciences parfaites que j'enseigne* (Job, XXXVII, 16)? Ces expressions nous font comprendre les voies par lesquelles Dieu conduit l'âme à une élévation extraordinaire et à une sagesse accomplie, qui sont figurées par les nuées. Il est donc constant que cette contemplation qui mène l'âme à Dieu, est très-obscur et très-secrète.

CHAPITRE DIX HUITIEME.

De quelle manière cette sagesse secrète est aussi un degré par lequel l'âme monte vers Dieu.

Nous pouvons dire que cette sagesse secrète est aussi le degré de l'âme, pour plusieurs raisons. La première est, parceque comme on peut monter par un degré dans une chambre haute pour y entrer et pour y prendre les trésors qu'on y garde, de même l'âme monte au ciel par cette contemplation, pour s'enrichir des biens surnaturels et des trésors spirituels de son Créateur. Le prophète-roi explique clairement ces communications et ces progrès: *Heureux est l'homme qui attend de vous son secours: il a disposé en son cœur ces degrés par lesquels il veut monter jusqu'à vous dans cette vallée de larmes, dans le lieu qu'il s'est établi à lui-même. Le Seigneur, qui lui a prescrit des lois, lui donnera sa grâce et sa bénédiction pour les observer. Il ira de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la sainte Sion, où il verra le Dieu des anges et de toutes les créatures* (Psal. LXXXIII, 6, 7, 8). C'est là où il trouvera des trésors infinis, je veux dire la félicité éternelle.

La seconde raison est, parce que comme le même degré sert à monter et à descendre, ainsi la même contemplation élève l'âme vers Dieu et l'abaisse vers elle-même. Car c'est le propre des communications divines de faire en l'âme cette élévation et cet abaissement. De sorte

que monter en cette voie, c'est descendre, et descendre, c'est monter, puisque, selon l'oracle divin, *celui qui s'abaisse sera élevé, et celui qui s'élève sera abaissé* (Matth., XXIII, 12).

La troisième est, parce que comme on fait des démarches différentes en montant et en descendant par un degré, de même l'âme fait en ce chemin des démarches différentes et inégales. Tantôt elle marche par la douceur, par la paix et par la prospérité; tantôt elle va par l'amertume, par les orages et par les traverses. Mais il faut remarquer qu'elle ne jouit de la tranquillité, que pour se disposer à supporter courageusement la tempête, et qu'elle n'est battue de l'orage que pour entrer dans un calme délicieux. Ces changements sont ordinaires aux contemplatifs; ils montent souvent à ce qu'il y a de plus sublime en la vie spirituelle, et souvent ils descendent à ce qui s'y trouve de plus bas; et de cette manière ils ne demeurent presque jamais en même état, jusque à ce qu'ils soient confirmés dans un repos parfait et inaltérable. La cause de ces vicissitudes vient de deux sources: du parfait amour de Dieu et du mépris sincère que l'âme fait d'elle-même. Elle aime Dieu, et c'est ce qui l'élève en haut; elle connaît sa bassesse, elle se méprise, et c'est ce qui l'abaisse. Mais lorsqu'elle a acquis dans la dernière perfection l'habitude de l'amour divin, les divers degrés d'élévation et d'abaissement cessent, parce qu'elle est arrivée au terme qu'elle désirait, et à l'union de Dieu, qui est au haut de cette échelle mystique. L'échelle que Jacob vit en dormant est une figure de celle-ci. *Comme les anges y montaient jusqu'à Dieu, et descendaient jusqu'aux hommes*, de même l'âme s'élève vers Dieu par l'échelle de la contemplation, et retombe quelquefois jusque sur la terre. Mais tout cela se fait la nuit, pour nous apprendre que l'âme s'avance vers Dieu par ce chemin pendant la nuit de la contemplation. Ceci paraît évidemment par les sentiments de l'âme, qui sont des preuves claires de ses ténèbres. Car lorsque quelque chose lui est utile, telle qu'est son anéantissement devant Dieu, elle croit que c'est sa perte; et lorsqu'elle lui est fructueuse, elle s'imagine qu'elle n'en tire aucun profit. Ainsi elle se persuade que la dévotion sensible et les consolations lui sont avantageuses, quoique en effet elles soient contraires à son avancement spirituel.

La quatrième raison pourquoi la contemplation est la montée de l'âme, est parce qu'elle renferme la science de l'amour divin. Cette science est, à proprement parler, la connaissance de Dieu infuse et affectueuse, qui éclaire l'âme et qui l'enflamme jusqu'à ce qu'elle parvienne par degrés à son Créateur, puisque c'est l'amour seul qui l'unit à Dieu. Afin qu'on puisse voir ces choses plus distinctement, nous marquerons les échelons de cette échelle sacrée, en rapportant en détail les effets et le caractère de chaque échelon, afin que l'âme puisse conjecturer de là en quel degré elle se trouve. Mais comme il est naturellement impossible de les connaître, et que Dieu seul nous les peut mettre devant les yeux, je me contenterai, avec saint Bernard et saint Thomas, de dire quels effets ils produisent dans l'âme, et comment ils l'élèvent vers Dieu.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Explication des dix échelons de l'échelle mystique de l'amour divin. On commence par les cinq premiers.

Le premier des dix échelons qui composent l'échelle de l'amour de Dieu, consiste à affaiblir l'âme en elle-même, comme l'éprouvait l'Épouse sacrée, lorsqu'elle disait: *Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour* (Cant.,

V, 8). Mais cette langueur n'est pas mortelle ; cette âme sainte ne la souffre que pour la gloire de Dieu. Car c'est cette maladie spirituelle qui la fait mourir au péché et à tout ce qui n'est pas Dieu, et qui l'enflamme de l'amour divin. C'est de quoi David parle : *Mon esprit, dit-il, est mort à toutes les créatures, et mon âme ne cherche que vous, ô mon salut et mon secours (Psal. CXLII, 7; CXVIII, 81)*. En effet, comme un malade perd le goût et l'appétit des viandes et change de visage, de même, lorsque l'âme est atteinte de cet amour, elle n'a plus ni goût ni appétit pour les choses créées ; elle change de couleur et de visage comme un amant transporté de sa passion. Cette infirmité n'arrive à l'âme que quand elle reçoit d'en-haut cette excessive chaleur, que je puis appeler en quelque façon une fièvre spirituelle et mystique, et que le prophète exprime en ces termes : *Mon Dieu, vous serez tomber la pluie sur l'âme qui est votre héritage, et elle en sera infirme et malade ; mais vous la perfectionnerez par ce moyen (Psal. LXVII, 10)*.

De là elle passe au second échelon ou au second degré, cherchant Dieu sans interruption. C'est pourquoi l'Épouse ayant dit que la nuit elle avait cherché son bien-aimé et qu'elle ne l'avait pas trouvé, elle ajoute : *Je me lèverai et je chercherai celui que j'aime (Cant., III, 2)*. Pour nous insinuer que l'âme doit le chercher sans cesse, selon le conseil que le prophète lui donne : *Cherchez le Seigneur, cherchez toujours sa face (Ps. CIV, 4)*, et ne cessez jamais de le chercher parmi les créatures que vous ne l'avez trouvé. Ainsi l'Épouse en ayant demandé des nouvelles aux gardes de la ville, les quitta et passa plus outre.

Ainsi Marie Madeleine ne s'arrêta pas aux anges qui gardaient le sépulcre de son Sauveur ; mais elle continua de faire ses diligences pour savoir où il était.

Ce degré d'amour inspire à l'âme des soins si empressés pour son Dieu, qu'elle le cherche partout, et que toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions ne tendent qu'à lui : soit qu'elle mange, soit qu'elle se dispose à prendre le repos du sommeil, soit qu'elle soit éveillée, soit qu'elle forme quelque dessein et quelque entreprise, elle ne songe, elle ne s'applique qu'à l'objet de son amour. Mais parce qu'elle reprend ses forces dans ce second degré d'amour, elle monte ensuite jusqu'au troisième échelon.

Ce troisième degré la fait opérer avec courage, et l'âme d'une chaleur vive et consolante qui l'empêche de se lasser en ses poursuites et de les abandonner. David en parlait, quand il disait que, *bienheureux est l'homme qui craint le Seigneur ; car il désirera avec une ardeur extraordinaire d'accomplir ses commandements (Psal. CXI, 1)*. Or, si la crainte filiale et respectueuse que l'amour engendre dans l'âme, allume en elle un si violent désir, que ne fera pas l'amour même avec toute la vivacité de ses flammes ? Aussi l'âme, quelques grandes actions qu'elle fasse pour l'amour de son bien-aimé, les estime très-petites ; et quelque long temps qu'elle consume en son service, il ne lui paraît qu'un moment, tant elle est embrasée d'amour. Jacob était dévoré d'un semblable feu pour Rachel, lorsqu'il ne regardait sept années de service que comme un petit nombre de jours, et qu'il servit encore sept ans pour répondre à la grandeur de son amour (*Genes., XXIX, 20*). Mais si l'amour de la créature a été si puissant sur le cœur de ce patriarche, que ne pourra pas obtenir de l'âme l'amour du Créateur ? L'amour excessif qu'elle a pour lui, la fait cruellement souffrir de ce que, selon son sens, elle fait si peu de choses pour sa gloire ; ce lui serait même une consolation très-douce de mourir mille fois pour lui, s'il lui était possible, et si elle en avait la permission. Quoi qu'elle fasse pour Dieu, elle se regarde comme inutile, et comme la plus méchante et la plus vile de toutes les créatures, soit parce que l'amour lui découvre les

grandeurs de Dieu et l'honneur qu'il mérite, soit parce qu'elle remarque de grands défauts en ses œuvres, et une manière d'agir très-basse et très-indigne de la majesté divine. Ce qui la couvre de confusion, l'accable de peines et l'éloigne de la vaine gloire, de la présomption et des jugemens désavantageux à son prochain. Ce troisième degré d'amour fait tous ses effets dans l'âme avec plusieurs autres de même nature, qui la rendent plus forte pour s'élever au quatrième échelon. Car...

Le quatrième degré est une source de souffrances que l'âme supporte pour son bien-aimé, sans se lasser, avec générosité et avec persévérance. L'amour, dit saint Augustin, rend léger tout ce qui est pesant, et agréable tout ce qui est fâcheux. En effet, *l'amour est ici aussi fort que la mort; et le désir qu'il a de posséder son objet, a plus de force que le tombeau* (Cant., VIII, 6). De là vient que l'esprit est le maître de la chair; il la tient parfaitement assujettie à ses lois; il n'en fait non plus de compte, qu'un arbre se met en peine de perdre une seule de ses feuilles. Elle ne se propose plus ni consolation ni goût, soit en Dieu, soit en la créature, elle ne demande pas les dons du ciel en cette vue. Elle rapporte ses pensées, ses desseins, ses soins au seul point de faire le bon plaisir de Dieu, à cause de ses mérites infinis et de ses bienfaits. Elle lui dit en son cœur : Hélas! mon Dieu, mon Seigneur, combien y a-t-il de gens qui n'envisagent en votre service que les délices spirituelles, et qui vous prient de les combler de vos dons? Combien peu s'en trouve-t-il qui méprisent leurs propres commodités pour vous servir sans intérêt et à leurs dépens? A la vérité, mon Dieu, vous avez toujours la volonté de répandre vos biens sur nous; mais nous n'en usons pas comme nous devons, et c'est pour cela que nous perdons cœur, et que nous ne vous obligeons pas par un saint usage à nous faire sentir sans interruption vos largesses.

Ce degré d'amour est fort sublime; car l'âme est portée sans cesse vers Dieu par un véritable amour et par un sincère désir d'être chargée de croix pour lui. Néanmoins la bonté divine récompense souvent ses souffrances d'une joie délicieuse, l'amour extrême de Jésus-Christ pour ses épouses ne pouvant les voir dans les afflictions sans les secourir. *Je me suis souvenu de vous*, dit-il dans les prophéties de Jérémie, *et j'ai eu compassion de votre jeunesse, lorsque vous m'avez suivi dans le désert* (Jerem., II, 2). Ce désert, pris dans un sens spirituel, ne signifie autre chose que la séparation de l'âme d'avec les créatures.

Le cinquième échelon imprime à l'âme une sainte impatience et les désirs véhéments de posséder Dieu; tellement que le moindre retardement lui paraît long et difficile à supporter: elle s'imagine toujours qu'elle va trouver son bien-aimé à chaque pas qu'elle fait. Mais lorsqu'elle voit que ses espérances sont vaines, elle tombe en défaillance et en langueur, selon le langage du roi-prophète (*Psal LXXXIII, 1*). Dans ce degré d'amour, il faut que l'âme possède son bien-aimé, ou qu'elle souffre les agonies de la mort, comme Rachel, que le désir d'avoir des enfants réduisait à cette extrémité (*Genes., XXX, 2*). L'âme n'a faim et soif que d'amour, ne se nourrit et ne se rassasie que d'amour; et c'est ce qui la conduit au sixième échelon de l'amour de Dieu.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Les effets des cinq derniers degrés de l'amour divin.

Le sixième degré de l'amour fait courir très-vite l'âme vers Dieu; et son espérance soutenue des ailes de l'amour, y vole avec force et avec

rapidité. *Car ceux qui espèrent au Seigneur, dit Isaïe en parlant de ce degré, changeront de force; ils prendront des ailes comme des aigles; ils courront, ils voleront sans peine, ils avanceront sans cesse (Isa., XL, 31). Parce que, comme parle un prophète, mon âme, ô mon Dieu, désire d'arrière jusqu'à vous de la même manière que le cerf, brûlant de soif, désire les eaux vives des fontaines (Psal. XLI, 2).* La cause de l'agilité et de la vitesse que l'âme acquiert dans ce degré d'amour, n'est autre que l'étendue de sa charité, et la parfaite pureté que Dieu lui a communiquée en la faisant passer par ces épreuves. Ainsi elle peut dire à Dieu avec David : *N'étant plus souillée de mes péchés, j'ai courru vers vous, ô mon Dieu, et j'ai marché avec promptitude et avec facilité par la voie de vos commandements, lorsque vous m'avez dilaté le cœur (Psal. LVIII, 5).*

Le septième degré de cette montée donne à l'âme de la hardiesse, du courage et de la véhémence en ses entreprises (Psal. CXVIII, 32). Cette véhémence l'empêche de suivre les règles du jugement, quand il faut attendre les réponses qu'elle souhaite, et prendre conseil, quand il faut changer de dessein : la honte même et la pudeur ne sont pas capables d'arrêter l'exécution de ses projets. Car les faveurs que Dieu lui fait, et l'amour qu'il lui témoigne, la rendent intrépide et ardente en ses actions. Moïse pratiquait les maximes de ce degré, lorsqu'il disait à Dieu avec beaucoup de hardiesse : *Ou pardonnez-leur ce crime, ou effacez-moi du livre que vous avez écrit (Exod., XXXII, 31, 32).* Cependant ces gens-là impétrent de Dieu tout ce qu'ils lui demandent, en ne recherchant que sa sainte volonté. *Mettez tout votre plaisir en Dieu, et il vous accordera les demandes de votre cœur (Psal. XXXVI, 4).* L'Épouse même a osé dire : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche (Cant., I, 1).* Mais il faut prendre garde que l'âme ne doit pas user de cette familiarité avec Dieu, à moins qu'elle n'ait une inspiration particulière qui lui persuade que Dieu veut la favoriser comme Assuérus favorisa la reine Esther en lui donnant son sceptre à baiser. Si elle ne sentait pas ce mouvement intérieur, elle se mettrait en danger de tomber du haut des degrés où elle est montée; elle ne pourrait même conserver l'humilité ni le respect pour Dieu, qu'elle doit avoir en toutes choses. Cette liberté avec Dieu la dispose au...

Huitième degré, dont le propre est d'engager l'âme à embrasser Dieu, et à s'attacher inséparablement à lui, comme le dit d'elle-même la sainte Épouse : *J'ai trouvé celui que j'aime, je l'ai pris et je ne le quitterai jamais (Cant., III, 4).* Dans ce degré d'union l'âme remplit tous ses désirs : il s'y glisse néanmoins de l'interruption, puisque quelques-uns de ceux qui sont parvenus à ce terme, s'en retirent incontinent. En effet, s'ils y persévéraient, ils jouiraient en quelque manière dès cette vie de la gloire des bienheureux. Aussi est-il véritable que l'âme demeure très-peu de temps en cet état. Ce fut la récompense que Dieu donna autrefois au prophète Daniel : *Persistez en votre degré, lui dit-on, parce que vous êtes un homme de désirs (Dan., X, 11).*

Le neuvième degré d'amour, qui est le degré des parfaits, conduit l'âme à une ardeur pleine de délices spirituelles. C'est le Saint-Esprit qui l'allume dans le cœur, à cause de l'union de l'âme avec Dieu. Les apôtres en furent embrasés, comme remarque saint Grégoire, lorsque ce divin Esprit descendit visiblement sur eux. Pour les biens surnaturels dont l'âme est alors enrichie, il est impossible de les comprendre; et quelques livres qu'on pût faire pour les expliquer, il en resterait beaucoup plus à dire.

Le dixième et dernier degré n'est pas de la vie présente, mais de la vie future. L'âme y devient semblable à Dieu, par la claire vue qu'elle en a lorsqu'elle est délivrée de son corps. Notre Sauveur lui promet

cette félicité, quand il dit : *Bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur et net, parce qu'ils verront Dieu (Matth., V, 8)*. Saint Jean nous assure aussi que la vision béatifique de Dieu est la cause de cette ressemblance. *Nous savons, dit-il, que quand il se découvrira visiblement, nous lui ressemblerons, parce que nous le verrons tel qu'il est (I Joan., III, 2)*.

Voilà donc cette montée secrète dont l'âme parle en son cantique. Il est vrai pourtant qu'elle ne lui est pas tout à fait cachée ; l'amour la lui découvre dans les degrés que nous venons de déduire, par les admirables effets qu'il y produit. Et c'est de cette manière qu'elle sort d'elle-même et des choses passagères, et qu'elle monte à Dieu par cet amour secret qui l'élève toujours vers le ciel, comme le feu tend toujours en haut vers sa sphère et son centre naturel.

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

On explique ces paroles, l'âme déguisée, et on met devant les yeux les différentes couleurs qu'elle prend lorsque, pendant cette nuit obscure, elle passe par plusieurs changements.

Après avoir apporté les raisons pourquoi la contemplation s'appelle secrète et montée, il reste à dire pourquoi l'âme est *déguisée*. On comprendra facilement ce mystère, si on fait réflexion que se déguiser, c'est se couvrir d'habits et d'ornements étrangers, de sorte qu'on ne soit connu de personne. La fin qu'on se peut proposer est, ou de plaire à ceux qu'on aime, ou de se dérober à la connaissance de ses ennemis ; et on espère exécuter par ce moyen son entreprise avec plus de liberté et de succès. Suivant ces desseins, chacun prend les vêtements et les couleurs qui peuvent ou marquer les affections de son cœur, ou le cacher à ses adversaires. Lorsque l'âme est touchée de l'amour de Jésus-Christ, et qu'elle veut s'attirer sa bienveillance, elle se déguise ainsi pour sortir de sa maison, pour se soustraire à la vue de ses ennemis, qui sont le monde, la chair et le démon, pour déclarer son amour à son bien-aimé, et pour mériter l'amour réciproque de son époux. Selon ce projet, l'habit dont elle use a trois couleurs différentes, le blanc, le vert et le rouge, qui sont les symboles des trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité. Ces vertus lui procurent les bonnes grâces de Notre-Seigneur, et la mettent à couvert des attaques de ses adversaires.

En effet, la foi est une espèce de vêtement intérieur d'une blancheur si fine, que l'entendement n'a pas la vue assez forte pour la voir et pour soutenir son éclat. Ainsi quand l'âme en est couverte, le malin esprit ne peut ni la voir ni l'attaquer. C'est pourquoi saint Pierre nous avertit de lui opposer le bouclier de la foi pour repousser ses attaques. *Résistez-lui, nous dit-il, en vous tenant fermes en la foi (I Petr., V, 8, 9)*.

Quant à l'amour et à l'union de Dieu, l'âme n'a rien de plus propre, pour y parvenir, que la foi et la blancheur dont elle orne l'âme (*Hebr., XI, 6*). C'est le principe et le fondement des autres vertus, *puisque'il est impossible, selon la doctrine de l'Apôtre, d'être agréable à Dieu sans elle (Osée, II, 20)*. Mais lorsque l'âme en est revêtue, elle lui plaît de telle sorte, que, comme parle le prophète Osée, il l'épouse et lui octroie l'union spirituelle de la majesté divine. Cette foi pure et candide a paru spécialement, lorsque l'âme a passé par les ténèbres de la nuit obscure, sans recevoir aucune lumière ni de son esprit, ni de ses autres puissances, et lorsqu'elle a essuyé des épines affreuses sans autre appui que celui d'une foi simple et constante. Tellement qu'elle peut dire

avec David: *La créance que j'ai donnée à vos paroles, m'a fait courir une carrière très-dure et très-fâcheuse (Psal. XVI, 4).*

L'âme ajoute à cette foi l'espérance, qui est représentée par la couleur verte. Elle s'en couvre pour se défendre du monde, son second adversaire. Cette vertu l'encourage de telle sorte, et la porte à la recherche de la vie éternelle avec tant de vivacité, que tout l'univers ne lui paraît qu'une bagatelle de nulle valeur, en comparaison de ce qu'elle espère. Aussi elle se dépouille de tout ce que la terre a de plus riche et de plus beau, comme d'un habit usé et méprisable, et elle ne s'attache qu'à ce que le ciel lui fait espérer. Elle s'élève si haut au-dessus des créatures, qu'elle les perd toutes de vue. Elle se garantit enfin, sous ce vêtement, des attraits et des pièges du monde. Ce qui donne lieu à saint Paul de dire, que *l'espérance du salut est un casque (I Thess., V, 8)*. En effet, comme le casque nous couvre la tête de telle façon, qu'il ne reste que de petites ouvertures pour se conduire, de même l'espérance couvre tellement les sens qui sont comme la tête de l'âme, qu'elle n'y laisse que de petites ouvertures par lesquelles les yeux de l'esprit regardent les choses d'en haut, sans voir celles qui sont sur la terre. C'était sans doute cette vertu qui *tenait les yeux de David toujours élevés vers Dieu, et les yeux des Israélites toujours attachés sur le Seigneur, comme les yeux d'une servante toujours tournés vers sa maîtresse, jusqu'à ce que Dieu fit éclater sur eux sa miséricorde (Psal. XXIV, 15)*.

Comme l'espérance ne regarde que Dieu et ne met son plaisir qu'en lui, elle lui plaît de telle sorte, qu'on peut dire que l'âme impètre de Dieu autant qu'elle espère de lui. Si bien qu'on peut lui appliquer ces paroles des cantiques: *Un seul de vos regards m'a blessé le cœur (Psal. CXXII, 2)*. L'âme ne devait pas sortir sans être accompagnée de l'espérance, pour acquérir l'amour divin. Elle n'eût rien obtenu de Dieu, puisque c'est l'espérance constante et ferme qui le touche et qui le surmonte. L'âme, couverte de cette espérance, a marché par la nuit obscure et secrète, parce qu'elle s'est trouvée si vide de tous biens et de tout appui, qu'elle n'a jeté les yeux pendant son passage que sur Dieu seul.

L'âme joint la couleur rouge aux deux premières couleurs, pour signifier la charité qui la conduit à une perfection si éminente, et qui lui communique une beauté si rare, qu'elle peut dire: *Filles de Jérusalem, je suis noire, mais je suis belle. C'est pourquoi le roi m'a aimée et m'a reçue en sa chambre (Cant., I, 3, 4, 6)*. Cette charité, non-seulement protège l'âme et la cache à la chair qui est son troisième ennemi, mais elle donne aussi de la force aux autres vertus pour la défendre, et de la beauté pour être agréable à l'Époux divin: car sans elle aucune vertu ne plaît au Seigneur. Aussi est-ce là où il repose, comme il est remarqué dans les cantiques sacrés. C'est par ce chemin que l'âme se retire des créatures, et qu'elle va jusqu'à l'union de Dieu, toute transportée de l'ardent amour qu'elle a conçu pour son Créateur.

Ces trois vertus disposent l'âme à la parfaite union de Dieu, selon la mémoire, l'entendement et la volonté. La foi prépare l'entendement à s'unir à la sagesse divine, en le dépouillant de ses lumières naturelles. L'espérance prive la mémoire de tout ce qu'elle possède, en lui faisant espérer ce qu'elle n'a pas, et en l'attachant à Dieu, qui peut seul remplir ses attentes. La charité purifie la volonté de toutes ses affections pour les créatures, et l'unit avec Dieu par les liens de l'amour. C'est donc un grand bonheur pour l'âme de s'être revêtue de ces vertus, et d'avoir persévéré dans son voyage, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à l'union, comme elle l'assure dans le vers suivant.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Explication du troisième vers du second cantique

O l'heureuse fortune!

On voit maintenant combien l'âme est heureuse d'avoir évité les embûches et la violence du démon, du monde et de la chair ses ennemis, et d'avoir obtenu la liberté d'esprit qui est si chère aux bonnes âmes. Elle est montée des choses les plus basses aux plus hautes; elle est devenue de terrestre toute céleste, et d'humaine toute divine. Elle ne converse plus que dans le ciel, comme font ceux qui sont parvenus enfin à l'état de perfection et d'immortalité. On peut dire encore que le sort de cette âme a été extrêmement fortuné, non-seulement à cause des biens que nous venons de remarquer, mais aussi parce qu'elle trouve une retraite qui l'affranchit de tous les efforts de ses adversaires, comme elle le dit dans le vers qui suit.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

On donne l'explication du quatrième vers, et on décrit l'admirable retraite de l'âme, où le démon n'a nul accès, quoiqu'il entre en d'autres retraites plus sublimes.

Etant bien cachée dans l'obscurité.

Lorsque l'âme dit qu'elle était très-bien cachée quand elle est sortie dans l'obscurité de la nuit, elle ne veut que nous faire comprendre la sûreté avec laquelle elle a marché dans la voie de l'union d'amour avec Dieu, tandis que la contemplation obscure l'a conduite. Ces paroles, dans l'obscurité et bien cachée, ne signifient donc autre chose, sinon que l'âme a fait sa course sans avoir été découverte par le démon et sans être tombée dans ses pièges. La raison est, parce qu'elle a reçu d'une manière passive et secrète une contemplation infuse, sans que les sens intérieurs et extérieurs de la partie animale y aient rien contribué. De là vient qu'elle s'est garantie tant des obstacles que la faiblesse de ses puissances pouvaient lui apporter, que des impressions de l'esprit malin, qui ne peut connaître ce qui se passe dans la volonté que par les opérations de ces puissances. Ainsi, plus les communications de Dieu sont spirituelles, intérieures et éloignées des sens, moins il peut les découvrir et les pénétrer. C'est pourquoi il est important que le commerce de l'âme avec Dieu se fasse de telle sorte, que les sens n'en aient aucune connaissance ni aucune participation, et cela pour deux raisons : la première, afin que la faiblesse de la partie animale n'empêchant pas la liberté de l'esprit, la communication spirituelle de Dieu se fasse avec des biens plus abondants; la seconde, afin que le démon ne pouvant entrer dans ces opérations intérieures, l'âme agisse plus sûrement. Sur quoi nous pouvons donner ce sens à ces paroles de Jésus-Christ : *Que votre gauche ne sache pas ce que fait votre droite* (Matth., VI, 3); c'est-à-dire, que votre partie inférieure ne sache pas ce que fait votre partie supérieure, mais que ce soit un secret qui ne soit connu qu'à Dieu et qu'à l'âme. Toutefois, lorsque cet esprit de ténèbres s'aperçoit que les sens et les puissances de la partie animale sont dans un profond silence et dans un repos universel, il conjecture de là que Dieu se communique intérieurement à l'âme, quoiqu'il ignore de quelle manière il fait ces communications, et il ne doute pas qu'elle ne jouisse de quelque bien signalé. Alors il agite, il inquiète, il trouble la partie inférieure par la douleur, par l'horreur, par la terreur qu'il y excite, afin que cette partie jette le trouble et l'inquiétude dans la partie spirituelle,

et qu'elle arrête par cet artifice l'infusion des biens surnaturels que Dieu verse dans l'âme.

Mais lorsque la contemplation infuse illumine purement l'esprit et lui fait sentir toute sa force, de quelque adresse que le démon se serve, il ne saurait l'inquiéter. Au contraire, l'âme reçoit alors un nouvel amour et une paix plus assurée. Car, aussitôt qu'elle reconnaît la présence et l'action de cet ennemi, quoiqu'elle ne voie pas bien comment il agit, elle se retire dans le plus secret de son fond intérieur, elle y entre, elle s'y cache, elle s'y tient comme dans un asile où le démon ne la voit point, et où elle goûte une joie et une paix que ce perturbateur ne peut plus ravir, quoiqu'il le désire ardemment. C'est en ce temps-là que toute la crainte dont ce méchant esprit voulait la frapper s'arrête au dehors et ne fait aucune impression au dedans. C'est là où elle expérimente la vérité de cette parole : *Soixante gardes généreux et intrépides sont autour du lit de Salomon, pour le rassurer contre les frayeurs de la nuit* (Cant., III, 7, 8). Cependant l'âme est ainsi forte et tranquille, quoique les douleurs pénètrent le corps jusqu'aux moelles.

Quelquefois, lorsque ces communications divines rejaillissent sur les sens, le démon peut troubler plus facilement l'esprit et le remplir de terreurs par le moyen de cette partie matérielle. Il cause à l'âme de plus grandes afflictions qu'on ne peut comprendre ni dire. Car, comme cette guerre se fait entre deux esprits, l'horreur que le malin esprit imprime à l'âme lorsqu'il peut l'inquiéter est insupportable. L'épouse sacrée explique cette peine en parlant de sa récollection intérieure : *Je suis entrée en mon jardin, dit-elle, pour voir les fruits des vallées et pour remarquer si les vignes étaient en fleur; mais je n'y ai pu rien connaître, car mon âme s'est troublée à la vue des chariots d'Aminadab* (Cant., VI, 10, 11). Ce qui signifie les obstacles que le démon fait à l'âme.

D'autres fois ce mauvais génie l'inquiète, lorsque Dieu lui fait quelques dons insignes par le ministère de son bon ange, la majesté divine permettant que cet adversaire en ait connaissance. Or, il obtient cette permission avec quelque apparence de justice, afin qu'il ne puisse pas dire, comme il dit en parlant de Job, que Dieu lui refuse le pouvoir de combattre l'âme comme il combattit ce saint homme, et que ce n'est pas merveille qu'elle serve bien son Créateur, tandis qu'elle ne souffre aucune opposition. C'est pourquoi il est à propos que Dieu ouvre cette carrière à ces deux combattants, au bon ange et au mauvais ange, afin que la victoire soit plus illustre, et que l'âme qui aura été fidèle et victorieuse de la tentation mérite une plus grande récompense.

Et c'est la véritable cause pourquoi Dieu laisse la liberté au démon de tenter violemment l'âme dans le comble de ses faveurs. Ainsi, lorsque le bon ange, pour l'exciter au bien, lui forme des images qu'elle voit par la lumière de l'entendement, le mauvais ange lui présente des figures fausses et trompeuses, pour la séduire et pour l'engager dans le mal. Les magiciens de Pharaon, qui contrefaisaient les véritables prodiges de Moïse, nous en fournissent une preuve évidente (*Exod.*, VII, 11, 12).

Le malin esprit ne fait pas seulement des visions corporelles, il imite encore les communications spirituelles qui se font par le ministère des bons anges, lorsqu'il peut connaître ces grâces. Il ne saurait néanmoins les représenter d'une manière tout à fait spirituelle; il y mêle toujours quelque espèce et quelque image matérielle : si bien que, quand l'âme reçoit ces saintes visites de Dieu, cet ennemi lui imprime le trouble et la crainte pour arrêter le cours de ces dons extraordinaires. Mais l'âme, aidée du secours que son bon ange lui donne, peut quel-

quelquefois se préserver de cette frayeur, en se recueillant promptement en elle-même.

Quelquefois Dieu permet que ce trouble et cette crainte durent longtemps ; ce qui paraît à l'âme une plus grande peine que tous les tourments de cette vie ; le seul souvenir même suffit pour l'affliger extrêmement. Toutes ces choses arrivent de telle façon que l'âme n'y fait rien de sa part, et qu'elle ne peut ni les admettre ni les rejeter ; elle en souffre seulement l'impression. Mais il faut savoir que quand Dieu permet au démon de tourmenter ainsi l'âme, il a dessein de la purifier et de la disposer par ces rudes épreuves à quelque faveur considérable. Car jamais il ne mortifie que pour donner une plus grande vigueur, jamais il n'abaisse que pour élever davantage. Aussi l'âme se trouve ensuite dans une contemplation si spirituelle et si sublime, qu'il est impossible de l'expliquer.

Ce que nous avons dit jusqu'ici se doit entendre des dons que Dieu fait à l'âme par le ministère du bon ange. De là vient qu'elle n'est pas alors ni si assurée ni si bien cachée, que son ennemi n'en connaisse quelque chose. Mais quand Dieu la comble immédiatement par lui-même de ses grâces spirituelles, elle se dérobe entièrement à la vue de son adversaire, parce que Dieu, qui est son souverain Seigneur, demeure en elle, et ni les bons ni les mauvais anges ne peuvent y avoir entrée, ni découvrir les communications intimes et secrètes qui se font entre Dieu et l'âme. Elles sont toutes divines, elles sont infiniment élevées, elles sont en quelque sorte les sacrés atouchements des deux extrémités qui se trouvent entre Dieu et l'âme dans leur union : et c'est là où l'âme reçoit plus de biens spirituels qu'en tous les autres degrés de la contemplation (*Cant.*, I, 1). C'est aussi ce que l'épouse demandait, quand elle pria l'Époux divin de lui donner un saint baiser de sa bouche. En effet, comme cette union est la plus étroite qu'on puisse avoir en cette vie avec Dieu, et que l'âme désire d'y parvenir nonobstant les souffrances les plus dures, elle la souhaite plus ardemment et l'estime beaucoup plus que tous ses autres bienfaits. Aussi l'épouse, de quelques grâces que l'Époux l'eût favorisée, ne s'en contentait pas, mais elle aspirait toujours à cette dernière marque de l'amour divin. *Ah !* s'écriait-elle, *qui me donnera le moyen, mon frère, de vous rencontrer dehors et de vous donner un baiser, afin que personne ne me méprise* (*Cant.*, VIII, 1), c'est-à-dire, de vous baiser de la bouche de mon âme, afin que nulle créature n'ait la présomption de m'attaquer et de me combattre ? Elle déclare par ces paroles qu'elle désire la communication que Dieu fait par lui-même, après avoir exclu de ce commerce toutes les créatures : ce qui s'accomplit lorsque l'âme jouit de ces biens divins avec liberté d'esprit, avec douceur, avec paix, sans souffrir aucun empêchement de la part ni des sens ni du démon. Mais personne ne peut posséder ces biens immenses que par l'intime purgation de l'âme, par un parfait dépouillement et par une entière séparation d'avec toutes les créatures ; en sorte qu'on soit comme renfermé dans une prison, caché et inconnu à tout le monde. C'est dans cette obscurité que l'âme est établie et confirmée dans son union avec Dieu, comme elle le dit en ce vers :

Étant bien cachée dans l'obscurité.

Que s'il arrive que ces grâces spirituelles soient infuses dans l'âme secrètement, c'est-à-dire dans l'esprit seulement, et non dans les puissances, elle se voit, selon la partie supérieure, si éloignée de la partie inférieure, qu'il lui semble qu'elles n'ont rien de commun et qu'elles sont divisées l'une de l'autre, comme si elles étaient en deux personnes différentes. En effet, cela est en quelque façon véritable ; car l'âme n'a

nulle communication avec la partie animale, selon l'opération qu'elle produit alors et qui est spirituelle : tellement qu'elle devient ainsi toute spirituelle, et que dans cette contemplation unitive, ses passions et ses appétits les plus spirituels sont étouffés dans un degré très-éminent. C'est pourquoi, parlant de sa partie supérieure, elle joint ce dernier vers aux premiers.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Eclaircissement du dernier vers du second cantique.

Pendant que ma maison était tranquille.

Ce vers signifie que l'âme, ayant pacifié les passions de sa partie inférieure et les puissances de sa partie supérieure, elle est sortie pour arriver à l'union de l'amour divin avec son Créateur. Car comme elle a soutenu divers combats dans ces deux parties, il faut qu'elle y établisse le calme et la tranquillité, et qu'elle les réorme, qu'elle les conserve dans un continuel repos, en quelque manière comme Adam se comportait dans l'état d'innocence. Néanmoins la partie animale n'est pas tout-à-fait exempte de tentations. Voilà pourquoi le vers qu'on a expliqué dans le premier cantique, de la paix de la partie inférieure, on l'entend dans le second cantique, du calme de la partie supérieure ; et pour cette raison on le répète deux fois.

L'âme acquiert cette tranquillité parfaite et permanente, par ces touches de l'union divine qu'elle a reçues de la Divinité, sans être découverte ni par le démon ni par les sens et les passions, et sans en souffrir aucun obstacle. Et c'est dans cette étroite union et par ses effets, qu'elle est devenue pure, tranquille, forte, constante, pour être l'épouse sacrée de Notre-Seigneur. Car dès là que les sens, les puissances, les passions demeurent dans un profond silence à l'égard de toutes les choses supérieures et inférieures, la sagesse divine se joint immédiatement à l'âme par le nouvel amour qu'elle allume dans le cœur. On voit alors l'accomplissement de ce que cette sagesse dit elle-même : *Lorsque toutes les créatures étaient dans un paisible silence, et que la nuit était dans le milieu de sa course, votre parole toute-puissante est descendue du ciel et de son trône royal (Sap., XVIII, 14, 15 ; Cant., III, 4 ; V, 7)*. L'épouse exprime encore ceci dans les Cantiques. Car après avoir dit qu'elle tomba durant la nuit entre les mains des gardes de la ville, qui la dépouillèrent de ses habits, et qui la couvrirent de plaies, elle ajoute, qu'elle trouva enfin son bien-aimé. Pour concevoir sa pensée, il faut se souvenir qu'on ne peut obtenir l'union de Dieu sans avoir une excellente pureté : on ne peut avoir cette pureté sans un entier dépouillement des créatures, et sans une forte mortification. Ces deux choses sont représentées par le dépouillement des habits de l'épouse, et par les blessures qu'on lui fit dans l'obscurité de la nuit. Elle ne pouvait être ornée de la nouvelle robe que son époux lui donnait, sans quitter auparavant ses vieux habits. C'est pourquoi celui qui ne voudra ni entrer en cette nuit, ni renoncer à sa propre volonté, ni se mortifier sévèrement, mais qui demeurera dans son lit et sera toujours esclave de ses commodités, il ne trouvera jamais l'Époux divin, quoi qu'il semble se mettre en peine de le chercher.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

On expose en peu de mots le sens du troisième Cantique

En la noche dichosa,
En secreto que nadie me veia,
Ni yo mirava cosa,
Sin otra luz, y guia,
Sino la que en e' coraçon ardia.

Dans cette heureuse nuit, je suis sortie si secrètement que personne ne me voyait, et que je ne voyais rien. Je n'avais point d'autre lumière, ni d'autre guide que la lumière qui luisait en mon cœur.

L'âme se servant de la comparaison de la nuit naturelle pour déclarer ce qui se passe en la nuit spirituelle, rapporte ses propriétés; et assure que c'est par ce moyen qu'elle a conduit ses desseins à leur fin avec beaucoup de vitesse et de sûreté.

Elle propose en ce cantique trois de ces propriétés. La première est, que dans l'heureuse nuit de cette obscure contemplation, Dieu gouverne l'âme d'une manière si secrète et si dégagée des sens, que rien de sensible, non plus qu'aucune créature, ne saurait ni la toucher ni l'empêcher de s'unir par amour avec son Dieu.

La seconde, qui naît des ténèbres de cette nuit d'esprit, est que toutes les puissances de la partie supérieure de l'âme sont entièrement obscurcies et privées de lumière. Pour cette cause l'âme ne pouvant rien connaître dans les créatures, ne s'attache qu'à Dieu, et ne veut posséder que lui, parce qu'elle se délivre de tous les empêchements qui s'opposent à son entreprise, et qui sont les images des choses et les opérations des sens extérieurs et intérieurs, afin qu'elle s'unisse à Dieu très-parfaitement.

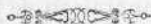
La troisième est, que quoiqu'elle ne s'appuie sur aucune lumière de l'entendement, ni sur la conduite d'aucun directeur pour en tirer de la consolation, parce que les ténèbres de cette nuit l'ont privée de tous ces appuis, néanmoins la foi et l'amour portent son cœur à Dieu; ils touchent et conduisent l'âme; ils lui donnent des ailes pour voler vers Dieu; et ils la mènent par le chemin de la multitude, quoiqu'elle ne sache pas comment elle fait ses démarches.

LA VIVE FLAMME DE L'AMOUR,

ET

L'EXPLICATION DES CANTIQUES,

OU L'ON TRAITE DE LA PLUS INTIME UNION DE L'ÂME AVEC DIEU, ET DE
SA TRANSFORMATION EN SON CRÉATEUR.



PRÉFACE.

Ce n'est pas sans repugnance que j'ai entrepris d'expliquer les quatre cantiques suivants, pour satisfaire à la prière de quelques personnes pieuses. Ces cantiques contiennent des choses si intérieures et si spirituelles, que les paroles nous manquent souvent pour les exprimer. Comme elles surpassent le sens, et qu'on ne saurait parler juste de ce qu'il y a de plus intime dans l'esprit, à moins qu'on ne soit animé du même esprit intérieur, j'ai différé jusqu'ici cette explication, convaincu de ma faiblesse en cet endroit, et de mon peu de capacité dans la spiritualité. Maintenant qu'il semble que Notre-Seigneur m'a donné par sa miséricorde quelque connaissance et quelque ardeur, ayant repris cœur, j'ai résolu de m'occuper à ce travail, quoique je sois persuadé que je ne puis de moi-même rien dire de propre à ce sujet, et qu'à plus forte raison je suis incapable de traiter des choses si relevées. C'est pourquoi si j'écris quelque chose d'utile, je ne me l'attribue pas ; je n'ai à m'imputer que les défauts qui peuvent se glisser en cet ouvrage. Ainsi je soumets tout ce que j'avancerai au jugement et à la censure de notre sainte mère l'Eglise catholique, apostolique et romaine, sous la conduite de laquelle personne ne peut s'égarer.

Cela supposé, j'écrirai librement lorsque je serai fondé sur la sainte Ecriture, tout ce que je saurai en cette matière. Je prie néanmoins le lecteur de croire que tout ce que je puis dire de plus sublime, est infiniment au-dessous de ce qui se passe en cette intime union avec Dieu. Personne cependant ne doit s'étonner de ce que Dieu accorde des grâces si extraordinaires aux âmes qu'il veut combler de délices toutes divines. Car, si on considère avec quelque attention que c'est Dieu qui agit, et que comme Dieu il répand ses biens avec un amour inconcevable et une bonté infinie, on ne trouvera rien de contraire à la raison de ces profusions divines. En effet, Jésus-Christ a dit lui-même à celui qui l'aimerait, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit viendraient chez lui et qu'ils seraient leur demeure en lui (Joan., XIV, 23). C'est-à-dire, que les trois personnes de la très-sainte Trinité le seraient vivre en elles d'une vie divine, et le seraient demeurer en elles, comme l'âme le chante en ces cantiques.

A la vérité, nous avons parlé dans les cantiques précédents du plus éminent degré de perfection qu'on puisse acquérir en cette vie, et qui est la transformation de l'âme en Dieu. Mais il s'agit dans les présents cantiques d'un amour plus consommé et plus parfait dans le même état de transformation. Car, quoiqu'il soit hors de doute qu'on propose en tous ces cantiques le même genre de transformation, et qu'on ne puisse point

passer plus outre ; toutefois on peut, avec le temps et par un exercice continué, se perfectionner, et, pour parler ainsi, se concentrer davantage en l'amour de Dieu. Il en va de cela comme du feu qui brûle du bois : il y entre d'abord ; il se l'unit et le change en lui-même ; mais enfin il s'allume davantage avec le temps ; il pénètre plus profondément le bois ; il l'enflamme avec plus d'ardeur, jusqu'à ce qu'il le consume et le réduise en étincelles et en cendres. Il est aisé d'appliquer cette comparaison à notre sujet, et de concevoir de quelle manière le feu de l'amour divin entre dans l'âme, la pénètre, la transforme en lui et la consume entièrement.

Ce que l'âme déjà transformée et consumée intérieurement par le feu de l'amour dit dans ces cantiques, se doit entendre de l'ardeur inexplicable qui est propre de ce degré. Car, non-seulement elle est unie à ce feu divin, mais ce feu divin excite aussi en elle une flamme vive, laquelle la pénètre intimement : de sorte qu'en étant toute embrasée, et goûtant les douceurs de l'amour divin les plus délicates, elle parle des admirables effets qu'il produit en elle. Ce sont ces effets que j'expliquerai avec le même ordre que j'ai observé dans les autres cantiques. Je les proposerai d'abord ; ensuite je développerai le sens de chaque cantique en particulier, et je donnerai enfin en détail l'éclaircissement de chaque vers.

Cantiques de l'âme dans son intime union avec Dieu.

I.

O llama de amor viva,
Que tiernamente hieres,
De mi alma en el mas profundo centro :
Pues ya no eres esquivá,
Acaba ya, si quieres,
Rompe la tela deste dulce en cuentro.

II.

O cauterio suave !
O regalada plaga !
O mano blanda ! ô toque delicado !
Que à vida eterna sabe,
Y tota deuda paga,
Matando, muerta en vida lo has trocado.

III.

O lamparas de fuego !
En cuyos resplandores,
Las profundas cavernas del sentido,
Que estava oscuro, y ciego,
Con estranos primores
Calor, y luz dan junto à su querido.

IV.

Quam manso y amoroso
Recuerdas en mi sono,
Donde secretamente solo moras,
Y en tu aspiras subroso,
De bien y gloria lleno
Quan delicadamente me enamoras.

I.

O vive flamme d'amour,
Qui frappez délicatement
Le plus profond centre de mon âme,
Puisque vous ne m'êtes plus sâcheuse,
Achevez, s'il vous plaît, votre ouvrage ;
Rompez la toile de cette douce rencontre.

II.

O cautère agréable !
O délicieuse plaie !
O main douce ! ô délicat attouchement !
Qui a le goût de la vie éternelle,
Qui paie toutes mes dettes,
En faisant mourir, vous avez changé la mort
en la vie.

III.

O flambeau de feu !
Dont les splendeurs
Eclairant les profondes cavernes
Du sens obscurci et aveuglé,
Dans ses excellences extraordinaires
Donnent tout ensemble de la chaleur et de la
lumière à son bien-aimé.

IV.

Avec combien de douceur et d'amour
Vous éveillez-vous dans mon sein,
Où vous demeurez seul en secret !
Dans votre douce aspiration,
Pleine de biens et de gl'aire,
Que vous m'enflamez agréablement de votre
amour !

PREMIER CANTIQUE.

Lorsque l'âme est étroitement unie à Dieu et transformée en lui par l'amour divin, elle est toute embrasée (*Joan.*, VII, 38). Il lui semble aussi qu'un fleuve de cette eau vive, dont Jésus-Christ parle dans l'Évangile, coule de son sein ; qu'elle est infiniment élevée au-dessus d'elle-même et des créatures ; qu'elle est enrichie de vertus et de dons extraordinaires ; qu'elle est si proche de la béatitude éternelle, qu'il n'y a qu'un voile très-fin et très-léger qui en fait la séparation. Elle consi-

dère encore qu'une très-pure flamme d'amour la brûle et la nourrit de ces délices infinies qui font goûter par avance la félicité des bienheureux ; de sorte qu'elle est en quelque façon revêtue de leur gloire et absorbée dans les torrents de leurs plaisirs éternels. Dans ces transports et dans ces désirs empressés, elle conjure le Saint-Esprit de la dépouiller de cette vie et de la revêtir de toute la gloire qu'il a dessein de lui donner. C'est pourquoi elle s'écrie sans cesse : *O vive flamme d'amour !*

PREMIER VERS.

O vive flamme d'amour !

Afin que l'âme donne une véritable idée du sentiment avec lequel elle parle en ces quatre cantiques, elle use de plusieurs exclamations qui servent à exagérer son affection, et qui font juger que ce qu'elle sent dans l'intérieur est beaucoup plus grand que les paroles ne peuvent exprimer. Cette interjection ô, est propre à signifier l'extrême désir qu'elle a et les instantes prières qu'elle fait pour persuader à l'amour de la délivrer des liens de la vie présente. La flamme de cet amour n'est autre chose que l'esprit de l'Epoux, c'est-à-dire le Saint-Esprit, que l'âme sent en elle-même non-seulement comme un feu qui l'a consumée et transformée en un doux amour, mais encore comme un feu ardent qui jette une grande flamme ; et cette flamme attire sur l'âme les douces influences de la vie et de la gloire éternelle. Ainsi les opérations que le Saint-Esprit fait en l'âme quand elle est transformée en son amour, sont des actes d'ardeur comme un feu qui brûle au dedans et qui pousse sa flamme au dehors. Et alors la volonté unie à cet amour brûlant dans un degré très-élevé, aime d'une manière inexplicable, n'étant plus par son amour qu'une même chose avec cette flamme. De là vient que ces actes d'amour sont d'un prix infini, et qu'un seul acte acquiert plus de mérites à l'âme, que tous ceux qu'elle avait faits avant cette heureuse transformation.

La différence qui est entre l'acte et l'habitude, entre le bois enflammé et la flamme qui en sort, se trouve entre la transformation de l'amour et la flamme du même amour. Comme la flamme est l'effet du feu qui s'est attaché au bois, de même la flamme de l'amour est l'effet de l'amour qui transforme l'âme. Tellement que l'habitude ordinaire de l'âme qui est transformée par l'amour, est semblable au bois qui est pénétré et embrasé par le feu. Et alors ses actes sont vifs et ardents comme la flamme que le feu de l'amour produit. Cette flamme est d'autant plus impétueuse, que le feu qui est produit dans l'union de l'âme avec Dieu est plus ardent, et que la volonté est plus emportée par la flamme dont le Saint-Esprit la consume. Elle a quelque chose de semblable en ceci à l'Ange qui, sortant du sacrifice de Manué, s'éleva en haut dans un tourbillon de flammes (*Judic.*, XIII, 19, 20). C'est pourquoi l'âme ne peut faire ces actes en cet état, si elle n'y est portée par les mouvements particuliers du Saint-Esprit : et c'est pour cela que tous ses actes sont divins. L'âme estime aussi, pour cette raison, que toutes les fois que cette flamme éclate, c'est-à-dire qu'elle est cause que l'âme aime actuellement avec une douceur toute divine, elle estime, dis-je, que Dieu la fait participante de la vie éternelle, parce que ses opérations lui paraissent toutes divines.

Voilà les termes ordinaires dont Dieu s'explique avec les âmes parfaitement pures ; il se sert de paroles pleines de feu, selon l'expression de David : *Votre parole, mon Dieu, est toute de feu (Psal. CXVIII, 140)* et dans Jérémie : *Mes paroles ne sont-elles pas semblables au feu (Jerem., XXIII, 29)* ? Jésus-Christ ne dit-il pas aussi, selon le rapport de saint Jean, que ses paroles sont esprit et vie (*Joan.*, VI, 64) ? Les âmes pures

et enflammées d'amour comprennent la force et l'efficace de ces paroles. Mais celles qui se repaissent de la douceur des créatures, ne peuvent recevoir l'esprit et la vie des mêmes paroles. C'est pourquoi plus les discours du Fils de Dieu étaient sublimes, moins ils étaient intelligibles à ses auditeurs qui n'étaient pas assez purs, comme il arriva lorsqu'il proposa le mystère de l'eucharistie plein d'amour et de délices divines, car plusieurs de ses disciples se retirèrent (*Joan.*, VI, 67). Cependant ceux qui ne goûtent pas les saintes paroles que Dieu prononce dans le fond de leur cœur, ne doivent pas s'imaginer que les autres qui y font attention ne les goûtent pas aussi. Certainement saint Pierre les goûtait quand il disait à Jésus-Christ : *Seigneur, à qui irons-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle* (*Joan.*, VI, 69). La Samaritaine aussi, ravie de la douceur des paroles de Notre-Seigneur, oublia d'emporter sa cruche avec l'eau qu'elle était venue puiser.

Puis donc que l'âme est si proche de Dieu qu'elle est toute transformée en l'amour divin, et que le Père, le Fils et le Saint-Esprit se communiquent à elle en la vive flamme de cet amour, disons-nous quelque chose d'incroyable, lorsque nous assurons qu'étant ainsi toute embrasée du feu du Saint-Esprit, elle goûte imparfaitement les délices de la vie éternelle? Ainsi nous disons que cette flamme est vive, parce qu'elle produit dans l'âme un effet qui la fait vivre spirituellement en Dieu, et qui lui donne quelques impressions et quelques plaisirs de la vie de Dieu, comme le prophète-roi l'avait autrefois éprouvé, quand il disait que son cœur et sa chair s'étaient réjouis au Dieu vivant, ou en la vie de Dieu (*Psal.* LXXXIII, 2), pour signifier que le sens et l'esprit goûtaient Dieu avec joie. C'est ce que l'âme fait si vivement et avec des douceurs si incompréhensibles, qu'elle dit avec toute l'ardeur possible : *O vive flamme d'amour!*

DEUXIÈME VERS.

Qui frappe délicatement.

Elle veut dire : Vous me touchez délicieusement de votre amour. Car lorsque la flamme de l'amour qui naît de la vie divine, touche l'âme et lui fait sentir la tendresse que cette vie divine verse dans les cœurs, cette flamme blesse l'âme si profondément, qu'elle l'amollit et la fait fondre en amour, comme l'Épouse l'expérimenta autrefois : *Aussitôt, dit-elle, que mon bien-aimé a parlé, mon âme est toute fondue* (*Cant.*, V, 6). Car c'est là l'effet ordinaire que la parole de Dieu fait dans l'âme.

Mais comment peut-on dire que l'âme est blessée, puisque étant consumée par l'amour, il ne lui reste aucune partie capable de recevoir des blessures? A la vérité, c'est une chose digne d'admiration. Car comme le feu n'est jamais en repos, mais dans un perpétuel mouvement en lançant ses flammes de tous côtés, de même l'amour n'est jamais oisif; il s'occupe sans cesse à embraser l'âme, à lui faire de nouvelles plaies, à lui faire couler dans le cœur de nouveaux plaisirs, à lui tirer des flèches ardentes et délicates pour l'enflammer davantage, à trouver mille moyens d'étaler ses richesses et sa gloire, comme Assuérus fit éclater autrefois sa magnificence devant Esther, afin d'accomplir ce que dit la Sagesse créée dans les Proverbes : *Je prenais tous les jours beaucoup de plaisir dans le monde à converser avec les hommes* (*Esther*, II, 9). C'est pourquoi ces plaies, qu'on peut appeler le jeu de la sagesse divine, ne sont autre chose que les ardeurs de ces touches délicates que le feu de l'amour excite à chaque moment dans l'âme, et qui pénètrent son intérieur jusqu'au centre le plus profond (*Prov.*, VIII, 30, 31).

TROISIÈME VERS.

Le plus profond centre de mon âme.

Puisque ni le démon, ni le monde, ni les sens ne peuvent aller jusqu'à la substance de l'âme, où le Saint-Esprit fait couler une joie toute divine, cette joie est d'autant plus sûre, qu'elle est plus intime et plus douce. Car plus elle est intime, plus elle est pure; et plus elle est pure, plus Dieu se communique à l'âme abondamment, fréquemment, universellement, et la remplit de plus grandes délices. Et parce que l'âme est délivrée en cet état de la dépendance qu'elle a des sens corporels en ses opérations naturelles, elle n'est alors appliquée qu'à recevoir les opérations de Dieu, qui peut seul, sans le ministère des sens, la mouvoir et opérer dans le fond de son intérieur. De sorte que ces mouvements de l'âme sont divins, puisqu'ils viennent de Dieu. Ils sont néanmoins les mouvements de l'âme, puisqu'elle y donne son consentement en déterminant sa volonté à les accepter.

Et d'autant qu'elle assure qu'elle est frappée dans son centre le plus profond, elle donne à entendre qu'elle a d'autres centres moins profonds. Pour concevoir sa pensée, il faut remarquer que l'âme, en tant qu'esprit, n'a rien de plus haut, ni de plus bas, ni de plus ou de moins profond en son essence, comme les corps l'ont dans leur quantité. Car elle n'est composée d'aucunes parties; elle n'est point différente d'elle-même ni au dedans ni au dehors; elle est toute de même nature. Elle n'a donc point de centre ou plus ou moins profond; elle n'est pas plus éclairée en une partie qu'en une autre, comme le sont les corps; mais elle est pénétrée entièrement et uniformément de la lumière qu'elle reçoit.

Mais ce n'est pas suivant cette idée de centre et de profondeur matérielle que nous parlons. Nous appelons ici le centre le plus profond de l'âme les dernières bornes où sa nature, sa vertu, la force de son opération et de son mouvement peuvent atteindre sans pouvoir passer plus outre: de la même manière que le dernier terme où la pierre peut arriver par sa propriété naturelle, sans aller plus avant, est son centre. Mais comme la pierre peut demeurer en plusieurs profondeurs de la terre, sans descendre jusqu'à la dernière où sa pesanteur la pourrait précipiter, et qu'ainsi on peut lui attribuer plusieurs centres plus profonds les uns que les autres, de même l'âme a plusieurs centres que nous exposerons de cette sorte. Dieu est son centre: si elle arrive jusqu'à lui, selon toute son essence et toute la vertu de ses opérations, il est certain qu'elle est parvenue à son centre le plus profond. Ce qui est véritable lorsqu'elle connaît Dieu, qu'elle l'aime de toutes ses forces, et qu'elle en a une pleine jouissance. Mais si elle n'est pas encore montée jusqu'à ce haut degré de perfection, elle demeure bien en Dieu par sa grâce et par la communication qu'il lui fait de lui-même; mais elle a encore la puissance d'avancer au delà de cette mesure; et ainsi elle n'est pas dans son centre le plus profond. Il faut qu'elle passe, pour y entrer, par plusieurs degrés d'amour. Car c'est l'amour qui l'y mène et qui l'unit enfin très-parfaitement à Dieu. Et comme il y a plusieurs degrés en cet amour, plus l'âme en a parcourus, plus elle entre profondément en Dieu; et ces différents progrès ou ces différentes demeures en Dieu font les différents centres de l'âme. Les uns sont plus profonds que les autres, à proportion que les degrés d'amour sont plus parfaits; et lorsque le dernier degré est dans sa consommation, l'âme est dans son centre le plus profond de tous; c'est-à-dire qu'elle est toute pénétrée des lumières divines, toute embrasée des flammes de son amour, et en quelque manière semblable à lui. On peut la comparer en cet état à un cristal extrêmement pur et fin. Plus il reçoit de

degrés de lumière, plus il est brillant ; et la lumière croissant toujours, le remplit de telle sorte qu'on ne peut plus remarquer la distinction du cristal d'avec elle, parce qu'il en est autant pénétré qu'il est capable de l'être. Ainsi, lorsque l'âme dit que la flamme de l'amour divin la touche jusque dans son centre le plus profond, ce langage signifie que l'amour divin lui fait de très-profondes plaies en sa substance, en sa vertu et en sa force. Ce qu'elle dit afin d'exprimer l'abondance de sa gloire et de son plaisir, lequel est d'autant plus grand et plus tendre, qu'elle est plus transformée en Dieu, et plus unie à lui comme à son dernier centre. Et parce qu'elle se voit enrichie de tous les biens que l'amour de Dieu apporte avec soi, elle éclate en répétant :

O vive flamme d'amour!
Qui frappez délicatement!

Comme si elle disait : O très-ardente flamme qui me comblez de biens et de gloire en me communiquant la sagesse de Dieu selon toute la capacité de mon entendement, et son amour selon toute l'étendue de ma volonté, que vos impressions sont douces ! C'est en effet ce qui arrive à l'âme, quoiqu'elle ne puisse pas s'en expliquer ; et parce qu'elle est alors toute pénétrée de délices, elle ajoute : *Puisque vous ne m'êtes plus fâcheuse.*

QUATRIÈME VERS.

Puisque vous ne m'êtes plus fâcheuse.

C'est-à-dire, puisque vous ne m'affligez plus, vous ne me gênez plus, vous ne me fatiguez plus comme auparavant. Car cette vive flamme d'amour ne lui était pas si agréable dans les commencements de la contemplation qui la purifiait, qu'elle est maintenant dans la parfaite union avec Dieu. En effet, cette divine flamme détruit d'abord les imperfections et les mauvaises habitudes de l'âme ; ensuite elle se glisse dans son intérieur, elle s'unit à son cœur, elle l'occupe entièrement.

C'est par ce moyen et par ces opérations que le Saint-Esprit prépare l'âme à l'union divine et à sa transformation en Dieu. Le même feu d'amour opère en ces deux états différents. Car comme c'est le même feu qui chasse l'humidité du bois, qui y entre peu à peu, qui le pénètre, qui le change enfin en lui-même, ainsi c'est le même amour qui délivre l'âme de ses défauts, qui s'insinue en son cœur, qui l'enflamme entièrement, qui l'unit à Dieu dans un souverain degré ; et qui la transforme toute en lui. Mais autant que ces commencements lui ont été fâcheux, autant la fin et la consommation de cet ouvrage lui est agréable.

C'est pourquoi ces expressions ne signifient que ceci : O vive flamme du divin amour, vous ne m'êtes plus obscure et ténébreuse comme vous étiez ; mais vous êtes la divine lumière de mon esprit pour contempler mon Dieu ; vous ne faites plus succomber ma faiblesse sous la véhémence de votre opération, mais vous êtes la force de ma volonté, pour aimer mon époux et pour le posséder sans réserve ; vous n'êtes plus un poids qui m'accablez, mais vous êtes un soulagement qui me relève, et un plaisir qui me dilate le cœur. On peut dire enfin de moi, ce qu'on dit de l'épouse sacrée : *Qui est celle-ci qui vient du désert, remplie de délices, et appuyée sur son bien-aimé (Cant., VIII, 5) ?* Elle allume de tous côtés le feu de l'amour divin. Mais, ô vous qui me consumez, achevez enfin votre ouvrage.

CINQUIÈME VERS.

Achievez, s'il vous plaît, votre ouvrage.

C'est-à-dire, élevez-moi à la vue bienheureuse de vous-même, pour achever et consumer votre ouvrage. Véritablement il n'y a pas lieu de

douter que dans un état si sublime, l'âme ne soit d'autant plus résignée à la volonté de Dieu, qu'elle est plus parfaitement transformée en lui. Aussi elle ne demande rien que son bien-aimé; elle ne cherche que lui, parce que la parfaite charité ne regarde que l'intérêt de son objet. Néanmoins l'âme vivant encore dans l'espérance, sent quelque vide en elle; elle gémit doucement et avec quelque plaisir, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à l'entière possession de son Dieu. C'est pourquoi elle ne trouvera du repos que dans une gloire consommée; elle jouit bien maintenant de l'union de Dieu, mais elle n'est pas satisfaite, et la seule gloire du ciel peut la contenter. Ce qui augmente son ardeur, c'est qu'elle goûte les douceurs comme les prémices de cette gloire : prémices si délicieuses, que si Dieu ne soutenait la faiblesse de la nature, la personne qui en est favorisée serait en danger de mourir à chaque moment de ces ardeurs d'amour. Car la partie inférieure ne peut supporter un feu d'amour si excessif et si relevé.

Cependant ce désir n'apporte nulle inquiétude à l'âme en cet état, où elle est affranchie de toute peine et où elle demande la gloire céleste avec tranquillité et avec soumission. En effet, en la demandant à Dieu elle use de ces termes, *s'il vous plaît*, parce qu'elle a la volonté et le désir si unis à Dieu, qu'elle met sa gloire souveraine en la volonté de Dieu.

Mais ce qui l'engage à faire ces demandes à Dieu, c'est que les témoignages d'amour qu'elle reçoit de lui sont de telle nature, et cet amour éclate en un si beau jour, que de n'en pas demander la consommation, ce serait la marque d'un amour faible et imparfait. De plus, le Saint-Esprit l'excite, par des mouvements très-doux et très-affectueux à chercher cette gloire immense; il la lui met souvent devant les yeux de l'esprit, et il lui dit comme à l'épouse : *Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle, et venez. L'hiver est passé, la pluie est cessée, les fleurs couvrent la terre, les figuiers sont chargés de figues, les vignes répandent l'odeur de leur fleur : levez-vous, mon amie, ma belle ; venez, ma colombe, dans les ouvertures de la pierre, dans la caverne de la muraille ; montrez-moi votre visage ; faites résonner votre voix à mes oreilles ; car votre voix est douce et votre visage est beau* (Cant., II, 10, 11, 12, 13, 14). L'âme s'aperçoit bien que le Saint-Esprit lui dit toutes ces paroles, tandis que cette flamme divine verse en son sein ses douceurs et ses tendresses : de sorte qu'elle lui répond :

Achievez, s'il vous plaît, votre ouvrage.

Elle y ajoute les deux demandes que Jésus-Christ a marquées dans la prière qu'il a enseignée à ses apôtres : *Que votre royaume vienne ; que votre volonté soit faite*. Elle veut dire : Achetez de me donner votre royaume comme vous le voulez vous-même; et afin que cela s'exécute :

Rompez la toile de cette douce rencontre.

SIXIÈME VERS.

Rompez la toile de cette douce rencontre.

Rompez la toile, rompez l'obstacle qui s'oppose à l'achèvement d'une affaire si importante, puisqu'il est facile de parvenir à la jouissance de Dieu lorsqu'on a levé les empêchements qui nous séparent de lui, et qu'on peut réduire à trois espèces de toiles : la première est temporelle, qui renferme toutes les créatures; la seconde est naturelle : ce sont les opérations et les inclinations naturelles; la troisième est sensitive, qui comprend l'union de l'âme avec le corps, ou la vie animale dont parle saint Paul : *Nous savons, dit-il, que si cette maison terrestre où nous demeurons se ruine, Dieu nous en édifiera une autre, qui*

ne sera point faite de la main des hommes, et qui durera éternellement dans le ciel (II Cor., V, 1).

Il a fallu nécessairement rompre les deux premières toiles pour acquérir par l'union de l'amour la possession de Dieu ; car c'est par cet amour qu'on a rejeté toutes les choses créées, qu'on a mortifié les affections et les désirs, et qu'on a rendu divines les opérations de l'âme. Tous ces effets se doivent attribuer à la flamme et à l'ardeur de cet amour ; lorsqu'il purifiait l'âme au commencement, pour la disposer à l'union de Dieu. La même flamme rompt la troisième toile avec beaucoup de plaisir ; car elle délivre l'âme de cette vie mortelle dans les transports d'une joie mille fois plus grande que toutes les délices du monde les plus agréables. C'est pourquoi le roi-prophète appelle précieuse la mort des justes. En effet, elle est précieuse, puisqu'ils entrent comme des fleuves d'amour dans cette vaste mer de l'amour infini de Dieu, où ils posséderont le royaume éternel qui leur est destiné, et où ils seront comblés de toutes les joies qu'ils seront capables de recevoir. Or l'âme est frappée maintenant des impressions de cet amour, qui la tient toute prête à entrer dans cet heureux séjour. Les lumières de la foi découvrent à l'âme sa pureté, ses richesses spirituelles, et la capacité qu'elle a d'obtenir un si grand bien. Car Dieu lui permet en cet état de jeter quelques regards sur sa propre beauté, sur les dons et sur les vertus dont il l'a enrichie, parce que la vue de ses avantages l'excite plus efficacement à aimer son bienfaiteur et à lui donner des louanges infinies. Elle voit bien qu'il ne lui reste plus autre chose à faire qu'à rompre cette toile qui la tient captive sur la terre, c'est-à-dire, à séparer l'esprit d'avec le corps, afin que le corps demeure dans la terre, et que l'esprit retourne au ciel et se réunisse à Dieu qui est son principe et sa fin. Elle soupire, elle gémit de ce qu'une vie si vile et si abjecte l'éloigne de la prompte jouissance d'une vie si sublime et si glorieuse. Pour ces raisons, elle prie son bien-aimé d'en rompre le cours et de l'en dépouiller au plus tôt.

Elle donne le nom de toile à cette vie grossière, pour trois causes : premièrement, parce que le corps et l'esprit ont une union naturelle et nécessaire ; secondement, parce qu'elle divise l'âme d'avec son Dieu ; en troisième lieu, parce que comme la toile n'est pas pour l'ordinaire si épaisse, que la lumière ne puisse passer au travers, de même cette liaison du corps et de l'esprit n'est pas si matérielle, que la Divinité ne jette au travers quelques rayons dans l'âme. Et c'est à la lueur de ces rayons que l'âme comprend la force et l'élévation de la vie future, la faiblesse et la bassesse de la vie présente : elle regarde celle-ci comme une toile fort mince, ou plutôt comme une toile d'araignée, selon le langage de David : *Nos années, dit-il, sont composées de moments qui coulent continuellement, comme les toiles d'araignées sont tissées de fils entrelacés sans interruption (Psal. LXXXIX, 10).* Elle lui paraît même quelque chose de moindre qu'une toile d'araignée, parce qu'elle en juge selon le sentiment de Dieu, *devant qui, dit le Prophète royal, mille ans ne semblent être qu'un jour déjà passé (Psal. LXXXIX, 4) ; et toutes les nations de l'univers ne sont, comme parle Isaïe, qu'un pur néant (Isa. XL, 17).* L'âme n'en a que le même sentiment, parce que Dieu seul lui est toutes choses.

Mais il faut considérer ici pourquoi l'âme demande que cette toile soit plutôt rompue que coupée. On en peut apporter quatre raisons : la première, afin qu'elle parle en termes propres ; car quand on donne impétueusement dans une toile, on la rompt et on ne la coupe pas ; la seconde, l'amour veut de la violence et de l'impétuosité, à qui il convient mieux de rompre que de couper ; la troisième, plus l'amour est ardent, plus il presse de rompre la toile, afin qu'il arrive plutôt à sa dernière

perfection. En effet, il est d'autant plus véhément et plus précieux, qu'il est plus prompt en son action et plus spirituel par son dégagement des choses corporelles. Car les forces de l'amour en cet état sont plus unies et plus grandes, et conséquemment elles opèrent plus promptement dans l'âme la parfaite transformation de l'amour; de la même manière que dans la nature il y a des qualités qui s'introduisent en un moment dans leurs sujets, comme la lumière dans l'air ou dans un verre bien poli et bien net. Jusque-là la forme de la transformation n'avait pas été reçue en l'âme; les seules dispositions avaient précédé, savoir, les affections et les désirs qu'on avait formés successivement et à plusieurs reprises.

L'âme ainsi disposée peut produire en très-peu de temps un plus grand nombre d'actes très-vifs, que n'en peut faire pendant un long temps une personne qui n'aura pas de si bonnes dispositions; car celle-ci emploie toutes ses forces à disposer son esprit, de sorte que le feu de l'amour ne la peut pénétrer entièrement; mais celle-là reçoit en toutes ses parties à chaque instant les flammes de l'amour, ce qui lui fait souhaiter qu'on rompe en un moment cette toile, et non pas qu'on la coupe à loisir.

Enfin, la quatrième raison est, parce que l'âme désire ardemment que la mort rompe le cours de sa vie mortelle, comme on rompt une toile brusquement et sans délibération. Elle voudrait ne point attendre la fin naturelle de sa vie; elle se sent portée à souhaiter, quoique avec résignation aux desseins de Dieu, que quelque coup impétueux de l'amour le plus fort l'enlevât de ce monde, sachant bien que Dieu retire quelquefois ces âmes avant le temps que la nature prescrit, pour les récompenser promptement de leurs travaux, et pour les plonger dans les flammes de son amour et dans les torrents de ses plaisirs éternels. Le Sage ne permet pas d'en douter : *Il s'est rendu agréable à Dieu, dit-il, et il s'est attiré son amour. Il vivait parmi les pécheurs; mais Dieu l'a transporté de la terre, et l'a promptement enlevé, de peur que la malice des hommes ne lui changât l'esprit, et que leurs déguisements ne lui séduisissent le cœur. Quoiqu'il soit arrivé bientôt à sa fin, il a néanmoins rempli la longueur et la mesure de plusieurs années, car son âme était agréable à Dieu. C'est pourquoi il s'est hâté de le dégager des iniquités et des péchés qui l'environnaient de tous côtés (Sap., IV, 10, 11, 13, 14).* De cette manière c'est une chose de grande conséquence, de s'appliquer sans cesse à l'exercice de l'amour, afin que l'âme étant d'une perfection consommée ne trouve rien qui l'empêche d'aller au Ciel, et de voir Dieu face à face tel qu'il est en soi-même.

Mais il faut examiner maintenant pourquoi l'âme appelle rencontre l'attaque que le Saint-Esprit lui fait dans le fond de son intérieur. La raison est, parce que l'âme désire extrêmement d'achever la vie présente. Toutefois parce que le temps que Dieu lui a destiné pour mourir n'est pas encore venu, elle n'est pas contente. C'est pourquoi Dieu lui fait des attaques d'une manière divine et pleine de gloire, afin qu'il la sépare davantage de la terre, et qu'il la conduise à une plus haute perfection. On peut nommer ces attaques des rencontres ou des coups d'amour, dont Dieu blesse l'âme pour la transformer en lui, et pour la rendre en quelque façon toute divine. Ainsi l'essence divine absorbe l'âme, parce qu'elle l'a pénétrée des impressions du Saint-Esprit, dont les communications sont d'ordinaire véhémentes et précipitées. L'âme goûtant Dieu très-vivement, elle appelle douce cette attaque. A la vérité les autres impressions sont pleines de douceur; mais celle-ci surpasse les autres en plaisirs spirituels; car Dieu s'en sert afin de détacher l'âme de son corps d'une manière plus parfaite, et de

la couronner de gloire. C'est pourquoi elle relève son courage, et dit avec confiance ce qui est dans le second cantique.

SECOND CANTIQUE.

O cautère agréable!
 O délicieuse plaie!
 O main douce ! ô délicat attouchement !
 Qui a le goût de la vie éternelle,
 Qui paye toutes mes dettes,
 En faisant mourir, vous avez changé la mort en la vie.

L'âme expose dans ce second cantique, comment les trois personnes de la très-sainte Trinité font en elle le grand ouvrage de l'union divine. Elle leur donne les noms de *main*, de *cautère* et d'*attouchement*, parce qu'ils conviennent à l'effet que chacune d'elles produit. Elle attribue le *cautère* au Saint-Esprit, la *main* au Père, l'*attouchement* au Fils. Ainsi l'âme leur donne de grandes louanges, en publiant trois sortes de dons et de biens, qu'ils lui accordent en la faisant passer d'un état de mort à une vie parfaite, et en la transformant en eux-mêmes.

Le premier don est une plaie très-délicate que le Saint-Esprit lui fait, et qu'elle nomme pour cette cause *cautère*. Le second est le goût de la vie éternelle; le Fils en est l'auteur: c'est pour cette raison qu'elle l'appelle *attouchement*. Le troisième est le parfait attouchement de l'âme; c'est le Père qui le lui fait, et qui a pour ce sujet le nom de *main fort douce*.

Quoiqu'elle nomme ici les trois personnes divines, à cause des effets qui sont propres de chacune d'elles, néanmoins elle ne parle que de la seule nature divine. *Vous avez*, dit-elle, *changé ma mort en la vie*. Car les trois personnes divines font indistinctement la même chose; et comme on attribue à une seule ce qu'elles font toutes trois ensemble, on attribue à toutes trois ensemble ce qu'une seule opère.

PREMIER VERS.

O cautère agréable!

Moïse dit dans le Deutéronome, que Dieu est un feu consumant. C'est en effet un feu d'amour, mais un feu d'une vertu et d'une force infinie, qui peut consumer tout ce qu'il touche et le changer en lui-même. Toutefois quand il s'attache aux hommes, il les brûle autant que chacun y est disposé et qu'il en est capable; il brûle les uns plus, les autres moins, autant qu'il lui plaît, de la manière et dans le temps qu'il le trouve bon. Ce feu d'amour est infiniment grand; il fait quelquefois de plus violentes, quelquefois de plus douces impressions sur l'âme. Mais après tout, l'ardeur qui la brûle est si excessive, qu'elle croit qu'on n'en peut sentir de plus embrasée dans tout l'univers. C'est pourquoi elle appelle *cautère* l'action de ce feu, parce qu'il la pénètre intérieurement, et qu'il fait en elle un effet plus véhément que tous les corps enflammés n'en peuvent produire. Or, lorsque ce feu divin a transformé l'âme en lui-même, non-seulement l'âme sent la brûlure, elle est encore elle-même tout feu et toute brûlure. Mais c'est une chose étonnante que ce feu céleste, pouvant plus facilement réduire à rien mille mondes, que le feu élémentaire ne pourrait détruire une feuille, néanmoins il ne consume pas les esprits qu'il brûle; mais il les embrase selon la mesure de leurs forces et de leur ardeur, et il les transforme en Dieu. C'est ce qui arriva aux Apôtres, comme il est rapporté dans l'Écriture (*Act.*, II, 3); car lorsque ce feu descendit impétueusement du ciel, ils en furent intérieurement enflammés, selon la remarque de saint Grégoire. Ces communications n'ayant

point d'autre fin que d'élever l'âme, cette ardeur ne l'incommode et ne la resserre pas, mais elle la dilate; elle ne l'afflige pas, mais elle l'éclaire; elle la réjouit, elle l'enrichit: c'est pourquoi l'âme dit qu'elle lui est fort douce et fort agréable.

Ainsi lorsqu'une âme est assez heureuse pour recevoir les impressions de ce sacré cautère, elle connaît tout, elle goûte tout avec plaisir, elle fait avec succès tout ce qu'elle veut; rien n'a l'avantage sur elle; rien ne lui peut donner aucune atteinte. C'est elle dont l'Apôtre dit, que l'homme spirituel juge de toutes choses, et qu'il ne peut être jugé de personne; et qu'il n'y a rien de si caché qu'il ne sonde, jusqu'aux plus profonds secrets de Dieu (1 Cor., II, 10, 15).

O âmes qui avez mérité de ressentir les flammes de ce feu divin, que votre gloire est grande! Il pouvait vous consumer et vous anéantir; mais il se contente de vous élever au comble du plus grand honneur qu'une créature puisse recevoir. Il ne faut pas cependant être surpris de ce que Dieu conduit des âmes à cet éminent degré de gloire; il est le seul qui puisse faire des choses si étonnantes. Mais comment comprendra-t-on les joies infinies de l'âme, que ce feu sacré dévore si agréablement sans la détruire? Elle voudrait bien les exprimer, mais ne le pouvant faire, elle en marque seulement la grandeur par cette exclamation :

O plaie délicieuse!

DEUXIÈME VERS.

O délicieuse plaie!

Celui qui fait la plaie, la guérit lui-même, et il la guérit lorsqu'il la fait. Il est en quelque façon semblable à un fer tout rouge de feu; quand on l'applique sur une plaie il l'augmente, et il en fait une plaie de feu; et si on continue de l'appliquer, la plaie s'élargit et s'approfondit de telle sorte, qu'elle détruit enfin le corps qui l'a reçue. De même le cautère de l'amour divin guérit la plaie d'amour qu'il a faite à l'âme; et il l'augmente toutes les fois qu'on l'applique; car le remède que l'amour emploie pour guérir l'âme qu'il a blessée, est de la blesser davantage, et de multiplier ses blessures, jusqu'à ce que l'âme ne soit plus qu'une plaie universelle. De cette manière l'âme n'étant plus qu'une plaie d'amour, et par ce moyen étant toute changée en plaies et en amour, elle est guérie. Car c'est la nature de cette divine maladie, que celui qui est le plus blessé est le plus sain, et celui qui est tout couvert et tout pénétré de plaies, est sain en toutes ses parties. Cela n'empêche pas que ce divin cautère n'exerce sa vertu sur l'âme toute blessée et toute guérie: car il adoucit ses plaies, il la réjouit en sa guérison, de la manière que nous l'avons expliqué. C'est pourquoi elle s'écrie: *O plaie délicieuse!* Aussi est-elle d'autant plus douce et plus délicieuse, qu'elle vient d'un feu d'amour plus sublime et plus éminent. C'est le Saint-Esprit qui en est l'auteur, et qui l'a fait, afin que l'âme soit abîmée dans une mer de délices. O heureuse plaie, puisque la même main qui te fait te guérit! Ô plaie agréable, puisque tu ne causes à l'âme que des plaisirs inconcevables! tu es extrêmement grande, parce que celui qui te fait est infini; les joies que tu répands dans l'âme sont sans bornes; parce que le feu de l'amour divin est sans limites. Donc, ô plaie délicate, et d'autant plus excellemment délicate, que tu descends plus profondément dans le centre de l'âme, afin que ce feu sacré remplisse d'ardeur et de plaisir toute sa substance et toutes ses puissances. On peut dire après cela que ce cautère et cette plaie sont le plus haut degré d'amour où l'on puisse monter en cet état. Il y en a néanmoins plusieurs autres qui n'ont rien de si relevé ni de semblable à celui-ci; car c'est Dieu

même qui s'écoule dans l'âme et qui la touche, sans user des fantômes que l'imagination peut former.

Il y a encore une autre manière très-sublime d'enflammer l'âme : c'est lorsqu'un amour très-ardent et tout séraphique la transperce d'une flèche de feu, ou la brûle d'un charbon allumé, ou pour mieux dire lui applique ce cautère et cette flamme si noble et si excellente. Alors comme la flamme d'une fournaise s'élève en haut, et le feu devient plus ardent lorsqu'on remue le bois qui l'entretient, de même quand l'âme est ainsi pénétrée, la flamme de cet amour sort et monte en haut avec impétuosité, et l'âme sent sa plaie avec un plaisir qui surpasse nos pensées et nos expressions, car elle est tout émue avec un agrément admirable. Ces mouvements vifs et délicieux passent jusqu'au centre le plus profond de l'âme, et lui causent une joie inexplicable, qui va toujours se répandant avec de nouveaux accroissements, comme un feu qui s'est pris à une forêt va toujours s'étendant jusqu'à ce qu'il ait brûlé tout le bois qu'il rencontre. Je puis ajouter que ce que l'âme expérimente alors, se peut comparer comme le royaume du ciel au sénévé dont le Fils de Dieu parle dans l'Évangile. *Le royaume du ciel, dit-il, est semblable au grain de sénévé qu'un homme a semé dans son champ. Il n'y a point de grain si petit que celui-là ; néanmoins quand il est crû, il est plus grand que tous les légumes, et il devient un arbre ; de sorte que les oiseaux se viennent loger sur ses branches (Matt., XXIII, 31, 32).* En effet, l'âme s'aperçoit que ce feu croît sans cesse, et devient enfin si grand, qu'elle n'est plus elle-même qu'un vaste feu d'amour et qu'un embrasement universel. Quoique peu de personnes en viennent là, toutefois quelques-uns y sont arrivés, surtout ceux que Dieu a choisis pour être les pères spirituels de plusieurs enfants, auxquels ils doivent laisser en partage leurs vertus et leur esprit. Il leur donne, comme aux chefs, toutes les richesses divines qui doivent passer comme leur succession dans leur famille et dans leur postérité.

Mais pour revenir à l'opération de ce Séraphin, je dis qu'elle consiste à percer l'âme et à lui faire des plaies. De sorte que si Dieu permet quelquefois que quelques-uns de ses effets paraissent dans les sens corporels, la plaie s'ouvre extérieurement à proportion de la blessure que ce Séraphin a faite intérieurement. Ainsi le Séraphin qui avait blessé des flèches de l'amour divin saint François d'Assise, lui marqua de plaies extérieures les pieds, les mains et le côté ; car jamais Dieu n'accorde ses dons au corps, qu'il ne les ait faits auparavant à l'âme. Alors plus la délectation et la violence de l'amour qui blesse l'âme sont grandes, plus la douleur qui naît des plaies extérieures est aiguë et véhémente, celle-ci croissant à mesure que les autres s'augmentent. La raison est, parce que quand l'âme est purifiée et devenue plus forte pour soutenir l'impression de Dieu, son esprit, qui est aussi et plus fort et plus sain, met toute sa consolation dans la force et dans la douceur de l'Esprit de Dieu ; mais en même temps ces deux esprits, le divin et l'humain, causent une excessive douleur à la chair, parce qu'elle est faible et sujette à la corruption : si bien que c'est une chose merveilleuse de voir naître la douleur du plaisir, et de trouver l'amertume de l'une dans la douceur de l'autre. Job a connu ce miracle par sa propre expérience, lorsque tout couvert d'ulcères il disait à Dieu : *Vous me tourmentez d'une manière admirable (Job., X, 16).* C'est en effet un grand prodige, et une chose digne de la libéralité de Dieu, et de la douceur qu'il réserve pour ceux qui le craignent (*Psal. XXX, 20*) ; car plus les douleurs sont vives, plus les délices intérieures sont tendres. O grandeur immense de mon Dieu, qui fait paraître sa puissance incompréhensible ! Car enfin, Seigneur, qui peut, sinon vous, tirer la douceur

de l'amertume, et le plaisir des souffrances? Donc, *ô plaie délicieuse!* puisque tu donnes d'autant plus de plaisir que tu crois davantage.

Mais lorsque la plaie est dans l'âme seule et ne paraît point au dehors, elle est plus violente et plus profonde. Car la chair empêche l'esprit d'agir et elle étouffe la vivacité de ses opérations, suivant ce sentiment du Sage : *Le corps qui se corrompt, dit-il, appesantit l'âme; et l'usage de la vie corporelle étouffe l'esprit, quand il s'efforce de comprendre plusieurs choses (Sap., IX, 15)* : si bien que celui qui s'attache trop à ses sens extérieurs et intérieurs, ne deviendra jamais fort spirituel. Je dis ceci pour les personnes qui s'imaginent qu'elles acquerront les forces et la sublimité de l'esprit par les opérations et les efforts d'un sens si vil, si bas et si faible. On ne va pas à ce terme, et on n'entre pas dans l'intérieur, lorsque les sens se mêlent dans cet ouvrage. Il faut les exclure et les tenir dehors à la porte, sans leur donner entrée. Ce n'est pas en ce fait la même chose, que si l'esprit faisait rejaillir ses affections et ses opérations sur les sens. Car alors l'esprit exerce sa force sur le corps, comme on le voit en saint Paul, qui sentit dans la chair même les douleurs de Jésus souffrant. *Je porte sur mon corps, dit-il, les blessures du Seigneur Jésus (Galat., VI, 17)*. C'est pourquoi la main est douce comme la plaie qu'elle fait; et celui qui fait un attouchement si délicieux est très-agréable. C'est ce que l'âme montre dans le vers qui suit.

TROISIÈME VERS.

O main douce! O délicat attouchement!

O main, qui n'étant pas moins généreuse que puissante et riche, répandez abondamment vos dons sur moi! *O main douce*, d'autant plus agréable à mon âme quand vous la touchez, que vous lui seriez formidable si vous la frappiez rudement! car vous précipiteriez dans le néant tout l'univers, puisque la terre tremble à votre seul regard; toutes les nations sont effrayées, et les montagnes s'abaissent et s'anéantissent en votre présence (*Psal. CIII, 32; Habac., III, 6; Job., IX, tot. cap.*). Donc, encore une fois, *ô main agréable*, qui avez frappé si durement le saint homme Job et qui touchez mon âme si doucement, vous ôtez la vie et vous la rendez, et personne ne peut éviter vos coups. Mais vous, *ô vie divine*, vous ne faites jamais mourir que pour faire vivre, comme vous ne blessez jamais que pour guérir. Vous m'avez fait des blessures, afin de faire ma guérison. Vous avez détruit en moi ce qui me privait de la vie de Dieu, afin que je ne fusse plus animé que de la vie divine.

Tous ces dons, *ô mon Dieu*, sont les effets de votre miséricorde et de votre libéralité, et vous m'avez accordé ces grâces par le divin attouchement de votre Fils qui est la splendeur de votre gloire et l'impression de votre personne (*Hebr., I, 3*). C'est par lui que vous m'avez touché; et comme il est votre sagesse, c'est par lui que vous conduisez toutes choses depuis leur commencement jusqu'à leur fin avec une force et une douceur égale. *O Verbe éternel*, que vous touchez purement! que vous pénétrez subtilement la substance de mon âme, à cause de la pureté et de la sublimité de votre substance! Oh! quelles divines douceurs lui faites-vous goûter alors! On n'en trouve point de semblables dans Témán ni dans la terre de Chanaan (*Baruch., III, 22*). Autrefois, après que la seule ombre de votre puissance et de votre force eut renversé les montagnes et brisé les pierres, vous vous fîtes sentir au prophète Elie par le soufle d'un petit vent très-agréable. Vous faites encore la même chose présentement. Etant aussi puissant et aussi redoutable que vous êtes, vous vous communiquez à l'âme avec une douceur admirable (*III Reg., XIX, 11, 12*). *O âme heureuse*, qui recevez des

traitements si doux, publiez-les par toute la terre; donnez-en connaissance au monde. Mais non, ne lui en parlez point; il ne sait ce que c'est que ces plaisirs tout divins; il ne peut ni les comprendre ni en jouir; et quoi que vous puissiez lui dire, il ne vous écouterait pas. O mon Dieu et ma vie! ceux-là vous verront et vous sentiront dans la délicatesse de vos touches intérieures, qui, se dégageant des choses matérielles, se seront rendus assez spirituels et assez subtils pour recevoir vos impressions; car les choses subtiles s'accordent facilement avec celles qui sont de même nature. Mais afin que vous les rendiez capables de cette faveur, vous vous cachez dans la substance de leur âme; vous les retirez de la connaissance et des atteintes des créatures: *Vous les mettez à couvert sous votre face contre les troubles et les inquiétudes que les hommes pourraient leur causer (Psal. XXX, 21).* O mille fois, *délicieux attouchement!* qui consommez l'âme par la force de votre subtilité, qui lui ôtez le goût de toutes les créatures, qui l'attachez à vous seul, qui vous imprimez en son cœur d'une manière si charmante que les touches des choses inférieures ou supérieures, terrestres ou célestes lui paraissent rudes et l'offensent, qu'elle ne saurait qu'avec peine en parler, ou les goûter même très-légerement.

Comme une chose est d'autant plus étendue et se communique davantage qu'elle est plus fine et plus subtile; cet attouchement sacré est d'autant plus vaste et plus profond qu'il a plus de subtilité et de délicatesse; et il inspire à mon âme d'autant plus de simplicité et de pureté, qu'il est plus pur lui-même et plus simple. *O délicieux attouchement!* comme vous n'avez rien de corporel, vous pénétrez davantage mon âme; vous la délivrez des images matérielles, et par l'impression de votre être tout divin, vous la rendez d'humaine toute divine. C'est pourquoi elle dit encore:

QUATRIÈME VERS.

Qui a le goût de la vie éternelle.

On sent dans cet attouchement un avant-goût du paradis, quoiqu'on ne le sente pas dans un degré parfait et consommé. Cela n'est pas incroyable, puisque Dieu se peut donner en substance à l'âme, comme il s'est donné à plusieurs saints en cette vie. De là vient qu'on ne peut expliquer la délectation inconcevable qui naît de cette divine communication. Aussi je voudrais bien n'en point parler, de peur qu'on ne croie que ce n'est pas quelque chose de plus grand que tout ce qu'on en dit: les paroles même nous manquent pour éclaircir des choses si sublimes, et telles que les saintes âmes les expérimentent. Ces délices ont cela de propre, que celui qui les goûte en a quelque intelligence pour lui-même; il les sent, il en jouit; mais il est obligé de les cacher dans le silence ne pouvant les expliquer. Il voit bien que ces faveurs sont semblables à cette pierre dont saint Jean parle dans l'Apocalypse: *Je donnerai au victorieux une pierre blanche, où sera écrit un nom nouveau que personne ne sait que celui qui le reçoit (Apoc., II, 17).* C'est pourquoi tout ce qu'on en peut dire est qu'il goûte par avance la vie éternelle. Car quoique en cette vie ce divin attouchement ne nous élève pas à la même perfection que nous aurons dans la gloire des bienheureux, néanmoins, il nous imprime le goût de la vie future et immortelle. Ainsi l'âme est d'une manière admirable participante des choses divines; elle en sent les douceurs; elle possède par une infusion surnaturelle la force, la sagesse, l'amour, la beauté, la grâce, la bonté, plusieurs autres biens célestes. Car puisque Dieu est lui seul toutes ces choses, dès-là qu'il se communique à l'âme par ces sacrés écoulements de lui-même, il l'enrichit de tous ces dons, et elle les goûte dans un souverain degré d'excellence. L'abondance de ces grâces et de ces ten-

dresses d'esprit se répand même sur le corps, et se glisse jusque dans la moelle des os, *qui semblent lui dire*, selon le langage de David : *Seigneur, qui peut être semblable à vous (Psal. XXXIV, 10) ?*

CINQUIÈME VERS.

Qui me paye toutes mes dettes.

Il est nécessaire de développer ici la nature des dettes qu'on paye à l'âme en cet état. Pour cet effet, on remarquera que les personnes que Dieu conduit à cette union où elles règnent avec lui, ont essuyé de grands travaux et de grandes afflictions, car on n'entre dans le royaume du ciel que par les souffrances.

Or, ceux qui doivent s'unir à Dieu souffrent plusieurs peines, soit des sens, soit de l'esprit, afin que ces deux parties soient parfaitement purifiées, comme nous avons dit dans la montée du Mont-Carmel et dans la nuit obscure de l'âme. La cause de ces croix est, parce que la connaissance de Dieu et les délices spirituelles qui coulent de cette source divine, ne peuvent ni entrer ni demeurer dans l'âme, avant que les sens et l'esprit soient dégagés de leur grossièreté et de leurs imperfections. Et, parce que les afflictions et la vie dure déchargent les sens de ce qu'ils ont de plus matériel, et les rendent plus délicats et plus fins, parce que les tentations, les obscurités, les abattements de cœur disposent l'esprit à sa transformation en Dieu, il est nécessaire de passer par ces rudes épreuves, comme les âmes passent par le purgatoire, pour arriver à l'union divine. Toutefois, il y a de la différence en ces peines : elles sont plus grandes et plus longues en quelques-uns ; plus courtes et plus petites en quelques autres, selon les degrés d'union que Dieu leur destine et selon la force ou la faiblesse des vices dont ils doivent être affranchis.

Cependant l'âme acquiert par ces amertumes les vertus, la fermeté et la perfection : *Car la force se perfectionne dans la faiblesse*, dit saint Paul (II Cor., XII, 9), et on cultive mieux les vertus quand les croix exercent notre patience. En effet, comme un forgeron ne peut donner au fer la figure qu'il veut qu'en le mettant dans le feu, en le frappant du marteau et en le diminuant par ce travail, ainsi Dieu ne peut transformer l'âme en lui-même, qu'en la jetant dans le feu des souffrances, en la frappant de plusieurs tentations, et en lui ôtant une partie de ce qu'elle a dans l'esprit et dans les sens. Le prophète Jérémie avoue que c'est par cette voie que Dieu l'a instruit. *Il a envoyé d'en haut*, dit-il, *du feu dans mes os, et il m'a enseigné (Jérém., Threnor., I, 13). Vous m'avez châtié, Seigneur, et j'ai été instruit (Jérém., XXXI, 18). Que sait celui, dit encore l'Ecclésiastique, qui n'a point été tenté (Eccli., XXXIV, 9) ?*

On doit remarquer ici que peu de gens montent à cet état si relevé, parce que plusieurs se comportent lâchement, lorsque Dieu commence à faire ce grand ouvrage en leur âme. Ils ne veulent ni endurer la moindre mortification, ni travailler avec une solide patience à leur avancement spirituel. C'est pourquoi Dieu ne les trouvant pas assez forts et assez constants, ne continue pas à les purifier et à les relever de la poussière de la terre, et de la bassesse de leurs sens et de leurs passions. On pourrait leur dire justement ces paroles de Jérémie : *Si vous avez tant de peine à marcher avec ceux qui vont à pied, comment pouvez-vous courir avec ceux qui vont à cheval ? Et, parce que vous avez été en sûreté et en repos dans un pays de paix, comment ferez-vous lorsque le superbe Jourdain vous fera la guerre (Jérém., XII, 5) ?* Comme s'il disait : Si vous marchez si lentement dans les traverses qui sont communes aux hommes en cette vie, c'est-à-dire si vous les supportez avec si peu de courage, que feriez-vous s'il vous fallait courir aussi vite que

des cavaliers? C'est-à-dire si vous étiez contraint d'endurer des afflictions plus grandes que celles qu'on voit ordinairement dans le monde? Si vous n'avez pas voulu troubler votre repos, c'est-à-dire si vous n'avez pas osé déclarer la guerre à votre sensualité qui fait tout votre plaisir, comment résisterez-vous aux attaques du superbe Jourdain? c'est-à-dire, comment soutiendrez-vous les eaux enflées des souffrances qui vont inonder votre intérieur et votre cœur?

O âmes, qui voulez vivre dans les consolations, si vous connaissiez combien il vous est nécessaire d'être affligées pour parvenir à cet état! combien il vous est utile d'être mortifiées pour obtenir de si grands biens, vous ne chercheriez aucune satisfaction; au contraire, vous aimeriez à porter les croix les plus pesantes et les plus amères. Vous compteriez ces peines entre les grâces singulières que vous recevez du Ciel, parce qu'elles vous feraient mourir au monde et à vous-mêmes, et vivre à Dieu dans les torrents de ses délices spirituelles. Vous mériteriez aussi que sa divine bonté jetât les yeux sur vous pour vous délivrer de vos troubles intérieurs, et pour vous purifier de vos taches et de vos défauts; car il est juste que les personnes à qui Dieu veut faire ces faveurs l'aient servi longtemps avec patience, avec constance, avec soin de lui plaire, avec zèle pour lui procurer de l'honneur. N'est-ce pas ce que l'ange Raphaël dit au saint homme Tobie? *Parce, dit-il, que vous étiez agréable à Dieu, il était nécessaire que vous fussiez tenté* (Tob., XII, 13; Job., II, 3); c'est-à-dire que vous souffriez beaucoup avant que vous fussiez favorisé de ses grâces et comblé de ses bienfaits. Ainsi, dit l'Écriture, il passa le reste de ses jours dans la douceur et dans la joie. Dieu a tenu la même conduite envers Job. Après l'avoir reconnu devant les bons et les mauvais anges pour son fidèle serviteur, il l'abîma dans une mer de souffrances de corps et d'esprit, et il l'éleva ensuite au comble de toutes sortes de biens spirituels et temporels.

Voilà comme Dieu se gouverne avec ceux qu'il veut mener à la plus haute perfection: il les plonge dans un torrent de peines insupportables; il les y lave de tous leurs vices; il les en retire purs et nets; il les unit à lui et il les transforme en lui, qui est le plus sublime degré de grandeur qu'il puisse leur communiquer en cette vie. C'est pourquoi il est de la dernière conséquence pour l'âme de porter avec persévérance toutes ces peines, soit intérieures ou extérieures, soit spirituelles ou corporelles, soit plus grandes ou plus petites. Elle doit les recevoir toutes de la main de Dieu, qui les lui envoie pour l'avancer en la vertu et pour la guérir de ses maladies spirituelles, comme nous l'apprenons du Sage. *Si l'esprit, dit-il, ou la colère de celui qui a la puissance en main se décharge sur vous, ne quittez pas votre poste, ce sera un remède pour vous qui vous guérira de vos péchés les plus énormes* (Eccle., X, 4). C'est-à-dire si quelque grande affliction vous assaillit, ne perdez pas la situation ou la fermeté de votre cœur, parce qu'elle arrêtera le cours de vos péchés, elle vous délivrera des méchantes habitudes qui vous entraînaient dans les crimes. En effet, les peines détruisent pour l'ordinaire les mauvaises coutumes des pécheurs. Voilà pourquoi l'âme doit tourner à bonheur d'être éprouvée de la sorte, puisque c'est par ce chemin qu'elle va à la perfection et à l'union de l'amour divin.

Lors donc qu'elle fait réflexion sur la récompense de ses travaux passés, lorsqu'elle voit que *ses ténèbres sont changées en lumières*, selon l'expression de David (Psal. CXXXVIII, 12), lorsqu'elle considère tous les biens surnaturels que ses désolations lui ont procurés, elle dit avec joie:

Qui me paye toutes mes dettes.

C'est aussi ce que le roi-prophète exprime admirablement: *Il est*

vrai, Seigneur, dit-il, que vous m'avez accablé de plusieurs afflictions très-grandes : mais vous vous êtes enfin tourné vers moi ; vous m'avez rendu la vie et la force ; vous m'avez retiré des abîmes de la terre ; vous avez fait éclater sur moi votre magnificence, et vous m'avez rempli de très-douces consolations (Psal. LXX, 20, 21). On peut comparer l'âme à Mardochée et à Esther. Comme l'un se tenait à la porte du palais d'Assuérus sans oser entrer, et fut enfin récompensé de ce prince ; comme l'autre déplorait sa perte et celle des Juifs qu'on devait faire mourir, et fut après toutes ces traverses reçue favorablement de ce monarque, qui lui accorda tout ce qu'elle lui demanda, de même cette âme qui n'osait s'approcher de Dieu pendant le cours de ses misères, en est maintenant traitée avec tous les agréments possibles : elle impètre de sa bonté tout ce qu'elle désire ; elle est payée libéralement de ses travaux ; elle voit ses ennemis abattus à ses pieds ; elle ne vit plus qu'en Dieu et qu'en son amour ; si bien qu'elle a raison de dire :

SIXIÈME VERS.

En faisant mourir, vous avez changé la mort en la vie.

Comme la mort n'est que la privation de la vie, il est certain que le retour de la vie efface tous les vestiges de la mort. Mais il y a deux sortes de vie ; l'une est la vie bienheureuse, qui consiste en la vue de Dieu, et que la mort du corps doit précéder. Car nous savons, dit l'Apôtre, que si cette maison terrestre où nous demeurons se ruine, Dieu nous en édifiera une autre, qui ne sera pas faite de la main des hommes, et qui durera éternellement dans le ciel (II Cor., V, 1). L'autre est la vie spirituelle dans sa dernière perfection, et c'est la possession de Dieu par l'union de l'amour. On l'acquiert par la mort des vices et des passions, sans laquelle on n'y peut pas arriver. Parce que si vous vivez selon la chair, dit saint Paul, vous mourrez ; mais si vous mortifiez les œuvres de la chair par l'esprit, vous vivrez (Rom., VIII, 13).

Il faut observer que l'âme appelle mort, en cet endroit, l'usage des passions qui s'attachent aux plaisirs des créatures ; l'usage aussi de la mémoire, de l'entendement, de la volonté, qui s'occupent des choses de ce monde. Ce sont là des opérations ordinaires de la vie du vieil homme, laquelle est la mort de la vie nouvelle ou spirituelle, dont l'âme ne saurait jouir qu'en mourant elle-même au vieil homme, comme l'Apôtre l'ordonne aux Colossiens et aux Ephésiens : Dépouillez-vous, dit-il, du vieil homme avec ses actions, et revêtez-vous du nouveau, qui a été créé selon Dieu dans la justice et dans la sainteté (Ephes., IV, 23, 24 ; Coloss., III, 9, 10).

Or, quand cette nouvelle vie a reçu de l'union de Dieu les derniers traits de sa perfection, les puissances, les affections, toutes les opérations de l'âme, quoique imparfaites et basses d'elles-mêmes, deviennent presque divines. Et parce que les philosophes enseignent que ce qui est vivant vit par ses propres opérations, l'âme vit par la vie de Dieu ; d'autant qu'elle fait ses opérations en Dieu à cause de son union avec lui ; et de cette sorte sa mort qui la sépare des choses créées et de la vie animale, est changée en une vie purement spirituelle et presque divine. Ce qui le montre est que son entendement, qui n'avait auparavant que de légères connaissances est maintenant éclairé des lumières de Dieu même ; sa volonté qui aimait Dieu froidement, échauffée du feu du Saint-Esprit, aime avec toutes les ardeurs de l'amour divin ; sa mémoire, qui ne conservait que les images des créatures, n'est plus remplie que de la représentation et du souvenir de l'éternité ; les passions, qui ne se repaissaient que de plaisirs naturels et sensuels, ne se nourrissent que d'aliments divins et ne goûtent que des délices célestes : tous ses mou-

vemens et toutes ses opérations, qui naissaient d'un principe naturel et défectueux, viennent d'une cause surnaturelle, éminente et divine ; parce que cette âme étant comme elle est véritablement fille de Dieu, est mue par l'Esprit-Saint, puisque selon la doctrine de saint Paul, *tous ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu sont enfans de Dieu* (Rom. VIII, 14). Elle peut donc dire avec le même Apôtre : *Je vis non plus moi-même, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (Galat., II, 20). Ainsi tout ce qui était mort dans l'âme est changé en vie divine, et l'âme même est tout absorbée par la vie, pour accomplir en elle cette parole du même saint Paul : *La mort a été détruite en sa victoire* (I Cor., XV, 54), et celle d'Osée : *O mort je serai la mort*, dit le Seigneur (Osée, XIII, 14). En cet état l'âme entre dans tous les celliers du roi de tout l'univers ; elle s'abandonne à toutes les joies que la présence de son époux divin excite en son cœur, et alors elle dit dans ses transports : *Il est vrai, filles de Jérusalem, que je suis noire, mais en même temps je suis belle* (Cant., I, 4), parce que le roi du ciel et de la terre a changé ma noirceur naturelle en sa beauté divine.

Donc, ô feu qui brûlez infiniment plus que tous les feux de la terre, et qui m'êtes d'autant plus agréable, que vous me brûlez davantage ! O plaie délicieuse, qui me donnez plus de plaisir que toute la santé du monde ! ô main délicate, qui touchez avec d'autant plus d'agrément, que vous me pressez avec plus de force ! ô divin attouchement, qui versez en mon cœur mille fois plus de douceurs que le miel, puisque vous m'imprimez le goût de la vie éternelle ! ô que vous m'êtes précieux ! puisque vous me payez des dettes que toutes les créatures ensemble ne peuvent payer ; car vous changez d'une manière admirable la mort en la vie.

L'âme qui possède cette vie parfaite vit dans de continuel transports d'amour, de joie, d'étonnement, et quelquefois elle s'écrie comme Job : *Ma gloire sera toujours éclatante et nouvelle, et elle multipliera ses jours comme la palme* (Job., XXIX, 18, 20). C'est-à-dire, Dieu ne permettra pas que ma gloire se ternisse d'ici en avant ; il multipliera mes jours, ou bien, il multipliera mes mérites, comme la palme multiplie ses rejetons et ses branches. Enfin, l'âme chante en elle-même à Dieu, tout ce que le prophète royal a écrit dans le psaume vingt-neuvième, mais particulièrement ces deux derniers vers. *Vous avez changé mes gémissements en chants de réjouissance : vous avez rompu mes vêtements de deuil, et vous m'avez revêtue d'un habit de fête et de joie, afin qu'environnée d'une gloire si éclatante, je ne cesse point de chanter vos louanges pendant toute l'éternité* (Psal. XXIX, 12, 13).

C'est dans cet état où l'âme connaît, par son expérience, que Dieu s'applique à la contenter, à l'élever de degrés en degrés à une plus haute gloire ; à lui accorder tantôt une grâce, tantôt une autre ; il lui semble qu'elle est la seule dans le monde à qui il fait ses caresses spirituelles ; qu'il ne s'occupe que d'elle seule, et qu'il est tout à elle seule, comme elle est toute à lui seul, selon ce mot des Cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui* (Cant., II, 16).

TROISIÈME CANTIQUE.

O flambeau de feu,
Dont les splendeurs
Éclairant les profondes cavernes
Du sens obscurci et aveuglé,
Dans ses excellences extraordinaires
Donnent tout ensemble de la chaleur et de la lumière à son bien-aimé.

L'assistance particulière de Dieu nous est nécessaire pour éclaircir l'obscurité et la profondeur de ce cantique, que le lecteur doit lire avec

beaucoup d'attention. Car s'il n'a pas l'expérience, les choses qui y sont contenues lui paraîtront fort obscures; au contraire, s'il a la pratique, elles lui seront évidentes et agréables.

L'âme rend ses actions de grâce à son Epoux, pour les bienfaits signalés dont il l'a comblée dans son union avec lui, et surtout pour les sublimes connaissances qu'il lui a données de lui-même. Ses puissances ont été éclairées, et ensuite enflammées d'amour; son sens, qui était auparavant obscurci et aveuglé, en a reçu des lumières. L'âme illuminée de la sorte, et embrasée d'amour, use d'une libéralité mutuelle envers son Epoux, et lui offre les mêmes connaissances, les mêmes lumières, et le même amour qu'elle a obtenu de lui. Car le véritable amant est content lorsqu'il donne à son bien-aimé tout ce qu'il est et peut être; tout ce qu'il a et peut avoir; tout ce qu'il vaut et peut valoir; et plus ce qu'il donne est grand et excellent, plus il le donne volontiers.

PREMIER VERS.

O flambeau de feu.

Il faut supposer que les flambeaux ont deux propriétés, qui sont la lumière et l'ardeur; et pour entendre ce vers, il faut encore savoir que Dieu renferme dans sa seule et simple essence toutes les vertus et toutes les grandeurs de ses attributs; car il est infiniment sage, et puissant, et bon, et miséricordieux, et juste, et fort, et doux, et aimable; il a enfin toutes les autres perfections que nous ne pouvons comprendre en cette vie. Néanmoins lorsqu'il s'est uni à quelque âme, et qu'il a la bonté de lui donner quelque connaissance extraordinaire de lui-même, cette âme connaît, aussi parfaitement que la foi le peut permettre, dans la seule et simple essence de Dieu toutes ses perfections. Et parce que chacune d'elles est l'être de Dieu, et que Dieu est le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, l'âme en a la connaissance; de plus, comme Dieu est une lumière infinie et un feu infini, il est, selon chacun de ses attributs, infiniment ardent. Ainsi Dieu tient lui-même lieu à l'âme de plusieurs flambeaux, qui sont les connaissances de chacune des grandeurs divines, et chacune de ces connaissances communique à l'âme toute l'ardeur de l'amour divin; et toutes ensemble ne sont qu'un flambeau dans la seule et simple essence de Dieu; et ce flambeau seul, égal à tous les flambeaux, répand de toutes les manières possibles la lumière et la chaleur qu'il contient. Car Dieu qui est ce flambeau, jette ses lumières et ses ardeurs comme tout-puissant; il les jette comme bon; il les jette suivant toutes ses autres perfections; de sorte qu'il verse dans l'âme la connaissance et l'amour de lui-même, en se découvrant à elle autant qu'elle en est capable; car la splendeur que ce flambeau, en tant que tout-puissant lui présente, produit en elle la lumière et l'amour divin en tant qu'il est tout-puissant; de cette façon Dieu lui est un flambeau de puissance infinie, luisante et ardente. La splendeur que ce flambeau lui donne encore, en tant que sage, excite en elle la chaleur de l'amour divin en tant que sage. Il faut dire la même chose des autres attributs.

Moïse vit autrefois ces flambeaux sur la montagne de Sinaï, lorsque Dieu se montra en passant. Ce prophète se prosterna promptement le visage contre terre; il eut la vue de quelques-unes de ces grandeurs; il nous en a donné quelque idée; et s'abandonnant à l'ardeur de son amour pour Dieu: *Ah! souverain Seigneur, s'écria-t-il, Dieu de miséricorde, de douceur, de patience, de vérité, qui faites miséricorde à tous les hommes, qui détruisez l'iniquité et les péchés, devant qui personne n'est innocent par son mérite (Exod., XXXIV, 6, 7).* Il est constant par ce discours que les plus excellents attributs de Dieu que Moïse connut alors et aima si tendrement, sont sa puissance, son domaine, sa misé-

ricorde, sa justice, sa vérité; cette connaissance fut sans doute très-rélevée, et cet amour fut aussi très-délicieux et très-éminent.

Mais il est nécessaire de remarquer, premièrement, que le transport d'amour où l'âme éclairée et échauffée du feu de ce flambeau tombe, est excessif et admirable, et aussi grand qu'il le doit être pour la capacité de l'âme, et qu'il est causé par la vertu de plusieurs flambeaux, chacun desquels allume l'amour dans l'âme; la flamme, l'ardeur, la lumière de l'un contribuent à la flamme, à l'ardeur, à la lumière de l'autre; de sorte que tous ces flambeaux ne sont qu'une lumière et qu'un feu, et que cette lumière et ce feu sont tous ces flambeaux ensemble.

Il faut remarquer en second lieu, que l'âme est infiniment absorbée en toutes ces flammes si sublimes et si délicieuses: elle est blessée par chacune d'elles d'une manière très-délicate; elle l'est encore davantage par l'amour de la vie, mais vie qui lui paraît alors la vie éternelle, et le trésor infini de toutes sortes de biens. Elle découvre alors la vérité de ces paroles de l'Époux: *Ses flambeaux sont des flambeaux de feu et de flammes* (Cant., VIII, 6). Certainement si un seul de ses flambeaux donna une extrême crainte à Abraham, lorsque Dieu lui fit connaître en passant la rigoureuse justice dont il devait user contre les Chanéens, combien plus de lumière, de délectation et d'amour tous ces flambeaux ou toutes ces connaissances de Dieu produiront-elles en l'âme, lorsqu'elles fondront toutes ensemble dans son esprit et dans son cœur (Gen., XV, 17)?

O âme, que ces lumières, que ces délices que vous recevez en ces heureux moments sont excellentes! qu'elles ont de variété, puisque Dieu se sert de toutes ensemble pour vous communiquer sa joie et son amour selon ses grandeurs, et selon la mesure de son amour pour vous! car celui qui aime quelqu'un et qui veut l'honorer de ses bienfaits, il l'aime et il l'honore suivant sa condition et son pouvoir. C'est de cette manière que votre Époux tout-puissant vous fait ses dons. Comme il est sage, et bon, et saint, vous voyez bien qu'il vous aime avec sagesse, avec bonté, avec sainteté, et ainsi de ses autres attributs. Et comme il est infiniment libéral, vous êtes convaincue qu'il vous donne ses biens libéralement sans intérêt; il vous montre avec plaisir sa face pleine de grâces; et dans les mouvements de son saint amour, il vous dit: *Je suis à vous, je suis pour vous; mon plaisir est d'être tel que je suis, afin que je me donne à vous et que je sois à vous.*

Qui peut donc trouver des termes, ô âme fortunée, pour exprimer ce que vous sentez, lorsque vous vous voyez ainsi aimée, estimée, élevée si haut? Car quoi qu'on puisse dire, on dira moins qu'il n'y a effectivement dans cet état, où l'âme est toute transformée en Dieu par les lumières et l'ardeur de ces flambeaux, et par le feu de cet amour inconcevable.

DEUXIÈME VERS.

Dont les splendeurs.

J'ai déjà dit que les splendeurs de ces flambeaux sont les divines communications qui se font à l'âme, lorsqu'elle est unie à Dieu selon sa mémoire, son entendement, sa volonté et toutes ses puissances pleines de lumière et d'amour; en sorte qu'elle est elle-même tout éclatante et tout ardente. Mais l'illumination de ces splendeurs n'est pas semblable à celle que fait la flamme du feu élémentaire. Car celle-ci n'éclaire et n'échauffe que les objets qui sont hors d'elle: celles-là illuminent et embrasent les objets qui sont dans elles. C'est pourquoi l'âme use de ce terme:

Dont les splendeurs.

Comme si elle disait: au dedans de ces splendeurs, et non pas pro-

che de ces splendeurs ; dans le milieu des flammes de ces flambeaux, et non pas à côté d'elles ou devant elles ; parce qu'elle est elle-même toute changée en flamme. Elle ressemble à l'air qui est renfermé dans la flamme, qui est allumé par la flamme, ou plutôt qui n'est plus qu'un air enflammé. Et alors les mouvements de la flamme ne sont pas les mouvements de la flamme seule, mais de la flamme et de l'air tout à la fois, ni de l'air seul, mais de l'air et de la flamme tout ensemble ; néanmoins c'est le feu seul qui brûle l'air et qui l'embrase. De même l'âme est avec ses puissances dans le milieu de ces splendeurs qui l'éclairent et qui l'enflamment. Les mouvements de cette divine flamme ne viennent pas de l'âme seule, ni du Saint-Esprit seul qui transforme l'âme en son feu sacré, mais ils naissent de lui et d'elle conjointement. Ainsi ces mouvements communs à Dieu et à l'âme sont les rejaillissements de la gloire dont Dieu couronne l'âme en cet état.

Ces mouvements, au reste, sont des attaques que Dieu fait à l'âme, pour l'engager à se hâter de finir cette vie et d'entrer en jouissance de lui-même. Car il agit comme notre feu matériel qui s'efforce, par les agitations de sa flamme, d'élever l'air jusqu'à sa sphère. Mais comme l'air, qui est toujours dans sa propre sphère, rend inutiles les efforts du feu, de même les attaques de Dieu n'ont pas l'effet qu'il prétend, parce que l'âme demeure dans le cours de la vie mortelle, jusqu'à ce que le temps de son entrée dans le sein de la Divinité soit venu.

Les marques que Dieu donne à l'âme de la gloire qu'il lui prépare dans le ciel, sont alors plus fréquentes et plus parfaites qu'elles n'étaient auparavant. Mais, dans la vie future, les effets de cette gloire seront infiniment plus excellents ; ils ne souffriront plus d'altération, ni d'interruption, ni d'agitation, ni de changement. L'âme verra clairement alors que Dieu, qui semblait avoir du mouvement dans elle, n'en a point en lui-même, comme le feu ne s'agit point en sa sphère. Pour ce qui est de ses clartés brillantes, ce sont des grâces inestimables que Dieu fait à l'âme : on les peut appeler des ombragements ; et, selon mon sens, ce sont des faveurs les plus grandes et les plus sublimes qu'on puisse recevoir en cette voie de transformation.

Mais afin de donner du jour à cette pensée, il est nécessaire de faire réflexion que l'ombragement est l'effet de l'ombre, et qu'ombrager signifie protéger et favoriser. C'est pourquoi l'ange dit à la très-sacrée vierge Marie, que la vertu du Très-Haut l'ombragerait, parce que le Saint-Esprit devait survenir en elle (*Luc.*, I, 35).

Il est à propos aussi de faire attention sur la diversité des ombres ; car les corps les font suivant leur figure et leurs propriétés naturelles. S'ils sont longs ou courts, ronds ou carrés, épais ou minces, et transparents, leurs ombres sont longues ou courtes, rondes ou carrées, épaisses ou claires, comme on peut le voir dans les ombres des bois et dans les cristaux de figures différentes. On peut faire la même remarque dans les choses spirituelles. La mort est la privation de toutes les choses créées ; l'ombre de la mort est l'obscurité qui nous dépuille aussi en quelque façon des mêmes choses, lorsqu'elle nous en dérobe la vue. C'est ainsi que David l'appelle : *Ils étaient, dit-il, dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort* (*Psal.* CVI, 10). Soit dans les ténèbres spirituelles de la mort de l'esprit, soit dans les ténèbres corporelles de la mort du corps.

De cette manière l'ombre de la vie sera la lumière : si cette ombre est divine, cette lumière sera divine ; si cette ombre est humaine, cette lumière sera humaine et naturelle. De même l'ombre de la beauté sera une autre beauté conforme à la nature de la beauté dont elle est l'ombre. L'ombre de la force sera une seconde force qui aura de semblables

propriétés que la première. L'ombre de la sagesse sera une autre sagesse de même qualité. Mais, pour parler plus proprement, il faut dire qu'il n'y a dans cette ombre et qu'on n'y connaît que la même beauté, que la même force, que la même sagesse.

On peut conjecturer de là quelle sera l'ombre dont le Saint-Esprit couvrira l'âme avec ses grandeurs infinies. Il est impossible de la concevoir, puisque cet Esprit divin demeurera proche d'elle, afin qu'à la faveur de cette ombre il soit toujours uni à elle; qu'elle connaisse aussi et qu'elle goûte les perfections de Dieu dans cette même ombre: c'est-à-dire, afin qu'elle connaisse et qu'elle goûte les propriétés de la puissance, de la sagesse, de la bonté, de la gloire, des autres perfections divines dans l'ombre de cette puissance, de cette sagesse, de cette bonté, de cette gloire, de ces autres divines perfections.

Oh! que sera-ce quand l'âme verra ces grandeurs divines représentées par cet animal qui avait quatre figures, et par cette roue qui comprenait quatre autres roues, comme Ezéchiel les décrit au commencement de ses prophéties? N'est-ce pas là où l'âme sera inondée du torrent des grâces du Saint-Esprit? où elle sera pénétrée des flammes de son amour? où elle sera couverte de sa protection et de son ombre? où elle jouira des beautés de sa gloire, dont elle aura la vue dans cette image, comme parle ce prophète: *Car c'est la vue, dit-il, de la ressemblance de la gloire du Seigneur (Ezech., II, 1)*. Oh! que cette âme heureuse est élevée! oh! que sa grandeur est extraordinaire! oh! qu'elle est étonnée des choses qu'elle voit sans sortir des bornes de la foi! Qui pourra jamais les expliquer? Qui pourra jamais dire tous ces écoulements de Dieu, lesquels remplissent toute l'âme, et se déchargent sur tout le corps?

O Sagesse divine, abîme de délices d'autant plus grandes qu'elles sont toutes renfermées dans la seule et simple essence de Dieu! C'est en vous qu'on connaît et qu'on goûte une chose sans perdre la connaissance ni le goût d'une autre; parce que tout est lumière en vous, tout y est pureté; vous êtes enfin le dépositaire des trésors du Père éternel.

III^e VERS.

Eclairant les profondes cavernes.

§ I.

Ces cavernes sont les puissances de l'âme, la mémoire, l'entendement et la volonté. Elles sont si profondes et si capables de contenir de grands biens, que rien ne les peut remplir que ce qui est infini. Comme elles sont dans les souffrances lorsqu'elles sont vides de Dieu, nous jugeons qu'elles sont dans la joie lorsqu'elles en sont pleines.

Mais il faut observer que quand ces puissances ne sont pas nettes des taches dont l'amour des créatures les souille, elles ne reconnaissent pas la grandeur ni le vide de leur profondeur et de leur étendue. Car la moindre chose qui s'attache à elles suffit pour les embarrasser et pour les empêcher de s'apercevoir de leur capacité et de la perte de leurs richesses immenses. Mais lorsqu'elles sont épurées de toutes ces souillures, la faim, la soif et l'ardeur qui les portent à chercher de la nourriture leur sont insupportables; et parce que Dieu, qui est leur aliment, est profondément caché, elles souffrent avec peine cette privation. Elles sentent d'ordinaire cette douleur tandis que l'âme est illuminée et purifiée, et avant qu'elles arrivent à l'union divine, où elles sont pleinement rassasiées. En effet, lorsque l'esprit est délivré de l'amour des créatures, il change ses dispositions naturelles en qualités divines qui les laissent néanmoins dans son vide; car Dieu ne se communique pas encore à lui. C'est pourquoi il endure des peines plus cruelles que la mort, surtout parce qu'il voit quelque rayon divin qui le frappe à la

vérité, mais qui ne le pénètre pas. Ce sont ces gens-là que l'ardeur et l'empressement de l'amour tourmentent horriblement, et qui ne peuvent subsister sans obtenir ce qu'ils aiment, ou sans perdre la vie.

§ II.

Quant à la première caverne, c'est-à-dire l'entendement, son vide n'est autre que la soif ou le désir extrême de Dieu. Cette soif est si violente, que David la compare à la soif du cerf échauffé de sa course. *Comme le cerf brûlant de soif, dit-il, désire ardemment les fontaines d'eau vive, de même, ô mon Dieu, mon âme vous désire et vous cherche (Psal. XLI, 1).* Le terme où cette soif tend toujours, sont les eaux de la sagesse divine, qui est l'objet de l'entendement.

La seconde caverne est la volonté dont le vide est une faim de Dieu si excessive, que l'âme en tombe en défaillance, suivant l'expression du roi-prophète : *Mon âme, dit-il, désire si ardemment de voir les palais éternels du Seigneur, qu'elle en est toute consumée (Psal. LXXXIII, 1).* Cette faim regarde comme son but l'amour parfait où se bornent les vœux et les prétentions de l'âme.

La mémoire est la troisième caverne; son vide consiste à consumer l'âme et à la faire fondre dans les douceurs de la possession de Dieu, comme Jérémie le marque par ces termes : *Je me souviendrai de vous, ô mon Dieu, et mon âme en séchera. En me remettant ces choses dans l'esprit, je relèverai mes espérances (Thren., III, 20, 21).*

La capacité de ces cavernes est donc fort profonde, puisque c'est Dieu qu'elle peut recevoir et contenir. Ainsi ce qui fait cette capacité est en quelque façon infini; je veux dire la soif de l'entendement, la faim de la volonté, l'épuisement de la mémoire et la douleur de l'âme, à qui cette douleur paraît d'autant plus grande qu'elle est en disposition d'être bientôt remplie de Dieu, qui peut être seul sa plénitude. Cette affliction est différente des autres peines. L'amour ne l'adoucit pas; au contraire, il l'aigrit d'autant plus qu'il est plus grand, et qu'il souhaite avec plus d'impatience de posséder Dieu, qu'il cherche et qu'il attend à chaque moment.

§ III.

Mais quoi! s'il est certain, selon le sentiment de saint Gregoire, que quand l'âme désire sincèrement Dieu elle en jouit, comment s'afflige-t-elle comme si elle ne le possédait pas? Car si les anges ne sentent nulle douleur en désirant de voir Jésus-Christ, comme saint Pierre l'assure, parce qu'ils le possèdent, l'âme qui le possède aussi en le désirant, et qui le possède d'autant plus qu'elle le désire davantage, ne devrait-elle pas y puiser un plaisir égal à ses désirs et à sa possession?

Pour répondre à cette question, il faut réfléchir sur la différence qui est entre la possession de Dieu par la grâce et la possession de Dieu par l'union de l'âme avec Dieu. La possession par la grâce n'est autre chose qu'une bienveillance mutuelle. La possession par l'union est une très-particulière communication de Dieu à l'âme. Nous pouvons comprendre cette différence par celle qui se trouve entre les fiançailles et le mariage. Dans les fiançailles les deux parties sont d'accord; on fait le contrat, on donne quelques présents. Dans le mariage on y ajoute l'union et la communication de tous biens. De même après que l'âme s'est entièrement affranchie des créatures et des défauts de ses sens et de ses puissances, elle conforme sa volonté à celle de Dieu, et toutes deux ne semblent être qu'une volonté; de sorte que l'âme s'élève jusqu'à la possession de Dieu par sa grâce; elle en reçoit de grandes faveurs et de grandes démonstrations d'amour et de tendresse.

Mais comme le roi Assuérus commandait qu'on préparât pendant un

an les filles qui devaient paraître devant lui, par toutes sortes de parfums et d'onctions propres à les embellir, de même Dieu veut que cette âme se dispose pendant quelques années, par les dons et les onctions du Saint-Esprit, à s'unir avec lui et à entrer en jouissance de tous ses biens. C'est pendant ce temps-là que les désirs de l'âme croissent et s'allument à proportion que ses dispositions pour l'union divine augmentent et l'approchent davantage de Dieu.

§ IV.

La compassion que j'ai de ceux qui, se trouvant en cet état, ne reçoivent pas comme il faut ces sacrées touches et ces divines onctions du Saint-Esprit, et qui perdent ensuite tous les fruits qu'ils en tireraient, m'engage à leur donner quelques avis salutaires pour les garantir de ces pertes considérables. Ils doivent donc savoir en premier lieu que l'âme qui cherche Dieu en vérité est recherchée de Dieu avec ardeur ; et que si l'âme brûlée des flammes de l'amour de Dieu lui envoie ses désirs comme l'odeur agréable de la myrrhe et de l'encens qui s'exhalent en fumée (Cant., III, 6), Dieu lui envoie aussi l'odeur de ses parfums, laquelle l'attire et la fait courir après lui. Ces parfums sont les inspirations et les touches divines qui sont toujours fondées et réglées sur les motifs, lesquels portent l'âme à garder parfaitement les commandements du Seigneur et les maximes de la foi. Car c'est par cette observation fidèle que l'âme s'approche de plus en plus de son Créateur.

C'est pourquoi l'âme se doit bien persuader que quand Dieu répand sur elle ses grâces, représentées par ses parfums et par ses onctions, il a l'intention de la préparer à des dons plus sublimes et plus conformes à ses desseins, afin de lui donner les dispositions nécessaires pour s'unir avec toutes ses puissances à lui, et pour se transformer en lui d'une manière plus excellente. Lors donc qu'elle s'aperçoit que c'est Dieu qui agit principalement, et qui la conduit au terme où elle ne peut aller, c'est-à-dire aux choses surnaturelles qui lui sont inconnues, elle doit se garder avec tout le soin possible de lui faire aucun obstacle dans le chemin par lequel il la mène, et qui n'est autre que l'accomplissement des préceptes divins et des articles de la foi. Or elle lui opposerait un empêchement, si elle s'abandonnait à la conduite d'un aveugle. Sur quoi on remarquera qu'il y a trois sortes d'aveugles qui peuvent l'écartier du droit chemin, le directeur spirituel, le malin esprit et l'âme.

Quant au premier, il est nécessaire à l'âme d'examiner scrupuleusement entre les mains de qui elle se met, puisque le fils est tel que le père, et le disciple tel que le maître. A peine trouvera-t-elle un homme qui ait les qualités requises pour la diriger dans ses opérations les plus sublimes, ni même dans les moins élevées. Car il doit être d'une sagesse, d'une discrétion et d'une expérience consommée en ces matières. Parce qu'encore que la doctrine soit un fondement nécessaire pour soutenir la direction des âmes, toutefois si le directeur n'a pas l'usage de ces choses, il ne saura pas comment il faut gouverner l'âme sur qui Dieu verse ses grâces extraordinaires ; il lui nuira même beaucoup. En effet, ceux qui ne connaissent point par leur propre expérience les voies spirituelles, retirent les âmes qu'ils dirigent de ces onctions délicates, par lesquelles le Saint-Esprit les dispose à l'union divine, d'autant qu'ils les obligent à suivre les méthodes communes qu'ils ont prises dans les livres spirituels, et qui ne sont propres qu'à former les novices dans la vie intérieure. Si bien que comme leur science se borne uniquement à ceux qui commencent, ils ne veulent pas permettre à leurs disciples de s'élever au-dessus de leurs principes, ni des raison-

nements et des opérations de l'imagination et de l'esprit dans l'opération mentale, quoique Dieu les appelle à une contemplation plus éminente.

§ V.

Mais, afin que cette vérité soit plus évidente, on considérera que le propre des commençants est de s'appliquer à la méditation des choses célestes, de se servir du discours pour comprendre les mystères divins et pour s'en convaincre ; de produire de leur fonds, avec la grâce de Dieu, beaucoup d'affections et d'actes intérieurs ; d'allumer en leur cœur un feu et une ferveur sensibles qui soutiennent leur esprit, leur volonté, leur sens, leur imagination, et qui les accoutument à s'attacher au bien par les douceurs spirituelles, lesquelles les détachent des plaisirs sensuels.

Mais après qu'ils se sont exercés quelque temps en ce genre d'oraison, Dieu les introduit dans les secrets de cette contemplation, surtout les personnes qui se sont consacrées à son service dans la sainte religion ; parce qu'ayant renoncé au monde, elles ont mieux disposé leur cœur et leur esprit à ces faveurs nouvelles. Il est donc convenable à l'âme de passer alors de la méditation à la contemplation, c'est-à-dire d'abandonner le discours, les goûts sensibles et tous les secours de l'imagination et du sens, et de supporter avec courage et avec patience la privation de ces choses, pour demeurer dans les sécheresses, dans les aridités, dans les ennuis et dans les dégoûts. La raison est parce que toutes ces opérations intérieures se font dans la pointe de l'esprit, qui n'est plus assujéti en cet état au concours des sens corporels.

Alors Dieu est l'agent principal, et communique à l'âme, par infusion surnaturelle, la connaissance et l'amour de lui-même dans un éminent degré. L'âme reçoit tous ces biens spirituels, sans produire de son fonds d'autres actes que son consentement.

VI

De là vient qu'il faut tenir sur elle une conduite fort différente de la première. Elle ne doit plus ni prendre des sujets d'oraison, ni méditer ; car elle ne peut plus faire ni l'un ni l'autre. Bien loin du goût et de la dévotion sensible, elle doit les rejeter ; car si elle s'efforçait de se les procurer par ses actes et par son application violente, elle tomberait dans la sécheresse et dans l'inquiétude, et elle se priverait des biens spirituels que Dieu verse secrètement en son esprit, avec une paix et un repos très-agréables. Il n'est donc pas à propos en ce temps-là de l'obliger à se servir de considérations, de raisonnements, d'actes formels, ni de chercher avec empressement les goûts et les consolations sensibles. Qui conduirait l'âme de la sorte, il s'opposerait à l'opération de Dieu, lequel fait couler dans l'âme imperceptiblement et sans bruit les connaissances surnaturelles et l'amour divin, sans diviser et sans distinguer les actes, sans les développer, sans les exprimer formellement et sans les multiplier. Il arrive néanmoins quelquefois qu'il l'excite à produire quelques actes distinctement ; ce qui se fait en fort peu de temps. Mais l'âme doit alors faire seulement attention à Dieu avec amour ; elle ne doit point produire d'autres actes que ceux que Dieu lui inspire actuellement ; elle doit enfin se comporter d'une manière passive, en recevant ce que Dieu lui donne et en ne tâchant point d'agir d'elle-même suivant ses mouvements particuliers. Elle doit regarder Dieu avec un amour appliqué, comme on tient les yeux fixés avec affection sur l'objet qu'on aime tendrement. Dieu lui donne ses biens avec une connaissance simple et un amour sincère ; l'âme doit les accepter avec une connaissance aussi simple et un amour aussi sincère, afin que d'une part et de l'autre la connaissance réponde à la connais-

sance, et que l'amour s'unisse à l'amour. Car il est nécessaire de recevoir les dons de Dieu de la manière qu'il les fait, afin de les conserver.

Il paraît par là que si l'âme ne quittait pas sa première habitude de raisonner dans la méditation, elle ne recevrait que très-peu de bienfaits de Dieu, qui ne les lui ferait ensuite qu'avec beaucoup de réserve. Car ils sont d'un ordre infiniment supérieur; ils sont infus surnaturellement dans l'âme : elle ne peut donc les recevoir d'une manière petite, resserrée, imparfaite et disproportionnée à de si grands dons. Elle doit donc se maintenir dans la paix, dans l'état passif, dans la simplicité, dans le détachement de toutes choses, dans la pureté, dans le repos : et alors comme l'air pur et sans agitation est facilement pénétré des rayons du soleil, de même elle recevra sans peine et avec douceur les lumières et les ardeurs divines. Elle doit imposer un profond silence à ses puissances, et arrêter leurs mouvements et leurs opérations, de peur qu'elles ne l'empêchent d'entendre la voix de Dieu qui lui parle si délicatement au cœur dans cette solitude intérieure; puisque, comme il le dit lui-même dans *Osée*, c'est dans la paix qu'il faut l'écouter (*Osée*, II, 14); puisque le prophète royal en usait aussi de la sorte avec Dieu (*Ps.* LXXXIV, 9). Cependant l'âme doit être tellement attentive à cette parole divine, qu'elle ne fasse nulles réflexions, de peur d'interrompre son attention : il faut qu'elle se comporte comme si elle l'oubliait, et comme si elle ne recevait rien, afin qu'elle garde une entière liberté pour s'accommoder à ce que Dieu demande d'elle.

§ VII.

C'est pourquoi le père spirituel doit s'étudier à éteindre en l'âme tous les désirs qu'elle pourrait concevoir des goûts sensibles, des consolations intérieures, des considérations et des raisonnements. Il ne doit pas la troubler ni l'inquiéter, en lui inspirant le moindre soin des choses ou supérieures ou inférieures, ou célestes ou terrestres : il faut, au contraire, l'établir dans une entière abnégation de tout sans réserve, et dans un parfait dégagement de toute sollicitude. Aussitôt qu'elle sera parvenue à cette oubliance parfaite et à cette oisiveté paisible, l'esprit de la sagesse divine, cet esprit tranquille, solitaire, affectueux, doux, extatique, se communiquera à elle par une infusion surnaturelle; et dans ces moments elle sentira des blessures délicieuses et des ravissements agréables, sans savoir qui en est l'auteur, d'où ils viennent, ni comment ils se font. La moindre de ces grâces est un bien inconcevable et plus grand sans doute, que ne peuvent comprendre ni l'âme, ni son directeur. Tout ce que l'âme peut connaître en cet état, c'est son détachement de toutes choses, quelquefois plus grand, quelquefois plus petit, accompagné d'un amour plus vif, d'une vie plus spirituelle, d'un penchant plus fort vers la retraite, d'un plus fâcheux dégoût des créatures et du monde. Toutes ces richesses divines qui vont fondre ainsi dans l'âme ne sont autre chose que les aimables et secrètes onctions du Saint-Esprit, lequel, étant Dieu lui-même, opère comme Dieu toutes ces merveilles.

§ VIII.

Mais de peur que les maîtres de la vie spirituelle ne détournent de cette voie l'âme qui y est entrée, et qu'ils ne lui causent la plus grande perte qu'elle puisse faire, ils considéreront que le Saint-Esprit est le premier conducteur de ces personnes, qu'il en prend un soin continu, qu'il s'applique à leur fournir tous les moyens qui les conduisent à Dieu et plutôt et plus sûrement. Ils se souviendront qu'ils ne sont pas les principaux agents en cette affaire; qu'ils ne sont que les instruments, que leur devoir est de gouverner les âmes selon les règles de la

foi et des lois divines, et suivant l'esprit dont chacune d'elles est animée. C'est pourquoi toute leur étude doit consister, non pas à réduire une âme à leur méthode particulière, à leur humeur, à leurs dispositions intérieures, mais à prendre garde par quel chemin Dieu la mène. S'ils ne le connaissent pas, ils doivent laisser faire à cette âme ce que Dieu lui inspire, sans la jeter dans l'inquiétude et dans le trouble. Ils doivent s'accommoder à la conduite de Dieu sur elle, et la porter le plus qu'ils pourront à la solitude, à la liberté d'esprit, et à la tranquillité ; ils doivent lui donner une grande liberté d'obéir à son attrait, de peur qu'elle ne gêne l'esprit qui l'anime, et qu'elle ne s'attache à quelque objet particulier.

Pendant, ils se garderont bien de se chagriner, s'imaginant que l'âme ne profite nullement en cet état. Pourvu qu'elle se dépouille de tout ce qui regarde les créatures et elle-même, pourvu que son directeur la conserve dans cette séparation, il est impossible que Dieu ne fasse pour elle tout ce qui est nécessaire de sa part ; car sa bonté et sa miséricorde ne lui permettront pas d'agir autrement. Il est toujours à sa porte pour entrer chez elle, comme le soleil levant est à la porte d'une maison exposée à ses rayons pour les y introduire. Lorsque Dieu trouve l'âme ouverte et vide, il s'y insinue comme les rayons entrent par une ouverture libre et délivrée d'embarras. Il la remplit de connaissances et d'ardeur, comme les rayons remplissent une maison de chaleur et de lumière. Mais il est nécessaire que le Père spirituel la tienne disposée à ces infusions divines, afin qu'elle reçoive sans cesse des trésors plus grands et plus sublimes.

Vous direz peut-être qu'elle ne connaît rien distinctement et en particulier. Je l'avoue, et j'ajoute que si elle avait cette connaissance distincte, elle ne ferait aucun progrès, parce que Dieu étant incompréhensible, il surpasse la portée de l'entendement. C'est pourquoi plus l'âme s'avance vers Dieu, plus elle doit se retirer d'elle-même et de ses lumières ; elle ne doit marcher que par l'obscurité de la foi, et non par la clarté de ses connaissances naturelles. En croyant et en ne concevant rien, elle s'approche davantage de Dieu. De sorte que ce que vous trouverez à redire en sa conduite, c'est son plus grand bien.

§ IX.

Vous direz encore que la volonté, si l'entendement ne connaît rien distinctement pour l'éclairer, sera oisive et n'aimera pas Dieu, puisqu'on n'aime pas des choses inconnues. Je répons que la volonté, quand il est question des opérations naturelles de l'âme, n'aime pas ce que l'entendement ne connaît pas clairement ; mais que dans la contemplation dont on parle, il n'est pas nécessaire d'avoir une connaissance particulière, parce que Dieu verse dans l'âme une connaissance accompagnée d'amour, comme une lumière qui brille et qui chauffe tout ensemble ; et qu'ensuite l'amour divin s'allume dans le cœur et dans la volonté. Mais comme cette connaissance est générale et obscure, de même l'amour de la volonté est générale et sans distinction. Dans cette secrète et subtile communication, Dieu est tout à la fois lumière et amour : il remplit également l'entendement et la volonté ; mais il frappe quelquefois plus vivement l'une de ces puissances que l'autre. Ainsi l'âme a quelquefois plus de connaissance que d'amour, et quelquefois plus d'amour que de connaissance. C'est pourquoi il n'y a pas sujet de craindre que la volonté demeure dans l'oisiveté ; car lorsqu'elle cesse de produire des actes suivant les connaissances distinctes de l'esprit, Dieu l'éclaire suffisamment dans la contemplation pour l'enflammer de son amour.

Or, les actes que fait la volonté, conduite par la contemplation infuse,

sont d'autant meilleurs, d'autant plus agréables à Dieu, et plus méritoires, que celui qui meut l'âme et qui l'embrace de son amour, est plus noble, plus excellent, et plus élevé au-dessus des hommes et des anges. La volonté est alors dégagée de tout goût sensible, et se tient unie à Dieu seul; et continuant à s'éloigner de toutes choses, elle passe plus outre, elle s'élève davantage vers Dieu, elle l'aime plus que tout ce qui peut paraître aimable, elle accomplit enfin ce commandement dans toute son étendue, en aimant Dieu sur toutes choses.

§ X.

On ne doit pas aussi craindre que la mémoire soit dépouillée de ses espèces. Comme Dieu n'a nulle figure, la mémoire, qui est vide de ses images, est beaucoup plus proche de lui. Au contraire, plus elle s'appuie sur l'imagination qui lui fournit ses fantômes, plus elle est éloignée de Dieu; car il est si élevé au-dessus de nos pensées, que l'imagination non plus que l'esprit n'y peut atteindre. C'est pourquoi les pères spirituels qui ne sont pas encore sortis des bornes de l'oraison commune, et qui n'entendent pas le secret de cette contemplation tranquille, se persuadent que les âmes qui en sont favorisées perdent le temps; *parce que*, selon l'expression de saint Paul, *l'homme charnel*, c'est-à-dire, qui ne s'est pas encore mis au-dessus des opérations de la partie sensitive, *ne comprend pas les choses qui viennent de l'esprit de Dieu* (1 Cor., II, 14). Ils troublent la paix que Dieu donne à l'âme dans la contemplation; ils contraignent cette âme de raisonner et de faire des actes, quoiqu'elle n'y sente que de la résistance, de l'ennui, de l'aridité, des distractions, n'ayant point d'autre mouvement que de demeurer dans son repos et dans son union avec Dieu; ils la forcent à concevoir des sentiments tendres et fervents, au lieu qu'ils devraient l'en dissuader. Et parce qu'elle ne peut plus faire ces choses, le temps en étant passé, ils lui causent de nouveaux chagrins; car ils lui représentent qu'elle a pris le chemin de perdition; ils la jettent dans les sécheresses, ils la privent des précieuses onctions du Saint-Esprit. De sorte que leur ignorance est préjudiciable à l'âme et injurieuse à Dieu; car ils osent mettre la main à son ouvrage, qu'ils gâtent par leur incapacité, quoiqu'il lui ait coûté beaucoup pour le conduire à cette perfection.

Mais si l'on veut savoir combien Dieu estime cette tranquillité et ce sommeil mystique de l'âme, il ne faut que l'entendre parler lui-même dans les Cantiques : *Je vous conjure, filles de Jérusalem, dit-il, par les chevreux et les cerfs de la campagne, de ne pas éveiller ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle le veuille elle-même* (Cant., III, 5). Mais ces maîtres de la vie spirituelle ne peuvent souffrir que l'âme jouisse du repos de la contemplation; ils la pressent de travailler sans interruption, tellement qu'elle empêche l'opération divine en son cœur, et qu'elle la détruit entièrement.

Je veux bien que ces gens-là aient un bon zèle; mais ils n'en sont pas plus excusables. Car, puisqu'ils ignorent ces voies, pourquoi ne renvoient-ils pas ces sortes de personnes à des directeurs plus habiles qu'eux? Ne sont-ils pas coupables devant Dieu de causer de si grands dommages à ces âmes, et de les priver de si grands biens? Cet égarement ne mérite-t-il pas d'être puni par la justice divine, puisqu'il faut traiter les affaires de Dieu, surtout les plus sublimes, avec beaucoup d'intelligence, de considération, de respect, de peur de tromper les autres en se trompant soi-même?

§ XI

Mais je consens qu'ils aient quelque excuse raisonnable : dites-moi, je vous prie, comment se peut excuser celui qui tient toujours captive l'âme qu'il gouverne? Il est hors de doute que quand elle doit avancer

dans la vie spirituelle, selon les secours que Dieu lui donne, elle doit changer sa manière de prier mentalement, et qu'elle a besoin en ce cas d'instructions plus spirituelles et plus relevées. Les mêmes principes ne sont pas bons en tout temps pour les mêmes personnes à qui il arrive divers changements dans la vie intérieure : tous les directeurs ne sont pas ordinairement si consommés en cette science, qu'ils puissent diriger toutes sortes d'âmes en toutes sortes d'états. Il y en a même de si bornés, qu'ils s'imaginent que Dieu ne conduira pas une âme à une perfection plus achevée que celle où ils la trouvent. Il me semble enfin qu'on peut dire que les maîtres en cet art sont semblables à plusieurs sculpteurs qui contribuent différemment chacun selon sa capacité, à faire une statue. Les uns ne savent que préparer le bois, les autres ne peuvent qu'ébaucher les premiers traits, les autres les perfectionnent et les polissent, les autres ont le secret d'y appliquer des couleurs, les autres y mettent la dernière main ; mais un seul n'a pas assez d'habileté pour finir l'ouvrage. De même quelques-uns des pères spirituels sont propres à donner de bons commencements aux âmes qui veulent embrasser la vertu, et ne passent pas plus outre. Quelques autres leur suggèrent les moyens de faire de plus grandes démarches en cette voie, et ils en demeurent là : d'autres les élèvent plus haut, et les arrêtent en ce terme ; mais on en voit très-peu qui sachent les mener au point où Dieu les demande.

Vous donc qui n'êtes pas assez habile pour donner à cet ouvrage divin son dernier achèvement, pourquoi l'entreprenez-vous ? Pourquoi vous mettez-vous dans l'esprit que cette âme n'a nul besoin d'une autre main que de la vôtre pour la conduire au terme où Dieu l'attend ? Mais supposé que vous puissiez bien diriger celles qui n'ont pas les dispositions propres pour monter au-dessus de la vie commune, il est presque impossible que vous ayez les qualités requises pour servir de guide à plusieurs, à qui vous ne laissez pas la liberté de sortir de votre conduite. L'Esprit de Dieu se communique si diversement aux âmes, et ses voies intérieures sont si différentes, qu'un homme seul peut malaisément les distinguer et les suivre. Car enfin, qui est-ce qui se peut faire, comme saint Paul, *tout à tous, pour procurer le salut à tous* (1 Cor., IX, 22). Il est étrange que bien loin de vous accommoder aux besoins des âmes, vous les gêniez de sorte que vous ne leur permettiez jamais de se retirer de l'oppression : vous ne pouvez souffrir qu'elles vous quittent, ni même qu'elles demandent conseil à d'autres confesseurs, ni qu'elles confèrent avec eux sur des matières qui exigent ces conférences, ni qu'elles apprennent d'eux ce que vous pouvez leur enseigner principalement lorsqu'elles sont inspirées de leur ouvrir leur intérieur. N'est-ce point la jalousie, l'orgueil, la présomption de vous-même, plutôt que le zèle de la gloire de Dieu et du bien des âmes qui vous engagent dans ces désordres ? Car je vous demande comment vous pouvez savoir que ces personnes n'ont pas besoin du secours d'un autre directeur. Mais ne craignez-vous pas la colère et la vengeance de Dieu, qui fait éclater dans Ezéchiel son indignation en ces termes : *Malheur sur vous, pasteurs d'Israël, qui mangiez le lait de mes brebis, et qui vous couvriez de leur laine : je vous demanderai compte de mon troupeau* (Ezech. XXXIV, 2, 3 ; V, 10).

Ceux-là donc qui ne sont pas assez éclairés en ces routes divines, doivent trouver bon que les âmes qui se sont soumises à leur direction en consultent d'autres ; ils doivent les recevoir agréablement lorsqu'elles reviennent ; ils doivent même leur conseiller de prendre d'autres pères spirituels, lorsqu'elles ne profitent plus sous leur direction. S'ils en usent autrement, ils ont sujet d'appréhender que la trop grande estime

d'eux-mêmes et de leur capacité prétendue ne leur inspire des sentiments si peu charitables.

§ XII.

Mais laissons là ces directeurs ignorants, pour parler de ceux qui se comportent plus mal en leur ministère, et qui sont plus pernicious aux âmes. Il arrive quelquefois que Dieu donne de violents desirs à certaines personnes de changer de vie et d'état, et de renoncer au siècle, pour se consacrer à la majesté divine dans le cloître. Ces pensées et ces résolutions sont très-agréables au Seigneur, qui a versé de grandes grâces dans leur esprit pour les conduire à ce terme, parce que le monde n'est pas selon son cœur. Néanmoins ces pères spirituels différencient l'exécution de ces bons desseins, ou la rendent très-difficile, ou même ils l'empêchent tout à fait sous divers prétextes. Ils allèguent quelquefois la complexion délicate et la faible santé de ceux qui aspirent à la sainte religion; quelquefois les austérités excessives de la vie monastique; quelquefois la rigueur de l'obéissance; quelquefois d'autres peines plus apparentes que véritables. Mais en effet, la répugnance qu'ils ont aux maximes austères de Jésus-Christ, à sa mortification, aux mépris des choses présentes, l'amour de leurs intérêts et de leurs plaisirs, leur indévotion, leur esprit gâté par l'esprit du monde et opposé à l'Esprit de Dieu, d'autres raisons humaines sont les seuls motifs qui les portent à former des obstacles à la vocation religieuse de ces prétendants. Comme ils n'entrent point eux-mêmes, selon l'expression de Notre-Seigneur, ils empêchent les autres d'entrer. Mais ils seront enfin frappés de cette malédiction du Sauveur : *Malheur à vous, docteurs de la loi, qui avez pris la clef de la science, et vous n'êtes point entrés dans la maison de Dieu, ni vous n'en avez pas permis l'entrée à ceux qui y voulaient entrer (Luc., XI, 52)*. On peut dire avec vérité qu'ils sont comme des pierres et comme des barres de fer à la porte du ciel, pour en fermer l'entrée aux autres. Ils ne considèrent pas que Dieu les a établis dans ce sacré ministère pour forcer ceux qu'il appelle à entrer, ainsi qu'il l'a ordonné dans l'Evangile (*Luc., XIV, 23*); et au contraire, ils les écartent de la porte étroite qui donne le passage et qui ouvre le chemin à la vie éternelle et bienheureuse. De cette manière le directeur est un de ces aveugles qui retirent les âmes de la conduite du Saint-Esprit.

§ XIII.

Le second aveugle qui tâche d'embarrasser l'âme dans son recueillement intérieur, c'est le démon. L'envie et la haine l'animent tellement contre les hommes, qu'il ne peut souffrir qu'une âme lui échappe, qu'elle se préserve de ses surprises et de ses liens, qu'elle s'enrichisse des trésors de Dieu. Il s'efforce de l'aveugler et de l'éloigner des sacrées onctions que le Saint-Esprit verse sur elle dans les sublimes communications de sa retraite et de sa contemplation. Il fait tout le possible pour mêler en ce commerce tout spirituel et tout pur, les goûts sensibles et la délectation du sens, afin de rappeler l'âme à ses premiers sentiments, à ses premières ferveurs et à ses premières considérations qui flattaient son imagination et sa sensualité. Il emploie tous ces moyens pour la détourner de son application à Dieu, où le Saint-Esprit fait secrètement en elle des opérations admirables.

Tandis que le malin esprit se sert ainsi de ses artifices ordinaires, l'âme qui cherche les tendresses sensibles dans l'oraison, s'y attache facilement et s'éloigne de sa récollection, quoique Dieu lui communique ses plus grandes grâces. Car, s'imaginant qu'elle ne fait rien dans cette contemplation tranquille, elle embrasse volontiers la méditation active et sensible, où les actes qu'elle y fait et les consolations qu'elle y sent

lui paraissent quelque chose. C'est un grand malheur que cet ennemi commun la prive ainsi de biens spirituels si importants, quoiqu'elle ne conçoive pas ses pertes. Au contraire, elle croit que Dieu la visite et lui fait de nouveaux dons. Si bien qu'elle se tient à la porte de son Epoux ; elle regarde ce qui se fait dans sa chambre ; mais elle n'y entre jamais.

Que si elle sort par hasard de sa captivité pour entrer dans le secret de la contemplation, le démon fait alors grand bruit : il la remplit de crainte ; il accable le corps de douleurs ; il forme même auprès d'elle des sons horribles ; il l'excite à réfléchir sur ce fracas pour la tirer de son recueillement ; il continue jusqu'à ce qu'il remporte l'avantage, ou qu'il soit vaincu et repoussé. Mais il est pour l'ordinaire le maître des âmes faibles et inconstantes ; et la facilité qu'il a de les surmonter, fait qu'il ne cesse pas d'en attaquer plusieurs pour les dépouiller de leurs richesses surnaturelles.

§ XIV.

On peut appliquer à ce sujet ce que Dieu dit au saint homme Job de ce monstre : *Il absorbera un fleuve entier sans s'étonner ; il espère que le Jourdain coulera dans sa gueule ; il le prendra comme on prend le poisson à l'hameçon ; il lui percera les narines avec des pointes de pieux. Les rayons du soleil seront au-dessous de lui, et il mettra l'or sous ses pieds comme la boue* (Job, XL, 18, 19 ; XLI, 21). C'est-à-dire, dans un sens spirituel et mystique, le prince des ténèbres dévorera les âmes élevées aux dons les plus sublimes et à la plus éminente perfection. Il les percera de la pointe des connaissances qui leur exciteront des sentiments doux à la nature, afin de les séparer de Dieu et de dissiper leur contemplation. Il leur soustraira les rayons des admirables lumières dont Dieu les éclaire en leur solitude intérieure ; et il leur enlèvera l'or de l'ardente charité qui les consume, et il les jettera par terre et dans la boue, en les attachant aux sens et aux créatures.

C'est pourquoi, ô âmes que Dieu a conduites à cet état si relevé, ne descendez plus à vos premières opérations. Il est vrai qu'elles vous étaient utiles au commencement pour renoncer au monde et à vous-mêmes ; mais puisque Dieu veut opérer lui-même en vous, elles vous sont préjudiciables. Vous devez avoir seulement soin de vous appliquer à Dieu dans votre contemplation avec une attention amoureuse, et la bonté divine ne manquera pas de vous donner des grâces singulières et très-abondantes.

§ XV.

Le troisième aveugle qui conduit l'âme, c'est l'âme elle-même. Comme elle ne comprend ni ce qu'elle est, ni son état, elle se trouble, elle s'inquiète, elle se fait beaucoup de mal. Toute sa science et toute sa capacité naturelle consistent à opérer par les sens. C'est pourquoi lorsque Dieu la retire de cette activité pour la mettre dans le repos de la contemplation, elle croit être dans l'inaction ; elle fait de très-grands efforts pour reprendre l'exercice des actes exprimés sensiblement et étendus en toute leur force. Mais elle ne trouve que de la désolation, au lieu des douceurs dont Dieu la nourrissait dans cette paix intérieure, dans ce silence spirituel et dans cette sainte oisiveté. Lors même que Dieu voudra quelquefois la retenir en ce repos, elle résistera opiniâtrément. L'imagination fera du bruit, l'entendement agira avec beaucoup de contention ; elle fera enfin ce que font les petits enfants que leurs mères veulent porter entre les bras pour leur épargner la peine de marcher. Ils crient, ils pleurent, ils se glissent de leur sein à terre ; mais après tout, ils ne peuvent marcher et ne font qu'empêcher leurs mères de marcher. Ou bien l'âme ressemble à celui dont un peintre veut tirer le portrait, mais qui se remue sans cesse et qui ne lui donne pas le loisir de remar-

quer les traits de son visage, ni de les exprimer. De même elle se donne sans cesse du mouvement par la continuation de ses actes, et elle empêche Dieu d'en achever tous les traits. L'âme doit donc se convaincre de cette importante vérité, qu'encore qu'elle ne s'aperçoive pas qu'elle marche en la vertu, elle fait néanmoins plus de chemin que si elle marchait elle-même. Comme Dieu la porte entre ses bras, elle ne sent pas le chemin qu'elle fait : comme il opère en son cœur, elle ne voit pas son opération, parce que ses puissances ne sauraient la découvrir. Elle doit donc se mettre entre les mains de Dieu et se fier à sa conduite ; elle avancera sûrement et elle n'aura nul danger à craindre.

§ XVI.

Pour revenir maintenant à notre sujet après cette longue digression, je dis que si les sacrées onctions ou touches du Saint-Esprit qui ont apaisé la soif, la faim et les douleurs de l'âme, et qui ont disposé l'âme à l'union divine, sont si nobles et si excellentes, quelle sera, je vous prie, la possession de ce bien inexplicable ? Avec quels transports, avec quelles délices l'âme en goûtera-t-elle la jouissance ?

Au reste l'âme donne fort proprement le nom de cavernes à ses puissances. Car, sentant bien qu'elles reçoivent ces profondes connaissances et la lumière de ces divins flambeaux, elle ne doute pas que leur profondeur ne soit égale à la profondeur des connaissances et de l'amour que ses puissances renferment. Elle est persuadée qu'elles ont autant de capacité et autant de réduits différents qu'il y entre de causes différentes des connaissances, des plaisirs et des joies qu'elle reçoit en cet état. L'âme est remplie spirituellement de toutes ces choses spirituelles, comme l'imagination est pleine de tous les objets matériels dont les sens extérieurs transmettent les espèces jusqu'à elle.

QUATRIÈME VERS.

Du sens obscurci et aveuglé.

Deux choses empêchent l'œil de voir, ou l'obscurité, ou la taie qui le couvre. Dieu est la lumière et le véritable objet de l'âme : si l'âme n'est point éclairée de cette lumière, quoiqu'elle ait les yeux de l'esprit fort perçants, il faut dire qu'elle est dans l'obscurité. Mais si elle est infectée du péché, ou si elle occupe ses passions à la recherche et au goût de quelque objet sensuel, elle a les yeux couverts de taies. De sorte qu'encore que la lumière divine ne lui manque pas, néanmoins son aveuglement et son obscurité, qui est l'ignorance qu'elle a dans la pratique des choses, l'empêchent de l'apercevoir. Elle était frappée de cet aveuglement et plongée dans cette obscurité, avant que Dieu l'illuminât et la transformât en lui-même. Le Sage avoue qu'il a été sujet aux mêmes inconvénients, lorsqu'il dit que Dieu a dissipé son ignorance par la lumière qu'il a versée en son esprit.

Mais il faut remarquer que selon les spirituels, être dans l'obscurité n'est pas la même chose qu'être dans les ténèbres. Être dans les ténèbres, c'est être aveuglé par le péché ; mais on peut être dans l'obscurité sans péché. On y tombe en deux manières, savoir : quand on ignore quelques-unes des choses naturelles, et quand on ne connaît pas plusieurs choses surnaturelles. L'âme avoue que son esprit n'ayant point de lumière divine, a été dans l'obscurité à l'égard de ces deux sortes d'objets. Car, pour me servir des termes de l'Écriture, jusqu'à ce que Dieu dise : *Que la lumière soit produite* (Genes., 1, 3, les ténèbres étaient répandues sur la face de l'abîme de ces cavernes du sens ; et plus le sens avait d'obscurité dans ses cavernes avant que Dieu y ait lancé les rayons de sa lumière, plus les ténèbres qui l'occupaient étaient épaisses et profondes. C'est pourquoi il était impossible à l'homme en cet état, de lever les yeux vers la lumière divine, ni même d'y penser. Il ne l'avait jamais

vue, il n'en connaissait pas les qualités, il n'avait pu conséquemment la désirer. Au contraire, il n'est capable que de souhaiter les ténèbres ; et quand il les aura trouvées, il passera de ténèbres en ténèbres ; puisque comme *un jour appelle un autre jour*, dit le roi-prophète, *de même une nuit appelle une autre nuit* (Psal. XVIII, 3). Ainsi un abîme de ténèbres en attire un autre, de même qu'un abîme de lumière fait venir un autre abîme de lumière. Pour cette raison les rayons de la grâce dont Dieu avait frappé les yeux de l'âme pour lui faire voir la lumière divine qui la rendait agréable à son Epoux, appellent un autre abîme de grâce qui est la transformation de l'âme en Dieu.

De plus, le sens de l'homme était aveugle, parce qu'il cherchait du plaisir en toute autre chose qu'en Dieu. Car, l'appétit sensuel cause l'aveuglement de la partie supérieure et de la raison. Il se répand comme un nuage sur les yeux du cœur, qu'il empêche de voir les choses qui sont devant lui. Si bien que le cœur s'attachant à la satisfaction du sens, il était incapable de regarder les richesses immenses et les beautés infinies de son Créateur. En effet, comme la moindre chose qui cache la prunelle de l'œil l'empêche de voir les objets les plus gros et les plus proches, de même la moindre sensualité que l'appétit fera goûter à l'âme, mettra un obstacle invincible à l'infusion des grâces admirables qu'elle recevrait de Dieu.

Mais qui peut dire combien il est impossible qu'une âme qui s'assujettit aux passions, juge des choses divines comme elles sont en elles-mêmes ? Il est nécessaire, pour en juger sainement, d'étouffer les mouvements de l'appétit, et le plaisir dont il se repaît parmi les créatures. Sans cette dure mortification, l'âme prendra pour divines les choses qui ne le sont pas, et pour non divines celles qui le sont. Tandis qu'elle a l'œil du jugement couvert d'une taie, elle ne verra que de petits nuages, tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre. Dieu même ne lui paraîtra qu'un nuage, puisqu'elle sera incapable de voir d'autres objets que des nuages. De là vient que les passions et les voluptés sensuelles ne permettent pas que les connaissances divines entrent dans notre esprit, comme le Sage le déclare : *L'enchantement des bagatelles obscurcit le bien, et l'inconstance de la concupiscence corrompt le bon sens* (Sap., IV, 12). C'est pourquoi ceux qui sont encore attachés au contentement des sens, font beaucoup d'état de ce qui est moins considérable en la vie spirituelle, je veux dire les sentiments agréables, et ont très-peu d'estime pour ce qui est le plus excellent et le plus élevé au-dessus du sens.

Il est constant que celui-là vit d'une manière animale, qui vit selon ses passions naturelles ; et quoique les passions passent quelquefois jusqu'à la connaissance et au goût des choses spirituelles, néanmoins si elles agissent en cela par leurs mouvements naturels, elles ne sortent pas des bornes de la matière et de la nature. Car il importe peu que l'objet soit spirituel, lorsque le désir qu'on en a et l'usage qu'on en fait tirent leur origine et leur force des appétits naturels, et sont fondés sur la nature animale. Mais qu'il direz-vous, quand on désire Dieu, n'est-ce pas une chose naturelle ? Je vous réponds que cela n'est pas toujours surnaturel. Il est nécessaire pour cet effet, que le motif de ce désir soit surnaturel. De plus, il faut que sa force et son efficace viennent de Dieu. Mais quand vous concevez ce désir de votre propre fond en ce qui regarde la manière de désirer, il n'est que naturel. Si bien que quand vous occupez votre appétit naturel à goûter les choses spirituelles, vous vous obscurcissez les yeux de l'esprit, et vous ne vous élevez pas au-dessus des bassesses de l'homme animal : vous ne pourrez ni entendre les choses spirituelles qui surpassent le sens, ni

en juger avec droiture et sans erreur. Il me reste à donner maintenant l'explication du cinquième et du sixième vers de ce cantique.

V^e ET VI^e VERS.

Dans ses excellences extraordinaires

Elle donne tout ensemble de la chaleur et de la lumière à son bien-aimé.

Ces paroles signifient que les cavernes des puissances, c'est-à-dire leur capacité, sont remplies des brillantes lumières de ces divins flambeaux tout éclatants et tout ardents. Les puissances ainsi éclairées et enflammées du feu de l'amour sacré, se donnent à Dieu, et font rentrer en Dieu les lumières et les ardeurs qu'elles ont reçues de lui. Ensuite elles sont elles-mêmes transformées en flambeaux, en lumière, en amour, et l'âme fait rejaillir par une continuelle réflexion, toutes ces richesses spirituelles sur son bien-aimé, comme un cristal pénétré des rayons du soleil les réfléchit et les lui renvoie. Mais l'âme fait ce renvoi plus parfaitement, puisqu'elle le fait avec le consentement de sa volonté.

Dans ses excellences extraordinaires.

C'est-à-dire, dans une excellence et une sublimité qui sont au-dessus de nos pensées et de nos paroles. Car l'âme rend à Dieu la sagesse et les connaissances avec la même excellence et la même perfection, que l'entendement les a reçues de Dieu. La volonté rend aussi à Dieu la bonté qu'elle en a reçue avec la même excellence qu'elle est unie à la bonté divine; car elle ne la possède que pour la donner. Elle rend enfin à Dieu tous les dons qu'il lui fait de sa force, de sa beauté, de sa justice, de ses autres attributs, avec les mêmes degrés d'excellence et de perfection qu'elle les reçoit. Il semble qu'étant ainsi transformée en Dieu, elle fait en Dieu ce que Dieu fait lui-même en elle, parce que sa volonté n'est plus qu'une volonté avec celle de Dieu. Et on peut dire en quelque façon que, comme Dieu se donne à elle volontairement, librement, gratuitement, de même sentant un ardent amour et une douce complaisance pour l'essence et les perfections de Dieu, elle donne Dieu lui-même à Dieu. Et c'est là le don mystique et plein d'amour que l'âme fait à Dieu. Car il semble que Dieu est l'âme, et que comme sa fille adoptive, elle le possède par le droit que son adoption lui donne sur lui-même. C'est ainsi qu'elle paie tout ce qu'elle doit. C'est ainsi qu'elle goûte des délices inexplicables; car elle donne à Dieu ce qui lui est convenable et agréable. Il est vrai qu'elle ne donne pas Dieu réellement à Dieu, puisqu'il est essentiellement à soi-même: mais elle lui donne tout ce qu'elle en reçoit, pour payer son amour excessif. Or, Dieu se contente de ce don, et il l'accepte volontiers, parce que c'est un bien qui appartient à l'âme. De là vient qu'il la chérit davantage, et que l'âme réciproquement l'aime avec plus de véhémence: et dans cette union mutuelle de volonté et d'amour, leurs biens sont communs, et ils se peuvent dire l'un à l'autre ce que Notre-Seigneur disait à son Père: *Tout ce que j'ai est à vous, et tout ce que vous avez est à moi* (Joan., XVII, 10). Ces communications réciproques se font sans interruption dans le ciel; mais elles ne se font sur la terre que pendant que l'âme est dans l'exercice actuel de l'amour, et lorsqu'en recevant de Dieu, elle lui rend ce qu'elle possède, et de cette sorte:

Dans ses excellences extraordinaires

Elle donne tout ensemble de la chaleur et de la lumière à son bien-aimé.

Mais il est à propos de réfléchir sur les merveilleuses perfections avec quoi l'âme fait ses présents à Dieu. Lorsque dans son union actuelle avec Dieu elle a une espèce de jouissance de Dieu comme les bienheureux, elle se réjouit de son bonheur, elle sent les obligations qu'elle a à son Créateur; et c'est dans ses communications qu'elle fait à Dieu

un don de Dieu et d'elle-même. Car pour ce qui est de l'amour, elle l'aime selon la mesure de toutes ses perfections; elle lui offre de la même manière des louanges et des sentiments de gratitude. Elle possède pareillement les trois principales excellences de l'amour. La première est, qu'elle aime Dieu par lui-même; ce qui est sans doute admirable; car elle est excitée à cet amour par le Saint-Esprit qu'elle a en elle-même; et ainsi elle aime Dieu comme le Père éternel aime son Fils, selon ces termes rapportés par saint Jean : *Afin, dit-il, que vous les aimiez de l'amour dont vous m'avez aimé, étant moi-même en eux* (Joan., XVII, 26). La seconde est d'aimer Dieu en Dieu, parce que dans cette union elle est toute absorbée en l'amour de Dieu, et Dieu se communique à elle fort ardemment. La troisième, elle aime Dieu à cause précisément de ce qu'il est en soi-même. Elle ne l'aime pas à cause de sa libéralité, de sa bonté, de ses attributs, mais à cause de son essence qui contient toutes ces grandeurs.

A l'égard de cette espèce ou image de jouissance de Dieu, elle a trois autres perfections dignes d'admiration. Premièrement, elle jouit de Dieu étant unie avec lui très-intimement. Car comme elle unit son entendement avec la sagesse, avec la bonté, avec les autres attributs divins, elle les connaît distinctement; et cette connaissance lui imprime une joie incomparable. Secondement, elle se réjouit d'ordinaire en Dieu seul sans mélange d'aucune créature. En troisième lieu, son plaisir vient principalement de ce qu'elle jouit de Dieu à cause de ce qu'il est en soi-même, sans avoir égard à sa propre satisfaction, et sans y souffrir aucun motif tiré des choses créées. Les louanges qu'elle donne à Dieu renferment aussi trois rares excellences. L'une est que l'âme loue Dieu par devoir, puisqu'il l'a créée pour sa gloire, comme il le dit de lui-même dans les prophéties d'Isaïe : *J'ai créé ce peuple pour moi, il publiera mes louanges* (Isa., XLIII, 21). L'autre, elle chante les louanges de Dieu à cause des bienfaits dont il la comble, et du contentement qu'elle prend à le louer. La dernière, elle fait éclater ses louanges à cause de ses grandeurs infinies. Quant à la gratitude, elle y trouve encore trois perfections particulières; car elle rend à Dieu ses actions de grâces pour tous les biens naturels et surnaturels dont il l'a favorisée. Elle reçoit une singulière consolation des louanges dont elle le comble. Elle chante enfin ses louanges par cette seule raison qu'il est Dieu; et c'est là le plus pressant et le plus agréable des motifs qui la portent à ce divin exercice.

QUATRIÈME CANTIQUÉ.

Avec combien de douceur et d'amour
 Vous éveillez-vous dans mon sein,
 Où vous demeurez seul en secret!
 Dans votre douce aspiration,
 Pleine de biens et de gloire,
 Que vous m'enflammez agréablement de votre amour!

L'âme se tourne avec amour vers son Epoux, et marque l'estime qu'elle fait des deux effets admirables qu'il produit en elle par cette union; elle lui en rend grâces; elle dit aussi de quelle manière il les fait, et ce qu'ils opèrent dans le fond de son intérieur.

Le premier effet est, que Dieu qui repose en l'âme se réveille en elle; et il s'y réveille avec douceur et avec amour. Le second, Dieu respire dans l'âme, et il y respire en communiquant ses biens et sa gloire. Ce qui rejaillit de là sur l'âme, c'est le feu d'un amour tendre et délicieux. C'est pourquoi elle s'explique de la sorte : *O Verbe éternel, mon Epoux, vous demeurez en secret et en silence dans le centre et dans le fond de*

moi-même; vous y demeurez seul comme maître; vous y demeurez comme dans votre maison, comme dans votre lit, comme dans mon propre sein; et là vous vous unissez à moi intimement; c'est là où vous vous éveillez; mais avec combien de douceur et d'amour vous éveillez-vous! Vous y respirez aussi, mais avec combien d'agrément pour moi, puisque vous me comblez de richesses et d'honneur! Avec combien de plaisir m'embrassez-vous de votre amour! Avec combien de satisfaction m'unissez-vous à vous-même! L'âme emploie, pour s'exprimer, la comparaison d'un homme qui sort du sommeil et qui respire, parce qu'elle sent bien que cela se passe de la sorte dans son intérieur.

I^{er} ET II^e VERS.

Avec combien de douceur et d'amour
Vous éveillez-vous dans mon sein!

Le réveil que le Fils de Dieu fait en l'âme, et qu'elle prétend expliquer en ce vers, n'est autre chose que le mouvement qu'il excite dans le fond de l'âme; mouvement plein d'excellence, d'empire, de gloire, de douceur, qui surpasse la douceur de tous les parfums du monde les plus exquis. Il semble que tous les royaumes de la terre et toutes les puissances du ciel sont dans le mouvement, et que toutes les substances, toutes les perfections, toutes les beautés des créatures se remuent pour concourir ensemble à ce mouvement. Parce que, comme dit saint Jean, toutes choses *sont vie en lui* (Joan., VI, 64); et selon l'expression de l'Apôtre, *elles vivent et se meuvent en lui* (Act., XVII, 28). C'est pourquoi elles paraissent toutes se donner du mouvement, lorsque ce Roi divin se voulant découvrir à l'âme par les lumières qu'il y répand, il y fait ce mouvement. Néanmoins, il ne se meut pas lui-même, et il demeure immobile, parce que c'est lui qui porte, comme parle Isaïe, *son empire sur ses épaules* (Isa., IX, 6), c'est-à-dire, *qui soutient l'univers de sa parole toute-puissante*, dit saint Paul (Hebr., I, 3). On peut dire, pour faire entendre ceci plus aisément, qu'il y a quelque chose de semblable à ce qui arriverait si la terre tournait. Comme tous les corps qu'elle porte tourneraient avec elle, de même lorsque ce grand Monarque fait ce mouvement dans l'âme, il semble remuer indistinctement toutes choses.

Cependant il fait connaître à l'âme dans ce mouvement, de quelle manière toutes les créatures, supérieures ou inférieures, ont en lui leur vie, leur force, leur durée, elle comprend ce qu'il dit lui-même : *Que c'est par lui que les rois règnent, que les législateurs sont des lois justes, que les princes commandent, que les grands rendent la justice avec droiture* (Prov., VIII, 15, 16). Et quoiqu'elle sache bien que toutes ces choses n'ayant qu'un être créé et fini, sont distinctes de Dieu qui est sans commencement et sans fin; quoiqu'elle les connaisse en lui avec toute leur force et toutes leurs qualités, néanmoins elle les connaît mieux en son essence à cause de son éminence infinie, qu'en elles-mêmes et qu'en leur nature. De sorte qu'elle puise des plaisirs infinis dans cette féconde source; je veux dire, dans la connaissance des effets par leur cause, des créatures par leur principe.

Mais puisque Dieu est immobile, comment est-ce que ce mouvement se fait en l'âme? C'est assurément un grand sujet d'admiration, car elle reçoit de Dieu du changement et du mouvement, et dans ce nouvel état elle connaît en lui cette vie divine, elle y voit cette essence et cette harmonie de toutes les créatures; elle conçoit comment Dieu produit ces effets et fait ce changement, en les faisant passer du néant à l'être. Ce qui a fait dire à Salomon *que la sagesse se meut plus facilement que toutes les choses qui sont capables de se mouvoir* (Sap., VII, 24). Ce n'est

pas qu'elle soit elle-même dans le mouvement, mais c'est qu'elle est le principe du mouvement de toutes les créatures. Elle est immuable en elle-même, mais elle remue et change toutes choses; en un mot, la sagesse est plus active que toutes les créatures qui sont capables d'agir.

De sorte qu'à proprement parler, c'est l'âme qui est mue et qui est réveillée dans ce changement. Néanmoins elle voit toujours Dieu dans elle-même; elle connaît qu'il agit toujours de la même manière qu'il veut, qu'il gouverne, qu'il donne aux créatures leur essence, leur vertu, leur puissance, leur beauté, tout ce qu'elles ont; qu'il les contient en lui-même virtuellement et d'une façon infiniment éminente; elle a aussi quelque connaissance de ce qu'est Dieu en soi-même, de ce qu'il est dans les choses créées, comme celui à qui on ouvre les portes d'un palais voit d'un coup d'œil la grandeur de la personne qui l'occupe et toutes les actions qu'il y fait.

Il est difficile d'expliquer nettement comment l'âme est ainsi réveillée, c'est-à-dire comment se fait cette vue qu'elle a de Dieu et des créatures. Pour moi, je crois, autant que je le puis concevoir, que Dieu tire quelques-uns des rideaux qui sont entre l'âme et lui, afin qu'elle puisse le voir. Il ne les ôte pas tous, car il laisse toujours le voile de la foi. Et alors Dieu se montre au travers de ce rideau, mais il ne se montre que de loin et avec obscurité. L'âme voit ainsi sa divine face pleine d'éclat, de grâces et de beauté; et parce que c'est lui qui imprime par sa puissance l'action à toutes choses, elle voit en même temps tout ce qu'elle opère. Lorsqu'elle passe ainsi de son ignorance à cette connaissance, de ses ténèbres à cette clarté, on peut dire que c'est son réveil. Et parce que tout son bien vient de Dieu, qui le lui donne, on peut dire aussi que son réveil est le réveil de Dieu, puisque c'est lui qui la réveille en la retirant de son ignorance et de son obscurité. Et c'est dans ce sens que David dit : *Levez-vous, Seigneur; pourquoi dormez-vous (Psal., XLIII, 23)*? Comme s'il disait : Nous sommes tombés à terre, nous nous sommes endormis; relevez-nous, Seigneur, réveillez-nous. De là vient que l'âme étant accablée d'un si profond sommeil qu'elle ne pouvait s'en retirer elle-même, et que Dieu seul pouvait la réveiller et lui ouvrir les yeux, elle lui dit avec raison :

DEUXIÈME VERS.

Avec combien de douceur et d'amour
Vous éveillez-vous dans mon sein!

Réveillez-nous, Seigneur, éclairez-nous, afin que nous voyions les biens que vous nous mettez toujours devant les yeux, et afin que nous les aimions. Nous connaissons alors que vous vous êtes porté de vous-même à nous accorder vos bienfaits, et que vous vous êtes souvenu de nous.

Certainement ce que l'âme réveillée de cette sorte connaît dans son intérieur de l'excellence de Dieu, ne se peut ni voir ni comprendre. Il semble à l'âme qu'elle entend une voix qui crie que Dieu a des millions de grandeurs; elle les regarde avec des transports inexplicables, elle y demeure, elle s'y conserve; et en étant tout environnée et toute remplie, elle paraît terrible et redoutable à ses ennemis, comme une armée rangée en bataille; mais elle est en même temps pénétrée de douceurs et pleine de plaisirs en Dieu, lequel renferme en soi toutes les douceurs et tous les plaisirs possibles.

Mais on peut former ici un doute: comment l'âme qui est engagée dans un corps mortel, peut supporter de si grandes communications de Dieu. Car si la vue d'Assuérus dans l'éclat de sa majesté fut capable de

faire tomber la reine Esther en pâmoison, à combien plus forte raison la vue de Dieu dans toute sa puissance, dans toutes ses splendeurs, dans toutes ses excellences, doit-elle jeter l'âme dans la défaillance ? Elle la supporte néanmoins sans pâmoison et sans frayeur pour deux raisons (*Esther. XV, 16, 17*).

La première est parce qu'elle est dans l'état d'une perfection consommée, d'autant que la partie inférieure est délivrée de ses imperfections ; elle est soumise et conforme à l'esprit. C'est pourquoi elle ne sent ni la perte ni la douleur qu'elle sentirait, si l'esprit n'était pas entièrement purifié, et n'avait pas les dispositions requises pour souffrir sans peine ces communications spirituelles et divines. Puis donc que l'âme est alors débarrassée de ces obstacles, elle reçoit sans défaillance les impressions de Dieu les plus violentes.

La seconde et la principale est parce que Dieu lui donne alors de grandes marques d'amour et de douceur. Car comme il ne lui découvre ses grandeurs et sa gloire que pour l'élever et la faire nager dans une mer de délices spirituelles, il la fortifie alors comme il fortifia autrefois Moïse, afin qu'il pût porter le poids de sa majesté divine et l'éclat de sa gloire infinie.

Voilà pourquoi l'âme trouve en Dieu une douceur et une tendresse égales à sa puissance, à sa souveraineté, à ses grandeurs ; et elle y puise une force assez grande et une protection assez puissante pour soutenir ces délices, ces tendresses, toutes ces grandeurs infinies. Ainsi, bien loin de tomber dans les langueurs et les défaillances, elle est animée d'un courage, d'une ferveur et d'une force admirables.

En effet, comme la reine Esther revint de sa pâmoison lorsque le roi la toucha de son sceptre et lui témoigna son amitié, de même l'âme revient de ses étonnements, ou plutôt elle se garantit de ses craintes, parce que le roi du Ciel lui donne des preuves de son amour infini, surtout lorsqu'il lui dit, comme Assuérus le dit à Esther : *N'appréhendez rien ; je suis votre frère, je suis votre époux*. Il fait couler dans l'âme sa propre force, son propre amour, sa propre bonté, ses propres perfections. Il l'orne de ses habits royaux, il l'embaume de ses parfums, il la pare de sa couronne et de son sceptre, il la charge de ses pierreries et de son or, c'est-à-dire qu'il la fait participante de toutes ses vertus et de toutes ses perfections autant qu'elle en est capable : si bien qu'elle a toutes les qualités de reine, et qu'on peut dire d'elle en termes du prophète : *La reine, ô souverain Monarque de l'univers, couverte d'une robe d'or dont la variété est admirable, se tient debout à votre droite* (*Psal. XLIV, 10*). Mais parce que toutes ces merveilles se passent dans le fond de l'âme, elle ajoute :

Où vous demeurez seul en secret.

TROISIÈME VERS.

Où vous demeurez seul en secret.

L'âme assure ici que Dieu demeure en secret dans son sein, c'est-à-dire dans le fond de sa substance et de ses puissances. Car il est constant que Dieu demeure comme en cachette dans les âmes et dans leur substance, puisque sans cela elles ne pourraient subsister. Mais il y demeure en différentes manières : il se trouve volontiers dans les unes et à contre-cœur dans les autres. Dans les unes, il y est comme dans sa propre maison, où il commande et où il gouverne tout ; dans les autres, il y est comme dans une maison où l'on ne lui permet pas de rien ordonner ni de rien faire.

Lorsqu'une âme a étouffé ses passions, il y est plus seul, il y est plus content ; il la conduit plus absolument, il y demeure plus sûrement avec une union plus étroite, avec un plus grand détachement des créatures. Le démon n'y peut entrer, et l'esprit humain ne peut comprendre

ces familiarités divines. Mais ce Dieu de bonté n'est pas caché à l'âme en cet état; elle sent sa présence et ses caresses spirituelles, elle s'aperçoit de son réveil, c'est-à-dire des saints mouvements qu'elle excite en elle, lorsque, paraissant dormir auparavant et reposer dans son sein, il l'embrase tout à coup des flammes de son amour.

Oh! que cette âme est heureuse de savoir que Dieu prend son repos dans son sein! oh! qu'il lui est avantageux de se dégager des créatures, de fuir les affaires du monde, de vivre dans une grande tranquillité, de peur que les moindres bagatelles ne troublent et n'interrompent le sommeil de son bien-aimé! Il y est ordinairement comme assoupi dans cette union avec l'âme, et l'âme le possède communément avec beaucoup de satisfaction spirituelle. S'il s'y tenait toujours dans le réveil et dans l'action, c'est-à-dire s'il la favorisait toujours de connaissances nouvelles et d'amour enflammé, ce serait l'état de la gloire céleste et éternelle. Car si un seul écoulement de ces grâces extraordinaires élève l'âme à un bonheur si inconcevable, que serait-ce si ces profusions étaient continuelles?

Pour ce qui concerne les âmes qui n'ont acquis ni cette union ni les dispositions d'y parvenir, Dieu y demeure, non pas malgré lui ni mal content, mais si caché, qu'elles n'ont nulle marque de sa présence. Néanmoins, il fait glisser quelquefois dans leur cœur certains traits doux et aimables qui leur donnent une satisfaction bien sensible, mais qui ne sont pas de même nature que les mouvements tout divins que Dieu produit dans ces grandes âmes: ils ne sont pas si cachés au démon et à l'entendement que ceux-ci: les opérations des sens les peuvent faire connaître, parce que ces âmes ne se sont pas encore défaites entièrement des imperfections de la partie inférieure. Au contraire, l'âme parfaite est tellement possédée de son époux, qu'elle ne voit plus que lui, qui opère en elle avec toute la douceur possible. C'est pourquoi elle dit:

QUATRIÈME, CINQUIÈME ET SIXIÈME VERS.

Et dans votre douce aspiration,
Pleine de biens et de gloire,
Que vous m'enflammez agréablement de votre amour!

Quoique je ne prétende pas expliquer ici cette douce aspiration de Dieu, de peur de la faire paraître moindre qu'elle n'est et de l'obscurcir au lieu de la rendre plus intelligible, néanmoins, j'en donnerai quelque idée, pour faire comprendre, en quelque manière, ce que c'est que cette opération divine.

Dieu dispose l'âme à cette admirable aspiration de la sorte. D'abord, il l'élève au-dessus de la connaissance des sens extérieurs et intérieurs, parce que ces connaissances sont renfermées dans la matière et ne sortent pas des bornes de la nature, laquelle ne peut conduire l'âme à la connaissance des choses surnaturelles et divines, puisque ces sortes de lumières sont au-dessus de toutes ses forces. Ensuite, il verse dans l'âme, par une infusion surnaturelle, la connaissance de la Divinité et de ses perfections infinies. Si bien que l'âme, toute pénétrée des rayons de ce soleil de justice, découvre, d'une manière ineffable, toutes les grandeurs de Dieu, autant qu'il est possible de les connaître en cette vie mortelle. Il lui semble alors qu'elle est remplie, en quelque façon, des lumières que les bienheureux reçoivent dans le ciel, et qu'il n'y a presque plus de nuages qui lui dérobent la vue de Dieu et de ses attributs, tant sa connaissance est pénétrante et étendue.

Dieu ayant ainsi préparé l'âme, il lui communique, par cette aspiration, le Saint-Esprit, et il le lui communique selon la mesure et la grandeur de ses connaissances. Et c'est en ces heureux moments que l'Esprit divin la pénètre, la remplit, l'absorbe toute en lui-même. C'est

en ce temps qu'il allume en elle les flammes d'un amour très-ardent, très-agréable et tout à fait incompréhensible. Elle est tellement possédée de cet amour qu'elle ne pense qu'à aimer, et que toutes ses opérations se réduisent à l'amour. Tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, tout ce qu'elle souffre la porte à l'amour. Chaque respiration et chaque action sont autant d'actes d'amour, ou plutôt ce n'est qu'un amour continuel sans aucune interruption.

Mais parce que le Saint-Esprit la consume ainsi des flammes de son amour, il la transforme en lui-même de telle sorte qu'il répand en elle tous les biens divins dont elle est capable. Il la comble aussi d'une gloire qui est une espèce de participation de la gloire des anges et des bienheureux. Ainsi l'âme goûte par avance les douceurs du paradis, et elle semble être déjà transportée dans le ciel. Mais comme ces choses surpassent la capacité de notre esprit et ne peuvent tomber dans notre sens, je n'en parlerai pas davantage et je mettrai fin à ce traité.

CANTIQUES SPIRITUELS DE L'ÂME,

ET DE JÉSUS-CHRIST, SON ÉPOUX,

OU L'ON EXPLIQUE PLUSIEURS AFFECTIONS ET PLUSIEURS EFFETS DE LA CONTEMPLATION.

PRÉFACE.

Comme ces Cantiques semblent avoir été composés avec quelque ferveur en l'amour de Dieu, dont la sagesse infinie, dit Salomon, s'étend d'une extrémité à une autre extrémité, et comme l'âme qui en est conduite paraît avoir la même abondance de paroles et la même impétuosité que lui, je ne prétends pas expliquer la vaste capacité de cet Esprit, à qui l'amour donne une si grande fécondité en ce sujet. Ce serait même une ignorance grossière de croire qu'on ait des termes propres pour exprimer ces saveurs. Car l'Esprit du Seigneur, qui nous aide en notre faiblesse, dit saint Paul, demande pour nous, avec des gémissements ineffables (Rom. VIII, 26), ce que nous ne pouvons ni concevoir ni faire comprendre. En effet, qui peut écrire ce qu'il fait entendre aux âmes qui l'aiment? Qui peut déclarer ce qu'il leur fait expérimenter? Qui peut dire ce qu'il leur fait désirer? Ni personne du monde, ni ceux-là même qui en ont l'expérience ne le peuvent.

C'est pourquoi ils se servent de figures ou de similitudes, ou de paraboles, pour faire entrevoir, plutôt que pour faire découvrir, quelque chose de ces mystères secrets qui s'accomplissent en eux; et ils ne font ces obscures expositions que par les abondantes lumières de l'esprit qui les pousse. Mais si on ne lit pas ces comparaisons avec la même intelligence, la même sincérité et le même amour qu'on les emploie, elles paraîtront des rêveries plutôt que des effets du bon sens.

On voit cette manière de s'exprimer dans les Cantiques de Salomon et dans quelques autres livres de l'Écriture, où l'Esprit divin, ne voulant pas user des paroles ordinaires, déclare ses sentiments et ses mystères par des figures et par des paraboles étrangères et difficiles à comprendre. De là vient que les saints Docteurs, quoi qu'ils puissent dire, ne sauraient mettre ces merveilles en tout leur jour; de sorte que tout ce qu'on en dit ordinairement est au-dessous de la vérité. Puis donc que ces Cantiques viennent de l'amour d'une intelligence mystique et très-grande, on ne peut

les exposer clairement. Aussi mon dessein n'est pas de le faire ; mais je veux seulement leur donner quelque éclaircissement , ce qui me paraît le parti le meilleur et le plus sûr. Il vaut mieux laisser les paroles de l'amour divin dans toute l'étendue de leur force et de leur signification que de les développer distinctement, afin que chacun en profite selon la portée de son esprit.

Ainsi , quoiqu'on en déclare le sens en quelque manière , on ne doit pas s'attacher nécessairement à cette interprétation. Car il n'est pas besoin de concevoir parfaitement cette sagesse mystique pour produire en l'âme les affections et les effets de l'amour de Dieu. Cette science sacrée est semblable à la foi, qui nous fait aimer Dieu, quoique nous ne le connaissions qu'avec beaucoup d'obscurité. Ce qui m'oblige à traiter les choses brièvement, à moins que la matière ne m'engage à être un peu long en quelques endroits. Je remarquerai toutefois , quand l'occasion s'en présentera , ce qui surpasse l'état des commençants, soit parce qu'on a écrit plusieurs livres des choses spirituelles les plus communes, soit parce que je travaille pour ceux que Dieu, par une grâce singulière, a introduits dans le sein de l'amour divin. J'espère, par ces raisons, que les points de théologie scholastique qui regardent le commerce intérieur de l'âme avec Dieu, et que j'ai expliqués en divers cantiques, ne seront pas inutiles pour conserver la pureté de l'esprit. Ceux qui n'ont pas l'usage de cette divine science se serviront avec fruit de la théologie mystique, dont l'amour donne l'intelligence et le goût.

Au reste, je soumetts au jugement de la sainte Eglise tout ce que je dirai ; et, afin que mes sentiments méritent mieux la créance des lecteurs, je ne prétends pas assurer rien de moi-même, ni me fier à ma seule expérience, ou à la connaissance que j'ai de ce qui est arrivé à plusieurs personnes spirituelles, ou aux lumières qu'elles m'ont données elles-mêmes ; mais je m'appuierai sur l'autorité de l'Écriture, principalement dans les choses les plus difficiles à entendre.

EXPLICATION

DES

CANTIQUES SPIRITUELS,

DE L'ÂME ET DE SON DIVIN ÉPOUX.

PREMIER CANTIQUE.

Adonde te escondiste,
Amado, y me dexaste cum gemido ?
Como ciervo huiste ;
Aviendo me herido,
Salitras ti clamando, y eras ido.

Où vous êtes-vous caché, mon bien-aimé ?
Vous m'avez abandonné dans les gémissements ;
Vous avez pris la fuite comme un cerf,
Après m'avoir blessé ;
Je suis sortie après vous en criant ; mais déjà vous vous en étiez allé.

Dans ce premier cantique l'âme, brûlant de l'amour de son époux divin, et désirant d'être unie à lui par la vision béatifique, se plaint extrêmement de son absence, et lui expose les inquiétudes de son amour. Elle lui représente que c'est la plaie qu'elle a reçue de cet

mour qui l'a engagée à se dépouiller de toutes choses pour le posséder, et qu'elle est néanmoins contrainte de souffrir son éloignement, ne pouvant sortir des liens de son corps pour le voir dans la bienheureuse éternité. C'est pourquoi elle lui dit :

Où vous êtes-vous caché ?

Comme si elle disait : Verbe éternel, mon époux, montrez-moi, je vous prie, le lieu où vous vous êtes caché ; c'est-à-dire, faites-moi voir votre essence. Car le lieu où le Fils de Dieu est caché, c'est le sein du Père Éternel, dit saint Jean (*Joan.*, I, 18) ; c'est l'essence divine, qui nous est invisible et inconnue en cette vie. Le prophète Isaïe nous apprend la même chose en ces termes : *Vous êtes véritablement un Dieu caché* (*Isa.*, XLV, 15). Il faut remarquer ici que les communications et les connaissances de Dieu, les plus grandes et les plus sublimes que l'âme puisse maintenant avoir, ne sont pas Dieu essentiellement, et n'ont nulle liaison nécessaire avec lui ; de sorte qu'il demeure toujours caché à l'âme, et qu'il est toujours expédié à l'âme, quelques grands qu'elle en connaisse, de croire qu'il est caché, de le chercher et de lui dire :

Où vous êtes-vous caché ?

Car les goûts délicieux, les impressions divines ou les sécheresses, et la privation de consolations intérieures ne sont pas des preuves ou plus fortes ou plus faibles de sa présence et de sa possession : c'est pourquoi le saint homme Job a raison de dire : *S'il vient à moi, je ne le verrai pas ; s'il s'en va, je ne m'en apercevrai point* (*Job.*, IX, 11). Lors donc que l'âme est pénétrée de ces sentiments extraordinaires, elle ne doit pas se persuader que Dieu soit essentiellement en elle : mais aussi, lorsqu'elle est vide de ces dons sensibles, elle ne doit pas s'imaginer que Dieu soit éloigné d'elle, puisqu'elle ne peut connaître, par la jouissance ou par la privation de ces biens, si elle est en la grâce de Dieu ou non.

Le dessein de l'âme est donc de demander, non pas une dévotion tendre, parce que ce n'est pas une preuve certaine de la possession de son époux, mais la claire vue de son essence divine. L'épouse sacrée prie, dans les Cantiques, le Père éternel de lui accorder la même union avec la Divinité : *Enseignez-moi*, dit-elle, *où vous prenez, à midi, votre nourriture et votre repos* (*Cant.*, I, 6). Car quand elle cherche où il se nourrit, elle demande qu'il lui fasse voir l'essence de son Verbe, puisque c'est dans son seul Fils qu'il prend sa nourriture. Lors aussi qu'elle désire savoir où il repose, elle souhaite que la même essence lui soit montrée, parce que le Père repose dans son Verbe, en lui donnant, par la génération éternelle, la nature et les perfections divines : à midi, c'est-à-dire dans l'éternité.

Où vous êtes-vous caché ?

Mais celui qui veut trouver le Fils de Dieu doit savoir que le Verbe est absolument caché, avec le Père et le Saint-Esprit, dans le centre le plus intime de l'âme ; et conséquemment l'âme qui le cherche doit sortir des créatures par le détachement de sa volonté, et entrer dans son fond le plus intérieur. C'est pourquoi *je vous ai cherché*, disait autrefois saint Augustin à son Créateur, *courant par les rues et par les places de la grande cité de ce monde, et je ne vous ai pas trouvé ; car je cherchais dehors mal à propos ce qui était dans moi-même* (*S. Aug.*, *C. Soliloq.* 31). Puis donc qu'il se cache en l'âme, le contemplatif l'y doit chercher.

Mon bien-aimé, vous m'avez abandonnée dans les gémissements.

L'âme l'appelle son bien-aimé, pour le rendre plus facile à écouter

sa prière ; car Dieu reçoit favorablement les vœux de celui qui l'aime. Or l'âme aime véritablement Dieu, lorsqu'elle est toute à lui et avec lui, et qu'elle n'a nulle affection pour tout ce qui est hors de lui. De sorte que ceux-là se trompent qui le regardent comme leur bien-aimé, tandis que leur cœur ne s'attache pas à lui uniquement. Aussi leurs prières ne sont pas devant lui d'un grand prix ni d'une grande vertu. Pour ces paroles :

Vous m'avez abandonnée dans les gémissements.

Elles signifient que l'absence du bien-aimé fait gémir l'âme continuellement. Comme elle n'aime que lui, elle ne trouve en aucune créature ni repos ni soulagement. On juge aisément par là, que celui qui n'a de l'amour que pour Dieu n'en a pour aucune chose créée et ne prend aucun plaisir qu'en Dieu. Saint Paul exprime très-bien ce gémissement : *Nous soupignons*, dit-il, *en notre cœur, après l'accomplissement de l'adoption des enfants de Dieu (Rom., VIII, 23)*. Ces continuel soupirs de l'âme naissent du sentiment qu'elle a de l'éloignement de son époux, lors principalement qu'elle a goûté les douceurs de quelque communication divine, et qu'elle sent ensuite l'amertume d'une aridité désolante et d'une affreuse solitude. C'est pourquoi elle ajoute :

Vous avez pris la fuite comme un cerf.

L'épouse sainte compare, dans les Cantiques, son époux divin à un chevreuil et à un jeune cerf (*Cant. II, 9*), à cause de leur vitesse à fuir et à se dérober de notre vue. De même le bien-aimé de l'âme, après l'avoir visitée par la douceur de ses grâces, se retire promptement et la plonge dans la douleur, comme elle le déclare.

Après m'avoir blessée.

N'étais-je pas assez affligée de votre absence, dit-elle, sans me percer avec violence de tous les traits de votre amour ? Pourquoi avez-vous augmenté les désirs que j'ai de vous posséder, et pourquoi fuyez-vous aussitôt comme un cerf, sans me permettre de jouir un moment de votre présence ? Mais, outre plusieurs visites différentes que Dieu fait à l'âme pour la blesser et pour la perfectionner en son amour, il a coutume d'exciter en son cœur les mouvements d'un amour dont il la transperce comme autant de flèches de feu. C'est ce qu'on appelle proprement des plaies d'amour. L'âme en parle ici, et elle en est tellement embrasée, qu'elle semble sortir d'elle-même et passer à un être tout nouveau, comme un phénix qui renaît de ses cendres. David a fait sans doute l'heureuse expérience de ce changement : *Parce que*, dit-il, *mon cœur s'est enflammé de votre amour, et que mes reins ont été changés, j'ai été réduit au néant, j'ai été humilié sans le savoir (Paul., LXXII, 21)*. Le prophète veut dire que ses affections charnelles, qu'il exprime par ses reins, ont été changées par l'amour en affections spirituelles, et que la véhémence de l'amour a tellement épuisé et vidé l'âme de toutes choses, qu'elle ne connaît plus que l'amour divin. Cependant ce changement fait beaucoup de peine à l'âme, et la jette dans de grandes perplexités, à cause de l'extrême désir qu'elle a de voir Dieu. Si bien que la rigueur de l'amour envers elle lui paraît intolérable, non pas à cause des blessures qu'il lui fait, puisqu'elles lui sont agréables, mais à cause des langueurs où il la laisse sans lui ravir cette vie mortelle, dont la perte lui ferait la conquête du ciel, où elle serait éternellement unie à son époux. Ainsi elle produit sa douleur en disant :

Après m'avoir blessée.

Cependant voici de quelle manière cette vive douleur se forme en son cœur : lorsque Dieu blesse l'âme des traits enflammés de son amour, l'âme aspire incontinent à la possession de son bien-aimé, dont elle a

senti le mouvement. Mais elle déplore aussitôt son éloignement, et s'abandonne aux gémissements et aux soupirs. Car ces visites-ci ne sont pas semblables à celles où Dieu réjouit l'âme, et la rassasie de plaisirs tranquilles et continuels. Il la visite alors, à dessein non pas de la guérir, mais de la couvrir de plaies; non pas pour la satisfaire, mais pour lui causer de nouvelles peines; parce qu'il veut augmenter ses connaissances, ses désirs et sa douleur. Comme ces nouvelles plaies d'amour la remplissent de contentement, elle mourrait volontiers mille fois, s'il était possible, pour obtenir la jouissance de son Dieu : c'est ce que le vers suivant exprime :

Je suis sortie après vous en criant, mais vous vous en étiez déjà allé.

Nul remède ne guérit les plaies de l'amour, si celui qui les a faites ne l'applique lui-même. C'est pourquoi l'âme sort; elle court après celui qui l'a blessée; elle crie à haute voix, tant la violence du feu qui la brûle est grande. Cette sortie de l'âme se prend en deux sens : ou pour sa sortie de toutes les créatures, en les méprisant et en y renonçant; ou pour sa sortie d'elle-même en s'oubliant; et c'est ce qu'elle fait lorsqu'elle conçoit une sainte haine d'elle-même et un ardent amour pour Dieu. Cet amour la met hors d'elle-même, la ravit en Dieu, lui fait dire mille fois : Seigneur, retirez-moi de ce monde; comme elle l'insinue par ses paroles : *Je suis sortie, et j'ai crié après vous; mais, mon divin époux, vous vous étiez déjà éloigné de moi; car, quand j'ai voulu jouir de votre présence je ne vous ai point trouvé. Je me suis dépouillée de toutes les choses créées, et je n'ai pu m'attacher à vous; l'amour me tient comme suspendue en l'air; je ne suis appuyée ni sur vous ni sur moi. L'épouse sacrée exprime la sortie de l'âme par le terme de lever : Je me lèverai, dit-elle, et j'irai par les rues et par les places de la ville pour chercher celui que mon cœur chérit; je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé (Cant. III, 2). C'est-à-dire, je m'élèverai des choses les plus basses aux plus hautes, de l'amour des créatures et de moi-même à l'amour de Dieu. Mais l'épouse ajoute que l'amour lui a fait de grandes blessures, parce qu'elle n'a pas rencontré son bien-aimé. Car celui qui brûle de l'amour de Dieu est fort affligé de son absence, d'autant que, s'étant donné tout à lui, il ne le possède pas comme il espérait : il s'est tout perdu soi-même pour Dieu, et Dieu ne lui donne pas la possession de lui-même pour récompense.*

Cette douleur est si excessive en ceux qui sont proches de la plus haute perfection, que si Dieu ne leur donnait du secours ils en mourraient. Ayant l'âme bien disposée à jouir de Dieu, ayant aussi goûté l'incomparable douceur de l'amour divin, il souffre au delà de ce qu'on peut imaginer, parce que Dieu leur fait voir, comme par de petites fentes, le souverain bien, et il ne leur en accorde pas la jouissance.

DEUXIEME CANTIQUE.

Pastores, los que fuerdes
 Alla por las majadas al otero,
 Si por ventura vierdes
 Aquel que yo mas quiero,
 Dezidle que adolezco, peno, y muero.

Pasteurs, autant que vous êtes qui irez
 Par les cabanes à la colline,
 Si par hasard vous voyez
 Celui que je chéris plus que tout le monde,
 Dites-lui que je languis, que je suis tourmentée, que je me meurs.

L'âme veut employer des médiateurs auprès de son bien-aimé pour lui faire connaître ses douleurs; car c'est le propre de ceux qui aiment,

d'user des moyens les plus commodes à leur communication mutuelle, lorsqu'ils ne peuvent s'entrevoir ni s'entretenir familièrement. C'est dans cette pensée que l'âme envoie à son Epoux ses désirs, ses ardeurs, ses soupirs, ses gémisséments, comme des messagers, pour lui déclarer les plus secrets sentiments de son cœur. Elle dit donc :

Pasteurs, autant que vous êtes qui irez.

Elle appelle pasteurs ses désirs, parce qu'ils repaissent l'âme de nourriture spirituelle. C'est aussi par leur moyen que Dieu se communique à elle, et ils sont nécessaires pour entretenir cette communication. Mais quand elle dit : *Autant que vous êtes qui irez*, elle signifie ceux-là seulement qui naissent d'un amour très-pur ; car ceux qui n'en viennent pas ne vont point à Dieu.

Par les cabanes à la colline.

L'âme entend par ses petites maisons, les chœurs des Anges, d'autant que les prières et les soupirs des hommes montent vers Dieu en passant par ces chœurs successivement. Elle donne le nom de montagne à Dieu, soit parce qu'il est élevé comme les montagnes, soit parce qu'on voit en lui et au-dessous de lui toutes les créatures, comme on voit de petites cabanes au pied des montagnes les plus hautes. Les anges lui offrent nos prières comme saint Raphaël offrit celles de Tobie : *Lors, lui dit-il, que vous priez Dieu avec larmes, et que vous enterriez les morts, je présentais votre oraison au Seigneur (Tob., XII, 12).*

On peut dire aussi que les pasteurs de l'âme sont ces esprits bienheureux, non-seulement parce qu'ils portent à Dieu nos désirs et nos demandes, mais encore parce qu'ils nous rapportent ses ordres. Ce qu'ils exécutent en nourrissant nos âmes, comme de bons pasteurs, des inspirations de Dieu les plus douces et de ses dons les plus éminents ; car la majesté divine se sert de leur ministère pour nous les donner. Ils nous protègent aussi, et nous défendent de la violence et des embûches du malin esprit.

Si par hasard vous voyez.

Comme si elle disait : Si mon bonheur veut que vous approchiez de lui, de telle sorte qu'il vous voie et qu'il vous écoute. Car, quoiqu'il sache tout jusqu'aux moindres pensées de l'âme, il semble néanmoins ne voir nos besoins et n'écouter nos vœux que quand il nous délivre de nos misères. Et pour cet effet il attend le temps convenable, comme il laissa passer quarante ans avant que de dégager les Israélites des chaînes de leurs tyrans : *J'ai vu, dit-il à Moïse, l'affliction que mon peuple souffre dans l'Egypte ; j'ai entendu ses cris, et je suis venu pour le retirer de sa captivité (Exod., III, 7, 8).* Et l'ange Gabriel dit à Zacharie : *Ne craignez pas, Zacharie, votre prière est exaucée (Luc., I, 13).* Car Dieu lui avait accordé l'enfant qu'il avait demandé depuis plusieurs années. Dieu donc ne manque jamais de nous donner son secours quand il nous est nécessaire : *Car il est notre aide en nos besoins, dit David, et il nous soulage en nos souffrances (Psal. IX, 10).*

C'est ce que l'âme prétend déclarer par ces termes : *Si vous le voyez par hasard.* C'est-à-dire, si le temps est arrivé où il daigne recevoir favorablement nos demandes et remplir nos espérances.

Dites-lui que je languis, que je suis tourmentée, que je me meurs.

L'âme représente ici trois maux considérables : sa maladie, sa douleur et sa mort. Car l'âme qui aime tendrement Dieu, souffre en son absence trois sortes de maladies selon ses trois puissances. Elle souffre selon l'entendement de grandes langueurs, car elle ne voit pas Dieu qui est la santé de l'entendement ; elle souffre selon la volonté des dou-

leurs sensibles, car elle est privée de Dieu qui est la joie et le soulagement de la volonté ; elle souffre selon la mémoire une mort cruelle, car en rappe-
lant dans l'esprit qu'elle est dépourvue de tous les biens de l'entende-
ment, qui sont la vue de Dieu, de tous les plaisirs de la volonté, qui sont
la jouissance de Dieu, et en se représentant qu'il se peut faire qu'elle
n'aura jamais ni cette vue, ni cette jouissance, ni ces consolations in-
finies ; en se souvenant, dis-je, de toutes ces disgrâces, elle reçoit les
traits et les coups d'une mort très-dure et très-amère. Jérémie exprime
admirablement ces misères spirituelles : *Souvenez-vous de ma pauvreté,
de l'absinthe et du fiel que j'ai bus* (Threnor., III, 19). La pauvreté re-
garde l'entendement, en qui doivent être proprement les richesses de la
sagesse de Dieu, lequel renferme, selon saint Paul, *tous les trésors de la
sagesse et de la science* (Coloss., II, 3). L'absinthe, qui est fort amère,
regarde la volonté, laquelle est pleine d'amertume lorsqu'elle est vide
de Dieu, selon cette expression de l'ange qui parlait à saint Jean dans
l'Apocalypse : *Prenez ce livre, lui dit-il, et le mangez, et vous le sentirez
amer dans votre estomac* (Apoc., X, 9). L'estomac signifie en cet endroit
la volonté. Le fiel regarde enfin la mémoire ; et c'est le symbole de la
mort de l'âme, suivant la pensée de Moïse quand il parle des réprou-
vés : *Ils boiront au lieu de vin, le fiel des dragons et le venin des aspics,
duquel on ne peut se guérir* (Deut., XXXII, 33). Cette mort n'est autre
chose que l'entière privation de Dieu.

L'âme représente ses incommodités à son bien-aimé, sans lui faire
aucune demande. Car celui qui aime avec autant de discrétion que d'ar-
deur, se contente de faire connaître sa pauvreté à son ami, et d'aban-
donner le reste à sa volonté. La très-sainte Mère de Dieu en usa ainsi
dans le festin des noces qui se firent à Cana en Galilée ; elle ne de-
manda pas ouvertement un miracle à son Fils, mais elle dit seulement
que ces pauvres gens n'avaient plus de vin (Joan., II, 3). Les sœurs de
Lazare gardèrent la même méthode ; elles envoyèrent dire à Notre-Sei-
gneur ce mot : *Celui que vous aimez est malade* (Joan., XI, 3).

Trois raisons obligent l'âme à se comporter de la sorte envers Dieu :
la première, il sait mieux que nous ce qui nous est expédient ; la se-
conde, la misère et la résignation de celui qui l'aime l'excitent plus
fortement à avoir pitié de lui ; la troisième, l'âme se garantit plus sûre-
ment de l'amour-propre, en proposant simplement ses besoins à Dieu,
qu'en le priant précisément de lui donner ce qu'elle désire. L'âme agit
de la même manière en cette rencontre. En ne faisant que déclarer ses
infirmités, elle dit autant que si elle s'exprimait en ces termes : Je suis
malade, il est ma santé ; dites-lui qu'il me guérisse. Je suis tourmentée,
il est ma consolation ; dites-lui qu'il me console. Je me meurs, il est
seul ma vie ; dites-lui qu'il me fasse vivre.

TROISIÈME CANTIQUE.

Buscando mis amores
Irè por essos montes y riberas
Ni cogerè las flores,
Ni temerè las fieras,
Y passarè los fuertes, y fronteras.

*En cherchant mes amours,
J'irai par ces montagnes et par ces rivages ;
Je ne cueillerai point de fleurs,
Je ne craindrai pas les bêtes sauvages,
Et je passerai par les forts et par les frontières.*

Il ne suffit pas à l'âme de prier, de désirer, de soupirer, d'employer,
des intercesseurs pour trouver son bien-aimé ; elle est résolue de le
chercher elle-même, et d'aller après lui par les vertus, par les bonnes

œuvres, par les mortifications, par la vie active et par la vie contemplative. Mais pour venir à bout de son dessein, elle rejettera tous les biens présents et tous les plaisirs du siècle. Elle se gardera aussi des efforts et des pièges du monde, de la chair et du démon, ses ennemis, de peur qu'ils ne retardent son chemin et ses recherches.

J'irai par ces montagnes.

Elle compare les vertus aux montagnes, tant à cause de leur hauteur, qu'à cause des peines et des travaux qu'il faut essayer pour y monter par les exercices de la vie contemplative. Elle entend par les rivages, les humiliations, les mortifications, le mépris de soi-même, toutes les fonctions de la vie active ; car ces deux vies sont nécessaires pour acquérir les vertus. Elle veut dire qu'elle remplira les devoirs de l'une et de l'autre vie, en s'élevant aux vertus les plus héroïques, et en s'abaissant aux actions les plus méprisables, puisque le chemin que doit tenir celui qui cherche Dieu, est de faire le bien en Dieu et d'étouffer le mal en soi-même. C'est pourquoi elle ajoute :

Je ne cueillerai point de fleurs.

Comme il faut avoir le cœur généreux, libre, dégagé de tout ce qui n'est pas Dieu ou de tout ce qui ne conduit pas à Dieu, l'âme doit posséder cette liberté et cette force. C'est par ces mouvements qu'elle ne cueillera aucune des fleurs qu'elle rencontrera en chemin, c'est-à-dire, qu'elle ne se procurera aucun plaisir. Il y a trois différences de satisfactions : les temporelles, les sensuelles, les spirituelles. Toutes également occupent le cœur, et font obstacle à l'avancement spirituel de l'âme. Elle promet à Dieu, pour cette raison, de ne cueillir aucune de ces fleurs, c'est-à-dire, de ne s'arrêter ni aux biens du monde, ni à la volupté de la chair, ni aux contentements de l'esprit, de peur qu'ils ne l'empêchent de se transporter en tous les lieux où son bien-aimé peut être. Elle suit en cette entreprise le conseil de David : *Si vous avez des richesses en abondance, dit-il, n'y mettez point votre amour (Psal. LXI, 12)*. Ce qu'on peut appliquer pareillement aux plaisirs sensuels ou spirituels ; car les plaisirs spirituels, lorsqu'on en nourrit l'esprit, sont opposés comme les autres au progrès qu'on doit faire en la vertu. Mais outre cela l'âme doit être courageuse et hardie pour ne rien craindre. C'est ce qu'elle dit en ces deux vers :

Je ne craindrai pas les bêtes sauvages,
Et je passerai par les forts et par les frontières.

Elle fait ici la peinture du monde par les bêtes sauvages, du démon par les forts, de la chair par les frontières d'une province. Le monde est une bête sauvage qui menace l'âme, quand elle veut aller à Dieu, de lui faire perdre la faveur des grands, l'amitié de ses amis, l'estime et la familiarité de ses proches. Il l'intimide par la difficulté insurmontable de renoncer éternellement aux délices du siècle. Il lui fait encore plus de peur par les médisances, par le mépris, par les railleries qui viendront fondre sur elle. Ces peines empêchent quelquefois certaines personnes, non-seulement de persévérer dans la piété, mais même de commencer à servir Dieu.

Mais il y en a de plus nobles et de plus fermes : les difficultés, les tentations, les souffrances, les autres peines les attaquent par la permission de Dieu, comme des bêtes farouches, mais elles passent par ces rudes épreuves comme l'or passe par le feu, suivant cette parole du Prophète : *Les justes endurent plusieurs afflictions (Psal. XXXIII, 20)*. Cependant l'âme qui aime ardemment son Epoux, et qui le préfère à toutes les choses créées, chantera sans rien appréhender, ces vers :

Je ne craindrai pas les bêtes sauvages,
Et je passerai par les forts et par les frontières.

Elle appelle forts les démons, ses ennemis, soit parce qu'ils s'efforcent avec une extrême violence de lui fermer l'entrée de ce chemin, soit parce que leurs artifices sont plus grands et leurs tentations plus fortes et plus difficiles à découvrir et à vaincre, que celles qui viennent du monde et de la chair; soit enfin parce qu'ils se joignent à ces deux derniers ennemis, et se fortifient de leurs secours pour faire une cruelle guerre à l'âme. Aussi le prophète-roi s'en plaint : *Hélas!* dit-il, *les forts ont cherché mon âme pour la perdre* (Psal. LIII, 5). Et Job décrivant leur force : *Il n'est point, dit-il, de puissance sur la terre, qui soit comparable à celui qui est fait pour n'avoir aucune crainte* (Job., XLI, 24). En effet, toute la puissance des hommes est moindre que la force du démon, et la seule puissance de Dieu peut la surmonter, comme ses seules lumières peuvent démêler ses tromperies.

C'est pourquoi l'âme ne saurait ni résister à ses efforts sans l'oraison, ni s'apercevoir de ses pièges et de ses finesses, sans l'humilité et la mortification. Si bien que saint Paul donne justement cet avis aux fidèles : *Armez-vous de toutes les armes de Dieu, afin que vous puissiez vous défendre contre les embûches du démon. Car nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang* (Ephes., VI, 11, 12). Le sang signifie le monde, et les armes de Dieu expriment l'oraison et la croix de Jésus-Christ, où l'humilité et la mortification paraissent davantage.

L'âme assure encore qu'elle passera par les frontières, c'est-à-dire, par les répugnances et les révoltes de la chair contre l'esprit, parce que, comme parle l'Apôtre, *la chair combat par ses désirs contre l'esprit*, et s'oppose à l'avancement spirituel de l'âme (Galat., V, 17). L'âme doit donc vaincre, par la force de l'esprit, toutes les oppositions, tous les appétits sensuels, toutes les inclinations naturelles. Car tandis que ces passions régneront, elles s'assujettiront tellement l'esprit, qu'il ne pourra jamais passer jusqu'à la véritable vie de l'âme, ni aux plaisirs solides de l'intérieur.

Nous ne prétendons pas néanmoins exclure la vie de la grâce; au contraire, nous la supposons : car personne ne peut sans elle s'élever à la perfection de la vie mystique, comme saint Paul l'insinue en ces termes : *Si vous mortifiez par l'esprit les actions de la chair, vous vivrez* (Rom., VIII, 13). L'âme dit donc dans ce cantique qu'elle ramassera toutes ses forces pour remporter la victoire sur ses ennemis, et pour chercher son divin Epoux, jusqu'à ce qu'elle le trouve.

QUATRIÈME CANTIQUÉ.

O bosques y espessuras,
Plantadas por la mano de mi amado,
O prado de verduras,
De flores esmaltado,
Dezid, si por vos otras ha pasado.

O forêts! ô épaisseurs!
Plantées par la main de mon bien-aimé;
O pré toujours vert!
Emaillé de fleurs,
Dites si mon amant a passé par vos campagnes.

L'exercice de la connaissance de soi-même est le commencement de la connaissance de Dieu. Pour entrer dans cette voie, il est nécessaire de mépriser les richesses et les voluptés du monde, et de surmonter les tentations du démon et les peines de la mortification. L'âme vient de dire qu'elle a eu assez de courage pour rompre tous ces obstacles. Elle dit maintenant qu'elle va commencer à s'élever par la contemplation des créatures, à la connaissance du Créateur, en considérant en elles

sa grandeur et son excellence. *Car la méditation des choses qui ont été faites dès la création du monde, dit saint Paul, rend visible ce qui est invisible en Dieu, sa puissance même et sa divinité (Rom., 1, 20).* L'âme parle donc en ce cantique aux créatures, et leur demande des nouvelles de son Epoux; c'est-à-dire, selon saint Augustin, que pour connaître son Dieu elle considère les éléments, les cieus, les intelligences célestes, toutes les choses corporelles et spirituelles.

O forêts! ô épaisseurs!

Par les forêts, elle représente les éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu. Comme les forêts sont composées d'une agréable variété d'arbres fort épais, de même les éléments sont remplis d'un grand nombre de diverses créatures. L'âme les appelle pour cette cause *épaisseurs* : en effet, il y a une multitude innombrable d'espèces et de différences d'animaux sur la terre, de poissons dans la mer, d'oiseaux dans l'air, et le feu contribue à leur donner la vie et à les conserver. Ainsi, chaque espèce d'animaux vit dans son élément; elle y est plantée comme dans une forêt; elle y prend naissance et s'y nourrit. Dieu les a disposés de la sorte lorsqu'il les a créés et qu'il a commandé à la terre de produire les animaux, à la mer et aux eaux de produire les poissons, et à l'air d'être la demeure ordinaire des oiseaux. L'âme, voyant toutes les choses de l'univers créées par le seul commandement de Dieu, dit aussitôt :

Qui êtes plantées par la main de mon bien-aimé.

Elle fait réflexion que c'est la main seule de son bien-aimé qui est l'ouvrière de tant de créatures si différentes et si excellentes; car quoiqu'il fasse beaucoup de choses par la main des anges, néanmoins il ne s'est servi que de sa main dans l'ouvrage de la création. Et c'est cette vue qui allume dans son cœur un admirable amour pour son Epoux. Elle ajoute :

O pré toujours vert!

Elle contemple le ciel comme un pré toujours vert; car les astres qu'il contient conserveront toujours leur beauté, comme une agréable verdure qui récréé les justes. L'Eglise même use du nom de verdure dans les prières qu'elle fait pour les fidèles, afin de donner quelque image sensible de la félicité céleste. *Nous prions Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, dit-elle, de vous mettre dans les agréables parterres toujours verts du paradis.* L'âme continue :

O pré toujours vert, émaillé de fleurs.

Elle exprime par ces fleurs les anges et les bienheureux dont ce saint lieu est orné, comme un vase précieux est embelli d'or et de pierreries.

Dites si mon amant a passé par vos campagnes.

Cette demande ne renferme que ce sens : Dites-moi quelles perfections le Créateur vous a données.

CINQUIEME CANTIQUE.

Mil gracias derramando
 Passò por estos sotos can presura,
 Y yendolos mirando
 Con sola su figura
 Vestidos los dexo de su hermosura.

*En répandant mille grâces
 Il a passé à la hâte par ces forêts,
 Et en les regardant
 De sa seule figure,
 Et les a laissés revêtus de sa beauté.*

Les créatures répondent en ce cantique aux interrogations de l'âme,

et leur réponse lui rend, dit saint Augustin, un témoignage invincible des perfections divines. On y rapporte brièvement que Dieu, qui est infiniment bon et infiniment grand, a tiré du néant en un moment toutes les créatures; qu'il leur a imprimé quelques vestiges de ses grandeurs; qu'il les a enrichies de ses dons et des qualités qui leur étaient nécessaires; qu'il les a réglées entre elles d'une manière admirable; qu'il a établi une dépendance inviolable les unes des autres, pour entretenir leur union mutuelle. Sa sagesse, qui est le Verbe éternel, a conduit ce grand ouvrage, et sa puissance l'a exécuté. Elle dit donc :

En répandant mille grâces.

Elle signifie, par ces *grâces*, le nombre presque infini des créatures; elle appelle ses bienfaits *grâces*, parce qu'il en a rempli et orné tout l'univers

Il a passé à la hâte par ces forêts.

Passer à la hâte par les forêts ne marque autre chose, à l'égard de Dieu, que la création des éléments. L'âme leur donne le nom de forêts, et dit que Dieu, en y passant ou en les créant, a répandu sur eux mille grâces, parce qu'il les a embellis de toutes les beautés des créatures. Il y a ajouté la vertu de produire, pour coopérer à leur production et à leur conservation. Elle assure que Dieu n'a fait que passer, d'autant que les choses créées ne sont que les traces de ses pieds, lesquelles nous découvrent sa grandeur, sa puissance, sa sagesse et ses autres perfections. Ce passage s'est fait avec beaucoup de vitesse, parce que les créatures ne sont qu'un très-petit ouvrage de Dieu, et qu'il les a produites en un instant et comme en passant. Les mystères de l'incarnation du Verbe, de la foi chrétienne, et les autres, sont ses plus grands et ses plus excellents ouvrages : il les a accomplis avec plus de soin et avec de plus évidentes marques de sa puissance.

Et en les regardant

De sa seule figure,

Il les a laissées revêtues de sa beauté.

Le Fils de Dieu est, selon le langage de saint Paul, *la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance* (Hebr., 1, 3). Dieu a regardé par son Fils toutes les choses qu'il a faites; il leur a donné par lui l'être, la nature, les qualités naturelles qui les rendent parfaites, comme Moïse le rapporte dans la Genèse : *Dieu vit toutes les créatures qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes et très-accomplies* (Genes., 1, 31).

Il leur a communiqué aussi par son Fils l'être surnaturel, lorsqu'il a gravé le caractère de son image dans l'homme, lequel il a élevé jusqu'à sa ressemblance; car toutes les créatures étant renfermées dans l'homme, partagent avec lui cet honneur. C'est pourquoi Jésus-Christ dit que, *lorsqu'il sera élevé de terre, il attirera toutes choses à lui* (Joan., XII, 32). De sorte que Dieu le Père a revêtu de gloire toutes les créatures dans le mystère de l'incarnation et de la résurrection de son Fils.

L'âme connaît aussi, dans le feu et dans les lumières de sa contemplation, l'abondance des richesses et des embellissements dont Dieu a favorisé les créatures, et elle voit clairement que tous ces biens coulent des trésors infinis et des beautés surnaturelles du Fils de Dieu. Elle sait encore que c'est en sa considération que *Dieu ouvre sa main*, comme parle le Prophète, *et qu'il verse ses bénédictions sur tous les animaux* (Psal. CXLIV, 16). L'âme ainsi blessée d'amour par les traits que la beauté infinie de son Epoux a imprimés sur les créatures, et consumée du désir d'en obtenir la vue et la jouissance, elle chante le cantique suivant.

SIXIEME CANTIQUE.

Ay qui en podra sanar me!
 Acaba de entregarte ya de vero,
 No quieras embiarme
 De oymas ya mensagero,
 Que no saben dezirme lo que quiero.
*Hélas ! qui me pourra guérir ?
 Ah ! donnez-vous véritablement tout à moi ;
 Ne m'envoyez plus
 D'ici en avant des messagers,
 Qui ne me peuvent dire ce que je souhaite.*

La connaissance que les créatures ont donnée à l'âme des perfections de Dieu, a augmenté son amour et la douleur qu'elle sent de son absence ; mais, comme elle est persuadée qu'elle ne peut trouver aucun remède à ses langueurs qu'en sa présence et qu'en sa vue, elle le prie instamment, en ce cantique, de les lui accorder. Et parce que la connaissance qu'elle tire des créatures ne la peut pas contenter, elle le conjure de se montrer lui-même à elle, et de la consumer de son amour. Elle s'écrie donc :

Hélas ! qui me pourra guérir ?
 Ah ! donnez-vous véritablement tout à moi.

Comme si elle disait : Dans toutes les voluptés du monde, dans tous les plaisirs des sens, dans toutes les douceurs de l'esprit, il n'y a rien qui puisse me guérir ni me satisfaire. C'est pourquoi je vous prie de vous donner tout à moi en vérité et sans nul déguisement. La raison de cette demande est, parce que l'âme qui est touchée d'un amour sincère et violent, ne peut recevoir aucune satisfaction que de la possession de Dieu. Les créatures ne la rassasient pas, au contraire, elles enflamment le désir qui la brûle de le voir tel qu'il est en lui-même. Si bien que toutes les connaissances que son bien-aimé lui donne, et toutes les communications qu'il lui fait, irritent plutôt sa faim spirituelle qu'elles ne l'apaisent. Ce sont des miettes de pain qu'on donne à un famélique, et qui ne font qu'aiguiser son appétit. Ne pouvant donc souffrir de si vils commerces des créatures, elle presse son Dieu de se donner tout à elle.

Ah ! donnez-vous véritablement tout à moi.

En effet, quelque grande connaissance que nous ayons de Dieu en cette vie, elle n'est après tout ni entière, ni parfaite ; elle n'est connaissance qu'en partie, elle est très-éloignée de toutes les grandeurs de son objet. L'âme ne pouvant s'arrêter aux faibles lumières qui l'éclairent sur ce sujet, demande une véritable connaissance de la nature divine ; et parlant à son Epoux : Ne m'envoyez plus, je vous prie, dit-elle, des messagers pour m'instruire de vos grandeurs : ne me donnez plus de ces connaissances et de ces sentiments qui ont si peu de rapport et de proportion avec votre essence et avec mes désirs. Vous savez, mon Epoux, que vos messagers aigrissent davantage ma douleur, parce que je ne soupire qu'après votre présence et votre possession. Ils ne font que renouveler mes plaies, et que me faire comprendre que vous tarderez longtemps à venir. Il est vrai que ces légères connaissances me consolent autrefois ; mais présentement la violence de mon amour m'emporte plus loin : vous pouvez seul l'arrêter ; donnez-vous tout à moi ; ne vous communiquez plus par de faibles écoulements, ne vous montrez plus par des ouvertures fort étroites, faites-vous voir à découvert et sans voile ; ne vous servez plus des créatures ; donnez-vous immédiatement vous-mêmes sans milieu. Car il semble quelquefois que dans les saintes visites que vous me faites, vous vouliez m'enrichir du précieux trésor de votre possession ; mais lorsque je me réfléchis en moi-même,

je me trouve vide parce que vous vous cachez aussitôt : donnez-vous tout de bon à moi, afin que je vous possède tout entier, et que vous n'agissiez plus à l'avenir avec moi par vos messagers,

Qui ne peuvent me dire ce que je souhaite.

Je désire de vous posséder tout entier ; mais ils ne sauraient me dire tout ce que vous êtes en vous-même. Nulle créature sur la terre ou dans le ciel ne peut me donner la connaissance que je souhaite avoir de votre essence et de vos perfections. Venez donc vous-même, ou attirez-moi vers vous, pour me remplir de vos véritables lumières.

SEPTIEME CANTIQUE.

Y todos quantos vagan
De tunc van mil gracias referiendo
Y todas mas me llagan,
Y dexame muriendo
Un no se que, que
Queda balbuciendo.

*Et tous autant qu'ils sont qui s'appliquent à vous connaître,
Me parlent de mille grâces qui viennent de vous ;
Mais alors ils me blessent davantage,
Et me laissent toute mourante ;
Ils disent je ne sais quoi en bégayant,
Mais ils ne s'expliquent pas clairement.*

L'âme a dit, dans le cantique précédent, qu'elle était blessée et languissante de l'amour de son Epoux, à cause de la connaissance que les créatures qui sont privées de raison lui en ont donnée. Elle dit en celui-ci qu'elle a reçu de plus profondes plaies d'amour, à cause des lumières plus sublimes dont les anges et les hommes l'ont éclairée. Elle ajoute qu'elle meurt d'amour, à cause de l'immensité admirable de Dieu, laquelle elle commence à entrevoir, quoiqu'elle ne la découvre pas tout entière. Elle exprime cette grandeur infinie par ce mot, *je ne sais quoi*, parce qu'on ne peut l'expliquer.

Le premier coup de l'amour est une légère blessure, parce que les créatures qui sont les moindres ouvrages de Dieu la lui ont faite : l'Epouse l'appelle dans les cantiques une langueur : *Je vous conjure, filles de Jérusalem, de dire à mon bien-aimé, si vous le trouvez, que je suis toute languissante d'amour* (Cant., V, 8).

Le second effet de l'amour est une plaie plus profonde et de plus longue durée. L'incarnation du Verbe, les mystères de la foi, toutes les œuvres surnaturelles de Dieu en sont la cause, parce qu'elles nous prouvent plus fortement l'amour de Dieu pour les hommes, et nous excitent davantage à l'aimer. L'Epoux sacré en parle de cette sorte : *Un seul regard de vos yeux, mon Epouse, et un seul cheveu de votre cou m'ont fait une profonde plaie dans le cœur* (Cant. IV, 9). L'œil signifie en cet endroit la créance de l'incarnation du Verbe, et le cheveu représente l'amour que ce mystère doit allumer en nos cœurs.

La troisième maladie causée par l'amour est une espèce de mort ; car l'âme vit en mourant jusqu'à ce que, toute percée des traits de l'amour, elle soit transformée en amour, pour ne vivre que d'amour. Cette mort d'amour arrive à l'âme par le moyen d'une connaissance de Dieu très-élevée ; et c'est là ce *je ne sais quoi*, que les créatures ne disent qu'en bégayant. Ce mouvement qui touche si fort la volonté n'est ni long ni continu ; car s'il ne se disposait pas promptement, sa violence séparerait bientôt l'âme de son corps. Ainsi, la grandeur de son amour la fait mourir ; et en vérité elle meurt de ce qu'elle ne meurt pas effectivement par les efforts de l'amour. On l'appelle un amour impatient, tel qu'était celui de Rachel, qui était si transportée du désir d'avoir une postérité,

qu'elle disait à Jacob : *Donnez-moi des enfants, ou je mourrai* (*Genes.*, XXX, 1). Et Job : *Qui me fera, disait-il, cette grâce ; que celui qui a commencé achève de me mettre en cendres* (*Job*, VI, 8, 9)?

L'âme publie en ce cantique, que les créatures raisonnables lui ont fait cette plaie profonde, et lui ont causé cette mort. Elle marque la plaie, quand elle dit qu'on lui a découvert mille perfections de son bien-aimé dans les mystères de la religion chrétienne. Elle exprime la mort, lorsqu'elle ajoute que le sentiment et la connaissance de la divinité, et toutes les choses qu'on lui en dit, ne sont que des bégaiements. Elle continue donc de cette manière :

Et tous autant qu'ils sont qui s'appliquent à vous connaître.

Elle parle des anges et des hommes, qui seuls entre les créatures s'appliquent à Dieu ; les uns dans le ciel, les autres sur la terre ; les premiers en le voyant et en le possédant, les derniers en l'aimant et en le désirant. Et comme l'âme connaît plus distinctement Dieu par les créatures raisonnables que par les autres, soit parce qu'elles sont plus nobles, soit parce que les anges l'enseignent intérieurement par leurs inspirations, et les hommes l'instruisent extérieurement par les vérités de l'Écriture, elle dit à Dieu :

Ils me parlent de mille grâces qui viennent de vous.

Ils me rapportent mille choses merveilleuses de la grâce et de la miséricorde que vous avez fait paraître dans l'incarnation et dans la foi ; ils ne cessent de m'en instruire, car plus ils en disent, plus ils en ont à dire.

Mais ils me blessent davantage.

Car tout ce que les anges m'inspirent, et tout ce que les hommes m'apprennent, m'attire davantage à votre amour, et me fait des plaies plus profondes.

Ils me laissent toute mourante ;
Ils disent je ne sais quoi en bégayant,
Mais ils ne l'expliquent pas clairement.

Ce qu'elle nomme *je ne sais quoi*, est cette grandeur infinie de Dieu dont elle connaît déjà quelque chose ; mais il en reste infiniment plus à connaître, et ce qui reste est absolument ineffable : de sorte, dit-elle, que je ne sais pas bien ce qui reste ; mais j'en sais assez pour être blessée de votre amour, et pour en mourir. En effet, Dieu élève quelquefois les âmes les plus avancées en la vertu à des lumières si sublimes, que toute sa grandeur et toute sa majesté leur paraît comme à découvert. Mais en même temps elles sont convaincues qu'il en reste infiniment plus à découvrir. Et cette connaissance même qu'elles ont de leur ignorance est si élevée, que c'est un grand don de l'obtenir de sa divine bonté. Car comme dans le ciel les bienheureux qui voient Dieu plus clairement, connaissent aussi plus distinctement qu'il en reste plus à connaître ; de même sur la terre les âmes les plus pénétrées de la connaissance des perfections de Dieu, connaissent mieux que les moins éclairées qu'il y a une infinité de grandeurs à comprendre en sa nature et en son essence.

Je crois bien que ceux qui n'auront pas l'expérience de ces choses, ne les concevront pas facilement ; cela est réservé aux âmes qui les ont expérimentées en elles-mêmes. Cependant comme les créatures ne peuvent expliquer nettement à l'âme ce qu'elle désire en ce sujet, elle se plaint de leur bégaiement, et s'adresse dans le cantique qui suit, à sa propre vie, et lui parle de la sorte.

HUITIÈME CANTIQUE.

Mas como perseveras,
O vida, no viviendo donde vives,
Y haziendo porque mueras,
Las flechas que recibes,
De lo que del amado en ti concibes?

Mais comment subsistez-vous,
O vie, ne vivant pas où vous vivez,
Puisque les traits qui vous viennent des choses que vous connaissez en votre
[bien-aimé, vous donnent la mort ?

L'épouse souffrant de continuelles défaillances, et ne pouvant néanmoins mourir pour posséder l'objet de son amour, se plaint de la longueur de sa vie mortelle qui retarde la jouissance de sa vie spirituelle. C'est pourquoi elle exagère beaucoup ses douleurs, et elle parle à sa propre vie de cette manière : O vie ! comment pouvez-vous demeurer si longtemps en ce corps, puisque vous m'êtes plutôt une mort et une privation de cette véritable vie, dont je jouirais par la transformation de moi-même en l'amour ? Encore un coup, comment pouvez-vous subsister, puisque je reçois des plaies mortelles de l'amour de mon bien-aimé ?

Mais comment subsistez-vous,
O vie, ne vivant pas où vous vivez ?

Pour entendre ces deux vers, il faut se souvenir que l'âme vit plus dans l'objet de son amour que dans son propre corps. Car elle ne reçoit pas sa vie du corps, mais le corps la reçoit d'elle. Au contraire, elle vit dans l'objet qu'elle aime, parce que son amour la transporte toute en lui. Toutefois elle a encore une vie naturelle en Dieu, comme l'Apôtre nous l'enseigne : *Car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, et que nous avons l'être* (Act., XVII, 28).

Or comme l'âme voit que la vie du corps la prive de sa vie naturelle en Dieu, et de sa vie spirituelle en l'amour de son Epoux, elle fait de grandes plaintes de sa demeure sur la terre ; elle gémit d'être combattue par deux adversaires opposés l'un à l'autre ; elle demande à son âme comment elle peut vivre, en ne vivant pas là où elle vit par les mouvements de son amour.

Puisque les traits qui vous viennent des choses que vous connaissez en votre bien-aimé, vous donnent la mort.

Puisque vous persistez, dit-elle à son âme, dans le corps où vous n'avez pas votre véritable vie, comment vous y attachez-vous encore, vu que les traits et les coups de l'amour qui vous blesse le cœur mortellement, suffisent pour vous donner la mort. Elle ajoute :

Que ces traits viennent des choses qu'elle connaît en son bien-aimé !

La connaissance que vous avez de sa beauté, de sa grandeur, de sa sagesse, de toutes ses perfections, est capable de vous faire mourir en vous enflammant d'amour.

NEUVIÈME CANTIQUE.

Porque pues has llagado
Aqueste coraçon no le sanaste?
Y pues me le has rabado,
Porque assi le dexaste,
Y no tomas el robó que robaste?

Pourquoi donc avez-vous blessé ce cœur,
Et pourquoi ne l'avez-vous pas guéri ?
Et puisque vous l'avez dérobé,
Pourquoi l'avez-vous laissé ?
Pourquoi ne prenez-vous pas la proie que vous avez faite ?

L'épouse, redoublant les plaintes que sa douleur lui inspire, parle une seconde fois à son époux. Car l'amour dont son âme est enflam-

mée, est impatient et ne se donne nul repos. Il propose avec inquiétude tous ses désirs, jusqu'à ce qu'il trouve quelques remèdes à ses peines. Mais parce qu'elle est blessée, qu'elle est seule, qu'elle n'a ni médicament ni médecin, que c'est son bien-aimé qui l'a blessée, elle lui demande pourquoi il ne guérit pas son cœur par sa présence, comme il l'a blessé par la connaissance et l'amour de ses grandeurs; pourquoi il n'emporte pas son cœur pour se l'unir à lui-même par une parfaite transformation d'amour, comme il l'a déjà dérobé en le gagnant par les charmes de son amour, et en lui ôtant le pouvoir de disposer de soi-même?

Pourquoi donc avez-vous blessé ce cœur,
Et pourquoi ne l'avez-vous pas guéri?

L'épouse ne se plaint pas de ses blessures; car plus celui qui aime a des plaies, plus il est content. Mais elle fait ses plaintes de ce que lui ayant blessé le cœur, il ne le guérit pas en le privant de cette vie, parce que les plaies de l'amour sont si agréables, que la seule mort est capable de satisfaire le cœur. Puisque vous êtes la cause de mes blessures par les flèches de l'amour, pourquoi n'êtes-vous pas l'auteur de ma guérison par la mort que l'amour me procurera? Car mon cœur, que votre absence remplit de mille douleurs, sera comblé de mille plaisirs que votre présence lui fera goûter dans la gloire.

Et puisque vous l'avez dérobé,
Pourquoi l'avez-vous laissé?

Dérober, c'est ôter la possession d'une chose à son maître légitime, et en usurper injustement la jouissance. L'âme se plaint de ce que son bien-aimé n'agit pas tout à fait de la sorte avec elle. Car il est vrai qu'il lui a dérobé le cœur en la dépouillant de sa possession; mais il ne prend pas ce cœur pour lui-même, comme le voleur emporte son larcin. Il le laisse, il l'abandonne, il ne lui ravit pas la vie comme l'âme le souhaite. Ce cœur est bien hors de l'âme, parce qu'il est tout dans l'objet de son amour; mais l'âme voudrait avoir perdu cette vie mortelle, pour ne vivre que d'une vie d'amour en Dieu.

Néanmoins l'avantage qu'elle tire du transport de son cœur en son bien-aimé, c'est qu'elle aime Dieu purement, puisque son cœur n'est plus à elle, mais il est tout à lui. Elle peut être aussi très-certaine qu'elle aime Dieu, puisque c'est Dieu qui tient son cœur attaché à lui, et éloigné de tout autre objet. Elle peut enfin juger par-là si l'époux lui a dérobé le cœur; car si cela est, elle sentira les agitations de son amour, qui la porte sans cesse à chercher son bien-aimé. La raison est, parce que le cœur de l'homme est tellement fait, qu'il ne peut être tranquille sans avoir la jouissance de quelque objet. Lorsqu'il en aime quelqu'un et qu'il ne le possède pas, il ne se possède pas aussi lui-même, et il est toujours inquiet, jusqu'à ce qu'il possède ce qu'il désire. Il est alors semblable à un vase qui attend qu'on le remplisse, à un famélique qui cherche de quoi manger, à un malade qui soupire après la santé, à un homme qui est suspendu en l'air et qui n'a rien pour s'appuyer. Voilà l'état du cœur de celui qui aime Dieu ardemment; et comme l'âme en a une expérience sensible, elle dit à son époux: Pourquoi avez-vous laissé mon cœur ainsi vide, pressé de faim, dépourvu de toutes choses, couvert de blessures, languissant d'amour, suspendu en l'air et sans appui?

Pourquoi ne prenez-vous pas la proie que vous avez faite.

Afin que vous le remplissiez, que vous le rassasiiez, que vous le teniez auprès de vous, que vous le guérissiez, qu'il demeure en vous, et qu'il y trouve son repos. Celui qui aime ne peut s'empêcher de souhaiter la récompense de son amour, qui l'engage à servir son bien-aimé. Mais cette récompense n'est autre chose que l'accroissement de son

amour jusqu'à sa dernière perfection. Il ne veut point aussi d'autre salaire qu'un amour réciproque, puisque l'amour seul est le solide prix de l'amour. Le saint homme Job nous donne une juste idée de cette récompense : *Comme l'esclave brûlé des ardeurs du soleil désire l'ombre, et comme le mercenaire attend la fin de son ouvrage, de même les mois m'ont paru vides, les nuits m'ont été très-laborieuses, et je les ai comptées les unes après les autres. Lorsque je vais dormir, je dis : hélas ! quand me lèverai-je ? Et lorsque le jour est venu, j'attends le soir avec impatience, et je suis accablé jusqu'à la nuit de chagrins et de douleurs* (Job., VII, 2, 3, 4). C'est ainsi que l'âme souhaite la fin de son travail pour mériter la possession de son bien-aimé, et la consommation de son amour pour trouver dans le sein de Dieu du rafraîchissement et du repos.

Mais il est nécessaire de remarquer que Job a dit que le mercenaire n'attend pas la fin de son travail, mais la fin de son ouvrage. De même l'ouvrage de l'âme qui aime, est de s'appliquer continuellement à l'exercice de l'amour. Elle en attend la fin qui n'est autre chose que la perfection de son amour. Mais elle travaille et elle est en peine comme Job, jusqu'à ce que Dieu ait donné à son amour son achèvement. Les mois lui paraissent vides, les nuits lui sont fâcheuses, jusqu'à ce que Dieu ait contenté son amour par la possession parfaite de lui-même. C'est la seule chose que l'âme désire, et qu'elle attend de son époux.

DIXIEME CANTIQUE.

Apaga mis enojos,
Pues que ninguno hasta à de bazellos,
Y veante te mis ojos,
Pues leres humbre dellos,
Y solo para ti quiero tenellos.

*Éteignez mes ennuis
Que personne que vous ne peut adoucir ;
Que mes yeux vous voient,
Puisque vous êtes leur lumière ;
Je ne désire les avoir que pour vous.*

L'âme continue de prier son bien-aimé de mettre fin à ses ennuis, puisqu'aucun autre que lui ne le saurait faire. Mais elle lui demande en même temps la faveur de le voir, parce qu'il est seul la lumière de ses yeux, lesquels elle ne veut occuper qu'à le regarder, sans les jeter sur d'autres objets. Elle lui dit donc :

Éteignez mes ennuis.

Tout ce qui ne s'accommode pas à l'objet que le cœur aime, fatigue l'amant, le tourmente, l'afflige, l'ennuie, parce que ses vœux et ses désirs ne sont pas accomplis. L'âme appelle tout cela chagrins et fâcheries, que rien ne peut adoucir que la possession de son bien-aimé. Ensuite elle le conjure de les éteindre par les douceurs de sa présence, et de lui donner quelque rafraîchissement, comme l'eau froide rafraîchit un homme échauffé. C'est pourquoi elle se sert du mot d'*éteindre*, pour montrer que le feu de l'amour la brûle.

Que personne que vous ne peut adoucir.

Afin que l'âme persuade plus efficacement à son époux d'écouter sa prière, elle ajoute qu'il est seul capable de la satisfaire et d'étouffer ses ennuis. Aussi Dieu la voyant dénuée de tout autre aide, est toujours prêt à lui donner du secours, à dissiper sa tristesse, et à la consoler d'une manière fort tendre. De là vient que l'âme ne pouvant se contenter que de Dieu, n'est pas en état de subsister sans recevoir quelques-unes de ses visites.

Et que mes yeux vous voient.

C'est-à-dire, je désire de vous voir de mes propres yeux face à face.

Puisque vous êtes leur lumière.

Dieu est la lumière surnaturelle des yeux de l'âme, qui serait toujours dans les ténèbres sans elle. Mais l'âme l'appelle encore, par la force de son amour, la manière de ses yeux, comme les amants appellent leur lumière les personnes qu'ils aiment, afin de marquer plus vivement leur amour. C'est la même chose que si elle disait : Puisque je n'ai les yeux éclairés d'aucune lumière qui vienne de la nature ou de l'amour, *il faut qu'ils vous voient* ; car vous êtes en toute façon leur lumière.

Je ne désire les avoir que pour vous

Pour s'attirer davantage l'amour de son bien-aimé, elle lui déclare sans déguisement, qu'elle ne veut conserver ses yeux que pour le voir. Car comme Dieu prive justement de sa lumière surnaturelle une âme qui attache les yeux de son cœur à quelque objet hors de Dieu, de même il la donne avec justice à l'âme qui ferme les yeux à toutes les créatures pour ne les ouvrir qu'au Créateur.

ONZIEME CANTIQUE.

Descubre tu presencia,
Y mateme tu vista y hermosura;
Mira que la dolencia
De amor no bien se cura,
Sino con la presencia y la figura.

Faites voir votre présence,

Et que votre vue et votre beauté me fassent mourir :

Considérez que la maladie d'amour ne se guérit bien que par la présence et [par la figure.]

L'âme prie Dieu de lui montrer sa beauté, c'est-à-dire, son essence, dont la vue puisse la priver de la vie, en rompant les liens qui la tiennent attachée à son corps. Car tandis qu'elle sera ainsi enchaînée, elle ne pourra ni le voir ni en jouir comme elle désire. Pour obtenir cette grâce, elle lui expose les langueurs et les inquiétudes de son cœur qu'elle souffre constamment pour l'amour de lui, et à qui la seule vision bienheureuse de son essence peut remédier.

Faites voir votre présence.

Dieu peut être présent à l'âme en trois manières différentes. La première présence est essentielle. Il est de cette sorte non-seulement dans les justes, mais aussi dans les pécheurs et dans toutes les créatures ; et c'est par cette présence qu'il leur donne l'être et la vie ; tellement que s'il cessait d'être ainsi présent, elles tomberaient dans le néant. L'âme en jouit continuellement comme le reste des choses créées.

La seconde présence est spirituelle. Elle dépend de la grâce sanctifiante, puisque c'est par elle que Dieu demeure avec plaisir dans l'âme. Mais elle n'est pas commune à tous les hommes. Ceux qui sont souillés de péchés mortels en sont privés.

La troisième est l'ouvrage de l'amour spirituel. Dieu la donne à plusieurs âmes pour les remplir de ses consolations les plus sensibles. Mais de quelle manière qu'il soit présent, il ne se fait pas voir tel qu'il est ; ce privilège n'est pas de cette vie. C'est pourquoi on peut expliquer ce vers de chacune de ces présences.

Faites voir votre présence.

Mais parce qu'il est constant que Dieu est toujours présent de la première façon, l'âme le prie de lui faire voir sa présence, soit naturelle, soit spirituelle, soit affectueuse, de telle sorte néanmoins qu'elle

puisse le voir en son essence et en sa beauté ; afin que comme il lui donne l'être naturel par sa présence essentielle, et comme il la sanctifie par sa présence spirituelle, de même il la glorifie dans le Ciel par sa présence glorieuse.

Cependant l'âme, toute ardente d'amour, demande sa présence amoureuse dont elle a joui autrefois, et qui était si excellente et si relevée au-dessus de la nature, que l'âme y entrevoyait un bien immense d'où sortaient de faibles rayons de la beauté divine, lesquels rejaillissaient sur elle. L'effet que cette présence faisait en elle, consistait à lui inspirer de si violents désirs de ce bien caché, qu'elle en tombait en défaillance. Ce qui s'accorde avec ces sentiments du Prophète : *Mon âme désire si ardemment les tabernacles éternels du Seigneur, qu'elle en sèche, qu'elle en pâme* (Psal. LXXXIII, 1). Aussi ce bien souverain l'attire plus puissamment que le centre de chaque chose ne l'attire à soi par sa vertu secrète et invincible. Elle dit donc :

Faites voir votre présence.

Il arriva la même chose à Moïse ; ne pouvant soutenir l'éclat des rayons de Dieu, il le pria de le favoriser de sa vue. *Si j'ai mérité quelque grâce auprès de vous*, dit-il, *je vous prie, Seigneur, de me montrer votre face, afin que je vous connaisse*. Mais Dieu lui répondit : *Qu'il ne pouvait voir sa face, parce que personne ne peut voir Dieu en cette vie* (Exod., XXXIII, 13, 20). Comme s'il lui eût dit : La beauté de ma face est si grande, le plaisir de me voir est si sensible, que votre âme pendant qu'elle est en ce monde, est incapable de les supporter. L'Épouse, persuadée de cette vérité, souhaite mourir de la sorte ; c'est pourquoi elle ajoute :

Que votre vue et votre beauté me fassent mourir.

La vue de Dieu pourrait ôter la vie à l'homme, en lui découvrant un bien qui est si grand que le corps ne serait pas assez fort pour retenir l'âme en sa prison. Mille morts les plus cruelles lui paraîtraient douces, puisque c'est le chemin qui la conduirait à la jouissance de son Dieu. C'est dans l'ardent désir de le posséder qu'elle dit :

Que votre vue et votre beauté me fassent mourir.

Elle ne parlerait pas de la sorte si elle ne savait bien que la mort est une condition nécessaire pour arriver à la vision de Dieu. *Car nous ne désirons pas d'être dépouillés*, dit saint Paul, *mais d'être revêtus, afin que la vie consume ce qu'il y a de mortel en nous* (II Cor., V, 4). Nous ne voulons pas être dépouillés du corps, mais revêtus de la gloire et être avec Jésus-Christ dans le ciel, comme le souhaitait l'Apôtre (Philip., I, 23).

On demandera peut-être pourquoi les Israélites craignaient de voir Dieu de peur qu'ils ne mourussent et pourquoi l'âme désire mourir pour le voir ? On répond que les âmes des Israélites étaient renfermées après la mort dans les limbes et ne jouissaient pas de la vision béatifique. C'était donc un bien de vivre longtemps et d'acquiescer de plus grands mérites. D'ailleurs ils n'aimaient pas Dieu assez ardemment pour souhaiter sa présence et ils le craignaient assez pour la fuir. Mais dans la loi de grâce les âmes justes soupirent après la mort, parce qu'elles peuvent être aussitôt transportées dans le sein de Dieu et dans le séjour de la gloire. Que si elles n'étaient pas tout-à-fait certaines d'être reçues incessamment dans le ciel, elles chériraient néanmoins la mort qui viendrait de la main de leur Époux ; car l'amour qu'elles sentent pour lui leur fait agréer tout ce qu'il leur envoie, soit bien, soit mal, soit peines, soit consolations. Car elles n'appréhendent rien, *d'autant*, dit saint Jean, *qu'il n'y a point de crainte dans l'amour, mais le parfait amour bannit la crainte* (I Joan., IV, 18). A une âme qui a de l'amour,

la mort ne peut être amère, elle y trouve de la douceur; ni fâcheuse et pénible, elle y voit la fin de ses chagrins et de ses souffrances. Au contraire, sa mémoire lui est si chère et si agréable qu'elle l'attend avec plus d'impatience que les rois n'attendent la possession de leurs royaumes. L'Écclésiastique s'écriait dans cette pensée: *O mort, ton jugement est bon; ta décision est favorable à l'homme pauvre et incommode* (Eccli., XLI, 3). Que si la mort est bonne à celui qui est dépourvu de biens de fortune, quoiqu'au lieu de l'enrichir elle le dépouille du peu même qu'on lui donne pour vivre; combien est-elle utile à l'âme qui, non contente de la mesure de son amour en cherche l'augmentation et l'attend avec impatience du dernier arrêt de la mort? Elle n'appréhende donc pas de dire: *Que votre vue, mon Dieu, que votre beauté me fassent promptement mourir*. Elle n'ignore pas qu'au moment qu'elle verrait cette beauté elle en serait toute ravie, elle serait toute changée en elle, elle serait belle comme elle, ou plutôt elle serait cette beauté même pleine d'attraits et de charmes infinis. Pour cette raison *la mort des saints est*, selon le langage de David, *précieuse devant les yeux du Seigneur* (Psal. CXIII, 16), puisqu'ils sont participants de ses grandeurs. C'est pourquoi l'âme méprise la vie présente et elle est toute désolée de ne se pouvoir affranchir de son esclavage. Dans cette douleur elle dit à son Epoux:

Considérez que la maladie d'amour ne se guérit bien que par la présence et par la figure.

Les médecins nous délivrent communément de nos infirmités par des remèdes qui leur sont contraires; la maladie de l'amour en exige de conformes à sa nature. Car comme l'amour de Dieu est la véritable santé de l'âme, elle ne sera guérie et saine parfaitement, que lorsque son amour sera venu à son dernière période. En effet, comme il y a plusieurs degrés en son amour, il y en a plusieurs en sa santé. Celle-ci est ou plus faible ou plus forte, ou très-parfaite, quand celui-là est plus faible, ou plus fort ou très-parfait. Mais parce qu'il n'est très-parfait que quand il transforme l'âme en Dieu et la rend semblable au Verbe son Epoux, qui est la splendeur de la gloire et de la figure de la substance de Dieu (Hebr., I, 3), l'âme désire d'être conforme à cette figure et elle ajoute:

Considérez que la maladie d'amour ne se guérit bien que par la présence et par la figure.

L'amour imparfait se peut très-bien appeler maladie. Car comme le malade est faible pour travailler, de même l'âme qui n'a qu'un amour languissant, n'a aussi que de la langueur dans l'exercice des vertus héroïques.

Remarque pour le cantique suivant.

L'âme désire en cet état d'aller à Dieu avec autant de véhémence que la pierre qui est en l'air retombe vers son centre. Elle sent bien qu'elle est semblable à une cire molle qui n'a reçu que légèrement la figure du cachet qu'on lui applique et qui demande une impression plus parfaite. Elle sait qu'elle n'est que l'ébauchement d'un portrait qui attend ses derniers traits de la main du peintre. Elle est si éclairée des lumières de la foi qu'elle distingue les différentes vues de la grandeur de Dieu. Que fera-t-elle donc, que d'avoir recours à la même foi qui couvre les beautés de son bien-aimé et qui lui donne des gages de son amour.

DOUZIÈME CANTIQUE.

O cristalina fuente,
Si en esos tus semblantes plateados,
Formas de repente los ojos deseados
Que tengo en mis en trannas dibujados.

*O fontaine cristalline,
Si dans vos surfaces argentées
Vous formiez promptement les yeux que je désire,
Et que j'ai ébauchés dans les entrailles.*

Comme l'âme n'a pu trouver dans les créatures aucun moyen efficace pour voir Dieu distinctement, elle adresse sa parole à la foi pour en tirer une plus claire connaissance de son Epoux et pour arriver à l'union divine; car c'est principalement la foi qui nous y conduit. Le prophète Osée l'insinue par ces paroles : *Je vous épouserai en la foi* (Osée, II, 20). Elle lui dit donc : O foi de Jésus-Christ mon époux, plutôt au ciel que vous me déclarassiez clairement les vérités de mon bien-aimé que vous ne m'avez révélées qu'obscurément ! Je voudrais bien que vous changeassiez vos ténèbres en lumière et vos obscurités en la claire vue de la gloire de mon Dieu.

O fontaine cristalline !

Elle appelle la foi cristalline pour deux raisons : la première, parce qu'elle lui fait voir au travers de ses voiles transparents le Sauveur des hommes; la seconde, elle a les propriétés du cristal : elle est pure, nette d'erreurs, vide d'images naturelles, forte dans les vérités divines. L'âme lui donne aussi le nom de fontaine; c'est d'elle, surtout quand elle est vive, que les biens spirituels coulent dans l'âme comme des eaux salutaires. Aussi Notre-Seigneur la nomme une fontaine. *L'eau, dit-il à la Samaritaine, que je lui donnerai, deviendra en lui une fontaine qui rejaillira jusque dans la vie éternelle* (Joan., IV, 14). Car cette eau signifiait le Saint-Esprit, que devaient recevoir ceux qui croiraient en Jésus-Christ.

Si dans vos surfaces argentées,

L'âme compare les articles de foi avec la face ou l'image d'un homme couvert d'argent. Car la foi ressemble à l'argent dans les propositions qu'elle nous fait pour les croire, et les vérités qu'elle nous enseigne sont semblables à l'or. Ce qui signifie que les choses que nous croyons maintenant et qui sont cachées sous le voile de la foi, seront découvertes en l'autre vie; nous les verrons sans milieu et nous en aurons une pleine jouissance. Le prophète royal exprime cette claire vision en termes mystérieux et sublimes. *Si vous dormez entre les termes de deux héritages, vous serez semblables à une colombe qui a les plumes argentées et dorées* (Psal. LXVII, 14). C'est-à-dire, si vous fermez les yeux de l'esprit aux choses, tant du ciel que de la terre, vous vous attacherez à la foi seule, dont les vérités sont couvertes d'argent, parce qu'elles sont obscures et cachées sous les ombres. Mais lorsque la claire vue de Dieu aura dissipé les ténèbres de la foi, les vérités divines éclateront à nos yeux comme de l'or brillant et nous posséderons visiblement celui que nous ne possédions qu'obscurément en ce monde. L'âme continue de dire à la foi :

Si vous formiez promptement les yeux que je désire.

L'âme entend ici par les yeux les vérités divines que la foi nous propose encore voilées et obscures, et elle la prie de les lui montrer sans voile et sans ténèbres, claires et évidentes telles que l'âme les désire. Ces vérités sont des yeux à son égard, parce que c'est par elles, comme par des yeux que son bien-aimé la regarde et lui fait espérer sa présence. L'âme dit ensuite :

Que j'ai ébauchés dans les entrailles.

L'âme a ces vérités gravées en elle-même, savoir, dans l'entendement qui les a reçues par infusion surnaturelle dans la volonté; comme elle ne les connaît pas parfaitement, elle dit que ces vérités n'y sont qu'ébauchées. Car comme le crayon d'un tableau n'est pas une pein-

ture finie, de même la connaissance que la foi nous donne n'est pas parfaite. C'est pourquoi les vérités qui nous sont découvertes par la foi ont quelque chose de semblable aux premiers traits d'une image. Mais dans le ciel elles se trouveront en l'âme comme des figures achevées, suivant cette doctrine de l'Apôtre : *Quand la perfection sera venue, alors ce qui est imparfait cessera* (I Cor., XIII, 10) ; c'est-à-dire, la connaissance que nous avons maintenant par la foi sera parfaite.

Outre cela, il y a dans l'âme un autre ébauchement d'amour ; car l'image du bien-aimé est imprimée dans la volonté si vivement, qu'on peut dire que l'amante vit dans son bien-aimé et que le bien-aimé vit dans son amante. On peut même assurer que l'amour les change tellement l'un en l'autre, qu'un seul semble être les deux et que les deux ne semblent être qu'un, parce que dans l'union et la transformation que l'amour opère, ils se transportent l'un à l'autre la possession et le domaine l'un de l'autre. Saint Paul en avait l'expérience lorsqu'il disait : *Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi* (Galat., II, 20). A la vérité il vivait lui-même, mais il vivait de la vie de Jésus-Christ, c'est-à-dire, d'une vie plus divine qu'humaine ; de sorte que sa vie et la vie du Sauveur n'étaient qu'une même vie par l'union de l'amour. Cette vie n'aura néanmoins sa perfection que dans le ciel, où les bienheureux, transformés en Dieu, vivront de la vie de Dieu et non de leur seule propre vie.

Après tout, lorsque l'âme peut obtenir en ce monde cette transformation d'amour, elle est extrêmement heureuse et donne beaucoup de joie à son Epoux. Car l'Epoux désirant d'être dans l'âme de son Epouse comme l'ébauche d'une figure, il lui dit : *Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras* (Cant. VIII, 6). Le cœur signifie l'âme où son Epoux demeure comme le cachet de la foi ; le bras représente la volonté forte et généreuse où il réside comme le sceau de l'amour.

TREIZIEME CANTIQUE.

Apartalos amado,
Que voy de buelo.
Buelete paloma,
Que es ciervo vulnerado
Por el otero assoma, y al ayre de tu buelo fresco tuma.

*Détournez vos yeux, mon bien-aimé,
Parce que je m'envole.
Revenez, ma colombe ;
Car le cerf qui est blessé paraît sur le haut de la colline,
Et le vent de votre vol la rafraîchit.*

Les ardents désirs et l'amour embrasé de l'âme lui ayant attiré les bienfaits de son époux, elle est si vivement frappée des rayons qui lui font voir les grandeurs de Dieu, qu'elle en perd l'usage des sens, et qu'elle souffre de grandes extases. La faiblesse de la nature ne pouvant les supporter sans épuisement et sans horreur, l'âme dit en ce cantique :

Détournez vos yeux, mon bien-aimé.

Ils me font sortir de moi-même, par la haute contemplation qui surpasse les forces de la nature. L'épouse croyant que son âme, suivant ses désirs, avait quitté son corps par ses extases, prie son Epoux d'arrêter le cours de ses communications extraordinaires. Comme elle n'en peut soutenir le poids en cette vie, elle souhaite d'être délivrée de son corps pour recevoir ces faveurs sans obstacle. Mais

L'Époux l'empêche aussitôt de former ces désirs et de sentir ces ravissements, en lui répondant :

Revenez, ma colombe.

Car les biens que je répands maintenant sur vous avec profusion ne sont pas des biens de la gloire que vous désirez. Mais étant blessée d'amour comme vous êtes, revenez à moi que vous cherchez. Je suis blessé aussi d'amour pour vous, et je commence de me montrer à vous par l'éminente contemplation, qui est la source des plaisirs que je prends en votre âme. L'épouse lui réplique donc :

Détournez vos yeux, mon bien-aimé.

Car la nature est si misérable tandis que nous vivons sur la terre, qu'elle ne peut recevoir sans danger de mort les plus sublimes connaissances de Dieu, quoique la meilleure et la plus agréable vie de l'âme consiste en ces écoulements divins. C'est pourquoi l'épouse s'écrie dans ce sacré commerce :

Détournez vos yeux, mon bien-aimé.

Parce que ces extases lui causent de si cruelles douleurs qu'il lui semble qu'on lui disloque les os, et qu'elle perdrait la vie si Dieu ne la secourait. Aussi est-il véritable que l'âme croit qu'elle va se séparer de son corps. La raison est, parce que le corps n'est pas capable de recevoir ses dons célestes, d'autant que l'esprit est élevé jusqu'à la communication de l'Esprit divin qui vient dans l'âme, de sorte qu'il doit quitter en quelque façon le corps; et, conséquemment, le corps et l'âme doivent souffrir extrêmement à cause de leur union naturelle, qui semble être rompue par ces ravissements surnaturels.

Mais quoique l'épouse dise par les mouvements d'une crainte naturelle, néanmoins elle ne voudrait pas que Dieu cessât en effet de faire ces grandes impressions en son âme; au contraire, s'il fallait endurer de plus grands tourments, l'esprit en serait content, afin de l'élever davantage au-dessus de la nature, et de jouir plus facilement de l'Esprit de Dieu. Mais parce que la faiblesse du corps n'est pas propre à recevoir ses dons, l'âme désire que ces communications cessent, parce, dit-elle, qu'elles me font sortir de mon corps :

Car je m'envole.

Comme si elle disait plus clairement : Ne me faites pas ces communications tandis que je suis en mon corps, parce qu'elles m'en font sortir; mais faites-les quand je serai délivrée de mon corps, afin que je les reçoive sans obstacle. Pour comprendre mieux ce vol de l'âme, il est nécessaire de savoir que l'âme ne sort pas réellement du corps, mais qu'elle semble seulement l'abandonner, puisqu'elle ne sent plus les actions qu'elle y fait, comme saint Paul le dit de soi-même : Je sus ravi jusqu'au troisième ciel, soit en mon corps, soit hors de mon corps, je ne le sais pas (II Cor., XII, 2). C'est pourquoi le corps est insensible dans ces extases, quoiqu'il souffre beaucoup; ce qui ne lui arrive pas dans les pâmoisons naturelles : il en revient lorsqu'on lui fait sentir de la douleur. Cependant on remarquera que ceux-là seulement qui ne sont pas encore consommés en la haute perfection, tombent dans ces ravissements douloureux. Ceux qui sont parvenus à un état plus divin ne souffrent que des extases tranquilles, douces, délicieuses; et ils en sont délivrés lorsqu'ils sont tout à fait unis à Dieu par un amour consommé.

Ce serait ici le lieu de parler de ces différentes extases; mais comme je n'ai dessein que d'expliquer ces cantiques, je laisse ce travail à quelque autre qui s'en acquittera mieux que moi; joint que notre bienheureuse mère Thérèse de Jésus a écrit admirablement de ces matières; et j'espère de la bonté divine que ses ouvrages seront imprimés et don-

nés au public en peu de temps. Pour ce qui est de ce que dit l'âme de son vol, il faut l'entendre du transport de son esprit en Dieu; mais son époux la rappelle aussitôt en lui disant :

Revenez, ma colombe.

L'âme abandonnait volontiers son corps, persuadé que sa vie allait finir, et qu'elle verrait éternellement son époux à découvert et avec toutes les joies des bienheureux. Mais il réprime ces efforts par ces paroles : *Revenez, ma colombe*; c'est-à-dire, que vous avez les qualités d'une colombe, dans le vol sublime et prompt de la contemplation, dans les flammes de votre amour, et dans la simplicité de vos desseins et de vos actions; revenez de ce haut vol par lequel vous prétendez arriver à me posséder véritablement et sans partage. Le temps n'en est pas encore venu; contentez-vous de la connaissance que je vous donne dans ces premiers ravissements, quoiqu'ils soient d'un ordre inférieur à ce que vous demandez.

Par le cerf qui est blessé.

L'époux divin se compare à un cerf qui cherche de l'eau fraîche, lorsqu'il est blessé, ou qui flatte sa biche et adoucit sa douleur lorsqu'elle a reçu quelque plaie et qu'elle brame; de même lorsque l'Époux sacré voit son épouse blessée de son amour, lorsqu'il l'entend soupirer, blessé lui-même d'amour, il la soulage de toutes les manières les plus efficaces: car c'est le propre des amants de ressentir les peines l'un de l'autre. Revenez à moi, lui dit-il, je descends des plus hautes montagnes pour m'approcher de vous; hâtez-vous de venir.

Il paraît sur le haut de la colline

C'est-à-dire, il se montre par la hauteur de la contemplation où l'âme est élevée en ce vol; car la contemplation est un lieu éminent d'où Dieu commence à paraître à l'âme, sans se faire voir néanmoins parfaitement en cette vie.

Et le vent de votre vol le rafraîchit.

Le vol de l'âme signifie son extase; le vent doux exprime l'amour que ce vol allume dans l'âme. L'Époux dit bien à propos que cet amour est un doux vent, parce que le Saint-Esprit, qui est l'amour même, est comparé au vent dans les divines Écritures, d'autant qu'il procède du Père et du Fils par spiration.

Il faut remarquer que l'Époux dit qu'il est allé, non pas au vol de l'épouse, mais à l'air du vol; parce que Dieu se communique à l'âme, non par la connaissance qui est représentée par le vol, mais par l'amour qui vient de la connaissance. Car, comme l'amour est l'union du Père et du Fils, de même il est l'union de Dieu et de l'âme. En effet, la connaissance des plus hauts mystères de Dieu est inutile à l'âme sans la charité, selon la doctrine de l'Apôtre, *parce que*, dit-il, *la charité est le lien de perfection* (I Cor., XIII, 1, etc.; Coloss., III, 14). C'est donc cette charité de l'âme qui attire l'Époux, et qui le fait courir avec vitesse pour boire à la fontaine que cet amour lui ouvre, comme les eaux attirent le cerf pour s'y rafraîchir; c'est pourquoi il ajoute :

Le vent de votre vol le rafraîchit.

Car, comme un vent agréable réjouit et rafraîchit celui que la chaleur incommode, de même le doux vent du saint amour de l'épouse donne de la satisfaction et du soulagement à son Époux, qui est brûlé de ses flammes sacrées; il augmente même son amour pour elle à proportion qu'elle a de l'amour pour lui. C'est pourquoi le véritable amant doit faire croître sans cesse son amour, et pratiquer pour cet

effet ce que saint Paul écrit de la charité : *Elle est patiente, dit-il, elle est douce; elle n'est point envieuse, ni dissimulée, ni superbe; elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point son intérêt, elle ne se met point en colère; elle ne soupçonne point le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice; mais elle se plaît dans la vérité, elle tolère tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout* (1 Cor., XIII, 4, 5, 6, 7).

QUATORZIÈME ET QUINZIÈME CANTIQUES.

Mi amado, las montanas,
Los valles solitarios nemorosos,
Las insulas estranas,
Sos rios sonorosos
Et sivo de los ayres amorosos.

*Mon bien-aimé est comme les montagnes,
Comme les vallées solitaires et pleines de bois,
Comme les îles étrangères,
Comme les fleuves qui coulent avec bruit
Comme le souffle des doux zéphirs.*

La noche sossegada,
En par de los leuantes del aurora,
La musica callada,
La soledad sonora,
La cena que recrea, y enamora.

*Il est comme une nuit tranquille
Qui approche de l'aurore naissante;
Comme une musique sans bruit,
Comme une solitude harmonieuse,
Comme un souper qui récréé et qui attire l'amour.*

Avant que de commencer l'explication de ces deux cantiques et des suivants, il est bon de savoir que ce vol spirituel, dont nous venons de parler, met l'âme dans un état où Dieu lui communique des vertus et des connaissances extraordinaires. Elle ne sent plus les inquiétudes d'un amour mal satisfait; elle goûte les douceurs d'un amour content et paisible. C'est là encore où Dieu donne aux âmes toutes sortes de biens spirituels : aux unes plus, aux autres moins; à quelques-unes d'une façon, à quelques autres d'une autre manière.

Je dis maintenant que l'âme volant, pour ainsi parler, sur les eaux des soins empressés de l'amour, comme la colombe volait sur les eaux du déluge, et ne trouvant pas où se reposer, Dieu, son père, lui a tendu la main, par sa bonté et par sa miséricorde, et l'a reçue dans l'arche, je veux dire dans le sein de sa charité.

Mais il est nécessaire de considérer que, comme il y avait dans l'arche de Noé un grand nombre de loges et une grande quantité de vivres, de même on trouve dans le sein de Dieu plusieurs demeures et plusieurs dons surnaturels qui servent de nourriture à l'âme, et qu'elle goûte avec des consolations admirables. Surtout elle est nourrie d'un amour parfait, que la jouissance de Dieu fortifie continuellement. Cependant, quoiqu'elle reçoive avec une abondance inexplicable toutes les faveurs dont elle est capable, néanmoins elle ne voit pas Dieu dans son essence. Or, elle expose en ces cantiques tous ces bienfaits.

Mon bien-aimé est comme les montagnes.

C'est-à-dire, mon bien-aimé est comme les montagnes, haut, grand, beau, agréable, couvert de fleurs odoriférantes et de fruits très-savoureux.

Comme les vallées solitaires et pleines de bois.

Il a quelque chose de semblable aux vallées qui sont tranquilles, agréables, fraîches, ombragées, pleines de fontaines d'eau douce, d'arbres fruitiers, et d'oiseaux qui chantent perpétuellement. La solitude

et le silence y règnent, et donnent du soulagement et du repos à ceux qui les habitent.

Comme les îles étrangères.

Les îles étrangères sont environnées de mer, éloignées du commerce des hommes, fertiles en animaux et en plantes inconnues au peuple ; agréables à ceux qui les voient, et dignes d'admiration, tant il y a de choses rares. L'âme compare Dieu à une île étrangère ; il est environné de tous côtés des grandeurs de sa majesté, inaccessible à la faiblesse des hommes, fécond en biens infinis, délicieux à ceux qui le connaissent, admirable en ses desseins et en ses œuvres, d'une excellence si impénétrable, que ni les hommes, ni les anges ne peuvent la comprendre ; ils découvriront même de nouvelles perfections pendant toute l'éternité ; c'est pourquoi il leur paraîtra toujours étranger et inconnu. L'épouse passe à une quatrième comparaison :

Comme les fleuves qui coulent avec bruit.

Les fleuves rapides et débordés ont trois propriétés principales : ils inondent tout ce qu'ils rencontrent en leur course ; ils remplissent les lieux bas où ils passent ; le bruit qu'ils font surpasse le bruit qu'on entend ordinairement dans les campagnes. L'âme trouve les mêmes qualités en son bien-aimé, et, pour cette raison, elle les compare aux grands fleuves. En effet, elle est tellement inondée du torrent des grâces divines et des faveurs du Saint-Esprit, qu'il lui semble que tous les fleuves du monde vont fondre sur elle, sur ses passions et sur ses actions. Toutefois, la violence de ces fleuves ne la tourmente pas : ce sont des fleuves de paix : *Je ferai couler sur elle*, dit-il, par le prophète Isaïe, *un fleuve de paix et un torrent de gloire* (Isa., LXVI, 12), pour combler l'âme de tranquillité et d'honneur. L'âme connaît aussi, par sa propre expérience, que cette eau divine remplit le fond de son humilité et le vide de ses passions, suivant ces paroles de saint Luc : *Il a comblé de biens ceux qui étaient pressés de la faim* (Luc., I, 53). Enfin, elle entend sa voix spirituelle, mais voix qui surpasse toutes les autres voix (Joan., XII, 28, 29). Pour donner quelque idée de sa force, je dis que la voix ou le bruit de ces fleuves sacrés signifie que l'âme est si pleine des grâces de Dieu, et armée d'une puissance si grande, qu'elle se persuade que c'est, non le bruit des rivières débordées, mais le fracas des tonnerres les plus violents. C'est néanmoins une voix spirituelle qui ne fait pas un son matériel et fâcheux, mais qui porte dans l'âme la grandeur, la force, les délices et la puissance (Cant., II, 14). Pour cette cause, le Saint-Esprit descendit sur les apôtres avec un bruit éclatant, afin qu'il marquât extérieurement les effets qu'il venait de produire en leurs âmes. Saint Jean rapporte aussi que tandis que Notre-Seigneur parlait aux Juifs qui le persécutaient, il vint une voix du ciel pour fortifier intérieurement sa très-sainte humanité, et que le peuple qui avait entendu cette voix, disait que c'était un coup de tonnerre ; les autres disaient que c'était un ange qui lui avait parlé.

On apprend de là que la voix spirituelle et intérieure est l'effet de la voix extérieure, puisque l'une frappe les oreilles, et que l'autre passe jusqu'au cœur. Mais quoiqu'elle soit d'une vertu infinie, elle s'accommode à la portée de chaque personne pour lui inspirer la force, le courage, le plaisir divin qui peuvent contribuer à son bonheur. Dans cette vue, l'épouse priaît son Epoux de lui faire entendre sa voix, parce qu'elle est pleine de douceur et d'agrément.

Comme le souffle des doux zéphirs.

L'âme propose ici deux choses : *les vents et leur souffle*. Ces vents aimables expriment les vertus et les grâces de son bien-aimé, lesquel-

les, par le moyen de l'union de l'Époux, passent jusqu'à l'âme, et lui sont communiquées par la connaissance affectueuse qu'elle a de lui. Le souffle marque la sublime et douce connaissance de Dieu, laquelle éclaire l'entendement et fait glisser dans le cœur le plus grand plaisir que l'âme puisse recevoir.

Comme le vent fait deux choses, qu'il touche le corps et qu'il fait du bruit, de même la communication de l'Époux produit deux effets : elle touche la volonté d'un plaisir très-doux, elle verse dans l'entendement une connaissance très-claire. Mais alors l'entendement reçoit cette connaissance d'une manière passive, sans opérer de lui-même naturellement.

C'est, selon ses principes, que quelques théologiens estiment que notre père saint Elie a vu clairement Dieu dans le souffle de ce petit vent qu'il sentit à l'entrée de la caverne où il était, sur le mont Oreb. Ce souffle, qui flatte doucement l'oreille, représente encore la révélation que Dieu fait à l'âme des vérités divines, sans y employer les sens. C'est pourquoi saint Paul assure qu'il a reçu par l'ouïe les admirables connaissances dont il écrit aux Corinthiens. *J'ai entendu*, dit-il, *des paroles ineffables que les hommes ne sauraient exprimer* (III Reg., XIX, 12, 13). Quelques-uns conjecturent de là qu'il a vu l'essence divine comme notre saint patriarche Elie.

Véritablement comme *la foi*, selon le même apôtre, *vient de l'ouïe*, de même on connaît Dieu présentement par l'ouïe spirituelle, parce que cette connaissance entre dans l'âme par l'ouïe (Rom., X, 17). Le prophète Job nous le fait comprendre par cette expression : *Mon Dieu*, dit-il, *je vous ai entendu de mon oreille, et mon œil vous voit maintenant* (Job., XLII, 5). Ce qui signifie qu'entendre de l'oreille de l'âme, c'est voir de l'œil de l'entendement. Passons au quinzième cantique

Comme la nuit tranquille.

Lorsque l'âme prend son sommeil spirituel dans le sein de Dieu, elle jouit d'un repos fort tranquille, et elle reçoit en même temps une connaissance de Dieu très-profonde, mais très-obscur ; c'est pourquoi elle compare son bien-aimé à une nuit calme et paisible

Qui approche de l'aurore naissante.

Elle dit encore que cette nuit est, non pas une nuit obscure, mais une nuit où l'aurore commence à paraître ; parce que l'âme possède cette paix dans la lumière qui lui découvre Dieu de telle sorte que l'entendement est élevé, avec une admirable douceur, à la connaissance du Créateur. L'Épouse appelle cette lumière *l'aurore qui se lève*, c'est-à-dire le crépuscule du matin ; car l'esprit tranquille sort des ténèbres de son intelligence naturelle, et entre dans la lumière surnaturelle de la connaissance de Dieu, non pas tout à fait claire, mais un peu mêlée d'obscurité, comme est la nuit dont les ténèbres commencent à se dissiper aux approches de l'aurore. On peut dire que l'entendement est alors semblable à un homme qui voit la lumière en s'éveillant. Le Prophète semble parler de cette connaissance quand il dit : *J'ai veillé, et je suis devenu semblable à un passereau qui demeure seul sur le toit d'une maison* (Psal. CI, 8) ; comme s'il disait qu'il s'est élevé au-dessus des créatures, demeurant seul dans une sublime contemplation. En cet état, comme ce petit oiseau se tient d'ordinaire dans les lieux les plus hauts, comme il tourne le bec vers le vent, comme il est communément seul, comme il se plaît à chanter, comme il n'a point de plumes d'une couleur particulière, de même l'âme demeure dans la plus haute contemplation, tourne ses affections vers Dieu, se sépare des créatures, chante avec plaisir les louanges de son Époux, ne reçoit les couleurs particu-

lières d'aucune chose, c'est-à-dire qu'elle n'a rien de sensible, parce qu'elle est tout abîmée dans la contemplation de Dieu.

Comme une musique sans bruit.

L'âme voit, dans cette divine lumière, les effets admirables de la sagesse de Dieu, lequel a disposé les créatures de telle sorte, qu'elles se rapportent toutes à lui, et que chacune d'elles chante les grandeurs de son Créateur. Ce concert harmonieux paraît à l'âme mille fois plus doux que les concerts du monde les plus agréables. Elle l'appelle *une musique sans bruit*, parce que c'est une connaissance paisible où elle goûte la douceur de la musique et le repos du silence. Mais pour donner un nouveau jour à sa pensée, elle compare encore son Epoux à une *solitude harmonieuse*.

Comme une solitude harmonieuse.

Ce qui signifie presque la même chose; car, quoique cette musique ne se fasse pas entendre aux sens et aux puissances matérielles de l'âme, néanmoins c'est une solitude qui fait du bruit à ses puissances spirituelles. En effet, comme ces puissances sont vides des images et des représentations matérielles des objets extérieurs, elles laissent à l'âme la facilité d'entendre cette voix spirituelle qui chante les perfections de Dieu, et que saint Jean entendit autrefois, *comme un son de musiciens qui jouaient de la harpe* (Apoc., XIV, 2). Cette voix est spirituelle; c'est l'esprit qui l'entend, c'est la connaissance qu'il a des louanges de Dieu, que les bienheureux chantent continuellement avec une harmonie charmante. Et comme chacun d'eux chante selon la mesure des dons qu'il a reçus de son Créateur, de même l'âme remarque dans chaque créature un langage particulier qui exprime les grandeurs de Dieu; et ainsi toutes ensemble chantent mélodieusement ses louanges. Et parce que l'âme se nourrit de ces délices sacrées, elle ajoute :

Comme un souper qui récréé et qui attire l'amour.

Les grands repas récréent les amants, ils les rassasient, et ils augmentent leur amour. L'Epoux sacré fait en l'âme ces trois effets; le symbole de la vision béatifique de Dieu, parce que c'est la fin de tous les travaux des hommes, et le repos éternel des âmes bienheureuses. L'Epouse trouve à proportion dans la connaissance et dans la possession de son bien-aimé pendant cette vie, la fin de ses peines et le repos qu'elle cherchait; elle est rassasiée de ses délices, et consumée des flammes de son amour.

SEIZIEME CANTIQUE.

Nuestro lecho florido,
De cuevas de leones enlaçado;
En purpura tenido,
De paz edificado,
Con mil escudos de oro coronado.

*Notre lit est couvert de fleurs,
Entrelacé de covernes de lions,
Teint de pourpre,
Fait sur la paix,
Couronné de mille boucliers d'or.*

L'Epouse récite, en ce cantique, les riches dons et les éminentes vertus dont elle est ornée dans son union avec son Epoux divin. Elle dit qu'elle n'est en quelque façon qu'une même chose avec lui, et qu'elle est toute ardente de charité, toute remplie de paix, et toute pénétrée de Dieu autant qu'il est possible en ce monde.

Notre lit est couvert de fleurs.

Ce lit tout semé de fleurs ne signifie autre chose que le cœur et l'a-

mour de l'Époux divin à qui l'Épouse est unie. Les vertus, les grâces et les autres dons qu'elle y puise, sont les fleurs qui ornent ce lit et qui parfument l'âme de leurs odeurs. L'Épouse sainte use de cette expression dans les Cantiques : *Notre lit, dit-elle, est plein de fleurs (Cant., I, 15)*. Elle dit *notre lit*, parce que les mêmes vertus, le même amour et les mêmes plaisirs lui sont communs avec son divin Époux ; puisque, comme il parle lui-même dans les Proverbes, *son plaisir est d'être avec les hommes (Prov., VIII, 31)*. Ce lit est parsemé de fleurs, parce que les vertus de l'âme sont parfaites en cet état, et fleurissent dans les bonnes œuvres. Mais de plus, ce lit est une retraite fort assurée ; c'est pourquoi elle ajoute :

Entrelacé de cavernes de lions.

Elle veut dire que les vertus qu'elle possède ont quelque chose de semblable à la caverne d'un lion. Car, comme les bêtes, craignant la colère et la force de cet animal, n'osent en approcher, de même le monde, la chair, le démon, les passions, les autres ennemis de l'âme, n'osent approcher de ces vertus à cause de la puissance du divin Époux qui a établi là sa demeure. Car le démon tremble à la vue d'une âme parfaite que Dieu occupe sans discontinuation. Le monde, la chair, les passions, les vices n'y peuvent entrer, parce qu'ayant renoncé à toutes ces choses, elle leur a fermé l'entrée, et n'est plus possédée que de son Époux qui la défend de leurs attaques.

Ce sont les grands avantages que l'Épouse décrit dans les cantiques sacrés, et qu'elle désire de tout son cœur. *Qui me fera, dit-elle, cette grâce, mon frère, que je vous trouve dehors lorsque vous sucez les mamelles de ma mère, que je vous donne un saint baiser, et que personne après cela ne me méprise (Cant., VIII, 1)* ? Ce saint baiser est l'union dont nous parlons, et qui fait, par la vertu de l'amour, quelque espèce d'égalité entre Dieu et l'âme, laquelle veut pour cette cause posséder son Époux comme frère, afin de signifier cette égalité. Elle désire qu'il suce les mamelles de sa mère, c'est-à-dire, qu'il consume et détruit les passions et les défauts qu'elle a reçus d'Eve, sa mère ; elle souhaite de le trouver dehors, c'est-à-dire, de s'unir à lui sans attachement à aucune créature ; elle est persuadée qu'en cet état personne ne la méprisera, c'est-à-dire, que ni le monde, ni la chair, ni le démon ne lui feront point de peine.

Alors l'âme vivra dans une profonde paix et dans de perpétuelles délices. Alors ses vertus porteront en tout temps des fleurs et des fruits, et rempliront le monde de l'odeur de mille bons exemples. Alors elle sera revêtue de cette pourpre qui figure la charité consommée. C'est pourquoi elle dit :

Il est teint de pourpre.

En effet, la pourpre est, selon les oracles divins, la marque de la charité. Ce lit est de couleur de pourpre, parce que toutes les vertus et tous les dons de l'âme sont fondés sur la charité de son Roi céleste, et ne pourraient sans elle se conserver. Toutes ces vertus ensemble, et chacune d'elles en particulier, enflamment sans cesse l'âme de l'amour de Dieu, et l'excitent à faire tout le bien qu'elle peut, et à concevoir à chaque moment un nouvel amour pour son bien-aimé. Mais outre cela, ce lit est fondé et élevé sur la paix.

Il est fait sur la paix.

Cette expression signifie que l'âme en cet état est paisible, douce et forte, parce que les vertus qu'elle possède lui communiquent la paix, la douceur et la force. De plus, ce lit est couronné de mille boucliers d'or :

Il est couronné de mille boucliers d'or

Ces mêmes vertus et ces mêmes faveurs de Dieu sont autant de boucliers qui couvrent l'âme contre les attaques de ses ennemis, et dont l'or, qui en est la matière, exprime la valeur et l'éminence sur toutes les richesses de la terre. L'Épouse représente cette protection sous cette figure : *Soixante des plus forts d'Israël environnent le lit de Salomon, armés de leurs épées, pour repousser ceux dont on a lieu de craindre les insultes pendant la nuit (Cant. V, 7).*

DIX-SEPTIÈME CANTIQUE

Azaga de tu huella,
Las juvenes discurren al camino,
Al toque de centella,
Al adobado vino,
Emissiones de balsamo divino.

Après vos vestiges,
Les jeunes filles courent au chemin,
Au toucher d'une étincelle,
Au vin mixtionné,
Aux odeurs d'un baume divin.

L'Épouse publie les louanges de son Epoux divin, à cause de trois bienfaits qu'il accorde aux âmes dévotes, pour les confirmer en son amour, et qu'elle a reçus elle-même en son état. Le premier est une douceur si puissante, qu'elle les fait marcher promptement à la plus haute perfection. Le second est une certaine visite, ou un certain mouvement d'amour qui allume subitement un nouveau feu d'amour en leur cœur. Le troisième est une abondante charité, qui les enivre de telle sorte, qu'elles ne soupirent qu'après leur bien-aimé. C'est dans ces transports que l'âme dit :

Après vos vestiges.

Les vestiges de Dieu ne sont autre chose en cet endroit, que la connaissance de ses grandeurs, et la douceur qu'il donne à l'âme lorsqu'elle le cherche, afin qu'elle puisse le connaître. Ainsi elle le suit à l'odeur de ses parfums et à la lueur de sa lumière.

Les jeunes filles courent au chemin.

C'est-à-dire, les âmes dévotes qui ont pris les forces de la jeunesse à la vue des vestiges que les douceurs divines ont imprimés en leur cœur. Ensuite elles courent de tous côtés pour entrer par les exercices spirituels en la perfection, qui est le chemin de la vie éternelle; et elles ne cessent d'avancer qu'elles ne rencontrent l'Époux dans l'union de l'amour divin. Elles ont beaucoup de facilité à faire ce chemin, et elles se sentent attirées si fortement, que nulle créature n'est capable de les arrêter. L'Épouse, persuadée de ce bonheur, prie dans les cantiques son Epoux de lui accorder cette grâce : *Attirez-moi après vous, dit-elle, nous courrons à l'odeur de vos parfums. C'est pour cela que les âmes saintes et innocentes ont conçu un très-ardent amour pour vous (Cant. I, 2, 3).* Comme si elle disait: Elles vous demandent la même faveur que moi. David reconnaissait aussi que ce don céleste l'avait aidé à garder la loi divine. *Lors, dit-il, que vous m'avez dilaté le cœur par l'infusion de vos douceurs, j'ai couru la voie de vos commandements (Psal. CXVIII, 32).*

Au toucher d'une étincelle,
Au vin mixtionné,
Aux odeurs d'un baume divin.

L'Épouse représente ici les visites que Dieu fait aux âmes, pour les porter aux exercices intérieurs de la volonté. Elle les appelle le toucher d'une étincelle, et les délices d'un vin mixtionné. L'agréable odeur

qui s'exhale du baume signifie ces exercices. Ce toucher d'étincelle n'est autre chose qu'un mouvement très-délicat, par lequel Dieu touche l'âme lors même qu'elle n'y pense pas, afin d'allumer le feu de l'amour divin en son cœur de telle sorte, que l'âme semble être toute consumée. Alors la volonté est tout d'un coup pénétrée des douceurs de l'amour sacré, et subitement excitée avec ardeur à aimer Dieu, à le désirer, à le louer, à lui rendre des actions de grâces, à le respecter, à l'estimer infiniment, à le prier. Toutes ces opérations sont les douces exhalaisons de ce baume divin, qui fortifie l'âme de son odeur, et qui guérit ses blessures.

Au vin mixtionné.

Ce vin mixtionné exprime un autre don plus excellent que les premiers. Dieu en favorise quelquefois les âmes avancées en la perfection, afin de les enivrer d'un amour plein de charmes, comme d'un vin savoureux et très-puissant. Cet amour est mêlé de plusieurs vertus, comme ce vin est composé de plusieurs drogues odoriférantes. L'âme enivrée de la sorte envoie à Dieu des soupirs, des flammes d'amour, des louanges, des désirs ardents de tout faire et de tout souffrir pour lui, comme le vin extrêmement fort envoie beaucoup de fumées à la tête.

Ce don divin se conserve plus longtemps dans l'âme que les autres dons: il y demeure souvent deux ou trois jours; quelquefois il se fait sentir plus vivement; d'autres fois il paraît plus languissant et plus doux, sans que l'âme contribue à augmenter ou à diminuer sa force. David avait expérimenté les effets de cette sainte ivresse, lorsqu'il disait, que son cœur s'était échauffé en sa poitrine, et que le feu s'était allumé en sa méditation (*Psal. XXXVIII, 4*). Les effets de cette ivresse d'amour restent quelquefois en l'âme plus longtemps que l'ivresse même; quelquefois aussi l'ivresse subsiste sans que ses effets éclatent. Pour ce qui est des effets de cette étincelle de feu dont nous avons parlé, ils persévèrent après que l'étincelle s'est dissipée, et ils laissent dans l'âme un plus grand feu et une ardeur plus véhémement que l'ivresse de l'amour divin.

Mais puisque nous avons fait mention du vin mixtionné, nous prendrons occasion de donner quelques avis aux personnes spirituelles touchant l'amour de Dieu. On peut comparer au vin nouveau ceux qui commencent à aimer Dieu; et au vin vieux, ceux qui l'aiment depuis longtemps. Comme le vin nouveau qui n'est pas encore fait, doit bouillir dans le tonneau afin qu'il jette son écume et ses ordures, de même ceux qui commencent à aimer Dieu, doivent, dans leur première ferveur, se purifier de leurs vices et de leurs imperfections naturelles. Et comme ce vin n'est encore ni sûr, ni de bon goût, ni commode à la santé, de même ces gens-là ne sont ni affermis dans le service de Dieu, ni d'un goût pur et exquis dans les choses spirituelles, ni propres à la sainteté de l'âme, parce qu'ils sont pleins de sentiments naturels, de goûts sensuels, d'indiscrétion, d'inconstance, de soins pressés, d'inquiétudes, de recherches inutiles et d'autres défauts dont ils se doivent défaire, comme le vin nouveau doit être déchargé de sa lie pour avoir de la consistance et pour être de garde et de bon usage. Au contraire, ceux qui se sont exercés depuis longtemps en l'amour de Dieu, sont semblables au vin vieux qui est pur, sain, ferme, de bon goût, sans mélange de lie, sans bouillir, sans fuir du vaisseau, sans le rompre. Ainsi ces anciens amis de Dieu sont épurés des ferveurs sensibles, des emportements de dévotion mal réglée, des légèretés et des changements en la vertu, des ardeurs trop bouillantes, des excès en leurs austérités, des autres imperfections spirituelles. Mais ils sont

constants, fidèles à Dieu, maîtres de leurs sens, de leurs passions, de leurs désirs, de leurs actions. C'est pourquoi l'Ecclésiastique nous recommande de ne pas quitter nos vieux amis, parce que les nouveaux n'ont pas ordinairement les mêmes inclinations, ni la même amitié (Eccli., IX, 14, 15). Je conclus de toutes ces choses, que le sens de ces trois petits vers est celui-ci : Mon Dieu, dit l'Épouse, vous réveillez mon âme lorsque vous la touchez d'une seule étincelle de votre amour ; vous l'enivrez d'un vin très-délicieux, lorsque vous la comblez des plaisirs de votre amour ; en cet état elle vous rend les actes d'amour que vous faites avec elle, et elle vous envoie ses désirs, ses soupirs et toutes ses opérations les plus tendres et les plus efficaces.

DIX-HUITIÈME CANTIQUE

En la interior bodoga de mi amado bebi,

Y quando salia,

Por toda aquesta vega,

Y a cosa no sabia,

Y el ganado perdí, que antes seguia.

J'ai bu dans la cave intérieure de mon bien aimé ;

Et quand je suis sortie

Par toute cette plaine,

Je ne connaissais plus rien,

Et j'ai perdu le troupeau que je suivais auparavant.

L'âme expose ici le souverain bienfait qu'elle a reçu de Dieu, lorsqu'il l'a fait entrer dans le secret de son amour, et qu'il l'a transformée en lui-même par l'union divine. Elle rapporte aussi deux effets de cette aveur : l'un est l'oubli et le détachement des créatures, l'autre la modération de ses appetits sensuels.

J'ai bu dans la cave intérieure de mon bien-aimé.

Cette cave à mettre du vin est le dernier degré d'amour où l'âme peut monter en cette vie. Elle est intérieure et secrète, parce que les autres degrés d'amour, par lesquels on va au plus haut degré, ne sont pas si intérieurs. Il y a sept de ces degrés où l'on est arrivé, quand on possède les dons du Saint-Esprit. Lors donc que l'âme a acquis l'esprit de crainte, elle a aussi très-parfaitement l'esprit d'amour, parce que la crainte filiale prend sa naissance du parfait amour. Ainsi l'Écriture sainte a raison de dire, que celui-là est parfait en la charité qui craint Dieu sincèrement. De là vient que le prophète Isaïe, parlant de la perfection de Jésus-Christ, dit que l'esprit de la crainte du Seigneur le remplira (Isa., XI, 3). Et saint Luc fait l'éloge de saint Siméon en ces termes : C'était un homme juste et craignant Dieu (Luc., II, 25). On donne des louanges à plusieurs autres saints, de ce qu'ils ont eu cette crainte.

Il y a cependant plusieurs âmes qui arrivent aux premiers degrés de l'amour, à proportion qu'elles y ont avancé ; mais il s'en trouve peu qui passent jusqu'au plus sublime, parce que ce dernier degré est l'union de l'âme avec Dieu, à laquelle toutes les âmes ne sont pas élevées.

Au reste, on ne peut nullement expliquer ce que Dieu donne à l'âme en cet état, ni ce qu'il est lui-même, puisqu'il se communique d'une manière si admirable, que Dieu et l'âme ne semblent plus être qu'une même chose ; comme le verre et le rayon qui le pénètre, le charbon et le feu qui l'enflamme, la lumière des planètes et celle du soleil qui l'éclaire ne paraissent qu'un même corps. C'est pourquoi l'âme ne saurait rien dire de plus propre à ce sujet que le vers suivant :

J'ai bu dans la cave intérieure de mon bien-aimé.

Parce que comme le vin qu'on boit s'insinue par tout le corps, de

même cette communication divine se répand par toute l'âme, ou plutôt l'âme est toute transformée en Dieu; et alors elle est comme abreuvée de lui, selon ses puissances spirituelles. Car elle boit, selon l'entendement, la sagesse de Dieu; selon la volonté, son amour; selon la mémoire, ses délices; l'âme enfin est tout enivrée du torrent des plaisirs de Dieu. C'est ce que l'Épouse dit d'elle-même dans les Cantiques : *Mon âme fut attendrie et transportée de joie, lorsque mon Époux parla (Cant., V, 6)*. C'est-à-dire, lorsqu'il se communiqua à elle. Elle assure aussi que son entendement a puisé la sagesse en son sein : *Vous m'enseignerez, dit-elle, et je vous donnerai à boire du vin (Cant., VIII, 2)*. C'est-à-dire, vous me donnerez votre sagesse dans les ardeurs de votre amour, et je vous donnerai mon amour tout changé en votre amour. Elle soutient encore que sa volonté est tout embrasée des flammes de son amour. *Le roi, dit-elle, m'a menée dans la cave de son vin; et il a donné de l'ordre à la charité qu'il m'a communiquée (Cant., II, 4)*. C'est-à-dire il m'a fait boire le vin de son amour, qu'il a réglé selon ma disposition et mes forces. Sur quoi il faut remarquer que quoique la volonté ne puisse pas naturellement aimer ce que l'entendement ne connaît pas, elle peut néanmoins surnaturellement aimer Dieu davantage et avec plus d'ardeur, encore que la connaissance de l'entendement ne croisse point; une connaissance moindre et moins distincte suffit pour un plus grand amour. C'est pourquoi plusieurs âmes aiment beaucoup plus Dieu qu'elles ne le connaissent; et au contraire, plusieurs le connaissent beaucoup plus qu'elles ne l'aiment. Il arrive même souvent que les personnes les moins éclairées sur les grandeurs de Dieu sont enflammées d'un amour plus ardent et plus consumant, parce que la seule foi leur suffit pour connaître Dieu, et qu'elles donnent ensuite toute leur volonté à l'amour divin, sans se repaître de connaissances spéculatives et curieuses. Quant à la mémoire, elle est pleine des espèces d'un plaisir inconcevable, parce que l'âme se souvient des biens qu'elle possède dans l'union de son bien-aimé, et de la gloire dont elle jouira en l'autre monde. Ce vin sacré remplit tellement l'âme de son Dieu, qu'elle en sort presque hors d'elle-même. C'est pourquoi elle dit :

Quand je suis sortie par toute cette plaine.

Elle parle de sa sortie, non pas de l'union habituelle qu'elle a avec Dieu selon sa substance et son état de perfection, mais selon ses puissances spirituelles. Car cette union n'est pas toujours actuelle en cette vie, mais elle est quelquefois interrompue, et ne peut pas subsister continuellement. Lors donc qu'elle en sortait et qu'elle allait par la vaste étendue de ce monde, elle n'avait plus la connaissance d'aucune chose.

Je ne connaissais plus rien.

Cette ignorance de l'âme vient de la sagesse et de l'amour que Dieu lui a donnés. Car d'un côté la sagesse lui découvre de si grandes perfections en Dieu, que toutes les connaissances des choses créées ne lui paraissent qu'ignorance. De l'autre part, l'amour divin la transporte tellement en Dieu, qu'elle oublie le reste et qu'elle ne fait pas même réflexion sur elle-même, tant elle est absorbée en son bien-aimé. L'Épouse assure dans les Cantiques qu'elle est heureusement tombée dans cette ignorance, lorsqu'après avoir parlé de son union avec l'Époux, elle ajoute ce mot : *J'ai ignoré (Cant., VI, 10)*. Aussi est-ce le propre du Saint-Esprit d'effacer dans l'âme qu'il occupe, toutes les images et toute la connaissance des créatures et de celles principalement qui ne regardent pas son profit spirituel. Il est vrai que l'âme ne perd pas la science qu'elle avait acquise auparavant; mais elle n'a pas actuellement la mémoire des choses qu'elle a apprises, soit parce qu'étant

tout abîmée en Dieu dans les transports de son amour, elle ne peut faire attention à aucun objet créé, soit parce que sa transformation en Dieu la retire de toutes les idées des créatures, pour la rendre plus semblable à la pureté et à la simplicité de Dieu, qui est incapable d'aucun mélange. De sorte que, selon la pensée du roi-prophète, elle ignore tout ce qui n'est pas Dieu, comme si elle avait perdu l'être : *Mon cœur a été enflammé, dit-il, et mes reins ont été changés. C'est pourquoi j'ai été réduit à rien et je l'ai ignoré* (Psal. LXXII, 21, 22). Le changement des reins que l'ardeur du cœur a fait, signifie la transformation de l'âme en Dieu. Ce qui s'accomplit lorsque l'âme se dépouille de ses passions et de toutes les créatures, et qu'elle reste ensuite comme anéantie en elle-même sans le savoir. Dans cette disposition elle abandonne le troupeau qu'elle gardait.

J'ai perdu le troupeau que je suivais auparavant.

Le troupeau que l'âme suivait, et qu'elle avait soin de paître avant qu'elle fût parvenue à cette éminente perfection, n'est autre que ses défauts naturels et spirituels. Son esprit était curieux et volait après les nouvelles connaissances; sa volonté cherchait les goûts spirituels et s'attachait à de petites bagatelles, à l'estime propre au point d'honneur, à cent autres choses qui flattent la nature, qui ont l'air du monde, et qui contentent les sens et les passions. Le cœur voulait aussi goûter, dans les exercices spirituels, des consolations intérieures qui ne sont bonnes qu'à empêcher les imparfaits de s'élever à la perfection et à l'union divine. La mémoire même s'embarrassait de mille choses inutiles, qui la remplissaient d'inquiétudes et de difficultés, lorsqu'elle s'efforçait de les retenir toutes et de les proposer à l'âme pour s'en servir. Mais après tout, elles ne faisaient que l'empêcher de s'unir à son Créateur. C'est pourquoi elle s'en défait par la force de son amour, et elle dit avec joie : *J'ai perdu le troupeau que je suivais auparavant.*

DIX-NEUVIÈME CANTIQUE.

Alli me dio su pecho,
Alli me enseno ciencia muy sabrosa :
Yo le di de hecho,
Ami, sin dexar cosa,
Alli le prometi de ser su esposa.

*Là il m'a donné ses mamelles,
Là il m'a enseigné une science très-savoureuse ;
Et je me suis donnée effectivement toute à lui, sans réserver aucune chose ;
Là je lui ai promis d'être son épouse.*

L'Épouse parle en ce cantique de la donation mutuelle de Dieu et de l'âme. Elle s'est faite lorsque Dieu a communiqué sa sagesse et son amour à l'âme, et lui a ouvert son sein et son cœur; lors aussi que l'âme s'est transportée en Dieu par la véhémence de son amour, et lui a promis d'être éternellement son Épouse.

Là il m'a donné ses mamelles.

L'âme veut dire par cette expression figurée, que Dieu l'a faite participante de son amour et de ses secrets, par les flammes dont il l'a brûlée et par les lumières qu'il a répandues en son esprit. Car elle ajoute :

Là il m'a enseigné une science très-savoureuse.

Cette science savoureuse est la secrète connaissance de Dieu, que les spirituels appellent théologie mystique ou contemplation. Elle est d'un goût agréable, parce que c'est l'amour qui l'enseigne à l'âme avec les agréments qu'il donne à toutes choses; de plus, parce que c'est la con-

naissance de Dieu et le principe de l'amour dont l'âme est ravie en Dieu. C'est ce qui l'engage à se donner toute à lui sans réserve :

Et je me suis donnée effectivement toute à lui, sans réserver aucune chose.

Afin que cette donation soit entière, l'âme ne se réserve rien ; et Dieu en la transformant en lui-même, la vide de tout ce qui lui restait et qui la rendait moins pure. C'est pourquoi elle se donne actuellement à Dieu, comme Dieu s'est donné à elle effectivement. Ainsi leurs volontés sont contentes dans leur union, et l'une n'est jamais contraire à l'autre. Et comme l'âme veut être constamment à son Époux, elle lui donne sa parole et sa foi d'être toujours son épouse :

Là je lui ai promis d'être son Epouse.

Parce que l'âme n'a pour lors ni affections en la volonté, ni connaissances en l'entendement, ni mouvements dans les passions, ni desirs, ni actions, qu'elle ne rapporte à Dieu sans partage. Elle est en quelque façon tellement changée en Dieu, que les premiers mouvements de toutes ses puissances tendent régulièrement à Dieu, à cause de son inviolable attachement au bien, de son union étroite avec Dieu, et des grâces abondantes qu'elle en reçoit. Le prophète David nous fait le tableau de son âme en cet état : *Mon âme*, dit-il, *ne se soumettra-t-elle pas à Dieu, de qui mon salut dépend ? Car il est mon Dieu, et mon salut, et mon protecteur, c'est pourquoi je ne serai pas beaucoup agité, et je ne changerai pas* (Psal. LXI, 1, 2). Quand il l'appelle son protecteur, il montre que son âme étant unie à lui et étant sous sa protection, ne sera plus inquiétée des premiers mouvements qui sont opposés à Dieu, et qui la rendraient désagréable à la majesté divine.

VINGTIÈME CANTIQUE.

Mi alma se ha empleado, y todo mi caudal en su servicio ;

Ya no guardo ganado, ni ya tengo otro oficio,

Que ya solo en amar es mi exercitio.

Mon âme et toute ma substance s'emploient à son service ;

Je ne garde plus mon troupeau, et je ne fais plus d'autre office,

Car tout mon exercice est d'aimer.

L'Épouse s'étant donnée à Dieu sans réserve, explique présentement de quelle manière elle gardera sa foi et accomplira ses promesses. Elle dit donc qu'elle emploiera son âme, son corps, ses puissances au service de son Époux, sans avoir égard à ses propres commodités, et sans s'occuper d'autre chose que de l'amour de son Dieu, parce que toute sa vie n'est plus qu'amour.

Mon âme et toute ma substance s'emploient à son service.

Lorsqu'elle dit qu'elle emploie toute son âme pour son Époux, elle marque la donation qu'elle lui a faite de soi-même dans l'union de l'amour, afin qu'elle applique son entendement à connaître ce qui lui est le plus agréable pour l'exécuter ; sa volonté, à aimer ce qui lui plaît davantage et à le rapporter à sa gloire ; et sa mémoire, à prendre soin de ce qui est plus avantageux à son service.

Toute sa substance comprend non-seulement sa partie supérieure, mais aussi sa partie inférieure ; savoir, le corps avec toutes ses facultés, ses sens intérieurs et extérieurs, et ses quatre principales passions, la joie, la douleur, l'espérance, la crainte. Elle les a consacrées à Dieu, et, pour accomplir ce sacrifice, elle gouverne selon Dieu son corps, ses sens, ses passions, ses inclinations, ses desirs, toutes ses opérations, toutes ses actions ; de sorte que, sans presque y prendre garde, elle les rapporte à Dieu dans les mouvements même les plus subits et les plus imprévus, parce que l'habitude et l'accoutumance qu'elle a

d'aller à Dieu seul, l'y conduisent sans qu'elle ait besoin d'y faire réflexion expressément. Il s'ensuit de cette consécration que l'Épouse dit :

Je ne garde plus mon troupeau, et je ne fais plus d'autre office.

C'est-à-dire, qu'elle n'a plus soin de contenter ses sens et ses passions ; elle renonce même à ses occupations ordinaires, qui étaient de penser, de parler, d'agir selon les mouvements de la nature. Car bien loin de s'assujettir à ses imperfections, elle n'est plus animée en tout cela que de l'Esprit de Dieu et de son amour. En effet,

Tout son exercice est d'aimer,

Parce que l'amour seul la gouverne ; elle fait tout par amour, elle souffre tout par amour ; sa contemplation et son commerce avec Dieu ; tous ses exercices spirituels et toutes ses œuvres corporelles ; universellement tout ce qui est renfermé dans les fonctions du corps et de l'âme n'a point d'autre principe ni d'autre fin que l'amour. O heureux état ! ô vie heureuse ! ô heureuse âme ! qui est arrivée au point de ne sentir plus ni joie, ni tristesse, ni amertume, ni douceur, ni bien, ni mal que pour l'amour, que par l'amour, et que dans l'amour de Dieu.

VINGT-ET-UNIÈME CANTIQUE.

Pues ya si en el exido de cy masuo fuere vista ni bellada ;
 Direis, que me he perdido ; que andando enamorada, mi hize perdidiza, y fui ganada,
Si donc d'ici en avant on ne me voit plus dans les prés, et si on ne m'y trouve plus,
 Dites que je me suis perdue ; car étant toute enflammée d'amour, je me suis volontai-
 [rement perdue ; mais ensuite on m'a recouvrée.]

L'Épouse répond au reproche que les gens du monde ont coutume de faire à ceux qui se donnent sérieusement à Dieu. Ils les accusent d'être trop retirés, trop abstraits et de n'être bons à rien, parce qu'ils abandonnent ce qu'on estime et ce qu'on recherche dans le siècle. Mais elle dit à ces censeurs qu'elle méprise tout cela pour l'amour de son bien-aimé, qu'elle s'en éloigne très-volontiers ; que, s'ils se persuadent qu'agir de la sorte c'est se perdre, elle compte sa perte pour le plus grand gain qu'elle puisse faire ; qu'elle s'en fait un plaisir, un mérite, un honneur, et qu'elle ne songe plus qu'à chercher son divin Époux par la pratique de toutes les vertus les plus parfaites.

Si donc d'ici en avant on ne me voit plus dans les prés, et si on ne m'y trouve plus,
 [dites que je me suis perdue.]

Par les prés elle entend le monde où les séculiers se promènent, se réjouissent, et paissent le troupeau de leurs passions, comme dans un pré fertile et agréable. Elle dit que s'ils ne la trouvent plus en ce lieu, elle veut bien qu'ils croient qu'elle est morte à toutes ces satisfactions sensuelles, et qu'ils le publient partout ; elle s'en réjouit ; elle ne rougit pas de faire de bonnes œuvres pour Dieu ; la honte ne les lui fait pas dérober à la vue des mondains qui les condamnent : elle sait ce que dit son bien-aimé : *Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aussi, quand il viendra dans sa gloire et dans celle de son Père et des saints anges, rougira de lui* (Luc., IX, 26). Ainsi l'Épouse, soutenue de l'amour divin, ne se met point en peine de toutes ses contradictions.

Mais on voit peu de personnes spirituelles qui aient ce courage et cette résolution ; car, quoiqu'elles s'imaginent avoir fait d'assez grands progrès pour négliger le sentiment des ennemis de la vertu, néanmoins elles ne sont pas mortes à elles-mêmes et au respect humain ; de telle sorte qu'elles agissent purement pour Dieu, sans craindre le jugement et le blâme des séculiers. Elles n'osent pas confesser Jésus-Christ par

la sainteté de leurs œuvres, et la vaine considération des hommes est plus forte sur leur esprit que la volonté de Dieu, que toutes les grandeurs divines et que tous les intérêts de l'âme. Assurément elles ne vivent pas en Notre-Seigneur comme cette fidèle épouse, qui dit qu'en pratiquant les vertus elle était toute enflammée de l'amour de Dieu.

Car étant toute embrasée d'amour, je me suis perdue volontairement ; mais ensuite
[on m'a recouvrée.]

Elle s'est volontairement perdue, mais c'est dans cette perte qu'elle s'est gagnée elle-même. Or, elle s'est perdue en deux façons. Premièrement, en se donnant à son Époux d'une manière si désintéressée, qu'elle n'a nullement regardé son utilité, de quelque nature qu'elle soit. Secondement, en étouffant son estime et son amour pour toutes les créatures, afin de n'avoir en vue que la gloire, l'honneur et l'amour de son Époux. Ainsi, celui qui aime véritablement Dieu, ne cherche dans son service ni profit, ni récompense, mais il désire seulement de s'oublier, ou plutôt de se perdre soi-même pour l'amour de son Créateur, comme saint Paul l'a pratiqué. *Car si je meurs*, dit-il, *c'est mon avantage* (Philip., I, 21). En effet, se perdre de la sorte pour Dieu, c'est se trouver selon les oracles de Jésus-Christ. *Puisque celui*, dit-il, *qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui la perdra pour l'amour de moi la trouvera* (Matth. XVI, 25). Que si nous voulons donner à ces paroles un sens spirituel et plus propre à notre sujet, nous dirons que l'âme se perd de telle sorte dans ses entretiens avec Dieu, qu'elle oublie toutes ses manières naturelles d'agir, qu'elle abandonne tous ses sens, et qu'elle n'agit avec Dieu que par foi et par amour.

VINGT-DEUXIÈME CANTIQUE.

De flores y esmeraldas
En las frescasmagnanas escogidas
Haremos las guirnaldas,
En tu amor florezidas,
Y en un cabello mio entretextidas.

*De fleurs et d'émeraudes
Choisies dès le grand matin,
Nous ferons des bouquets,
Fleuris en votre amour,
Et liés de l'un de mes cheveux.*

L'Épouse adresse tout de nouveau sa parole à son Époux, pour s'entretenir de la consolation et de la joie qu'ils reçoivent tous deux ensemble, de la possession des vertus et des dons qui leur sont communs dans leur union. Elle appelle ces biens spirituels *des bouquets précieux*, lesquels doivent être faits des plus belles fleurs des vertus chrétiennes et des bienfaits de Notre-Seigneur.

De fleurs et d'émeraudes.

Les fleurs sont les vertus de l'âme, et les émeraudes sont les dons qu'elle a reçus du Fils de Dieu.

Choisies dès le grand matin.

L'Épouse a cueilli ces fleurs dès le grand matin, c'est-à-dire, qu'elle a acquis les vertus en sa jeunesse ; mais vertus excellentes et agréables à Dieu, parce que la victoire qu'elle a remportée sur les passions qui s'y opposaient, et sur la nature qui n'y avait nul penchant, en augmente le prix. D'ailleurs, ces premières vertus sont des degrés pour monter aux vertus les plus parfaites dans un âge plus avancé. L'Épouse dit donc qu'elle les a choisies le matin, pour exprimer les actes d'amour qu'elle a faits en acquérant les vertus. L'air du matin, lorsqu'il est chargé de brouillards, signifie les sécheresses d'esprit et

les difficultés qu'on a souffertes dans l'acquisition des vertus ; mais aussi elles sont plus solides et plaisent davantage à Dieu que celles qu'on a cultivées en une saison douce et avec beaucoup de contentement. Car le travail et les peines, dit saint Paul, perfectionnent la vertu (II Cor., XII, 9). C'est pourquoi l'Épouse dit fort à propos, qu'elle a ramassé le matin des fleurs pour en faire une couronne à son Époux. Et parce qu'il prend un singulier plaisir à voir ces fleurs, c'est-à-dire, à trouver ces éminentes vertus dans son Épouse, ils en font ensemble des bouquets.

Nous ferons des bouquets.

C'est-à-dire, que comme on cueille chaque fleur en particulier, et qu'ensuite on les lie toutes ensemble pour en faire un bouquet et pour s'en parer, de même l'Épouse acquiert chaque vertu en particulier, et de toutes ensemble elle compose avec l'Époux le bouquet de la perfection qui les orne et qui les réjouit. Ce sont ces bouquets spirituels et ces émeraudes précieuses qui rehaussent tellement la beauté de l'âme, qu'elle ose paraître comme une reine à la droite du Roi céleste, comme parle David, *couverte d'une robe d'or dont la variété est admirable* (Psal. XLIV, 10); c'est-à-dire, embellie de l'or de la charité divine et des différents dons de Dieu.

L'Épouse ajoute que ni elle seule, ni son Époux seul, mais que tous deux ensemble feront ces bouquets, parce qu'elle ne peut arriver à la perfection sans le secours de Dieu. *A la vérité*, dit saint Jacques, *tout bienfait excellent et tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières* (Jacob, I, 17); mais l'âme ne le reçoit pas sans y coopérer. Pour cette cause, l'Épouse dit dans les Cantiques : *Attirez-moi après vous, et nous courrons*. Ainsi, le mouvement qui nous porte au bien est de Dieu seul, mais ensuite Dieu et l'âme courent ensemble, c'est-à-dire, produisent ensemble l'action.

Fleuris en votre amour.

La fleur des œuvres saintes et des vertus n'est autre chose que la beauté et la force qu'elle reçoit de l'amour divin, sans lequel ces vertus ne fleuriraient pas et seraient de nulle valeur devant Dieu, quoiqu'elles parussent parfaites aux hommes. Outre cela, ces sacrés bouquets sont liés avec un cheveu de l'Épouse.

Et liés de l'un de mes cheveux.

Ce cheveu est la volonté de l'âme et son amour pour son bien-aimé. Or, comme le fil lie les fleurs, de même cet amour lie les vertus de l'âme ; et il est, suivant la doctrine de l'Apôtre, *le lien de la perfection* (Coloss., III, 14). Si l'âme perdait cet amour en se séparant de Dieu, toutes ses vertus se dissiperaient comme les fleurs d'un bouquet se dissipent quand elles ne sont plus liées ensemble. Ce n'est donc pas assez que Dieu nous aime pour nous donner les vertus, il faut que nous l'aimions réciproquement pour les conserver.

L'Épouse dit un cheveu, et non plusieurs cheveux, pour marquer que sa volonté doit s'attacher à Dieu seul, en se détachant de toutes les choses créées. On connaît par là le prix et l'excellence des vertus, puisqu'elles tirent toute leur perfection de l'amour que Dieu a pour les âmes, et de l'amour que les âmes ont pour Dieu.

VINGT-TROISIEME CANTIQUE

En solo aquel cabello,
Que en mi cuello bolar consideraste,
Mirastele en mi cuello,
Y en el preso quedaste,
Y en uno de mis ojos te flagaste.

*Dans ce seul cheveu,
Que vous avez considéré volant sur mon cou,
Et que vous avez regardé sur mon cou,
Vous avez été lié,
Et vous avez été blessé par l'un de mes yeux.*

L'Épouse dit trois choses en ce cantique : premièrement, que l'amour qui unit ensemble les vertus, est un amour très-fort, puisqu'il doit avoir de la force pour les faire subsister en cette union. Secondement, que le cheveu qui est le symbole de cet amour, a beaucoup agréé à Dieu à cause de sa grande force. En troisième lieu, que l'Époux l'a aimée tendrement à cause de la pureté et de la vivacité de sa foi.

*Dans ce seul cheveu
Que vous avez considéré volant sur mon cou.*

Il ne suffit pas, pour conserver les vertus, que l'amour de l'Épouse ne s'attache qu'à Dieu seul ; il faut encore qu'il soit extrêmement fort, afin qu'il puisse détruire les vices contraires à chaque vertu. Car elles sont unies ensemble de telle sorte, que si une seule vient à manquer, toutes les autres s'évanouissent.

Le cou de l'Épouse signifie sa force, et le cheveu qui vole sur le cou, représente son amour qui vole vers Dieu avec beaucoup de vitesse et de force. Et comme le vent fait voler les cheveux sur le cou, de même le Saint-Esprit fait voler l'amour vers Dieu.

Le bien-aimé a considéré ce cheveu lorsqu'il volait sur le cou de l'Épouse, pour faire comprendre que notre amour doit être généreux et vif dans ses opérations, et que Dieu fait une attention particulière sur la générosité et sur la vivacité de cet amour.

Vous l'avez regardé sur mon cou.

Ces paroles signifient que Dieu s'est plu à voir l'amour de l'âme pour lui, parce qu'il est fort et sans faiblesse, hardi et sans crainte, seul et pur, sans mélange d'aucun amour étranger ; prompt et sans lenteur, fervent et sans tiédeur, agissant sans retardement. C'est pourquoi l'Épouse dit :

Vous en avez été lié.

C'est-à-dire que Dieu a pris plaisir à voir le mouvement et le vol de ce cheveu sur le cou de l'Épouse, et qu'il a bien voulu s'en laisser lier comme d'une agréable chaîne. Cette expression figurée signifie dans le sens propre, que Dieu jetant sur nous des regards pleins de miséricorde, s'est abaissé jusqu'à notre néant, nous a aimés par les seuls mouvements de sa bonté infinie, s'est uni à notre nature, nous a élevés jusqu'à sa divinité, et a donné un vol si sublime à notre amour, qu'il est arrivé jusqu'à lui comme à son dernier terme. Oh ! quel sujet d'admiration, de joie, de reconnaissance, d'amour, de transports de nos cœurs en Dieu ! L'Épouse ajoute, qu'un seul de ses regards a blessé son divin Epoux.

Et vous avez été blessé par l'un de mes yeux.

L'œil de l'Épouse exprime en cet endroit sa fidélité pour son Epoux. Il n'est parlé que d'un œil, parce que l'Épouse doit être pure et attachée à Dieu seul, sans se partager à d'autres objets. L'Epoux en reçoit une blessure, parce que cette fidélité excite son amour pour l'âme fidèle. Il attribue le même effet à cet œil qu'à ce cheveu de l'Épouse, parce que l'un et l'autre lui ont blessé le cœur. *Vous m'avez blessé le cœur, ma Sœur, mon Epouse ; vous m'avez blessé le cœur d'un seul de vos yeux et d'un seul des cheveux de votre cou (Cant., IV, 9).* L'Épouse répète deux fois la même chose que son Epoux, afin de lui rendre grâce de ce bienfait signalé, et de faire éclater la joie qu'elle sent de son heureux sort.

VINGT-QUATRIEME CANTIQUE.

Quando tu me miravas,
 La gracia en mi tus ojos imprimian;
 Por esso me adamavas,
 Y en esso merecian,
 Los mios adorar o que enti vian.

*Lorsque vous me regardiez,
 Vos yeux m'imprimaient une grâce;
 C'est pourquoi vous m'amez.*

En cela mes yeux méritaient d'adorer ce qu'ils voyaient en vous.

Comme c'est le propre de l'amour parfait de ne s'attribuer aucune gloire, mais de donner tout à l'objet aimé, l'Épouse qui semblait avoir je ne sais quelle complaisance de ce qu'elle avait lié son Époux de l'un de ses cheveux, et blessé de l'un de ses regards, reconnaît que ces faveurs sont dues à l'Époux, et non pas à elle, puisqu'il en est l'auteur et la cause. Elle avoue que son bonheur vient de ce qu'il a daigné la regarder favorablement pour la rendre agréable à ses yeux et pour la combler de gloire. Elle lui en fait ses actions de grâces et s'oblige à faire, pour l'amour de lui et sans intérêt, tout ce qu'il lui sera possible.

*Lorsque vous me regardiez,
 Vos yeux m'imprimaient votre grâce.*

Les regards de l'Époux ne sont autre chose que son amour pour l'Épouse, et ses yeux signifient sa divinité, qui lui imprime son amour et qui verse ses grâces dans son âme pour la faire participante de sa nature divine. Cet honneur fait reconnaître à l'âme que Dieu l'aime ardemment :

C'est pourquoi vous m'amez.

Or, la cause d'un amour si véhément n'est autre que la grâce dont il a déjà enrichi l'âme et par laquelle il lui a donné la capacité de recevoir son amour ou d'être l'objet de son amour. C'est pourquoi saint Jean dit que nous avons tout reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce (Joan., I, 16). C'est-à-dire une seconde grâce pour une première grâce, une seconde grâce plus grande pour une première grâce moins grande. Car nous ne pouvons sans sa grâce mériter l'augmentation de sa grâce. Pour mieux entendre ceci, il faut remarquer que comme Dieu aime à cause de soi-même tout ce qui est hors de lui-même, ainsi il aime toutes choses autant que soi-même parce qu'il les aime par rapport à soi-même, et que l'amour de lui-même est la fin de son amour pour les créatures. De sorte qu'en aimant l'âme, il la met en quelque façon dans lui-même; il l'aime avec lui-même et en lui-même; il l'aime du même amour qu'il s'aime soi-même. De là vient que l'âme, favorisée de cette grâce et animée de cet amour, mérite, par toutes ses bonnes œuvres, de voir ce qui est en Dieu, comme elle dit en ces vers :

*Et en cela mes yeux méritaient
 D'adorer ce qu'ils voyaient en vous.*

Car ayant reçu la grâce de Dieu, ses yeux, c'est-à-dire ses puissances spirituelles étaient délivrées de leur bassesse et de leur aveuglement naturel; elles étaient élevées au-dessus de la nature, et éclairées d'une lumière surnaturelle; elles étaient agréables à la majesté divine et méritaient d'adorer ce qu'elles voyaient en Dieu. Mais qu'y voyaient-elles? la grandeur de ses vertus, l'abondance de ses douceurs, l'infinité de ses bontés, de son amour, de sa miséricorde, le nombre inexplicable des bienfaits qu'elle a reçus, soit dans l'état de grâce, soit hors de l'état de grâce. Mais avant que l'âme ait été comblée de ces dons, ses yeux ou ses puissances ne méritaient ni de voir, ni d'adorer, ni même de considérer en Dieu toutes ces choses.

VINGT-CINQUIÈME CANTIQUE.

No quieras despreciarme ;
 Que si color moreno en mi hallaste,
 Ya bien puedes mirarme,
 Despues que mi miraste,
 Qué gracia, y hermosura en mi dexaste.

*Ne me méprisez pas ;
 Car si vous avez trouvé en moi une couleur noire ,
 Vous pouvez maintenant me regarder ,
 Après que vous n'avez déjà regardée.
 Car vous n'avez laissé de la grâce et de la beauté.*

L'Épouse fondée sur les dons de Dieu, commence à croire que, quoi-
 qu'elle soit, à cause de ses bassesses naturelles, indigne de toute
 estime, elle en mérite néanmoins à cause des bienfaits de Dieu. C'est
 pour cette raison qu'elle prend la liberté de prier son Epoux de ne pas
 la mépriser, mais de la regarder de bon œil, afin qu'il augmente ses
 grâces et sa beauté. Elle espère d'autant plus cette nouvelle faveur,
 qu'il a daigné abaisser ses yeux sur elle lorsque ses imperfections l'en
 rendaient indigne.

Ne me méprisez pas ;
 Car si vous avez trouvé en moi une couleur noire,
 Vous pouvez maintenant me regarder,
 Après que vous m'avez déjà regardée.

Comme si elle disait : Puisque vous avez répandu sur moi tant de
 biens spirituels, ne concevez plus de mépris pour moi. Car si vous avez
 trouvé en mon âme, avant que vous m'avez regardée, les taches de mes
 péchés et de mes vices, et la bassesse de ma condition naturelle, vous
 m'avez affranchie de cette honte ; vous avez effacé la couleur qui me
 noircissait et me faisait un objet désagréable à voir ; vous pouvez donc
 attacher vos yeux sur moi et me regarder plusieurs fois, parce que vous
 m'avez laissée en possession des grâces et de la beauté que vous m'avez
 données.

Après votre premier regard, ô mon Dieu, qui m'a élevée au comble
 des grâces, de l'honneur, de la gloire, des richesses divines, vous pou-
 vez me regarder d'ici en avant sans discontinuation. En effet, Dieu met
 sa complaisance en une âme embellie de sa grâce : la voyant ennoblir
 par le commerce qu'elle a avec lui, il y demeure avec plaisir ; il l'aime
 avec une tendresse incroyable : dans toutes ses entreprises il lui fait
 de nouveaux dons plus grands que les premiers ; il lui accorde tout ce
 qu'elle lui demande. Nous avons une figure naturelle de cette libéra-
 lité de Dieu, en ce qu'il fit lui même à Jacob : *Depuis, lui dit-il, que je vous
 ai revêtu de gloire et d'honneur, je vous ai aimé (Isa., XLIII, 4)*. C'est-à-
 dire l'honneur et la gloire que vous avez reçus de moi, vous ont rendu
 digne d'un plus grand amour et d'un bienfait plus considérable.
 L'Épouse nous en fournit encore une noble idée dans ces cantiques :
*Filles de Jérusalem, je suis noire, mais je suis belle ; c'est pourquoi le
 roi céleste m'a aimée et m'a menée en sa chambre (Cant., 1, 3, 4)*. Comme
 si elle disait : Quoique j'aie naturellement le teint noir, néanmoins mon
 Epoux m'a donné de la beauté. Ce qui l'a engagé à m'aimer plus forte-
 ment, à me découvrir ses secrets les plus cachés et à me faire de plus
 grands biens.

VINGT-SIXIÈME CANTIQUE.

Cogednos las raposas ;
 Que esta ya florezida nuestra vina,
 En tanto que de rosas,

Hazemos una pina,
 Yno parezca nadie en la montina.
Prenez nous les renards :
Car notre vigne est déjà fleurie,
Pendant que nous faisons un bouquet de rosés
En forme de pomme de pin,
Et qu'aucun ne paraisse dans nos collines.

L'Épouse prie les anges et les esprits bienheureux d'empêcher les passions, les inclinations naturelles, les imaginations, les inquiétudes, les tentations, les autres mouvements de l'âme et du corps, de troubler le repos et le plaisir spirituel qu'elle goûte en la jouissance de ses vertus avec son bien-aimé. Et parce qu'elle cherche à lui plaire uniquement, elle les lui offre toutes; elle se donne aussi elle-même, comme un bouquet de fleurs célestes. L'Époux les accepte comme une marque du service signalé qu'elle lui rend. Elle désire encore de vivre avec lui dans une solitude où nulle créature ne lui occupe l'esprit et n'interrompte son sacré commerce avec l'Époux divin.

Prenez-nous les renards;
Car notre vigne est fleurie.

Cette vigne est le plant des vertus qui fournissent à l'âme un vin mystique d'une admirable douceur. Elle fleurit, lorsque l'âme, unie de volonté à son Époux, est pleine de consolations intérieures et jouit avec lui du fruit de toutes ses vertus.

Mais alors l'imagination et la mémoire se remplissent de diverses images. Plusieurs mouvements s'élèvent dans la partie animale, et fatiguent l'âme et la privent de ses délices spirituelles. Les démons l'agitent de craintes, d'horreur, d'autres troubles qui la désolent. L'Épouse dit que ces malins esprits sont des *renards*. Car ils empêchent l'âme, par les prompts et légers mouvements de l'imagination, de goûter la douceur qu'elle trouve en la conversation de l'Époux, comme les renards en sautant souvent par-dessus le cep de vigne, en abattent les fleurs. De plus, comme ces bêtes ont beaucoup d'adresse pour faire du mal, de même ces esprits ont beaucoup de finesse pour tromper l'âme par les opérations de ce sens intérieur. Pour ces raisons l'Épouse désire dans les cantiques, qu'on prenne ces animaux qui ruinent les vignes lorsqu'elles sont en fleur (*Cant.*, II, 15).

Pendant que nous faisons un bouquet de roses.

Tandis que l'âme réunit dans le cœur de son bien-aimé toutes les vertus qu'elle a acquises, et qu'elle jouit de l'agréable odeur qu'elles répandent comme des vignes qui sont en fleur, elle les lie toutes ensemble, elle les présente à son Époux avec tout l'amour dont elle est capable, soutenue cependant du secours de son Époux. Et alors ils font tous deux ensemble un bouquet de roses,

En forme de pomme de pin.

C'est-à-dire comme une pomme de pin est très-forte, de même toutes ces vertus unies et liées ensemble sont d'une grande force pour conserver la perfection de l'âme: et comme la pomme de pin contient plusieurs pignons, de même la perfection de l'âme renferme plusieurs vertus qui la composent. Mais afin que l'Épouse offre ce bouquet à son bien-aimé avec plus de repos et d'amour, il est nécessaire de donner la chasse aux renards, jusqu'à ce qu'aucun ne paraisse plus dans les collines où sont ses vignes.

Et qu'aucun ne paraisse dans nos collines.

L'Épouse signifie par cette expression que, pour s'entretenir intérieurement avec son Époux, il faut chasser les idées des créatures qui lui viennent de la part de ses sens et de son imagination. Cet état e.ant

urnaturel), ne souffre pas même les opérations purement naturelles des puissances de l'âme, parce que l'âme est uniquement occupée en cette union à aimer Dieu et à se transformer en lui.

VINGT-SEPTIÈME CANTIQUE.

Detente cierço muerto,
Ven austro que acuerdas los amores;
Aspira por mi huerto,
Y corran sus odores,
Y pacera el amado entre las flores.
*Arrête-toi, vent de septentrion qui donnes la mort,
Viens, vent du midi qui réveille les amours;
Souffle par mon jardin,
Et que ses odeurs se répandent,
Et que mon bien-aimé se repaîsse entre les fleurs.*

L'Épouse appréhendant que l'aridité de l'esprit ne la prive de ces douceurs intérieures, fait deux choses. En premier lieu, elle entretient sa dévotion et sa ferveur, de peur que la sécheresse n'entre dans son cœur. En second lieu, elle implore souvent le secours du Saint-Esprit, pour augmenter sa dévotion et pour l'aider à pratiquer fidèlement ces vertus, afin qu'elle puisse plaire davantage à son Epoux.

Arrête-toi, vent de septentrion qui donnes la mort.

Le vent de nord est très-froid, il sèche et flétrit les fleurs. L'âme compare l'aridité avec ce vent, parce qu'elle sèche la dévotion et éteint le goût et la douceur spirituelle qui la nourrissent. L'Épouse se préserve de ses effets, par le soin qu'elle a de faire ses actions avec ferveur, et d'éviter les occasions de tomber dans la sécheresse.

Viens, vent du midi qui réveille les amours.

Le vent de midi est doux et pluvieux : il fait croître les herbes, éclore les fleurs et répandre leur odeur. Il est, selon la pensée de l'Épouse, le symbole du Saint-Esprit, qui enflamme l'âme par la chaleur de ses inspirations, qui allume son amour, qui la rend féconde par la pluie de ses grâces, qui excite sa volonté et qui embrase ses affections par la douceur de son souffle.

Souffle par mon jardin.

L'âme n'est pas seulement une vigne, elle est encore un jardin plein des fleurs de toutes les vertus. Elle ne dit pas : Souffle dans mon jardin, mais par mon jardin. Car il y a une grande différence entre ces deux expressions : *Dieu souffle dans l'âme, et Dieu souffle par l'âme.* Nous prétendons dire par la première, que Dieu donne à l'âme sa grâce, ses dons et les vertus. Par la seconde, que par ses inspirations il excite ces vertus à agir et à répandre la bonne odeur de leurs effets, comme les herbes odoriférantes répandent leur odeur lorsqu'on les remue. Car, avant que de recevoir le mouvement de la grâce, elle ne faisait pas éclater ses vertus, elle n'en communiquait pas l'odeur, elle était semblable aux parfums qui sont dans des boîtes bien fermées, et qui n'exhalent point leurs odeurs jusqu'à ce qu'on les découvre. Il est vrai que Dieu cache ordinairement à l'âme les richesses spirituelles dont il l'a comblée ; mais cela n'empêche pas qu'il ne les fasse quelquefois paraître, afin qu'elles édifient le prochain et qu'elles l'attirent à la perfection par la douceur du bon exemple. Et alors l'âme jouit de toutes les consolations intérieures qu'elle peut porter en cet état : c'est ce qu'elle appelle l'épanchement de ses odeurs.

Et que ses odeurs se répandent.

Ces odeurs sont souvent si abondantes, qu'elles ne remplissent pas seulement tout l'intérieur de l'âme ; mais elles sortent au dehors et se

font sentir à tous ceux qui s'en approchent. De là vient que les saints ont je ne sais quel air de dignité, de majesté, de douceur qui leur attire la vénération de tout le monde. Ainsi Moïse revenant de ses communications avec Dieu, parut éclatant de gloire; en sorte que les Israélites n'osaient le regarder fixement au visage, tant ils avaient de respect pour lui (*Exod.*, XXXIV, 30).

Après que le Saint-Esprit a fait sentir à l'Épouse les effets sacrés de son amour, le Fils de Dieu se communique à elle avec de plus grandes grâces. Car c'est ainsi qu'il lui envoie son esprit pour la préparer à le recevoir par les douceurs inconcevables qu'il verse en son cœur. Si bien que l'âme désire ardemment ces divines visites, non pas pour ses intérêts particuliers, mais pour donner plus de contentement à son Époux; c'est pourquoi elle ajoute :

Mon bien-aimé se repaîtra entre les fleurs.

C'est-à-dire l'Époux se nourrit dans l'âme entre les vertus qui sont représentées par les fleurs, ou bien il demeure dans l'âme, dans laquelle il trouve une nourriture pleine de force et de délices. Mais il ne se nourrit pas seulement dans l'âme, il nourrit encore l'âme en la transformant en lui-même. L'Épouse sacrée explique tout ce mystère en ces termes : *Mon bien-aimé est venu dans son jardin et dans le parterre des fleurs, pour s'y repaître et pour y cueillir des lis* (*Cant.*, VI, 1, 2). Elle dit ensuite : *Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi*. Pour signifier qu'il se plaît à demeurer dans l'âme entre le lis de ses vertus et de ses perfections

VINGT-HUITIEME CANTIQUE.

Entrado se ha la Esposa
En el ameno huerto descado,
Ya su sabor reposa,
El cuello reclinado,
Sobre los dulces brazos del amado.

L'épouse est maintenant entrée
Dans l'agréable jardin qu'elle désirait,
Et elle repose à son gré,
Le cou penché,
Sur les doux bras de son bien-aimé.

Deux choses sont contenues en ce cantique : l'une, que l'âme, après avoir vaincu les obstacles de sa perfection, est parvenue à l'union qu'elle désirait avoir avec le divin Époux, l'autre, qu'elle repose maintenant selon ses vœux, appuyant son cou sur les bras de son bien-aimé.

L'épouse est maintenant entrée.

Il a fallu que l'Épouse sortît de tout ce qui est naturel, de toutes les tentations, de toutes les peines, de tous les troubles, de tous les soins qui l'ont occupée, et qu'elle renouât aux images ou espèces matérielles de l'imagination et des objets corporels, parce qu'elles ne sont pas des moyens propres pour l'élever à cette sublime union de Dieu. Ensuite elle est entrée

Dans l'agréable jardin qu'elle désirait.

Elle appelle Dieu un jardin, à cause de l'agréable demeure qu'elle trouve en lui. Elle entre dans ce jardin, lorsqu'elle se transforme en Dieu : elle y prend des plaisirs ineffables, lorsqu'elle est unie si étroitement avec lui, qu'elle semble n'être presque qu'une même chose avec lui, comme la lumière d'une chandelle ne semble être qu'une même lumière avec celle du soleil qui luit. Aussi elle ne vit plus que de la vie de son Époux, et elle peut dire avec saint Paul : *Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi* (*Galat.*, II, 20). On peut conjecturer quelle

est cette heureuse vie, où non-seulement elle ne sent aucune amertume, mais elle est comblée de délices et revêtue de la gloire de son Dieu ; ainsi

Elle repose à son gré,
Tenant le cou penché,
Sur les doux bras de son bien-aimé

C'est-à-dire joignant la force qu'elle a dans la pratique des vertus à la force de Dieu, ou plutôt se fondant sur cette puissance divine. Ce sont ces bras, c'est cette force qui la protègent contre le démon, le monde, la chair, les passions, les inclinations naturelles, tous les ennemis qui l'attaquaient. Ils n'osent plus l'inquiéter dans cette admirable transformation ; mais ils laissent goûter à loisir les consolations divines. De sorte que ces paroles s'accomplissent en elle : *L'hiver est passé, la pluie a cessé, les fleurs paraissent déjà en nos terres, le temps de tailler est venu, on a entendu chanter les tourterelles, etc. (Cant., II, 11, 12).*

VINGT-NEUVIEME CANTIQUE.

Debaxo del mançano
Alli con migo fuiste desposada ;
Alli te di la mano,
Y fuiste reparada
Donde tu madre fuera violada.

*Sous un pommier
Je vous ai épousée ;
Là je vous ai donné la main,
Et vous avez été réparée
Où votre mère avait été violée.*

L'Époux dit en ce cantique à son Epouse, de quelle manière, pour lui marquer son amour, il lui fait connaître intérieurement les mystères de son incarnation et de la rédemption des hommes ; et que comme Eve s'est perdue par le mauvais usage du fruit de l'arbre de vie qui était dans le paradis terrestre, de même il a sauvé la nature humaine par le fruit de l'arbre de la croix où il est mort : de sorte qu'il l'a lavée de ses taches et l'a ornée de dons tout divins, pour la rendre agréable à ses yeux.

Sous un pommier
Je vous ai épousée ;
Là je vous ai donné la main.

C'est-à-dire sur l'arbre de la croix, où j'ai perdu la vie pour racheter la nature humaine, j'ai épousé toutes les âmes et leur ai donné la main pour gage de ma fidélité. C'est là, mon Epouse, où je vous ai enrichie de mes grâces et élevée par une faveur singulière à l'état sublime où vous êtes en vous appliquant les mérites de ma passion et de ma mort.

Et vous avez été réparée
Où votre mère avait été violée.

Comme s'il disait : La nature humaine, votre mère, a été infectée du péché sous un arbre, et vous avez été rétablie sous l'arbre de la croix ; elle vous a engagée sous un arbre à mourir, et sous l'arbre de la croix je vous ai rendu la vie. Ainsi il lui découvre de quelle manière sa sagesse règle si juste toutes choses, qu'elle tire le bien du mal, et la vie de la mort. L'Époux se sert dans les Cantiques des mêmes paroles pour exprimer à son Epouse les mêmes mystères (Cant., VIII, 5).

TRENTIEME ET TRENTE-UNIEME CANTIQUES.

Alas aves ligeras,
Leones, ciervos, gamos saltadores,
Montes, valles, riberas,

Agnas, ayres, ardores,
Y miedos de la noche veladores.

*Oiseaux qui avez les ailes légères
Lions, cerfs, daims sautants,
Montagnes, vallées, rivages,
Eaux, vents, ardeurs,
Craindes, gardes de nuit*

Por las amenas liras,
Y canto di syrenas os conjuro,
Que cesen vuestras iras,
Y no toqueis al muro,
Porque la Esposa duerma mas seguro.

*Par les lyres agréables
Et par le chant des syrènes, je vous conjur
D'apaiser votre colère,
Et de ne point toucher la muraille,
Afin que l'Épouse dorme plus sûrement.*

L'Époux entend par les harpes et par le chant des syrènes, les délices et la douceur dont l'âme est remplie dans cette éminente union. Mais afin que rien ne trouble ces plaisirs divins, il arrête les égarements de l'imagination, il calme les appétits irascible et concupiscible avec tous leurs emportements, et les soumet à l'empire de la raison : il donne aussi un juste tempérament à sa douleur, à sa joie, à sa crainte, à son espérance ; il règle son entendement, sa mémoire et sa volonté ; il la délivre enfin de tous les empêchements qui pourraient s'opposer à son entière satisfaction.

Oiseaux qui avez les ailes légères.

Dans ces deux cantiques l'Époux divin parle aux oiseaux, aux lions, aux cerfs, aux daims, aux montagnes, aux vallées, aux autres choses qui représentent les divers obstacles que l'âme souffre dans son saint commerce avec Dieu, pour les conjurer de ne pas interrompre sa joie. Il commence par les oiseaux, qui signifient les opérations de l'imagination ; car ces opérations sont aussi légères que les oiseaux, et volent de tous côtés comme eux ; tellement qu'elles étouffent le plaisir que l'âme prend dans la conversation de son bien-aimé, et elles plongent sa volonté dans une mer de tristesse et d'amertume. L'Époux souhaite donc qu'elles arrêtent leurs mouvements continuels, de peur qu'elles n'empêchent son Épouse d'arriver à l'heureux état où il prétend la conduire.

Lions, cerfs, daims sautants.

L'Époux entend par les lions l'impétuosité de l'appétit irascible qui est emporté dans ses opérations, comme ces bêtes furieuses ; par les cerfs et par les daims, il exprime deux effets différents de l'appétit concupiscible ; l'un de timidité, parce que quand les choses qu'il désire ne lui sont pas commodes, il se resserre en soi-même par la crainte, comme les cerfs fuient ce qu'ils craignent ; l'autre de hardiesse, parce que quand les choses lui sont propres, il y court par l'ardeur de ses desirs, comme les daims courent après les choses qui leur conviennent. Le dessein de l'Époux est donc de réprimer la colère, la crainte et les desirs qui peuvent inquiéter l'âme, et de donner des douceurs spirituelles à ces puissances, afin qu'en étant contentes, elles soient tranquilles et soumises à la raison.

Montagnes, vallées et rivages.

Ces trois choses marquent les opérations vicieuses de l'entendement, de la mémoire et de la volonté. Les montagnes expriment celles qui sont trop élevées et qui montent jusqu'à l'orgueil ; les vallées signifient celles qui sont trop lâches et trop abjectes. Les rivages sont la figure de celles qui ont quelque chose de ces deux extrémités, et qui ne

sont pas dans le milieu en quoi consiste la perfection de la vertu. On entend par les plus élevées, les actions criminelles ; par les plus basses, celles qui s'écartent de leur fin ; et par celles qui participent à ces deux extrémités, on représente les fautes vénielles. Les délices intérieures de l'âme contribuent à rendre ces puissances capables d'opérer sans tomber dans ces défauts.

Eaux, vents, ardeurs,
Craintes, gardes de nuit.

Ces vers nous mettent devant les yeux la douleur, l'espérance, la joie et la crainte de l'âme. Les eaux sont l'image de la douleur qui pénètre l'âme, comme l'eau pénètre la terre. C'est l'expression du roi-prophète : *Conservez-moi, mon Dieu, dit-il, parce que les eaux sont entrées jusqu'au fond de mon âme (Psal. LXVIII, 1)*. Les vents sont la figure de l'espérance, dont les mouvements volent de tous côtés vers les choses qu'on espère. C'est dans ce sentiment que David dit qu'il avait ouvert la bouche et qu'il avait respiré l'air, parce qu'il désirait d'accomplir les commandements de Dieu (*Psal. CXVIII, 131*). C'est-à-dire il avait ouvert son intérieur par la prière qu'il avait offerte à Dieu ; il avait attiré l'esprit de science et de piété, pour comprendre et pour exécuter les préceptes divins, comme il le souhaitait de toutes ses forces. Les ardeurs sont le tableau de la joie qui enflamme le cœur, comme nous l'apprenons du même roi. *Mon cœur, dit-il, s'est échauffé dans moi-même, et le feu s'allumera dans ma méditation (Psal. XXXVIII, 4)*. La peur qui nous saisit, surtout pendant la nuit, nous fait le caractère de la crainte. Dieu permet que cette passion agite les personnes spirituelles, lorsqu'il veut leur faire quelque faveur, afin de les conserver dans l'humilité. Quelquefois le démon l'excite en l'âme, usant même de menaces et faisant appréhender de grands maux, parce qu'il ne peut souffrir que Dieu la comble de ses dons extraordinaires, ni qu'elle jouisse de la paix et des consolations intérieures que son Epoux lui donne.

L'Epouse appelle ces frayeurs des gardes de nuit, parce qu'elles éveillent l'âme, et la retirent du sommeil et du repos qu'elle prend dans le sein de son Epoux, comme des sentinelles éveillent durant la nuit, et donnent l'alarme à ceux qu'elles gardent. L'Epoux étouffe les effets de ces quatre passions, et l'âme ne les ressent plus, parce qu'elle a dans cette union parfaite tout ce qu'il y a de solide en la vertu consommée, sans en souffrir ce qui s'y trouve de faible et d'incommode. Ainsi elle exerce les œuvres de miséricorde envers les misérables, mais sans être touchée d'aucune douleur sensible ; elle abhorre et déteste ses péchés par les mouvements d'un amour très-pur, mais sans inquiétude et sans chagrin ; elle espère, mais sans désirs empressés et inquiets ; elle goûte une joie tranquille, constante, toujours égale, sans augmentation, sans diminution, sans excès, sans défaut, semblable à la mer, qui ne s'accroît point par la décharge des fleuves dans son sein, et ne diminue point aussi par l'écoulement de ses eaux dans les gouffres de la terre. L'âme n'est frappée d'aucune crainte, parce qu'elle repose sûrement en Dieu, et rien ne peut l'effrayer dans cet asile, ni donner atteinte à son repos et à son bonheur ; car elle est, comme parle le Sage, dans un continuel festin, où la délicatesse des viandes spirituelles et la douceur des concerts divins lui font goûter des plaisirs inexplicables (*Prov. XV, 15*). En effet, quelque long discours qu'on en puisse faire, on ne saurait jamais les représenter tels qu'ils sont, puisque l'âme ne peut dire elle-même ce qu'elle expérimente en cet état.

Par les lyres agréables,
Par le chant des sirènes je vous conjure
D'apaiser votre colère,

Et de ne point toucher la muraille,
Afin que l'Épouse dorme plus sûrement.

Ces derniers vers signifient les délices spirituelles de l'âme, l'impétuosité des quatre passions que ces plaisirs sacrés étouffent, les vertus parfaites qui défendent l'âme des insultes des démons et de la fureur des passions, et le doux sommeil que l'Épouse prend appuyée sur les bras du divin Époux.

TRENTE-DEUXIEME CANTIQUE.

O Ninfas de Judea,
En tanto que en las flores y rosales
El ambar parfumea,
Morà en los arrabales,
Y no querais tocar nuestrcs umbrales.

O Nymphes de Judée,
Pendant qu'entre les fleurs et les rosiers
L'ambre gris répand son parfum,
Demeurez dans les faubourgs,
Et ne touchez pas le seuil de nos portes.

L'Épouse désirant d'être maintenue dans la possession paisible des biens surnaturels que son Époux lui a donnés, et craignant que les mouvements sensuels de la partie inférieure ne la troublent, elle conjure ces mouvements de se renfermer dans les puissances de cette partie, de ne point sortir de leurs bornes, de n'approcher jamais de la partie supérieure, et de ne la point inquiéter dans la jouissance de ses délices spirituelles.

O Nymphes de Judée.

Elle marque par la Judée, la partie animale, parce qu'elle est comme les Juifs, charnelle et aveugle. Par les nymphes, elle exprime les imaginations, les fantaisies, les affections, toutes les opérations de la partie inférieure; d'autant que comme les nymphes attirent leurs amants par les charmes de leur beauté et par les témoignages de leur amour, de même tous les mouvements de la sensualité engagent la volonté et la portent aux choses extérieures. Ils sollicitent aussi l'entendement à se joindre aux sens dans leurs opérations, ils travaillent enfin à corrompre la partie raisonnable, pour agir d'une manière dépendante de la sensualité, ou conforme à ses inclinations naturelles. C'est pourquoi l'Épouse leur dit :

Pendant qu'entre les fleurs et les rosiers
L'ambre gris répand son parfum,
Demeurez dans les faubourgs.

L'Épouse signifie par les fleurs, les vertus de l'âme; par les rosiers, l'entendement, la mémoire et la volonté; par l'ambre gris, le Saint-Esprit; par le parfum, la communication que Dieu fait de ses douceurs à l'âme. Or, tandis que l'Esprit divin répand ainsi ses richesses et ses consolations sur les puissances de l'âme, parmi ses vertus et ses saintes opérations, l'Épouse prie les mouvements de la partie sensuelle de demeurer dans les faubourgs de la Judée, c'est-à-dire dans les sens intérieurs où les images des choses matérielles sont reçues, lorsqu'elles entrent par les sens extérieurs; car on peut dire que les sens extérieurs et intérieurs sont comme des faubourgs qui conduisent à la partie raisonnable, qui est comme la ville où l'âme converse avec Dieu. Mais après tout, l'Épouse ne veut pas que ces fantômes s'échappent de l'imagination, pour interrompre la jouissance qu'elle a de son Dieu et de ses délices surnaturelles.

Et ne touchez pas le seuil de nos portes.

C'est-à-dire, ne touchez pas même de vos premiers mouvements la

partie supérieure ; car les premiers mouvements sont l'entrée de l'âme, pour aller jusqu'à la raison. Lorsqu'ils s'élèvent et ne donnent pas le temps d'y faire réflexion, ils frappent à la porte, ils attaquent la raison pour obtenir d'elle quelque opération déréglée ; mais l'âme leur défend alors de passer plus outre, de peur qu'ils ne l'empêchent de s'appliquer à Dieu, et de goûter le repos et les douceurs infinies qu'elle trouve en sa conversation. La partie sensitive lui obéit, parce qu'elle est en cet état soumise à l'esprit avec toutes ses puissances, toutes ses forces et toutes ses faiblesses. De sorte que cette vie a quelque chose de semblable à la vie de l'état d'innocence, où la partie inférieure de l'homme s'accordait si bien avec la partie supérieure, qu'elle lui était d'un grand secours pour connaître et pour aimer Dieu de toutes ses forces. Heureux celui qui possède cet état ! *Mais qui est-il, et où le trouverons-nous ? assurément il mérite bien que nous lui donnions de grandes louanges ; car on peut dire que sa vie est remplie de merveilles (Eccli., XXXI, 9).*

TRENTE-TROISIEME CANTIQUE.

Escondete carillo,
Y mira con tu haz à las moutanas,
Y no quieras dezillo ;
Mas mira les campanas,
De la que va por insulas estranas.

*Cachez-vous, mon bien-aimé,
Et tournez le visage pour regarder les montagnes,
Et ne le dites à personne ;
Mais, au contraire, voyez les campagnes
De celle qui va par les îles étrangères.*

Les passions, les sens et les puissances, tant corporelles que spirituelles, étant parfaitement calmes et tranquilles, l'Epouse entre dans son intérieur pour goûter sans trouble les douceurs dont son union avec l'Epoux divin la comble. Il se passe en ce sacré commerce des choses si sublimes et si agréables, qu'on ne peut les expliquer : elles sont du nombre de celles dont parle Isaïe : *Mon secret est pour moi (Isa., XXIV, 16)*. Elle seule les possède en particulier ; elle seule les entend ; elle en jouit seule, sans témoins et sans que personne le sache ; semblable à un homme qui cache le trésor qu'il a trouvé dans son champ, pour le posséder avec plus de sûreté. Dans ce dessein elle demande quatre choses à son bien-aimé. La première est qu'il daigne se communiquer à elle dans le secret de son âme : la seconde, qu'il remplisse ses puissances de la gloire, de l'éclat et de la grandeur de sa divinité : la troisième, qu'il lui accorde ces faveurs d'une manière si relevée, que personne ne puisse ni le comprendre ni le dire, et que la partie animale ne soit pas capable d'en approcher et d'en avoir connaissance : la quatrième, qu'il aime lui-même les vertus qu'il lui a données, puisqu'elle n'aspire qu'à s'élever jusqu'à lui par les plus sublimes connaissances de sa divinité, et par les extases extraordinaires de son amour.

Cachez-vous, mon bien-aimé.

Comme si elle disait : *Mon aimable Epoux, cachez vous dans le fond de mon âme le plus reculé ; donnez-vous à elle en secret ; découvrez-lui vos admirables perfections, qui sont inconnues aux hommes.*

Et tournez le visage pour regarder les montagnes.

La divinité est la face de Dieu ; les montagnes expriment les puissances de l'âme, la mémoire, l'entendement et la volonté. L'Epouse prie son Epoux d'éclairer son entendement des rayons et des connaissances de la divinité, d'embraser sa volonté des flammes de l'amour divin, et de remplir sa mémoire de la gloire et de la félicité de Dieu.

Ainsi elle lui demande tout ce qu'elle peut lui demander de plus grand et de plus précieux ; elle ne se contente pas, comme Moïse, de voir son dos, c'est-à-dire de le connaître par ses ouvrages ; elle désire de le voir face à face sans milieu, et d'être participante de sa divinité par une union si intime, qu'elle soit entièrement éloignée des sens et des puissances corporelles. C'est pourquoi elle ajoute :

Et ne le dites à personne.

C'est-à-dire, je vous prie de m'enrichir de dons si élevés au-dessus de mes sens extérieurs et intérieurs, qu'ils n'y puissent atteindre ni s'en apercevoir comme ils faisaient auparavant, parce que je ne souhaite que des communications toutes spirituelles, toutes substantielles et toutes divines.

Mais, au contraire, regardez les campagnes
De celle qui va par les îles étrangères.

Lorsque l'Épouse prie l'Époux de jeter ses regards sur les champs qu'elle lui montre, elle lui demande seulement qu'il aime le grand nombre des vertus dont il l'a ornée, afin qu'engagé par ces saintes qualités, il se cache dans son âme, et qu'il y demeure comme dans un palais magnifique.

De celle qui va par les îles étrangères.

L'Épouse ajoute que, comme son âme va vers son bien-aimé par des voies étrangères à ses sens et à ses puissances naturelles, de même il daigne se communiquer à elle par des connaissances et par des moyens si nobles et si divins, qu'ils soient imperceptibles aux sens et à l'esprit de l'homme.

TRENTE-QUATRIÈME CANTIQUE.

La blanca palomica,
Ala arca con el ramo se ha tornado,
Y ya la tortolira
Al socio deseado,
En las riberas verdes ha hallado.

La colombe blanche
Revint dans l'arche avec une branche d'olivier ;
Et la chaste tourterelle
Trouve sa compagne qu'elle désire
Dans les rivages verts.

L'Époux parle de la pureté de son Épouse et des riches récompenses qu'elle a reçues de lui, parce qu'elle s'est disposée par de longs travaux à parvenir à ce terme. Il publie aussi le sort heureux de sa bien-aimée, puisqu'elle a trouvé dans cette union son divin Époux. Il dit enfin qu'elle goûte, en le possédant, tout le plaisir, et qu'elle a tout le soulagement qu'elle a cherché jusqu'à cette heure.

La colombe blanche
Revint dans l'arche avec une branche d'olivier.

L'Époux compare l'âme à la colombe qui était dans l'arche de Noé, et lui attribue presque les mêmes actions. Car, comme la colombe sortit de l'arche, et revint enfin avec une branche d'olivier dans le bec, pour marquer que les eaux du déluge s'étaient retirées, de même l'âme est sortie des mains de Dieu par la création ; et après avoir été sur les eaux de ses péchés et de ses imperfections, elle est rentrée dans le sein de Dieu avec les marques de sa miséricorde, qui a éclaté dans le pardon des fautes de cette criminelle. C'est pourquoi elle retourne comme une colombe toute blanche et toute nette.

Et la chaste tourterelle
Trouve sa compagne qu'elle désire
Dans les rivages verts.

L'Épouse est encore comparée à la tourterelle, parce que comme la tourterelle, tandis qu'elle cherche sa compagne ne se met point sur les branches vertes des arbres, ne boit point d'eau claire et fraîche, et ne repose jamais à l'ombre, de même l'Épouse se prive de tous les plaisirs sensuels, de la gloire, des soulagements du monde, de toutes les commodités de la vie, pendant qu'elle cherche son Époux. Et comme la tourterelle, après qu'elle a trouvé sa compagne, se sert des choses qu'elle abhorrait, de même l'Épouse prend les satisfactions qu'elle fuyait, après qu'elle a trouvé son Époux. De sorte qu'elle voit la fin de ses peines et l'accomplissement de ses désirs; elle est heureusement abîmée dans une mer de délices divines; elle est rassasiée des plaisirs solides que la contemplation lui fait couler dans le cœur comme des torrents impétueux et inépuisables; elle demeure en sûreté sous la protection de son bien-aimé; ce que l'Épouse exprime en ces termes: *Je me suis mise à l'ombre de celui que j'ai désiré, et son fruit m'est extrêmement doux* (Cant., II, 3).

TRENTE-CINQUIÈME CANTIQUE.

En soledad vivia;
Y en soledad ha puesto ya su nido:
Y en soledad la guisa,
A solas su querido,
Tambien en soledad de amor herido.

*Elle vivait dans la solitude,
Et elle a mis son nid dans la solitude:
Et son bien-aimé seul
La conduit dans la solitude;
Il est aussi blessé d'amour dans la solitude.*

L'Époux continue à déclarer le contentement qu'il reçoit de la retraite où l'âme était entrée avant qu'elle acquit l'union divine. Il découvre aussi la satisfaction qu'il a de ce que son Épouse s'est dégagée des peines et des obstacles qui troublaient sa tranquillité, et s'est ainsi disposée à recevoir les mouvements et la conduite de son Époux: ce qu'elle n'avait pu faire auparavant, parce qu'elle n'était pas accoutumée à vivre dans la solitude où le Saint-Esprit gouverne les âmes sans aucun empêchement des créatures. L'Époux ajoute qu'il conduit seul son Épouse, ne se servant plus pour cette direction, ni du ministère des anges et des hommes, ni des images des choses extérieures. Et comme l'amour est mutuel entre l'Époux et l'âme, cette retraite est également agréable à l'un et à l'autre. L'Époux dit donc:

Elle vivait dans la solitude,
Et elle a mis son nid dans la solitude

La tourterelle, c'est-à-dire, l'Épouse vivait dans la solitude avant qu'elle trouvât son bien-aimé. Car lorsqu'elle cherche Dieu, rien n'est capable de la soulager ni de lui tenir compagnie. Au contraire, les créatures lui inspirent l'amour de la retraite. C'est là où elle met tout son repos comme la tourterelle repose en son nid; c'est là où elle s'étudie en sa propre perfection; c'est là enfin où elle établit sa demeure en Dieu: *Comme le passereau, dit David, se fait une maison, et la tourterelle se fait un nid pour y mettre ses petits* (Psal. LXXXIII, 4).

Et son bien-aimé seul
La conduit dans la solitude

L'âme, dans son éloignement des créatures, n'a nul commerce qu'avec Dieu, ne reçoit que les impressions de Dieu, et n'est excitée qu'aux choses divines. Car alors Dieu éclaire son entendement, qui est dépouillé de la connaissance des choses créées; il enflamme de l'amour

divin sa volonté dégagée de toutes les affections terrestres. Il verse en sa mémoire des connaissances divines, ayant effacé auparavant les fantômes qui l'occupaient. Car aussitôt que ces trois puissances sont vides des choses naturelles, Dieu les remplit des choses surnaturelles et divines. Ainsi Dieu conduit l'âme en cette solitude, *parce que*, dit saint Paul, *l'Esprit divin excite et gouverne les enfants de Dieu et les parfaits* (Rom., VIII, 14).

Son bien-aimé seul.

Nous avons déjà remarqué que l'Epoux veut conduire seul son Epouse. La raison est, parce qu'il la trouve seule dans la solitude ; elle s'est élevée au-dessus de toutes les créatures, elle ne veut posséder que lui seul. Il est donc juste qu'il se donne seul à elle, qu'il en soit seul le directeur, et qu'il soit seul toute sa félicité.

Il est aussi blessé d'amour dans la solitude.

C'est pourquoi comme elle l'aime seul, il l'aime seule réciproquement ; et blessé de son amour, il lui parle au cœur, comme dit un prophète ; c'est-à-dire il se communique si abondamment à elle, qu'il lui remplit le cœur de joie et de contentements ineffables (*Osée*, II, 14).

TRENTE-SIXIEME CANTIQUE.

Gozemonos amado,
Y vamos a ver en tu hermosura,
Al monte, o al collado,
Do mana el agua pura ;
Entremos mas adentro en la espesura.

Réjouissons-nous, mon bien-aimé ;
Allons nous regarder dans votre beauté,
Sur la montagne ou sur la colline,
Où coule une eau pure ;
Entrons plus avant dans l'épaisseur.

L'Epouse, unie parfaitement avec Dieu, veut jouir de tous les privilèges de l'amour divin. Dans ce dessein elle demande trois choses à son bien-aimé : la première est de goûter la joie et la douceur de l'amour sacré ; la seconde, de devenir semblable à son Epoux ; la troisième, de connaître ses plus grands secrets.

Réjouissons-nous, mon bien-aimé.

Comme si elle disait : Réjouissons-nous, mon bien-aimé, dans la communication mutuelle des douceurs que notre sainte union répand dans nos cœurs, et dans les tendresses intérieures, et les actions extérieures de notre divin amour, afin que je vous ressemble davantage.

Allons nous regarder dans votre beauté.

Voici le sens de ces paroles : Si vous me changez en votre beauté, je vous verrai en votre beauté, et vous me verrez aussi en votre beauté ; vous vous verrez vous-même en moi dans votre beauté, et je me verrai moi-même en vous dans votre beauté : de cette sorte il semblera que dans votre beauté je serai vous-même, et vous serez moi-même ; il semblera que votre beauté sera la mienne, et que la mienne sera la vôtre ; et que dans votre beauté je serai une même chose avec vous, et vous serez une même chose avec moi. Tout ceci se fait dans l'adoption des enfants de Dieu, qui peuvent lui dire avec vérité ce que Jésus-Christ disait à son Père : *Tout ce que j'ai est à vous, et tout ce que vous avez est à moi* (Joan., XVII, 10). Mais il y a cette différence que Jésus-Christ a par essence tout ce qui est à son Père, et que les enfants adoptifs ne l'ont que par participation.

Sur la montagne ou sur la colline.

L'Epouse entend par la montagne, la connaissance de Dieu dans son

Verbe, qui est sa sagesse essentielle et infinie ; et par la colline, la connaissance de Dieu dans ses ouvrages, qui est une connaissance accidentelle et plus grossière. Elle prie l'Époux de lui donner ces deux connaissances : la première, qui est dans la beauté de son essence, de sa nature et de ses perfections ; la seconde, qui est dans la beauté de ses mystères et des créatures, afin qu'elle lui ressemble autant qu'il est possible en cette vie.

D'où coule une eau pure.

Elle exprime encore par l'eau pure, la connaissance de Dieu épurée des fantômes matériels de l'imagination, et affranchie des ténèbres de l'ignorance. Car, plus elle aime Dieu, plus elle souhaite connaître distinctement les vérités divines. C'est pourquoi elle ajoute :

Entrons plus avant dans l'épaisseur.

Cette épaisseur signifie deux choses : la diversité des jugements de Dieu, et la grandeur des peines qu'il faut souffrir pour en acquérir la connaissance. Saint Paul, parlant de la première, s'écrie : *O abîme des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies impénétrables* (Rom., XI, 33). L'Épouse désire de toutes ses affections cette connaissance, où elle puisera, comme dans une source infinie, toutes les douceurs possibles, puisque, comme le roi-prophète nous l'assure, *les jugements du Seigneur sont véritables et justifiés par eux-mêmes, plus souhaitables que l'or et les pierres précieuses, et plus doux qu'un rayon de miel. C'est pourquoi le serviteur de Dieu les aime et les garde religieusement* (Psal. XVIII, 11, 12).

Quant aux peines qu'il faut essayer, l'Épouse, bien loin de les craindre, les aime et est prête à les endurer, quelque grandes qu'elles puissent être ; elle s'en fait même un plaisir, puisqu'elles sont un moyen nécessaire pour arriver à la connaissance qu'elle cherche. Le saint homme Job était sans doute dans le même sentiment, lorsqu'il disait : *Ah ! qui fera en sorte que mes vœux soient accomplis, et que Dieu m'accorde ce que j'attends de sa bonté ? Qui m'obtiendra de lui cette grâce, qu'ayant commencé à me tourmenter, il achève de me réduire en poudre ? Il me donnera une singulière consolation s'il emploie sa main toute-puissante à me couper et à me briser comme une herbe inutile, et s'il ne m'épargne aucune douleur* (Job, VI, 8, 9, 10).

Plût au ciel que les hommes fussent persuadés qu'ils ne peuvent pénétrer dans les profonds secrets de la sagesse divine, sans passer par ces différentes souffrances où l'Épouse trouve du soulagement ! Plût à Dieu qu'ils en fissent, comme elle, le sujet de leur plaisir ! Ah ! que peu de gens entrent dans ce chemin épineux de la croix, lequel conduit sûrement à la vie, parce que peu de gens veulent sentir avec Jésus-Christ les douleurs et les afflictions qui nous ouvrent l'entrée à la sagesse divine.

TRENTE-SEPTIEME CANTIQUE.

Y luego alas subidas
 Cabernas de la piedra nos iremos,
 Que estan bien escondidas,
 Y alli nos entraremos,
 Y el mosto de granadas gustaremos.

Et incontinent nous irons ensemble
 Aux sublimes cavernes de la pierre,
 Qui sont fort cachées,
 Et nous entrerons là ;
 Et nous y goûterons le jus des grenades.

L'Épouse, après avoir fait ces démarches, dit qu'elle passera avec son Époux jusqu'à la connaissance des mystères de Jésus-Christ, lesquels

sont plus cachés en Dieu que la plupart des choses qui regardent la Divinité. Elle ajoute qu'elle s'y plongera tout entière; qu'elle sera toute pénétrée des délices qui en coulent sans cesse, et qu'elle jouira des perfections infinies de Dieu, de sa bonté, de sa miséricorde, de sa justice, de sa sagesse, de sa puissance et des autres attributs qu'elle connaît par les lumières que ces mystères divins lui donnent.

Et incontinent nous irons ensemble
Aux sublimes cavernes de la pierre.

Jésus-Christ est cette pierre, suivant le langage de saint Paul (I Cor., X, 4). Ces cavernes profondes signifient les profonds mystères qui s'accomplissent dans l'union personnelle du Verbe divin avec la nature humaine, dans l'union des âmes avec Dieu, et dans les effets de la justice et de la miséricorde de Dieu sur le salut des hommes. Ces mystères sont d'autant plus impénétrables qu'ils renferment plus de secrets incompréhensibles, tels que sont la prescience de Dieu, la prédestination des élus et des autres. C'est pourquoi l'Épouse dit :

Qu'ils sont fort cachés.

En effet, quoique les saints docteurs et les personnes les plus éclairées en aient pu dire et pu connaître, il en reste toujours plus à connaître et à dire. Car *Jésus-Christ*, dit saint Paul, *contient tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu* (Coloss., II, 3) : et quelque effort que l'esprit humain fasse pour les découvrir tous, il aura toujours une infinité de richesses à connaître. L'Épouse ne perd pas néanmoins l'espérance de percer ces obscurités, puisqu'elle dit à son Epoux :

Et nous entrerons là.

C'est-à-dire, nous entrerons dans la connaissance de ces mystères divins. Elle ne dit pas : J'y entrerais seule, mais nous y entrerons, pour nous apprendre qu'elle ne fait pas seule cet ouvrage, mais que son Epoux le fait avec elle. Sur quoi il faut remarquer qu'elle est déjà transformée en son bien-aimé; mais cette transformation se perfectionne à proportion qu'elle reçoit de nouvelles lumières, et qu'elle est embrasée de nouvelles flammes d'amour pour son Epoux. Et c'est de là que coulent de nouveaux torrents de plaisirs, qui lui font dire :

Et nous goûterons le jus des grenades.

Les grenades représentent les plus hauts mystères de Dieu, ses plus profonds jugements et ses plus sublimes grandeurs. Les grains de la grenade sont le symbole des effets innombrables des perfections divines. Leur figure ronde exprime l'éternité de Dieu, qui n'a, comme le cercle, ni commencement ni fin. Le jus des grenades signifie la jouissance que l'âme a par sa connaissance et par son amour, de la nature et des attributs de Dieu, et le contentement admirable qu'elle reçoit de cette possession. Elle offre à Dieu ce breuvage délicieux, comme l'Épouse l'offre dans les Cantiques à son Epoux. *Là*, dit-elle, *vous m'instruirez, et je vous donnerai à boire du vin mixtionné et de la liqueur de mes grenades* (Cant., VIII, 2). Elle les appelle ses grenades, parce que Dieu les lui a données en propre, et elle les lui rend comme celle à qui elles appartiennent. Ainsi l'Époux lui présente ce breuvage à goûter, et elle le lui présente réciproquement, de sorte qu'il est commun à l'un et à l'autre.

TRENTE-HUITIEME CANTIQUE.

Alli me mostrarias
A quello, que mi alma pretendia,
Y luego mi darias
Alli tu, vida mia, aquello que me diste el otro dia.

*Là vous me montreriez
Ce que mon âme prétendait ;
Et là même vous me donneriez encore aussitôt,
O ma vie, ce que vous m'aviez donné l'autre jour.*

La fin que l'âme se propose en ce Cantique est de demander à l'Époux divin, en premier lieu, qu'il lui apprenne à l'aimer comme il s'aime soi-même parfaitement. En second lieu, qu'il lui donne la pureté qu'il a donnée à nos premiers pères en l'état de l'innocence originelle, ou qu'il la rétablisse en la netteté spirituelle dont il l'a embellie par le baptême.

*Là vous me montreriez
Ce que mon âme prétendait.*

L'Épouse reconnaissant le grand amour que Dieu a pour elle, veut en avoir un aussi grand pour lui; et pour cette fin elle le prie de transformer sa volonté en la volonté divine, afin de concevoir dans cette union parfaite un amour égal à celui de son bien-aimé, autant qu'il est possible en ce monde. Car sa volonté aimerait alors Dieu par la volonté de Dieu même, ou par l'amour que le Saint-Esprit exciterait en son âme, *parce que l'amour de Dieu serait alors répandu en son cœur par le Saint-Esprit, qui lui serait donné*, comme saint Paul l'écrit aux Romains (*Rom.*, V, 5).

Il faut remarquer que l'Épouse prie son Époux de lui apprendre à l'aimer, et non de lui donner son amour, parce qu'il l'enseigne à aimer Dieu, lorsque Dieu l'aime elle-même; car comme son amour pour l'âme est pur, désintéressé, parfait, généreux, de même il lui fait la leçon d'un amour semblable. Mais il ne se peut faire en cette vie que nous aimions Dieu d'un amour aussi excellent que l'amour de Dieu même. Cet amour produit néanmoins dans l'âme les sentiments d'une joie si extraordinaire, qu'il lui semble être déjà toute pénétrée de la gloire et de la félicité de Dieu, et qu'elle éclate en louanges des grands et des bontés divines. Mais elle ne possède ces avantages qu'après avoir reçu de son Dieu les premiers traits de sa pureté baptismale ou de la justice originelle.

*Et là même vous me donneriez aussitôt,
O ma vie, ce que vous m'aviez donné l'autre jour.*

L'âme regarde l'infusion de cette pureté, soit originelle, soit baptismale, comme le commencement de sa naissance spirituelle; et elle appelle cet état un autre jour, ou un second jour après le premier jour de la création et de son baptême.

TRENTE-NEUVIEME CANTIQUE.

*El aspirar del ayre
Il canto de la dulce filomela,
El soto y su donayre,
En la noche serena,
Con llama que consume, y no da pona.
L'agréable souffle du vent,
Le doux chant du Rossignol,
Le bois et son agrément,
Pendant la nuit serène,
Avec la flamme qui consume et qui n'est pas fâcheuse.*

L'Épouse explique cinq choses qui sont les suites de ses demandes. La première est l'amour parfait qu'elle désirait; la seconde, la joie qu'elle sent à louer Dieu; la troisième, la connaissance des créatures et de leur disposition; la quatrième, une contemplation très-pure et très-élevée; la cinquième, une flamme qui la consume doucement et avec

plaisir; ce qui revient à la transformation d'amour qu'elle a déjà éprouvée dans la possession de son Dieu.

L'agréable souffle du vent.

L'Épouse appelle *souffle du vent* la capacité qu'elle demande pour aimer Dieu d'une manière très-parfaite, parce que ce souffle n'est autre chose qu'une touche de Dieu, ou un sentiment que le Saint-Esprit lui imprime en se communiquant à elle. Alors il l'élève et la porte en haut, afin qu'elle envoie vers Dieu des soupirs d'amour, imitant l'amour mutuel du Père et du Verbe, dont le terme substantiel est le Saint-Esprit, qui est donné à l'âme dans cette transformation, laquelle ne serait pas consommée si l'âme n'était pas unie au Saint-Esprit et transformée en lui. Il est vrai que la bassesse de cette vie mortelle empêche que la transformation se fasse d'une manière claire et manifeste; mais l'âme ne laisse pas d'en recevoir une gloire et une joie si extraordinaires, que personne ne peut ni les comprendre ni les expliquer. L'âme ainsi unie et transformée envoie vers Dieu des aspirations très-sublimes, que saint Paul semble exprimer en ces termes : *Parce que vous êtes les enfants de Dieu, il a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Abba, mon Père* (Galat., IV, 6). Ce bonheur arrive aux hommes parfaits de la manière qu'on vient de le dire.

Et il ne faut pas s'étonner que l'âme puisse faire une chose si relevée. Car puisque Dieu la conduit lui-même à l'union divine dans la très-sainte Trinité, pourquoi, je vous prie, paraît-il incroyable qu'elle produise elle-même dans la Trinité et avec la Trinité, des actes de connaissance et d'amour qui aient quelque rapport à la Trinité même, quoiqu'elle ne fasse tout cela que par participation et que par la coopération de Dieu? Que si on demande comment cela se fait, on ne peut répondre autre chose sinon que le Fils de Dieu nous a mérité cette admirable élévation, et nous l'a obtenue de son Père, lorsqu'il lui a dit : *Mon Père, je désire que ceux que vous m'avez donnés soient où je suis* (Joan., XVII, 24). Savoir en faisant par participation ce que je fais. Il a dit de plus : *Mais ce n'est pas seulement pour eux que je vous prie, c'est aussi pour ceux qui croiront en moi par leurs paroles, afin qu'ils soient tous un, comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'ils soient aussi un en nous, et que le monde croie que vous m'avez envoyé. Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux et vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé* (Joan., XVII, 20, 21, 22, 23). Dieu accomplit tout cela en communiquant aux hommes parfaits l'amour qu'il communique à son Fils, non point par sa nature comme à son fils, mais par l'unité et la transformation de l'amour. Le Fils ne demande pas aussi qu'ils soient un par essence et par nature, comme le Père et le Fils sont un, mais par union d'amour, comme le Père et le Fils sont un par unité d'amour. De là vient que les âmes possèdent par participation ce que Dieu a par nature, et qu'elles sont en quelque façon Dieu par la participation de la nature divine. C'est ce que saint Pierre nous apprend en sa seconde Épître : *Que la plénitude de la grâce et de la paix, dit-il, vous soit donnée par la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Comme sa divine puissance nous a enrichis de toutes les grâces qui regardent la vie et la piété, en nous découvrant celui qui nous a appelés par sa propre gloire et par sa propre vertu, par lequel il nous a donné les choses très-grandes et très-précieuses qu'il nous avait promises pour nous rendre par elles participants de la nature divine* (II Petr., I, 2, 3, 4). O âmes qui êtes créées pour posséder ces excellents dons, que faites-vous, et à quoi appliquez-vous vos soins? O déplorable aveuglement des enfants d'Adam, qui tout environnés.

et tout pénétrés de lumière, ne voient pas les choses divines ! O surdité pitoyable des hommes, qui n'entendent pas des voix si puissantes ! Hélas ! tandis qu'ils courent après la gloire et le vain éclat du monde, ils se rendent indignes de ces biens célestes, et demeurent dans leurs bassesses et dans leurs misères spirituelles.

Le doux chant du rossignol.

Lorsque le froid et les pluies de l'hiver sont passés, et que le printemps est venu, le rossignol chante et nous réjouit agréablement. De même lorsque l'Épouse est délivrée du froid, des nuages et des pluies incommodes de ses péchés et de ses imperfections naturelles, elle entre dans le printemps d'un état nouveau, où son Époux lui fait entendre une voix douce et charmante qui la récrée et la renouvelle : *Levez-vous, dit-il, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma belle, et venez ; l'hiver est passé ; les pluies sont cessées, les fleurs paraissent en notre terre, le temps de tailler est venu, on a entendu en notre terre la voix de la tourterelle (Cant., II, 10, 11, 12)*. Ces paroles marquent à l'Épouse la fin de ses maux et le commencement de ses biens. Et parce qu'elle est à couvert sous la protection de son Époux, et transportée des sentiments de joie qu'il excite en son cœur, animée de la grâce divine, elle parle aussi à Dieu et lui chante un nouveau Cantique. Car c'est à quoi son Époux l'invite : *Levez-vous, dit-il, mon amie, ma belle, et venez, ma colombe, montrez-moi votre face dans les trous de la pierre, dans les cavernes de la muraille ; que votre voix se fasse entendre à mes oreilles ; car votre voix est douce et votre face est belle (Ibid., 13, 14)*.

Les oreilles de Dieu signifient les désirs qu'il a de recevoir les louanges que nous lui devons : car c'est ce que l'Époux prétend, lorsqu'il demande à son Épouse qu'elle lui fasse entendre sa voix. Les trous de la pierre et les cavernes de la muraille représentent la connaissance amoureuse des mystères de Jésus-Christ, laquelle porte l'Épouse à louer Dieu le plus parfaitement qu'il lui est possible. Cette voix, c'est-à-dire ces louanges sont douces tant à Dieu qu'à l'âme : c'est pourquoi l'Époux ajoute : *Votre voix est douce*, comme s'il disait : *Votre voix m'est douce aussi bien qu'à vous, parce que vous êtes, par l'union de l'amour, une même chose avec moi.*

Le bois et son égarement.

La quatrième chose dont l'Épouse parle est un bois agréable. Par le bois, elle veut exprimer Dieu avec toutes les créatures qu'il contient en lui-même. Car comme les arbres qui font une grande forêt sont plantés et vivent dans le fond de cette forêt, de même les créatures sont plantées et vivent en Dieu. De sorte que l'âme les connaît en lui comme en la cause de leur être et de leur vie, ne se mettant pas en peine de les connaître hors de lui.

De plus, elle souhaite de voir la beauté et les agréments de ce bois, c'est-à-dire les charmes que les créatures ont reçus de Dieu, et la beauté que leur disposition, leur correspondance mutuelle, toute leur harmonie, font dans le ciel et sur la terre. Ainsi l'Épouse connaît Dieu dans ses ouvrages avec une satisfaction admirable.

Pendant la nuit sercine.

Cette nuit est la contemplation dans laquelle l'Épouse désire connaître les créatures en Dieu. Car elle est obscure comme la nuit ; et pour cette cause on l'appelle la théologie mystique, la sagesse, la science secrète de Dieu, parce que Dieu instruit l'âme d'une manière secrète et cachée, sans le ministère des sens, dans un profond silence, dans le repos et les ténèbres de la nuit de l'esprit : tellement que l'âme ne sait pas comment ces opérations surnaturelles se font en elle, et que l'en-

tendement ne fait que recevoir les connaissances divines, sans avoir auparavant recours aux espèces de l'imagination.

Avec une flamme qui consume et qui n'est pas fâcheuse.

Cette flamme n'est autre chose que le parfait amour de l'âme pour Dieu. Il est consumant, parce qu'il transforme l'âme en lui-même; il est doux, parce qu'il rend les volontés de l'Époux et de l'Épouse conformes l'une à l'autre. Il n'y a plus rien de fâcheux ni de changeant, parce qu'il n'est pas sujet à l'accroissement ni à la diminution; car l'âme est alors semblable à un charbon qui est tout à fait ardent et changé en feu, qui ne fume plus et qui n'a plus de noirceur. De même elle est toute embrasée d'amour, elle n'a plus d'imperfections naturelles, elle est toute amour. Cet amour la change de telle sorte, qu'elle ne fait plus que des actions divines. C'est dans la douceur et dans les transports de cet amour consommé que l'Époux doit mettre son Épouse en possession de tous les biens qu'elle désire.

QUARANTIÈME CANTIQUE.

Que nadie lo mirava Aminadab,
 Tam poco parecia,
 Y el cerco sossegava,
 Y la cavalleria,
 A vista delas aguas descendia.

*Aminadab n'était vu de personne,
 Et il ne paraissait pas;
 Le siège s'adoucissait,
 Et la cavalerie descendait
 A la vue des eaux.*

L'Épouse propose à son bien-aimé les quatre dispositions qu'elle a pour recevoir les dons desquels elle peut jouir en cette vie, et qu'elle lui a demandés avec de grandes instances. La première est qu'elle est détachée des créatures; la seconde, que le démon est parfaitement vaincu; la troisième, que toutes ses passions et tous ses appétits naturels ou spirituels sont assujettis à l'empire de la raison; la quatrième, que la partie inférieure est purifiée de telle sorte qu'elle se soumet à la partie supérieure; qu'elle lui est unie et conforme; que non-seulement elle n'empêche pas ses opérations, mais qu'elle s'unit à l'esprit et devient participante de ses biens. C'est tout ce que l'Épouse rapporte en ce Cantique.

Aminadab n'était vu de personne.

Comme si elle disait: Je suis maintenant si éloignée de toutes les choses créées, soit supérieures et célestes, soit terrestres et inférieures, que j'en évite même les regards, et que je ne jette nullement les yeux sur elles. Étant aussi entrée avec vous dans une profonde récollection et dans une grande solitude, je ne sens ni la douceur ni l'amertume des créatures.

Et il ne paraissait pas.

Aminadab représente le démon ennemi de l'âme. Il la tentait autrefois violemment pour la détourner du recueillement intérieur et de l'union divine. Mais maintenant, après que, soutenue de ses vertus, elle l'a vaincu, il n'ose plus paraître devant elle, et il la laisse jouir paisiblement des faveurs divines.

Et le siège s'adoucissait.

Elle parle des passions qui assiégeaient l'âme et qui la combattaient avec fureur. Mais elle les a domptées de telle manière, qu'elles ne lui font plus la guerre, et qu'elles ne lui donnent plus de peines.

*Et la cavalerie descendait
 A la vue des eaux.*

Les eaux signifient les biens spirituels que Dieu répand dans l'âme en cette parfaite union. La cavalerie exprime les puissances intérieures et extérieures de la partie sensuelle. L'Épouse dit que ces puissances sont descendues à la vue de ces eaux spirituelles, c'est-à-dire que la partie animale s'est tellement purifiée en cet état, ou, si je l'ose dire, s'est tellement dégagée de la matière, et élevée au-dessus d'elle-même, qu'elle s'est approchée de l'esprit avec ses puissances et ses forces naturelles pour être participante des dons spirituels que Dieu fait continuellement à l'âme. C'est ce que ces paroles de David nous insinuent : *Mon cœur et ma chair se sont réjouis au Dieu vivant (Psal. LXXXIII, 2).*

Il faut prendre garde que l'Épouse ne dit pas que la cavalerie est descendue pour boire des eaux, mais à la vue des eaux; parce que ni la partie inférieure de l'homme, ni ses puissances ne peuvent goûter, à proprement parler, les biens spirituels; car étant matérielles, elles n'en peuvent être capables ni en ce monde ni en l'autre; mais elles reçoivent de la joie par un certain regorgement des plaisirs de l'esprit sur elles; en sorte qu'elles se resserrent et se réunissent avec lui, tandis que l'âme goûte ces biens délicieux. Et c'est ainsi qu'elles descendent plutôt à la vue de ces eaux divines qu'elles ne vont les boire. Au reste, l'Épouse emploie le mot de *descendre*, et non pas un autre mot, pour nous apprendre que ces puissances passent de leurs opérations propres et naturelles dans la récollection de l'âme, dans laquelle je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ, le très-doux Epoux de nos âmes, d'introduire et d'établir tous ceux qui invoquent son saint Nom.

Ainsi soit-il.

Louange soit à Dieu.

LETTRES SPIRITUELLES

DU BIENHEUREUX

JEAN DE LA CROIX.

PREMIERE LETTRE.

A un Religieux qu'il conduisait en la vie spirituelle. Il lui enseigne comment il doit détacher sa volonté du plaisir des créatures, et l'attacher à Dieu seul.

La paix de Jésus-Christ, mon fils, soit toujours en votre âme. J'ai reçu la lettre de Votre Révérence, où vous me marquez que Notre-Seigneur vous a donné de grands désirs de l'aimer seul sur toutes choses; et vous me demandez quelques avis pour arriver à cette fin. J'ai beaucoup de joie de ces saints désirs, et j'en aurai davantage si vous les mettez en exécution. Pour cet effet, vous ferez réflexion que les goûts et les douceurs que l'âme sent, viennent ordinairement de l'affection des choses qui lui paraissent bonnes, convenables, agréables et précieuses. De sorte que sa passion se réveille, et sa volonté les espère; elle se plaît en elles lorsqu'elle les possède; elle craint de les perdre, et elle s'afflige lorsqu'elle en est privée. Ainsi la diversité de ses mouvements et de ses passions lui cause diverses inquiétudes. Afin que vous puissiez mortifier et éteindre ces différentes passions, vous devez vous persuader que rien de tout ce qui peut contenter le cœur n'est Dieu. Car comme l'imagination ne peut se représenter Dieu, ni l'entendement le comprendre, de même la volonté ne peut le goûter; et comme l'âme

ne peut le posséder en cette vie tel qu'il est en son essence, de même toute la douceur et tout le plaisir, quoique sublimes, qu'elle goûte, ne peuvent être Dieu. En effet, elle ne peut rien désirer qui ne soit un objet particulier et distingué des autres objets, comme elle ne peut rien connaître qu'en particulier et qu'en détail. C'est pourquoi ne sachant pas ce que c'est que Dieu en lui-même, elle n'en peut avoir le goût; et toutes les puissances de l'âme ne sauraient l'atteindre, parce qu'il surpasse infiniment leur capacité.

Il est donc nécessaire que l'âme qui veut s'unir à Dieu, étouffe les sentiments de joie que les choses supérieures ou inférieures, temporelles ou spirituelles, lui peuvent imprimer, afin que, purifiée de la sorte, elle s'occupe uniquement à aimer son Créateur. Car si la volonté peut en quelque façon embrasser Dieu et parvenir à son union, elle ne peut le faire par le moyen de ses passions, mais par le seul amour divin. Et parce qu'il n'y a aucune douceur, dont la volonté est capable, qui soit véritablement cet amour, il n'y a aussi aucun sentiment propre à faire l'union de l'âme avec Dieu, hors l'opération de la volonté. Car l'opération de la volonté est fort différente de son sentiment, puisque l'amour est cette opération par laquelle elle s'unit à Dieu, et elle ne s'unit point par le sentiment qui ne réside en l'âme que comme la fin et le terme de son opération.

J'avoue bien que les sentiments peuvent exciter l'âme à aimer Dieu, lorsque la volonté ne s'y arrête pas, et passe plus outre; mais si elle demeure attachée à ces sentiments, ils ne conduiront pas l'âme à Dieu, et ils la retarderont en son chemin. L'opération de la volonté fait un effet contraire, elle engage tellement l'âme à aimer Dieu sur toutes choses, qu'elle met en lui seul toute son affection, toute sa joie, tout son goût, tout son plaisir, et qu'elle méprise tout le reste. C'est pourquoi celui que la douceur attire à l'amour de Dieu renonce incessamment à cette douceur pour aimer Dieu purement et sans goût. Parce que s'il comptait sur les tendresses sensibles, il les regarderait comme la fin de son amour; et ainsi son amour se terminerait à la créature et non pas au Créateur. La volonté doit donc se borner à l'amour de Dieu qui lui est incompréhensible, et non aux choses créées qui peuvent le toucher sensiblement. Elle aime selon les règles de la foi un objet certain, véritable, infiniment parfait, mais elle l'aime dans l'obscurité de ses connaissances et dans la privation de tout sentiment corporel.

Ainsi celui-là tomberait dans un grand égarement, qui prendrait la privation des consolations spirituelles pour l'éloignement de Dieu, et l'abondance des délices intérieures pour sa présence et pour ses faveurs particulières. Celui-là s'égarerait encore davantage, qui chercherait cette douceur en l'amour de Dieu, et qui s'y plairait. En obéissant à sa passion, ils l'attacheraient, non pas à Dieu, mais au goût sensible; il n'agirait plus selon la simplicité de la foi, ni selon la pureté de la charité divine. Son amour ne s'élèverait pas au-dessus de tout le créé, et sa volonté ne monterait pas jusqu'à Dieu, qui est inaccessible à tout ce qui est matériel. L'âme ne peut recevoir les aimables embrassements du Seigneur que dans le dépouillement de tout le sensuel. Le roi-prophète semble nous insinuer cette vérité, lorsqu'il fait dire à Dieu : *Ouvrez votre bouche, et je la remplirai*. Les sentiments délicieux ferment et serrent la bouche du cœur; l'amour pur l'ouvre et l'élargit, et alors Dieu la remplit, nourrit la volonté, et apaise sa faim. Isaïe nous enseigne aussi que le cœur doit avoir soif de Dieu, pour boire ces eaux divines. *Vous tous, dit-il, qui brûlez de soif, venez aux eaux*, etc. Il invite en cet endroit à l'union divine tous ceux qui n'ont soif que de Dieu, parce qu'ils y trouveront de quoi l'étancher. Il est donc nécessaire que Votre Révérence, si elle désire arriver à la perfection et jouir d'une profonde paix d'esprit, consacre entièrement

sa volonté à Dieu pour s'unir à lui , et qu'elle ne l'occupe nullement des choses créées. Je prie la divine majesté de vous faire un aussi grand saint que je le souhaite.

A Ségovie, le quatorzième d'avril.

SECONDE LETTRE.

Aux carmélites déchaussées de la ville de Véas. Il les exhorte à garder le silence, tant intérieur qu'extérieur.

JÉSUS et MARIE soient dans vos âmes, mes chères filles en Jésus-Christ. Votre lettre m'a donné beaucoup de consolations ; je prie Notre-Seigneur de vous en récompenser. Si je ne vous ai pas écrit, ce n'a pas été faute de bonne volonté ; car je ne désire rien tant que votre bien ; mais c'est que j'ai jugé qu'on vous a dit et écrit assez de choses pour vous obliger à faire ce qu'on vous a enseigné ; car c'est assurément ce qui est le plus nécessaire, puisque si l'on souhaite quelque chose, ce n'est pas de parler et d'écrire, c'est de ne rien dire et de faire beaucoup. Les paroles dissipent l'esprit ; le silence le recueille et lui donne de grandes forces pour aller à Dieu. C'est pourquoi lorsque quelqu'un a appris ce qu'il doit savoir pour avancer en la vie spirituelle, il n'a plus besoin ni de recevoir de nouvelles instructions, ni de parler, mais d'accomplir ce qu'il sait, en silence, avec soin, avec humilité, avec amour, avec mépris de soi-même, sans rien rechercher de nouveau. Cela ne sert qu'à contenter l'inclination qu'on a pour les choses extérieures, et à affaiblir l'esprit intérieur. De sorte qu'on ne tire aucun fruit de l'un ni de l'autre, comme on ne profite pas de la nourriture qu'on prend avant que les viandes qu'on a prises quelque temps auparavant soient digérées : ce qui engendre plusieurs maladies. Il est important, mes chères filles, de nous garantir des tromperies du démon et de la sensualité. Nous trouverons que sans cette précaution nous aurons commis plusieurs fautes, et que nous serons bien éloignés des vertus de notre Sauveur. Quand nous comparâtrons au jugement du Seigneur, nous n'y porterons que des œuvres fort imparfaites : notre lampe, que nous pensions être allumée, se trouvera éteinte.

De peur donc que ce malheur ne nous arrive, nous n'avons point de meilleur moyen que de souffrir, d'agir, de garder le silence, de fermer nos sens aux objets extérieurs, de nous tenir dans la retraite, d'oublier toutes les choses de la terre. Quelque événement, bon ou mauvais, que nous voyions dans le monde, il faut conserver la paix intérieure, qui est, et le fruit de l'amour de Dieu, et une disposition très-propre pour souffrir patiemment en toutes rencontres. Car la perfection est d'une si grande conséquence, et la tranquillité d'esprit est si précieuse, que Dieu fait tout ce qui est suffisant pour nous donner les moyens de l'acquérir. En effet, personne ne saurait faire aucun progrès en la vie spirituelle sans agir, sans souffrir avec vertu, et sans cacher ses œuvres dans le silence. Il a plus à Dieu de me faire connaître, mes chères filles, que celui qui veut parler et converser avec le prochain, ne peut avoir que très-peu d'attention à Dieu ; et que quand il en a beaucoup, il se sent aussitôt attiré intérieurement à garder le silence, et à fuir le commerce du monde. Car c'est une chose plus agréable à Dieu de mettre tout son plaisir en lui seul qu'en aucune créature, quelque excellente et utile qu'elle puisse être. Je me recommande à vos prières, et je vous prie de vous persuader que, quelque peu de charité que j'aie pour le prochain, elle se ramasse toute en vous, pour ne vous pas oublier devant Dieu,

en qui je vous suis très-dévoué, et qui soit toujours, s'il lui plaît, avec nous. Ainsi soit-il.

A Grenade, le vingt-deuxième de novembre 1587.

FR. JEAN DE LA CROIX.

TROISIEME LETTRE.

A la mère Marie de Jésus, fondatrice et prieure des Carmélites déchaussées de Cordoue, et aux autres religieuses de ce couvent. Il traite du bon exemple qu'il faut donner, et de l'esprit intérieur avec lequel il faut agir dans la fondation des monastères.

Jésus soit en votre âme. Vous êtes obligées de correspondre à Notre-Seigneur, puisque c'est par sa grâce que vous avez été reçues à Cordoue avec de si grands applaudissements. Je me console beaucoup de ce que, comme vous m'écrivez, vous êtes entrées dans une maison et dans des chambres si pauvres, pendant les chaleurs excessives de l'été. La providence divine l'a ordonné ainsi, afin que vous édifiez le peuple, et que vous montriez, par vos actions, que vous faites profession de suivre Jésus-Christ dénué de toutes choses; afin aussi que les filles que Dieu appellera à la religion sachent avec quel esprit elles y doivent entrer.

Je vous envoie tous les pouvoirs et toutes les permissions requises. Je souhaite que toutes vos religieuses se conservent dans l'esprit de pauvreté et dans le mépris de toutes les créatures. Si vous ne voulez pas vous contenter de la possession de Dieu seul, sachez que vous tomberez en mille nécessités spirituelles et temporelles. Je veux bien aussi vous dire que vous n'éprouverez jamais d'autres nécessités que celles auxquelles vous vous soumettez volontiers, puisque le pauvre d'esprit se réjouit du manquement de toutes choses, et qu'il en est très-satisfait. Car il a mis tout son avantage dans le néant, et il trouve ensuite l'abondance des biens et l'étendue de cœur. O l'heureux néant! ô l'heureuse étendue de cœur, qui est d'une vertu si efficace, qu'elle soumet toutes choses à sa puissance lorsqu'elle ne veut rien soumettre à elle-même! elle chasse de l'âme tous les soins, afin qu'elle aime Dieu plus ardemment. Je salue en Notre-Seigneur toutes les Sœurs, et je vous prie de leur dire, de ma part, que Dieu les a choisies pour être les premières pierres de cette fondation, afin qu'elles se représentent les éminentes vertus que doivent cultiver celles qui, comme les plus fortes, sont le fondement des autres. Il faut qu'elles profitent du premier esprit que Dieu a coutume de donner aux personnes qui font de nouveaux établissements. Il faut qu'elles prennent tout de nouveau le chemin de la perfection avec une profonde humilité et avec un entier éloignement de toutes choses. Il faut qu'elles embrassent la mortification et la pénitence, non pas avec un esprit d'enfant faible et changeant, mais avec une volonté d'homme constant et courageux. Certainement il est juste que Jésus-Christ vous coûte quelque chose; et considérant ce que vous lui avez coûté vous-mêmes, vous devez le désirer à ce prix. Gardez-vous de ressembler aux gens qui cherchent leur commodité et leur consolation en Dieu et hors de Dieu; mais imitez ceux qui ne veulent que souffrir en Dieu et hors de Dieu, en silence, avec espérance et avec amour. Je prie Dieu de vous donner sa sainte grâce. Ainsi soit-il. A Ségovie, le vingt-huitième juillet 1589.

FR. JEAN DE LA CROIX.

QUATRIÈME LETTRE.

A la même mère prieure du couvent de Cordoue. Il l'instruit de la manière de gouverner le temporel et le spirituel de sa communauté.

Jésus soit en votre âme, ma très-chère fille en Jésus-Christ. Il faut attribuer la cause de ce que je ne vous ai pas écrit pendant tout le temps que vous dites, à la distance des lieux, et non au défaut de volonté. Elle est toujours la même pour vous, et j'espère qu'elle sera toujours la même en Notre-Seigneur. J'ai de la douleur de vos infirmités. Pour ce qui regarde le temporel de votre monastère, je voudrais bien que vous ne vous en missiez pas si fort en peine. Il est à craindre que Dieu ne l'oublie, et que vous ne tombiez dans une grande pauvreté spirituelle et temporelle, puisque ordinairement le soin que nous prenons des biens de la terre, nous appauvrit. O ma fille, abandonnez le soin de votre temporel au Seigneur : sa providence vous fournira ce qui sera nécessaire pour vous nourrir. Car celui qui donne ce qui est plus considérable, donnera sans doute ce qui est moins précieux. Dès le moment que vous ne désirerez pas la pauvreté, vous manquerez de courage, et vous vous relâcherez en la pratique des vertus. Que si vous souhaitiez auparavant d'être pauvre, vous devez, étant prieure, le désirer davantage. Vous devez gouverner votre maison plutôt par les vertus et par les désirs des choses célestes que vous inspirerez à vos religieuses, que par le soin des choses terrestres et par les projets que vous ferez pour en acquérir. Car Notre-Seigneur nous avertit de ne pas nous inquiéter de notre nourriture, de nos vêtements, ni de ce que nous aurons le lendemain. Vous devez seulement faire en sorte, que votre âme et les âmes de vos filles soient unies à Dieu avec toute la perfection possible, et qu'elles oublient les créatures, afin que vous soyez toutes une même chose en Dieu. Pour le reste, je puis vous en répondre. Je salue toutes les Sœurs en Notre-Seigneur, qui est notre souverain bien, et à qui je demande la grâce de ne vous abandonner jamais. Ainsi soit-il. A Madrid, le vingtième de juin 1590.

FR. JEAN DE LA CROIX.

CINQUIÈME LETTRE.

A la mère Eléonor de Saint-Gabriel, religieuse carmélite déchaussée du couvent de Cordoue. Il lui enseigne à quitter son pays et ses proches pour faire la volonté de Dieu.

Jésus soit en votre âme, ma fille en Jésus-Christ. Je vous rends grâce de votre lettre, et je remercie Dieu de ce qu'il a voulu se servir de vous en la fondation de votre couvent. La divine majesté en a usé de la sorte pour vous perfectionner davantage. Car plus il veut nous faire de dons, plus il nous en donne les désirs, jusqu'à ce qu'il nous ait dépouillés de toutes choses, et remplis de ses biens célestes. Il vous paiera libéralement les biens que vous avez laissés à Séville pour l'amour de vos sœurs. Parce que, comme les seuls cœurs solitaires et vides de toutes choses peuvent recevoir les biens immenses de Dieu, Notre-Seigneur veut que vous viviez dans la solitude; il veut vous tenir seul compagnie. Ainsi vous devez vous occuper de lui seul et vous en contenter, afin que vous trouviez en lui seul toute votre consolation. Car quoiqu'une personne soit toujours de pensée dans le ciel, si elle n'applique sa volonté à aimer Dieu, elle ne peut être satisfaite. De même, quoique nous soyons toujours en Dieu, si nous attachons notre cœur

à autre chose qu'à lui, nous n'aurons aucun contentement. Je ne doute pas que les sœurs de Séville ne se regardent comme solitaires depuis votre absence. Mais vous aviez peut-être déjà fait là tout le bien que vous pouviez. C'est la volonté de Dieu que vous soyez maintenant utile à d'autres, puisque la fondation du monastère où vous travaillez est une des principales que vous puissiez faire. C'est pourquoi je vous prie d'aider en toutes choses la mère prieure, avec beaucoup d'union et d'amour, quoique je n'ignore pas qu'il n'est pas nécessaire de vous recommander cette affaire, puisque ayant l'âge et l'expérience que vous avez, vous connaissez très-bien ce qui se passe d'ordinaire en ces établissements. C'est pour cette raison que nous vous avons choisie. Je prie Dieu de vous donner son esprit. A Ségovie, le huitième juillet 1589.

FR. JEAN DE LA CROIX.

SIXIEME LETTRE.

A la mère Magdeleine du Saint-Esprit, religieuse du même couvent de Cordoue. Il l'encourage à souffrir patiemment les incommodités qui se trouvent dans les nouvelles fondations.

Jésus soit en votre âme, ma chère fille en Jésus-Christ. Je me rejouis des bonnes résolutions que vous me marquez en votre lettre, et je bénis Dieu de ce que, par une providence particulière, il dispose si bien toutes choses. Car vous aurez suffisamment ce qu'il faut pour supporter, dans les commencements de cette fondation, les chaleurs de l'été, la petitesse des cellules, la pauvreté, toutes les autres peines. Néanmoins personne ne s'apercevra si elles vous sont fâcheuses ou non. Considérez que Dieu ne veut point d'âmes faibles, ni délicates, ni amoureuses d'elles-mêmes ; mais il en cherche de fortes, de mortifiées, pleines d'une sainte haine d'elles-mêmes pour dévorer les difficultés des premiers établissements. C'est pourquoi il leur donne alors de si grands secours, que si peu qu'elles aient d'application, elles font de grands progrès en la vertu. Véritablement c'est un bonheur considérable pour vous et une marque de la bonté de Dieu, de vous avoir conduite où vous êtes, laissant là tant d'autres religieuses qui vivraient saintement sous votre gouvernement. Car quoique ce que vous abandonnez ait coûté beaucoup, ce n'est après tout qu'un pur néant, et il fallait vous en priver en peu de temps. Mais si nous voulons posséder Dieu, il faut que nous n'ayons rien de créé. En effet, comment le cœur, quand il s'attache à quelque objet, peut-il appartenir à deux en même temps ? Je dis la même chose à votre sœur, et je demande le secours de vos prières auprès de Dieu, que je prie de demeurer avec vous en votre âme. Ainsi soit-il. A Ségovie, le vingt-huitième de juillet 1589.

FR. JEAN DE LA CROIX.

SEPTIEME LETTRE.

A une demoiselle de Madrid, qui prit, peu de temps après, l'habit de carmélite déchaussée, et vécut saintement dans le couvent des Arènes, en la Nouvelle-Castille. Il répond à trois questions qu'elle lui avait faites : sur les péchés qu'il faut pleurer, sur la manière de méditer la passion de Jésus-Christ, et sur la gloire du paradis.

Jésus soit toujours en votre âme. Lorsque le messager est arrivé, je n'ai pu vous répondre, parce qu'il passait plus outre ; et maintenant même qu'il est revenu, il attend ma réponse. Je prie Dieu, ma fille, de vous donner toujours sa grâce pour l'aimer en toutes choses et pour le servir comme vous y êtes obligée, puisque vous êtes créée et rachetée.

pour cette seule fin. J'aurais bien des choses à dire sur les trois points que vous me proposez, mais la brièveté du temps et le caractère des lettres, qui doivent être courtes, ne le permettent pas. Je vous écris néanmoins trois choses qui pourront vous être utiles. En premier lieu, quant aux péchés, qui sont si odieux au Seigneur, qu'il a été nécessaire que Jésus-Christ mourût pour les effacer, vous devez, afin de les pleurer et de les éviter à l'avenir, vous éloigner du commerce des hommes autant qu'il vous sera possible. Quoi que vous fassiez aussi, vous ne devez dire aux autres que ce qui est précisément nécessaire. Car, quelque parfait que soit un homme, il lui sera toujours préjudiciable de donner plus de temps à la conversation que la nécessité et la raison ne demandent. Il faut encore que vous gardiez avec exactitude et avec amour les commandements de Dieu.

En second lieu, pour vous entretenir dans les méditations de la passion de Notre-Seigneur, vous devez traiter votre corps rigoureusement, mais avec discrétion. Vous devez concevoir de la haine contre vous-même et pratiquer avec prudence une sévère mortification. Vous ne devez enfin jamais chercher le goût et la dévotion sensible, ni suivre les mouvements de la propre volonté, qui est la cause de la passion et de la mort du Fils de Dieu. Mais en tout cela, ne faites rien que par le conseil de votre père spirituel.

En troisième lieu, si vous voulez considérer avec fruit la gloire céleste, et en faire le sujet de vos méditations et l'objet de votre amour, vous ne devez estimer tous les biens et tous les plaisirs du monde que boue, que vanité et que peine, comme ils le sont effectivement. Ne faites état que de la grâce et de l'amitié de Dieu. Les choses de la terre les plus précieuses, si on les compare avec les biens éternels, pour lesquels nous sommes créés, sont viles et amères; leur laidur et leur amertume, quoique passagères, demeurent éternellement gravées dans l'âme qui a eu de l'estime pour elles. Je n'oublie pas votre affaire, mais on ne saurait présentement l'expédier; je l'ai néanmoins fort à cœur. Recommandez-la sérieusement à Dieu, et prenez pour intercesseur auprès de lui la sainte Vierge, mère de Dieu, et saint Joseph. Je salue très-particulièrement madame votre mère; je vous demande à toutes deux vos prières; et vous aurez soin, s'il vous plaît, de prier par charité pour moi. Dieu vous donne son esprit. A Ségovie.

FR. JEAN DE LA CROIX.

HUITIÈME LETTRE.

A la dame Jeanne de Pedraça de Grenade. Il lui donne des instructions pour se gouverner dans les aridités et dans les délaissements.

Jésus soit en votre âme. Je le remercie de ce que je n'oublie pas les pauvres et ne repose pas à l'ombre, comme vous dites. Je suis affligé, lorsque je pense que vous croyez peut-être ce que vous dites de mon repos; car je serais un ingrat si je vous mettais en oubli, après avoir reçu de vous tant de bienfaits, lors même que je ne les méritais pas. Considérez, s'il vous plaît, madame, comment on peut oublier ce qu'on a profondément gravé dans le cœur. Vous vous persuadez qu'étant dans les obscurités et dans le vide de l'esprit, vous êtes abandonnée de tout le monde. Mais ce n'est pas merveille que vous vous l'imaginiez, puisque vous avez quelque soupçon que Dieu même vous a délaissée. Cependant rien en effet ne vous manque, et il n'est pas besoin de traiter de cet état avec personne. Il n'y en aura pas même qui puisse vous en retirer; vous n'en connaîtrez point, vous n'en trouverez aucun. Car tout ce qui vous inquiète n'est que soupçon sans fondement. Celui qui ne veut que Dieu ne marche pas dans les ténèbres, quoiqu'il croie qu'il

est plein d'obscurités et vide de tous biens spirituels. Quiconque ne cherche ni réputation, ni goût sensible, soit en Dieu, soit dans les créatures; quiconque n'obéit pas à sa propre volonté en aucune chose, il n'est pas en danger de tomber et n'a pas besoin d'avoir des conférences avec les autres. Vous êtes en bon chemin, ma fille; laissez-vous conduire etenez-vous dans une sainte joie. Car enfin qui êtes-vous, pour prendre soin de vous-même? Eh! comment vous traiteriez-vous? Croyez-moi, vous n'avez jamais été en meilleur état que vous êtes: puisque vous n'avez jamais été plus humiliée ni plus soumise, jamais vous n'avez moins estimé les choses du monde ni vous-même. Vous ne connaissiez pas auparavant combien vous êtes méchante et combien Dieu est bon. Vous ne le serviez pas purement et avec un si grand désintéressement. Vous n'êtes pas maintenant l'esclave de votre volonté comme vous étiez, et vous ne commettez pas les autres imperfections que vous commettiez. Que voulez-vous donc? quelle manière de vivre vous représentez-vous? Qu'est-ce, selon votre sens, que servir Dieu, sinon de s'abstenir du mal, accomplir la loi et les préceptes de Dieu, et employer toutes ses forces à lui rendre le culte et l'honneur que nous lui devons? Si on fait cela, qu'est-il besoin de chercher des lumières, des connaissances, des tendresses, des goûts sensibles, de se les procurer de tous côtés? Toutes ces choses n'engagent-elles pas l'âme dans le danger de se tromper elle-même et de se perdre? C'est pourquoi Dieu lui fait un très-grand bien, lorsqu'il jette ses puissances dans l'obscurité et qu'il la prive elle-même de tout ce qui l'éclairait et la consolait, en sorte qu'elle ne puisse prendre de là l'occasion de s'égarer. Mais si on ne se trompe pas en cela, que doit-on faire autre chose que marcher par le chemin uni de la loi de Dieu et de l'Eglise, et vivre dans la foi obscure et véritable, dans l'espérance certaine et dans l'entière charité de Dieu? N'est-ce pas ainsi que nous devons attendre les biens éternels qu'on nous prépare dans le ciel, notre patrie? Ne devons-nous pas vivre ici comme des étrangers, comme des pèlerins, comme des pauvres, comme des bannis; comme des orphelins, comme des gens qui sont désolés, qui ne savent par quel chemin il faut aller, qui sont dépourvus de toutes choses, qui n'espèrent que ce qu'on leur garde dans le ciel? Réjouissez-vous donc et mettez votre confiance en Dieu, qui vous montre ce qu'il exige de vous. Vous pouvez et vous devez exécuter sa volonté: si vous y manquez, il ne faudra pas vous étonner si, vous voyant si grossière en ses voies, il se fâche contre vous; car il vous mène par un chemin qui vous est le plus convenable, et il vous met dans un état qui est le plus sûr pour vous. Ne désirez donc point d'autre voie que celle-ci, et disposez votre âme à la suivre: tout va bien pour vous. Approchez-vous de la sainte table, selon votre coutume, et allez à confesse lorsque vous découvrirez en votre conscience quelque péché manifeste. Il n'est pas nécessaire de parler beaucoup de ce qui se passe dans votre intérieur. S'il vous arrive quelque chose de particulier, écrivez-le-moi. Ecrivez-moi, au reste, le plus tôt et le plus souvent que vous pourrez. Lorsque vous ne pourrez le faire par la voie des religieuses, vous le ferez par celle de madame Anne. Je me suis trouvé un peu mal, mais, grâces à Dieu, je me porte bien maintenant. Le frère Jean l'évangéliste est malade; priez Dieu pour lui et pour moi, ma fille en Notre-Seigneur.

A Ségovie, le douzième d'octobre 1589.

NEUVIÈME LETTRE.

A la mère Anne de Jésus, carmélite déchaussée du couvent de Ségovie. Il la console du chagrin qu'elle avait de ce que, dans le chapitre général, ce Père n'avait point été fait supérieur.

Jésus soit en votre âme. Je vous rends mille grâces de ce que vous

m'avez écrit. Prenant mes intérêts à cœur, vous ajoutez de nouvelles obligations à celles que je vous ai. Bien loin de vous affliger de ce que les affaires du chapitre général n'ont pas pris le cours que vous souhaitiez, vous devez plutôt vous en consoler et en remercier Dieu, puisque c'est par son ordre qu'elles se sont passées de la sorte, et que c'est sans doute notre avantage. Il reste seulement à nous bien persuader que c'est le meilleur pour nous. Et en effet, cela est véritable; car les choses qui nous déplaisent, quoiqu'elles soient bonnes et convenables, nous paraissent mauvaises et contraires. Celle-ci cependant n'est mauvaise ni pour les autres, ni pour moi : au contraire, elle m'est favorable, parce que, déchargé du soin des âmes, je puis, si je veux, avec l'assistance divine, goûter le repos de la solitude, et jouir de l'agréable fruit que je tirerai de l'oubli de moi-même et de toutes les créatures. Ce sera aussi un bien pour les autres que je sois éloigné d'eux : ils ne feront pas les fautes que je leur donnerais occasion de commettre, étant, comme je suis, incapable de gouverner. Je vous prie, ma fille, de demander à Dieu cette grâce pour moi, qu'il lui plaise de me garantir de toute supériorité; car je crains qu'on ne m'oblige d'aller à Ségovie, et qu'on ne me laisse pas libre de toute affaire. Je ferai néanmoins ce que je pourrai pour m'exempter de ce fardeau. Que si je puis l'éviter, toutefois, la mère Anne de Jésus-Christ ne se délivrera pas de mes mains comme elle l'espère; elle ne mourra pas aussi de douleur de ce que, selon sa pensée, l'occasion d'acquérir une grande sainteté se passe. Néanmoins, soit que j'aie là, soit que je demeure ici, en quelque lieu et de quelque manière que je sois, je ne l'oublierai pas, désirant son bien éternel de tout mon cœur. Mais en attendant qu'elle en jouisse dans le ciel, elle doit s'attacher à la pratique des vertus, surtout de la mortification et de la patience; elle doit souhaiter de se rendre semblable, par la patience, à notre grand Dieu, qui s'est humilié jusqu'à être crucifié pour nous. Car si nous ne l'imitons, la vie présente n'est pas bonne et nous est fort inutile. Je prie la divine majesté de vous conserver et d'augmenter son amour en vous, comme en sa sainte et bien-aimée servante. Ainsi soit-il.

A Madrid, le sixième de juillet 1591.

FR. JEAN DE LA CROIX.

DIXIÈME LETTRE.

A la mère Eléonor Baptiste, prieure des carmélites déchaussées du couvent de Véas. Il lui enseigne en quoi consiste la vie apostolique et l'abnégation religieuse.

Jésus soit en votre âme. Ne croyez pas, ma chère fille en Jésus-Christ, que je ne vous aie pas porté compassion des travaux que vous avez essayés avec vos sœurs : non, assurément, cela n'est pas. Cela n'empêche pas néanmoins que je ne me console beaucoup, lorsque je fais réflexion que Dieu vous a appelée à la vie apostolique, qui est une vie d'humilité et de mépris, et qu'il vous conduit par cette voie. Certes Dieu veut que celui qui entre en religion soit religieux de telle sorte, qu'il renonce à toutes les choses du monde et que toutes les choses du monde le renoncent lui-même, parce que Notre-Seigneur veut être son trésor, sa consolation, son plaisir, toute sa gloire. Au reste, ma fille, Dieu vous a fait un bien signalé, puisque, oubliant toutes choses, vous pouvez maintenant jouir seule de votre Dieu. Vous devez aussi recevoir avec agrément, pour l'amour de Notre-Seigneur, tout ce qu'il plaira aux hommes de vous faire, puisque vous n'êtes pas à vous-

même, mais à Dieu. Je me recommande à mes filles Madeleine, Anne et aux autres.

A Grenade, le huitième de février 1588.

FR. JEAN DE LA CROIX.

PRÉCAUTIONS SPIRITUELLES

DONT LES RELIGIEUX DOIVENT USER CONTRE LES ENNEMIS DE LEUR ÂME.

Le religieux qui veut arriver en peu de temps à une sainte récollection, au silence spirituel, à la nudité et à la pauvreté d'esprit; qui désire goûter la paix et les consolations intérieures, et recevoir les douces inspirations du Saint-Esprit, pour unir son âme à Dieu; qui souhaite de se débarrasser de tous les obstacles des créatures, des pièges et des tromperies du démon; qui s'efforce enfin de se détacher de soi-même: le religieux, dis-je, qui a dessein de faire tout cela, doit garder fidèlement les instructions suivantes. Pour cet effet...

Il faut remarquer que toutes les pertes que l'âme souffre viennent de ses ennemis, qui sont le monde, le démon et la chair. Le monde est le plus faible, le démon est le plus difficile à découvrir, la chair est la plus opiniâtre, et ses attaques durent aussi longtemps que la corruption du vieil homme subsiste. Pour surmonter chacun de ces adversaires, il faut les vaincre tous trois. Si l'un succombe, les deux autres manquent de courage et de force; et lorsqu'ils sont tout à fait abattus, l'âme n'a plus de guerre à soutenir.

PRÉCAUTIONS CONTRE LE MONDE.

Pour vous garantir des dommages que le monde peut vous apporter, vous devez vous servir de ces trois précautions.

PREMIÈRE PRÉCAUTION.

La première: aimez également toutes sortes de personnes; oubliez-les aussi également, soit proches, soit étrangers; détachez votre cœur des uns et des autres, et plus même des parents que des étrangers, de peur que le sang et la chair n'entretiennent cette union, et que l'amour naturel, qui est toujours grand entre les proches, ne la foment. Celui qui désire acquérir la perfection doit mortifier incessamment cet amour. Il est nécessaire que vous regardiez tous les hommes comme des étrangers; et, par ce moyen, vous vous acquitterez mieux de votre devoir envers eux que si vous leur donniez votre amour, qui n'est dû qu'à Dieu. Si vous avez plus d'affection pour l'un que pour l'autre, vous vous tromperez extrêmement. La mesure de votre charité est l'amour que Dieu porte aux hommes. Mais comme celui-là est le plus digne d'amour que Dieu aime davantage, vous n'en pouvez juger sûrement, puisque vous ne sauriez connaître celui qui l'emporte sur les autres en l'amour divin.

Au reste, si vous oubliez également tout le monde, comme il est expédient de le faire pour parvenir au recueillement intérieur, vous ne vous tromperez pas en l'amour de ceux qui méritent d'être plus ou moins aimés. Ne pensez ni bien, ni mal d'eux, mais fuyez-les tous autant qu'il vous sera possible. Si vous négligez la pratique de ces avis, vous ne pourrez ni être bon religieux, ni vous recueillir, ni vous affranchir des imperfections qui naissent de cet amour déréglé. Si vous favorisez votre inclination en l'un ou en l'autre de ces deux points, le malin esprit vous surprendra, ou vous vous imposerez à vous-même, sous couleur de faire le bien ou d'éviter le mal. Mais si vous observez ces enseignements, vous serez en sûreté contre les défauts et les dommages qui viennent de notre attachement aux créatures.

DEUXIÈME PRÉCAUTION.

La seconde précaution contre le monde regarde les biens temporels. Pour vous défendre des dommages que nous venons de rapporter, et pour modérer les excès de votre cupidité, vous devez abhorrer les biens de la terre et ne vous en mettre jamais en peine. Ne vous inquiétez ni de votre nourriture, ni de vos habits, ni d'aucune chose créée, ni du lendemain ; mais appliquez vos soins à la contemplation des choses célestes et à la recherche du royaume de Dieu ; soyez fidèle à servir votre Créateur, et ne doutez pas que, selon la promesse de Notre-Seigneur, les autres choses ne vous soient données (*Matth.*, VI, 33). En effet, celui qui a soin des animaux ne vous mettra pas en oubli ; et si vous agissez de la sorte, vous établirez le silence, le repos et la paix dans tous vos sens.

TROISIÈME PRÉCAUTION.

La troisième précaution vous est très-nécessaire pour vous mettre à couvert des pertes spirituelles qui arrivent quelquefois aux religieux dans les monastères. Ceux qui ne se précautionnent pas de cette manière perdent la paix et le bien de l'âme, et tombent chaque jour en plusieurs péchés. Gardez-vous donc très-soigneusement de penser à ce qui concerne quelque religieux que ce soit, et beaucoup moins de parler, par exemple, de son naturel, de sa conversation, des autres choses même les plus importantes qui le touchent ; n'en dites rien, sinon à celui à qui il sera à propos de le déclarer en son temps. Quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez, ne vous en scandalisez pas, ne vous en étonnez nullement ; mais effacez tout cela de votre esprit, pour conserver votre âme dans la pureté et dans la paix. Car quoique vous viviez parmi des anges, vous jugerez que plusieurs choses ne sont pas bonnes, parce que vous n'en connaissez pas le fond. Mettez-vous devant les yeux l'exemple de la femme de Loth : tout effrayée de la ruine de Sodome, elle se tourna pour voir ce qui s'y passait ; et Dieu, pour la punir de sa curiosité, la changea en une statue de sel : ce qui vous apprend que, si vous viviez parmi les démons, Dieu ne voudrait pas que vous fissiez des retours et des réflexions sur leurs actions, puisque ce ne serait pas à vous à en prendre connaissance. Vous ne devriez alors vous occuper qu'à purifier votre âme, sans souffrir aucun empêchement des pensées que vous pourriez avoir des autres religieux. Tenez pour certain qu'il y aura toujours, dans les communautés régulières, quelque chose qui choquera l'esprit, parce que les démons ne cessent jamais de troubler la paix et l'union des saints ; et Dieu le permet pour les exercer et pour en prendre des épreuves. Pour vous, si vous ne prenez garde à vous comme si vous n'étiez pas dans un couvent, quelque peine que vous dévoriez, vous ne pourrez être bon religieux, ni passer jusqu'à la nudité de l'esprit, ni jusqu'au recueillement intérieur, ni vous garantir des dommages qui sont cachés sous de fausses apparences. Si vous vous comportez autrement, quoique vous ayez un bon zèle, le démon vous surprendra, tantôt en une chose, tantôt en une autre. Il vous a même déjà trompé, toutes les fois que vous avez donné occasion à votre âme de réfléchir sur ces choses et de se distraire. Souvenez-vous de ce que dit saint Jacques : *Si quelqu'un croit être religieux, dit-il, et s'il ne réprime pas néanmoins sa langue, sa religion est vaine (Joan.*, XXVI). Ces paroles ne se doivent pas moins entendre des pensées de l'entendement, qui est la langue intérieure de l'homme, que de la langue de notre bouche.

PRÉCAUTIONS CONTRE LE DÉMON.

Celui qui aspire à la perfection a besoin de trois précautions pour ne

pas tomber entre les mains du démon, notre second ennemi. Il est donc à remarquer qu'entre les différentes finesses que cet esprit de ténèbres emploie pour surprendre les personnes spirituelles, la plus ordinaire est de les séduire par l'apparence du bien et non par la représentation du mal, sachant bien qu'elles ne consentiraient pas au mal qu'elles connaîtraient évidemment. C'est pourquoi vous devez toujours craindre, même ce qui paraît bon, surtout lorsque vous ne faites pas quelque chose par obéissance. Vous agirez en ceci sûrement et saintement, si vous suivez le conseil de celui de qui vous êtes obligé de prendre avis.

PREMIÈRE PRÉCAUTION.

La première précaution contre le démon est de ne jamais faire, sans les ordres de l'obéissance, aucune chose, excepté ce qui est ordonné par la religion, quoiqu'elle semble bonne et charitable, soit dans le monastère, soit hors du monastère : car c'est l'obéissance qui donne le mérite à votre action et la sûreté à votre entreprise. Ne faisant rien que par obéissance, vous éviterez la volonté propre et les embûches du démon, et les dommages qu'il vous ferait, et dont Dieu vous demandera compte à son jugement. Sans cette précaution, l'ennemi implacable de votre âme vous trompera également dans les grandes choses et dans les petites, quoique vous croyiez bien faire. Quand même vous ne feriez point d'autre perte que de quitter la conduite de l'obéissance, elle serait considérable, puisque vous pécheriez, et que l'obéissance est plus agréable à Dieu que les sacrifices. De plus, les actions d'un religieux ne lui appartiennent pas ; mais elles dépendent du supérieur : si l'inférieur les soustrait à sa juridiction, elles seront infructueuses, inutiles et perdues.

DEUXIÈME PRÉCAUTION.

La seconde précaution est que vous ne regardiez jamais votre supérieur, quel qu'il soit, que comme Dieu même, puisqu'il vous est donné comme lieutenant de Dieu. C'est néanmoins ce que le démon, qui est l'ennemi mortel de l'humilité, empêche de toutes ses forces ; car il sait bien que si vous considérez de cette manière votre supérieur, vous acquerez de grands biens spirituels et de grands mérites ; et si vous ne lui donnez pas ce rang dans votre esprit, vous ferez des pertes infinies. Gardez-vous donc bien de faire la moindre réflexion sur sa qualité, sur son savoir, sur ses manières, sur ses perfections ou sur ses défauts : si vous y aviez égard, vous vous causeriez à vous même de très-grands dommages, car vous obéiriez à l'homme et non à Dieu ; vous rendriez l'obéissance à votre supérieur par des motifs humains, et non par des motifs surnaturels ; vous serviriez l'homme, qui est visible, et non pas Dieu, qui est invisible. Ainsi votre obéissance serait vaine et fautive ; elle changerait selon l'humeur et la disposition de votre supérieur : s'il vous était favorable, vous lui obéiriez volontiers ; s'il vous était contraire, vous lui obéiriez avec chagrin. Comment donc votre obéissance vous serait-elle avantageuse devant Dieu ? Je puis donc vous assurer que quand le démon persuade secrètement aux religieux de faire attention sur les façons de faire de leurs supérieurs, il perd un grand nombre de ceux qui aspirent à la vertu, puisque leur obéissance n'est, pour cette raison, d'aucune valeur aux yeux de Dieu. Si vous ne vous faites violence au point qu'il vous soit indifférent quel supérieur que vous ayez et de quelle manière il agisse envers vous, jamais vous ne pourrez ni être homme spirituel, ni garder vos vœux fidèlement.

TROISIÈME PRÉCAUTION.

La troisième précaution combat directement le malin esprit. Elle consiste à pratiquer une sincère et continuelle humilité de paroles et

d'actions, à vous réjouir des bonnes œuvres des autres comme des vôtres, à désirer sans déguisement que les autres vous soient préférés en toutes choses. C'est ainsi que vous vaincrez le mal par le bien, que vous chasserez le démon et que vous goûterez la joie du cœur. Étudiez-vous à exercer ces vertus plutôt envers ceux pour qui vous ne sentez pas beaucoup d'amitié, qu'envers les autres ; et persuadez-vous fortement que si vous ne vous comportez de la sorte, vous n'aurez jamais une parfaite charité et vous n'y ferez aucun progrès. Aimez à recevoir des instructions de tout le monde, plutôt qu'à en donner aux moindres de tous.

PRÉCAUTIONS CONTRE LA CHAIR ET CONTRE LA SENSUALITÉ.

Celui qui veut remporter la victoire de sa chair et de sa sensualité, qui est le troisième ennemi de l'âme, doit se munir de ces trois précautions.

PREMIÈRE PRÉCAUTION.

La première précaution est de vous bien mettre dans l'esprit que vous n'êtes venu dans le cloître que pour être frappé, coupé et poli comme un marbre brut. Pour vous délivrer des chagrins que les autres religieux pourraient vous donner, et pour en recueillir quelque fruit, vous devez vous imaginer que tous ceux qui vivent dans le couvent sont des officiers et des ministres envoyés de Dieu pour travailler sur vous et pour vous perfectionner. Les uns exerceront votre patience par les paroles ; les autres, par les actions ; les autres, par les sentiments qu'ils auront de vous et qu'ils déclareront à leurs frères. Vous devez recevoir tous ces coups, comme un bois dont on veut faire une statue reçoit les coups du sculpteur ou les couleurs du peintre. Si vous n'observez ces règles avec exactitude, vous ne pourrez, ni surmonter vos sens et votre sensualité, ni vivre comme il faut avec les autres religieux, ni jouir de la paix du Saint-Esprit, ni fuir mille occasions de faire de lourdes chutes et de souffrir de grands dommages spirituels.

DEUXIÈME PRÉCAUTION.

La seconde précaution est de n'omettre jamais, faute de sentiments et de goûts tendres, aucune bonne action qui contribue au service de Dieu, et de n'en point faire aussi, à cause de la douceur que vous y trouvez, si ce n'est peut-être qu'il soit aussi à propos de faire cette œuvre que celle que vous faites sans consolation. Si vous ne vous imposez cette loi, il vous sera très-difficile d'acquérir de la fermeté et de la persévérance, et de vaincre votre faiblesse.

TROISIÈME PRÉCAUTION.

La troisième précaution est que, dans vos exercices spirituels, vous ne vous attachiez point au goût qui flatte le sens, et que vous n'évitiez pas l'amertume qui l'afflige : au contraire, vous devez rechercher et embrasser ce qu'il y a de plus difficile, de plus insipide et de plus désolant. Sans cette pratique, vous ne vous déferez jamais de votre amour-propre, et vous n'arriverez jamais au pur amour de Dieu.

ASPIRATION A DIEU NOTRE-SEIGNEUR.

Mon âme désire encore pour l'amour de vous, ô mon Dieu ! source de toutes mes douceurs, de donner des instructions pour parvenir à votre amour et pour recevoir vos lumières. Car quoique je n'en fasse pas les œuvres (car les œuvres vous plaisent davantage que les discours qu'on en fait et que la connaissance qu'on en a), j'espère néanmoins que les

autres en retireront quelque fruit, pour se perfectionner en votre service et en votre amour, et que de cette sorte ils suppléeront à mes défauts en cet endroit. Ce sera aussi un sujet de consolation pour mon âme, que vous trouviez dans les autres ce qui lui manque à elle-même. Vous aimez, Seigneur, la discrétion ; vous aimez la lumière ; vous aimez l'amour sur toutes les opérations de l'âme : c'est pourquoi ces instructions seront pleines de discrétion pour celui qui marche par ces routes, pleines de lumière pour découvrir le chemin, pleines d'amour pour faire le voyage avec ferveur. Loin d'ici les belles paroles du monde et l'éloquence pompeuse de la sagesse humaine ; elles sont stériles, et vous ne les approuvez pas. Ne parlons que le langage qui se fasse entendre au cœur, et qui le remplisse de vos lumières et de votre amour : car c'est ce qui vous est le plus agréable. Vous délivrerez peut-être aussi, par ce moyen, plusieurs personnes du danger où elles sont de s'égarer par ignorance, s'imaginant qu'elles suivent sûrement votre très-doux Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et tâchant de se rendre semblables à lui en sa vie et en ses vertus, selon la règle de sa nudité et de sa pauvreté d'esprit. Mais, ô Père de miséricorde, je vous conjure d'achever ce grand ouvrage, puisque rien ne se peut faire sans vous et sans votre assistance particulière.

SENTENCES SPIRITUELLES.

1. Appliquez-vous avec tout le soin et toute l'ardeur possible à imiter Jésus-Christ en toutes choses, et comportez-vous en chacune de vos actions comme il s'y fût comporté s'il l'eût faite lui-même.

2. Renoncez de tout votre cœur, pour l'amour de Jésus-Christ, à toutes les consolations et à tous les plaisirs qui se présenteront, puisqu'il a mis tout son contentement, en cette vie, à faire la volonté de son Père.

3. Portez-vous toujours de toutes vos forces à faire les choses, non pas les plus faciles, mais les plus difficiles ; non pas les plus douces, mais les plus amères ; non pas les plus élevées, mais les plus précieuses, mais les plus basses et les plus méprisables ; non pas à désirer quelque chose, mais à ne rien vouloir du tout.

4. Il vaut mieux être chargé de peines en la compagnie de celui qui a de grandes forces, que déchargé de souffrances en la compagnie de celui qui a beaucoup de faiblesse. Lorsque vous souffrez, vous êtes proche de Dieu, qui est votre force : *Car il est près de ceux qui ont le cœur affligé (Psal. XXXIII, 19)*. Mais lorsque vous êtes exempt de croix, vous êtes très-proche de vous-même, qui êtes votre propre faiblesse, parce que la vertu et la force de l'âme s'augmentent et s'affermissent dans les afflictions les plus dures.

5. Celui qui veut vivre sans direction d'aucun père spirituel ressemble à un arbre qui est planté seul dans un champ, et qui n'appartient à personne. Tous ceux qui passent par là enlèvent ses fruits avant même qu'ils soient mûrs.

6. L'âme qui marche seule et sans directeur dans les voies spirituelles est semblable à un charbon allumé, mais séparé des autres, lequel, au lieu de s'embraser davantage, s'éteint tout à fait.

7. Celui qui va seul et sans guide, et qui tombe seul en chemin, demeure seul en sa chute, et il montre bien qu'il fait peu d'état de son âme, puisqu'il ose se fier à soi-même.

8. Si vous n'appréhendez pas de tomber étant seul, craignez du moins la difficulté que vous aurez à vous relever seul. Considérez, au reste, que deux peuvent plus qu'un seul homme.

9. Celui qui tombe chargé d'un pesant fardeau, se relève difficilement avec sa charge. L'aveugle qui tombe ne se relève pas seul à cause de son aveuglement, et s'il se relève seul, il n'ira pas par le droit chemin.

10. Dieu estime plus le moindre degré de pureté de conscience que toutes les actions que vous pouvez faire pour son service.

11. Une âme bien résolue à recevoir pour l'amour de Dieu toutes les désolations intérieures et toutes les souffrances qui lui arrivent, est plus précieuse et plus chère à Dieu que toutes les méditations qu'elle pourrait faire, et toutes les visites spirituelles ou visions qu'elle pourrait avoir.

12. Dieu aime mieux le moindre degré de votre obéissance et de votre soumission que tous les autres grands services que vous vous efforcez de lui rendre.

13. Défaites-vous de toutes sortes d'affections, et vous aurez ce que votre cœur désire. Après tout, comment pouvez-vous connaître si tous vos désirs sont conformes à la volonté de Dieu?

14. Puisque vous savez que l'accomplissement de votre volonté augmente la peine intérieure que vous sentiez auparavant, refusez-lui la satisfaction qu'elle demande, quoique vous prévoyiez que votre cœur demeurera ensuite dans ses premières amertumes.

15. Si l'âme qui va à Dieu nourrit en elle-même et entretient la moindre cupidité des choses du monde, elle tombe dans une plus grande indécence et dans une impureté plus grossière que si elle souffrait les tentations les plus honteuses et les ténèbres d'esprit les plus profondes qu'on puisse endurer, pourvu qu'elle ne donnât point son consentement à ces tentations.

16. Une personne qui se soumet, dans l'aridité et dans les peines, aux choses justes et équitables, est plus agréable à Dieu que celle qui, manquant de cœur dans les sécheresses, veut faire tous ses exercices spirituels avec beaucoup de douceurs intérieures.

17. Dieu agrée davantage une bonne œuvre faite en secret sans désirer qu'on la connaisse, que mille autres bonnes œuvres d'éclat et faites avec dessein d'en donner connaissance aux hommes.

18. Celui qui fait quelque chose pour Dieu par le mouvement d'un amour très-pur, ne laisserait pas de la faire avec joie, s'il était possible que Dieu ne la connût nullement.

19. Une œuvre pure et parfaite, entreprise et achevée pour l'amour de Notre-Seigneur, établit le royaume de Dieu dans le cœur tout pur de celui qui l'a faite.

20. Comme un oiseau qui s'est pris à la glu a deux peines : l'une de s'en débarrasser, l'autre de se nettoyer, de même celui qui satisfait son appétit sensuel doit travailler à s'en détacher et à se purifier de son attache.

21. Celui qui n'obéit pas à ses passions volera en esprit facilement vers Dieu, comme un oiseau vole librement quand il a les ailes entières et libres.

22. Un petit fil empêche aussi bien l'oiseau de voler qu'un gros fil : de même un petit attachement est à l'âme un aussi grand obstacle d'aller à Dieu, qu'un grand attachement.

23. Une mouche qui, voulant goûter la douceur du miel, y frotte ses ailes, ne peut plus voler. Ainsi l'âme qui veut se repaître de la douceur de l'esprit n'a plus la liberté de s'élever à la contemplation.

24. Si vous souhaitez que la face de Dieu paraisse claire et simple en votre âme, et y fasse briller son éclat, ne vous trouvez point parmi les créatures ; au contraire, videz-en parfaitement votre esprit, et alors vous marcherez au milieu des lumières divines.

25. Pourquoi différerez-vous si longtemps à aller à Dieu, puisque vous

pouvez en un moment occuper votre cœur à l'aimer?

26. Lorsque l'esprit est parfaitement purifié, il ne s'arrête plus à la superficie des objets extérieurs, et ne s'embarrasse pas des respects humains, mais il se recueille en soi-même : éloigné des images des créatures, il converse seul en paix avec son Dieu.

27. L'âme qui aime Dieu est douce, humble et patiente; l'âme qui persiste en son amour-propre s'endurcit ordinairement le cœur.

28. Celui qui interrompt l'exercice et le cours de l'oraison, ressemble à un homme qui tient un passereau en la main et qui le laisse envoler : il ne peut le reprendre qu'avec peine.

29. L'unique pensée d'un homme vaut mieux que tout l'univers. C'est pourquoi Dieu seul mérite de l'avoir, et elle est due à Dieu seul. De sorte que c'est faire un larcin que de ne pas rapporter à Dieu toutes les pensées qu'on peut avoir.

30. Comme il doit y avoir de la proportion en toutes choses, ce qui ne se peut sentir regardé les choses insensibles; les sens ont du rapport avec les choses sensibles, et notre esprit en a avec la pensée qu'on a de Dieu.

31. Considérez que votre ange gardien n'excite pas toujours votre appétit à opérer, quoiqu'il éclaire toujours votre raison. C'est pourquoi n'espérez pas d'avoir toujours des goûts sensibles dans vos opérations, puisque l'entendement et la raison suffisent pour agir.

32. Lorsque l'appétit de l'homme s'applique à quelque chose hors de Dieu, il forme un obstacle à la lumière dont l'ange se sert pour porter l'âme à la vertu.

33. Ce que vous désirez avec le plus d'empressement et de soin, vous ne le trouverez ni par toutes vos recherches, ni par la plus haute contemplation; mais vous l'obtiendrez par une profonde humilité et par la victoire que vous remporterez sur votre cœur.

34. Ne vous fatiguez pas inutilement : vous ne goûterez pas la douceur d'esprit que vous souhaitez, à moins que vous n'embrassiez le renoncement de la chose même que vous désirez.

35. Plus une fleur est délicate, plus elle sèche facilement et perd sa beauté et son odeur. Ce changement si prompt et si facile à faire, vous apprend que si vous cherchez toujours les douceurs intérieures dans les voies spirituelles, vous serez changeant et inconstant.

36. Armez-vous toujours d'un esprit ferme, fort, inébranlable, et qui n'ait inclination à aucune chose; vous jouirez alors d'une consolation et d'une paix solide. Ce sera un fruit de durée et de bon goût, comme le sont les fruits qui viennent dans les pays froids.

37. Ce qui naît du monde est monde, et ce qui naît de la chair est chair. Le bon esprit naît de l'Esprit de Dieu. Ainsi Dieu ne se communique jamais, ni par le monde ni par la chair.

38. Entrez en compte avec votre raison, afin que vous exécutiez dans la voie de Dieu ce qu'elle vous dicte. Cet examen vous sera plus utile que toutes les actions que vous faites sans cette réflexion, et vous en tirerez plus de fruit que des faveurs spirituelles que vous recherchez.

39. Heureux est celui qui, méprisant et abandonnant ses goûts sensibles et son inclination, regarde les choses de telle façon qu'il ne s'attache, en les faisant, qu'à la raison et à la justice.

40. Celui qui suit en ses œuvres la conduite de la raison ressemble à un homme qui se nourrit de viandes solides et substantielles; mais celui qui veut satisfaire le goût de sa volonté est semblable à un homme qui mange des fruits insipides et à demi pourris.

41. Si vous aviez affranchi votre âme des passions et des désirs déréglés qui se portent aux objets extérieurs et étrangers, vous com-

prendriez les choses spirituelles; et si vous aviez renoncé au penchant que vous y sentez, vous connaîtrez ce qu'il y a de véritable et de certain.

42. Celui-là sans doute a vaincu toutes les choses de ce monde qui ne reçoit plus ni de joie de leur douceur, ni de tristesse de leur amertume.

43. Si vous voulez entrer dans l'intérieur de l'âme et y demeurer avec Dieu, il est nécessaire que vous viviez de telle sorte que vous ne laissiez pas entrer dans votre cœur les choses extérieures, et que vous les renonciez dans une parfaite nudité et pauvreté d'esprit.

44. Celui-là ne pourra jamais arriver à la perfection, qui ne règle pas ses appétits, soit naturels, soit surnaturels, de telle manière qu'ils soient contents d'être privés de tout ce qui n'est pas Dieu. Cette privation est nécessaire pour jouir d'une paix parfaite et d'une entière tranquillité d'esprit.

45. Dieu étant en quelque façon inaccessible par le moyen des créatures, il ne faut pas vous arrêter à ce que vos puissances peuvent connaître et vos sens peuvent sentir, de peur que vous ne vous contentiez de ce qu'il y a de plus petit devant Dieu, et que votre âme ne perde cette agilité spirituelle qui lui est nécessaire pour aller à son Créateur.

46. L'âme qui n'a pas éteint ses désirs et ses soins pour les choses du monde, n'a pas moins de difficulté d'aller à Dieu qu'un homme a de peine à traîner en haut un chariot fort pesant.

47. La volonté de Dieu n'est pas que l'âme reçoive de troubles et de peines. Si l'âme en souffre, cela vient de la faiblesse de sa vertu, puisque les personnes parfaites se réjouissent de ce qui attriste les personnes imparfaites.

48. Le chemin qui conduit à la vie ne demande pas beaucoup de travail; il exige davantage l'abnégation de la propre volonté que les rares connaissances. Plus quelqu'un aura d'attache pour les choses sensibles, moins il fera de progrès en cette voie.

49. Ne vous persuadez pas, je vous prie, que plaire à Dieu consiste à faire beaucoup de bonnes œuvres: c'est à les faire avec une volonté droite, sans amour-propre et sans respect humain.

50. A la fin de votre vie on vous demandera compte de votre volonté et de votre amour. Occupez-vous donc maintenant à aimer Dieu comme il veut qu'on l'aime, et abandonnez en toutes choses votre inclination naturelle.

51. Gardez-vous de vous mêler des affaires d'autrui, ni même de vous en souvenir, puisqu'à peine pouvez-vous remplir parfaitement votre devoir.

52. Ne méprisez pas les autres, et ne croyez pas que si les vertus que vous remarquez en eux n'éclatent pas, ils ne sont point agréables à Dieu pour d'autres choses auxquelles vous ne pensez nullement.

53. Comme l'homme ignore la véritable différence qui se trouve entre le bien et le mal, il n'a pas le secret de gouverner selon la raison sa joie et sa douleur.

54. Ne vous affligez pas des accidents et des adversités du monde. Vous ne savez pas, étant comme ils sont envoyés de Notre-Seigneur, quels biens ils apporteront aux justes pour leur utilité, et aux élus pour leur salut éternel.

55. Ne vous réjouissez pas des biens temporels et passagers; vous n'êtes pas assuré s'ils vous aideront à acquérir la gloire céleste.

56. Ayez recours à Dieu dans vos souffrances; il vous consolera, il vous éclairera, il vous instruira.

57. Lorsque dans vos exercices spirituels la joie et la tendresse se

répondront dans votre cœur, recourez aussitôt à Dieu avec crainte et en vérité; vous ne tomberez jamais dans l'illusion ni dans la vanité.

58. Regardez Dieu comme l'époux de votre âme et comme votre ami, et marchez toujours en sa présence. Par ce moyen vous apprendrez à l'aimer très-purement; vous vous défendrez du péché; et ce qui vous sera nécessaire vous réussira heureusement.

59. Si vous voulez vaincre sans peine tout le monde et vous assujettir toutes choses, oubliez-les; oubliez-vous aussi vous-même.

60. Procurez-vous une paix solide et un repos inaltérable, en rejetant les soins superflus et en méprisant les accidents qui peuvent arriver. C'est ainsi que vous servirez Dieu avec satisfaction et avec joie.

61. Considérez bien que Dieu ne règne que dans l'âme pacifique et dépouillée de ses propres intérêts.

62. Quoique vous fassiez plusieurs bonnes œuvres, néanmoins si vous n'apprenez à renoncer votre propre volonté, à vous soumettre, à quitter le soin de vous-même et de vos intérêts, vous n'avancerez pas dans le chemin de la sainteté.

63. L'âme gagne plus en peu de temps avec les moindres dons de Dieu, qu'elle ne pourrait acquérir dans tout le cours de sa vie avec ses qualités naturelles.

64. On perd le secret et la pureté de sa conscience, quand on déclare aux hommes les biens qu'on y tient cachés, car on se contente alors de recevoir des louanges frivoles pour récompense de ses bonnes œuvres.

65. Il est surtout nécessaire de servir Dieu en observant le silence tant des passions et des désirs que de la langue. Car Dieu entend seul le langage de l'amour et du cœur.

66. Ne vous laissez pas emporter à la vaine joie, sachant combien vous avez commis de péchés énormes, et ignorant si vous êtes agréables à Dieu; mais craignez toujours et espérez en sa miséricorde.

67. Mortifiez continuellement votre langue et vos pensées, et attachez sans cesse votre amour à Dieu. Votre cœur s'enflammera pour son Créateur d'une manière toute divine.

68. Efforcez-vous d'avoir et de conserver en votre cœur une tranquillité et une paix continue, accompagnée d'une connaissance de Dieu pleine d'amour; et quand vous serez obligé de parler, faites-le toujours avec cette paix et cette tranquillité.

69. Rappelez souvent en votre esprit la vie éternelle, et considérez que plus les hommes auront été méprisables en leur pensée, humbles et pauvres en ce monde, plus ils auront d'estime et de gloire dans le ciel.

70. Réjouissez-vous continuellement en Dieu qui est votre salut; examinez combien il est avantageux d'endurer patiemment tous les accidents de la vie pour l'amour de celui qui est infiniment bon.

71. Que sait celui qui ne sait pas souffrir pour Jésus-Christ? Certainement lorsqu'il s'agit de souffrances, plus elles sont nombreuses et désolantes, meilleure est la condition de celui qui les supporte.

72. Si quelqu'un tâchait de vous persuader une doctrine relâchée, quand il ferait des miracles pour l'appuyer, ne le croyez pas; au contraire, embrassez l'austérité de la pénitence et le renoncement des créatures.

73. Considérez combien il est expédient de vous faire la guerre à vous-même et d'aller à la perfection par la voie des macérations et de la pénitence; comprenez bien aussi que vous rendrez compte à Dieu de toutes les paroles que vous aurez dites contre les ordres de l'obéissance.

74. Si vous êtes crucifié avec Jésus-Christ dans l'intérieur et dans l'extérieur, vous aurez de la joie en ce monde; vous aurez l'âme contente et vous la posséderez par votre patience.

75. Ne vous éloignez jamais d'une amoureuse attention sur Dieu; mais ne désirez point d'en obtenir aucune chose singulière.

76. Ayez une continuelle confiance en Dieu et croyez qu'il estime sur toutes choses, dans vous et dans les autres, les biens spirituels.

77. Chassez de votre âme tout ce qui n'est pas spirituel de sa nature, car si vous le receviez, vous perdriez la douceur et le goût de la dévotion et du recueillement.

78. Contentez-vous de Jésus-Christ crucifié; souffrez et reposez-vous avec lui; n'aimez ni souffrances, ni repos sans lui; étudiez-vous à détruire en toutes choses l'esprit de propriété et d'attachement à vous-même.

79. Entrez dans votre intérieur très-souvent, et travaillez avec ferveur devant Dieu, qui est toujours présent et qui vous fait sans cesse du bien.

80. Faites en sorte que toutes les choses créées ne vous paraissent d'aucune importance, et que vous ne leur soyez vous-même d'aucune conséquence; effacez-les toutes de votre esprit, et demeurez seul avec Dieu dans le secret de votre retraite.

81. Aimez extrêmement les souffrances et comptez pour rien d'en supporter de très-grandes, afin que vous soyez par ce moyen agréable à Notre-Seigneur, qui a bien voulu mourir pour vous.

82. Comme on couvre de vêtements le pauvre qui est tout nu, de même Dieu revêtira des ornements de sa pureté, de sa douceur et de sa volonté, l'âme qui se sera dépouillée de ses passions et de ses désirs.

83. Dieu le Père n'a dit qu'une parole qui est son Fils, et il l'a dite dans un silence éternel; l'âme doit aussi l'entendre dans un silence perpétuel.

84. Nous ne devons pas ajuster les souffrances à nous-mêmes, mais il faut nous ajuster nous-mêmes aux souffrances.

85. Qui ne cherche pas la croix de Jésus-Christ, rejette sa gloire; si vous désirez posséder votre Sauveur, ne le cherchez pas hors de la croix.

86. Lorsque Dieu veut aimer l'âme, il ne regarde pas son excellence, mais son humilité et le mépris qu'elle fait d'elle-même.

87. Comme les cieus ne sont sujets ni à la corruption, ni à la génération, de même les âmes, étant d'une nature céleste, ne produisent et ne nourrissent pas les passions.

88. N'usez pas des aliments défendus de cette vie, puisque bienheureux sont ceux qui ont faim, et soif de la justice parce qu'ils seront rassasiés.

89. Les passions fatiguent l'âme, l'obscurcissent, la tachent, l'affaiblissent.

90. La perfection ne consiste pas dans les vertus que chacun connaît en soi-même, mais en celles que Dieu approuve; ce qui est si caché aux yeux des hommes, que personne n'a sujet de présumer de soi-même, mais que chacun doit beaucoup appréhender.

91. L'amour ne tire pas son prix des grands sentiments que les hommes peuvent avoir, mais de la grande pauvreté d'esprit et de la parfaite patience qu'ils ont pour Dieu leur bien-aimé.

92. L'âme ne doit pas répandre ses puissances et ses sens sur les choses extérieures; elle doit seulement les y occuper autant que la nécessité l'exige et abandonner le reste à Dieu.

93. Nous avons trois marques de la récollection intérieure, lesquelles y doivent concourir ensemble. La première est que l'âme ne prenne plus de plaisir aux choses passagères et frivoles; la seconde qu'elle se plaise dans la solitude et dans le silence, et qu'elle cherche avec soin ce qui est le plus parfait; la troisième, que la méditation et le discours qui l'aidaient auparavant, lui soient devenus un obstacle en ses exercices spirituels.

94. Ne faire jamais attention aux défauts d'autrui, garder le silence, et entretenir un commerce continu avec Dieu; c'est le moyen de délivrer l'âme de plusieurs imperfections et de la mettre en possession des vertus les plus éminentes.

95. N'ayez point de soupçons et ne faites point de mauvais jugements de votre frère, car vous perdriez la pureté de cœur.

96. Ni la prospérité n'arrête l'âme, ni l'adversité ne l'assujettit et la tient captive, lorsqu'elle se retire des objets extérieurs, et qu'elle renonce à sa volonté propre, dans la jouissance des choses, même divines.

97. Que vous sert de donner une chose à Dieu, lorsqu'il vous en demande une autre? Examinez quelle est sa volonté, afin que vous l'accomplissiez. Vous en recevrez plus de plaisir que si vous faisiez ce que vous désirez ardemment.

98. Comment osez-vous avec tant d'intrépidité donner à vos passions tout le contentement qu'elles recherchent, puisque vous paraîtrez enfin au tribunal de Dieu, pour lui rendre compte de vos moindres paroles et de toutes vos pensées.

99. Pesez bien cette terrible vérité, que plusieurs sont appelés et peu sont élus; de sorte que si vous ne vivez avec beaucoup de précautions et de soins, votre perte est plus certaine que votre salut éternel.

100. S'il est constant, que quand il vous faudra répondre à Dieu de toute votre vie, vous vous repentirez de n'avoir pas bien employé le temps en son service, pourquoi ne le réglez-vous pas maintenant de la manière que vous voudrez alors l'avoir consumé pour votre Créateur?

PRIERE

QUE LE BIENHEUREUX JEAN DE LA CROIX FAIT A NOTRE-SEIGNEUR, EN
ACHEVANT SES INSTRUCTIONS.

O vous, mon Seigneur et mon Dieu, qui daignez bien avoir de l'amour pour moi, si vous vous souvenez encore de mes péchés, de telle sorte que vous ne vouliez pas écouter ma prière disposez de moi comme il vous plaira, car je me sou mets à votre volonté; faites éclater sur moi votre bonté et votre miséricorde; c'est par elle que les hommes vous connaissent. Mais si vous attendez de moi de bonnes œuvres pour avoir sujet de me donner ce que je vous demande, aidez-moi, Seigneur, de votre grâce à les produire, et faites-les vous-même en moi et avec moi; envoyez-moi les peines qui vous seront les plus agréables; je les accepte volontiers, et je désire qu'elles m'arrivent selon vos desseins. Que si vous n'attendez pas mes œuvres, que vous proposez-vous donc, ô très-doux Seigneur? pourquoi différerez-vous à faire ce que vous voulez? Si vous avez résolu de me faire sentir les effets de votre grâce et de votre miséricorde que je vous demande par les mérites de votre Fils, recevez ces petits ouvrages, s'il vous plaît, et accordez-moi ce bien, si c'est votre bon plaisir. Je ne puis rien sans vous, et je ramperai toujours dans la boue, si vous ne me retirez de ma bassesse; car qui est-ce

qui peut éviter ce qu'il y a de plus bas et de plus imparfait sur la terre, si vous ne l'élevez à vous, ô mon Dieu, dans la pureté de votre amour!

MAXIMES SPIRITUELLES

TIRÉES DES OEUVRES DU BIENHEUREUX

JEAN DE LA CROIX.

PREMIÈRES MAXIMES

TOUCHANT LE RENONCEMENT A LA CRÉATURE ET A CE QUI PLAÎT
AUX SENS.

Pour parvenir à ce que vous ne goûtez pas, il ne faut goûter rien de ce que les sens désirent et recherchent. *Liv. I de la Montée du mont Carmel, ch. 13.*

Jésus-Christ n'ayant trouvé aucun goût dans toutes les choses du monde, ce n'est pas le vouloir imiter que d'y rechercher quelque satisfaction. *Ibid.*

Je ne tiens pas cet esprit pour bon, qui ne poursuit que ce qu'il y a de doux et de facile, puisque ce n'est plus suivre la grande voie de la perfection, qui est Jésus-Christ. *Livre II de la Montée, etc. Ibid.*

Le sentier qui conduit à Dieu est si étroit, qu'il n'y peut passer que le néant qui est l'abnégation de toutes sortes de plaisirs et de soi-même. *Ibid.*

Ce qui n'est pas ne pouvant s'unir avec ce qui est, on ne saurait jamais s'unir à Dieu, si on aime quelque créature, puisque toutes les créatures devant Dieu ne sont qu'un néant. *Liv. I de la Montée du Mont-Carmel, chap. 4.*

Tout ainsi que celui qui est en ténèbres ne saurait voir la lumière, l'âme qui a aussi quelque attache à la créature, n'est pas capable de connaître Dieu, ni par contemplation, ni par vision. *Ibid.*

Quelque bon entendement ou quelque autre rare don que vous ayez de la nature, ne vous imaginez pas que si vous avez quelque affection à la créature, elle ne l'obscurcisse et ne vous fasse tomber insensiblement de mal en pis. *Ibid., chap. 8.*

Vous profiterez plus en un mois, en renonçant à vos appétits, qu'en plusieurs années de pénitence. *Ibid., chap. 8.*

Tandis qu'on a appétit pour quelque créature, on est dégoûté et mécontent. *Ibid., chap. 6.*

Comme un avare se chagrine et se lasse de tirer sans cesse quelque pièce de son trésor, l'âme aussi se fatigue de fournir aux appétits ce qu'ils demandent. *Ibid.*

Si celui qui ouvre la bouche, quand il a faim, pour se remplir de vent, se dessèche plutôt qu'il ne se rassasie, parce que ce n'est pas son aliment; le cœur aussi qui s'ouvre aux créatures pour s'en repaître, s'affamera plutôt qu'il ne se rassasiera, parce qu'elles ne font pas sa nourriture. *Ibid.*

On tire plus de joie des créatures en se dépouillant et désappropriant, que lorsqu'on les possède avec attache, parce que le premier les goûte selon la vérité, et le second qu'apparemment et d'une manière trompeuse. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, ch. 19.*

Il ne faut pas voyager pour voir, mais pour ne pas voir. *Eusante. chap. vid.*

Quand on trouve du goût en l'esprit, tout ce qui vient du sens est dégoûtant. *Cant. XIII, 557.*

Qui ne sait se perdre aux sens, aux créatures et à soi-même, ne se trouve jamais. *Cant. d'amour, couplet 29.*

L'âme véritablement crucifiée prend plus de plaisirs que toutes choses lui manquent et qu'on la prive de tout, même des moyens qui semblent le plus l'approcher de Dieu, comme des images, chapelets et autres choses de cette nature, que de les posséder avec quelque profit par affection. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 34.*

Il n'est point de tentation, quelque déshonnête qu'elle soit qui enlaidisse tant votre âme et l'éloigne plus de Dieu, si vous n'y donnez consentement, que fera la moindre affection que vous aurez à quoi que ce soit de la terre. *Dans les Avis, 4.*

Il n'y a mauvaise humeur qui empêche tant un malade de marcher ou de manger, comme l'appétit des créatures lasse et dégoûte une âme de cheminer dans le sentier de la vertu. *Ibid. 14.*

Vos appétits sont comme les rejetons à l'entour de l'arbre qui en tirent le suc et l'empêchent de croître, ou comme les vipéreaux qui rongent les entrailles de leur mère à mesure qu'ils croissent dans son ventre et la font enfin mourir. *Ibid. 15.*

Si vous vous contentez en quoi que ce soit contre la volonté de Dieu, vous serez obligé à ces deux peines, qui seront de vous en détacher et de purger l'impureté que vous aurez contractée. *Ibid. 18.*

Puisqu'en vous satisfaisant, votre amertume doit redoubler, ne vous contentez jamais dans aucune créature, quand il vous faudrait demeurer éternellement dans les peines et dans l'affliction. *Ibid. 24.*

Si vous mettez votre tout dans le néant, vous trouverez partout dilatation de cœur et repos d'esprit. O heureux néant qui apporte tant de biens à l'âme. *Ibid. 37.*

Vous pourrez croire avoir triomphé de tout, quand le goût des créatures ne vous donnera point de joie, ni son amertume de tristesse. *Ibid. 42.*

Si vous ne désirez que Dieu, vous ne marcherez point dans les ténèbres, bien que vous soyez plein de ténèbres. *Ibid. 43.*

Si la volonté n'est pas appliquée à aimer Dieu, l'âme ne sera jamais satisfaite, bien qu'elle fût dans le ciel; elle ne sera non plus jamais contente en ce monde, si son cœur est attaché à autre chose qu'à Dieu, bien qu'il fût toujours avec elle. *Ibid. 47.*

Si vous voulez avoir Dieu en toutes choses, il faut que vous n'ayez rien en toutes choses; car le cœur qui est à quelqu'un, comment peut-il être tout à un autre? *Ibid. 54.*

Ne vous réjouissez d'aucun bien périssable de cette vie, parce que vous ne savez s'il vous fera jouir de la vie éternelle. *Ibid. 56.*

SECONDES MAXIMES

TOUCHANT LE RENONCEMENT AU GOUT DE L'ÂME.

La première chose que doit faire celui qui veut profiter et s'avancer dans la voie de l'esprit, c'est qu'il ait ordinairement et sa pensée et son affection appliquées à regarder Jésus-Christ en toutes choses, se conformant à sa vie, qu'il doit sans cesse considérer pour la savoir imiter.

La seconde chose qu'il doit faire pour bien imiter Jésus-Christ, est de renoncer à tous les goûts, à toutes les satisfactions qui s'offrent à ses sens, si ce n'est qu'il y rencontrât purement la gloire de Dieu, et qu'il restât vide et dénué de toutes choses pour l'amour de Jésus-Christ, qui n'eût et ne voulût avoir en cette vie autre satisfaction, ni autre

goût que de faire la volonté de son Père, qu'il appelait sa viande et l'unique nourriture dont il se sustentait. *Liv. I de la Montée du Mont-Carmel, chap. 13.*

Le vrai esprit de Jésus-Christ cherche en Dieu plutôt l'amertume que le doux, s'incline plus à pâtir qu'à être consolé, aux aridités et aux désolations, qu'aux communications savoureuses; à être privé de tous biens plutôt que de les posséder sans souffrances. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel.*

Ceux-là se trompent qui croient que c'est assez pour la perfection de renoncer au monde, et ne pensent pas à l'anéantir, en cherchant les sécheresses, les dégoûts et les travaux, vu que c'est être des ennemis spirituels de la croix de Jésus-Christ. *Ibid.*

Portez votre cœur, non pas au plus aisé, mais au plus difficile; non pas au plus savoureux, mais au plus insipide; non à la consolation, mais à la désolation; non au repos, mais au travail; non au plus, mais au moins; non à vouloir quelque chose, mais à ne vouloir rien. C'est le chemin royal qui conduit à Dieu. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 23.*

Se chercher soi-même en Dieu, c'est rechercher les caresses et les consolations de Dieu; mais chercher Dieu en soi, c'est se priver non-seulement de l'un et de l'autre pour Dieu, mais encore ambitionner et poursuivre ce qu'il y a de plus affligeant en Dieu et dans les créatures. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 2.*

Si l'âme se plaît et se laisse conduire à la saveur de la dévotion sensible, elle n'arrivera jamais à la force des délices spirituelles qui se trouvent dans la seule nudité de l'esprit. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 39.*

La dévotion consiste plus dans l'invisible que dans le visible. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 34.*

Bien que l'aridité qui vient de Dieu ôte toutes sortes de goûts, tant du ciel que de la terre, elle nous unit pourtant plus à Dieu quoiqu'avec peine et solitude. *Liv. I de la Nuit obscure, chap. 9.*

C'est vouloir arriver au but sans passer par le milieu, que de prétendre aux caresses de Dieu, sans vouloir passer par les travaux. *Cant. d'Amour, chap. 36.*

Plus on a de goût dans l'oraison, moins on traite Dieu avec respect. *Liv. I de la Nuit obscure, chap. 12.*

Moins on a de goût dans l'oraison, plus on connaît sa misère, le mérite de son prochain et la grandeur de Dieu. *Ibid.*

Vous êtes plus agréable à Dieu en vous soumettant et faisant tout autre bien avec dégoût et aridité que si vous le faisiez avec goût et facilité. *Dans ses Avis, 25.*

Si vous cessez de faire de bonnes œuvres à cause du manquement de goût et de saveur, c'est le goût que vous recherchez dans votre action, et non pas les bonnes œuvres. *Ibid. 44.*

Sachez que l'amour ne consiste pas à sentir de grandes choses, mais à se renoncer et à souffrir d'un grand courage pour Dieu. *Ibid. 53.*

TROISIÈMES MAXIMES.

DU RENONCEMENT A L'HONNEUR.

La vertu ne consiste pas dans de nobles connaissances de Dieu, ou dans toute autre chose qu'on sente de lui, mais en ce qui ne se sent pas, qui est d'avoir un grand mépris de soi-même. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 8.*

Les révélations, les visions et les sentiments de Dieu ne valent pas le moindre acte de cette humilité qui ne s'estime rien, qui ne pense jamais

mal que de soi, et qui juge toujours bien des autres et jamais de soi-même. *Ibid.*

Jésus-Christ a fait sa plus grande œuvre, qui est la réconciliation des hommes avec son Père, dans son plus grand anéantissement. Dieu aussi fait sa plus grande œuvre dans les âmes, qui est de s'unir avec elles, lorsqu'elles sont plus anéanties en elles-mêmes et devant les hommes. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 7.*

Par les degrés qu'on monte, l'on descend dans le néant de soi-même. *Liv. II de la Nuit obscure, chap. 18.*

Ayez un soin particulier de mortifier le point d'honneur, même dans les plus petites choses, et ne pensez jamais qu'on vous a fait tort, que vous avez raison, que vous avez plus travaillé, que vous êtes plus capable; car il n'y a pas de poison qui donne la mort si irrémédiablement que font ces pensées à l'âme, étouffant tout son esprit intérieur et ruinant la perfection qu'elle aurait acquise. *Dans ses Avis.*

Dieu pour aimer votre âme ne regarde pas vos talents, ni les autres dons extérieurs qu'il vous a faits, mais votre humilité et le grand mépris de vous-même. *Ibid. 3, 4.*

Ne désirez autre chose pour récompense de vos travaux et de vos bonnes œuvres que de nouveaux mépris et de nouvelles souffrances, et persévérez constamment dans une vive mort de croix intérieures et extérieures. *Ibid. 7.*

Dieu se déplaît à voir des âmes enclines à l'honneur, que, quand même il les y pousse, il ne veut pas qu'elles aient de la promptitude ou de la facilité à l'accepter. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 30.*

Il faut cacher ses bonnes œuvres, non-seulement aux hommes, mais encore à soi-même, n'y prenant nul goût ni complaisance et n'en faisant nulle estime. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 28.*

La véritable contemplation est celle qui monte et qui descend tout ensemble; car la perfection consiste dans l'amour de Dieu et dans le mépris de soi-même. *Liv. II de la Nuit obscure, chap. 8.*

La perfection ne consiste pas dans les vertus que l'âme connaît en elle, mais dans celles que Dieu connaît en elle; ce qui est caché et secret, et ainsi vous n'avez nul sujet de présumer de vous, mais plutôt de craindre, puisque vous ne savez pas si votre vertu est approuvée de Dieu. *Dans ses Avis, 32.*

Choisissez plutôt d'être enseigné de tous, que de vouloir instruire le moindre du monde. *Dans ses Avis, 3.*

Un religieux doit songer à gagner les bonnes grâces de Dieu, sans se soucier d'entretenir l'amitié du monde, comme font les courtisans de la terre.

QUATRIÈMES MAXIMES.

DE LA CONTEMPLATION ET DE L'UNION AVEC DIEU.

Dieu ne se communique jamais pleinement ni suavement qu'à un cœur dénué de tout. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 19.*

Pour aller à Dieu il faut se vider de tout ce qui n'est pas Dieu. *Ibid. chap. 6.*

Une imperfection d'habitude empêche plus l'union avec Dieu, que plusieurs autres plus grièves qui ne se font pas par coutume, quoiqu'elles se fassent avec quelque advertance. *Ibid. chap. 11.*

Pour jouir de l'union divine, tout ce qui est dans l'âme, grand ou petit, peu ou beaucoup, doit mourir. *Ibid.*

Qu'importe à un oiseau qu'il soit arrêté par un fil ou par une corde, puisque l'un et l'autre l'empêche de voler? Il est aussi indifférent que votre âme ait une grande ou petite attache à quelque chose créée,

puisque l'un et l'autre empêchera l'union divine. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 11.*

Il est déplorable de voir des âmes chargées comme de gros navires, des richesses immenses de vertu, n'arriver jamais au port de l'union avec Dieu, pour n'avoir pas le courage de vaincre une petite imperfection, comme serait de trop parler, etc. *Ibid.*

Quelque oubli qu'on doive avoir de toutes les choses visibles et corporelles pour s'unir à Dieu, on n'y doit pas comprendre l'humanité de Jésus-Christ, parce qu'elle est la porte, le chemin et le guide assuré à toutes sortes de biens. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 1.*

Pourquoi différez-vous de quitter la créature qui n'est rien, pour vous unir par amour avec votre Dieu qui est tout? *Dans ses Avis, 21.*

Quelque communication ou sentiment qu'une âme ait de Dieu, elle ne doit pas se persuader que ce soit être plus ou mieux en Dieu; comme aussi si le goût lui manque, que ce soit y être moins, parce qu'elle ne peut savoir par l'un si elle est en grâce, ni par l'autre si elle est en dehors. *Dans le Cantique de l'amour de Dieu.*

L'union divine consiste à tenir l'âme dans une totale transformation de sa volonté en celle de Dieu. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 11.*

Lorsqu'il paraît à l'âme qu'elle fait moins dans l'oraison, c'est pour lors qu'elle est plus occupée en Dieu. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 14.*

Plus le rayon de la contemplation est pur et simple et parfait, plus l'entendement le trouve obscur et le ressent moins. *Ibid. et liv. II de la Nuit obscure, chap. 8.*

Plus l'âme s'avance en esprit, moins sa vue se borne aux objets particuliers, ayant pour lors un regard plus pur et plus vaste. *Ibid. chap. 12.*

Jusqu'à ce que les choses sensibles nous renvoient d'abord à Dieu, on ne doit pas se servir de l'opération des sens pour aller à Dieu. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 25.*

La marque certaine qu'on est beaucoup élevé à la contemplation, est quand l'âme prend plaisir d'être seule avec Dieu dans un simple regard, sans employer les opérations de ses trois puissances. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 13.*

Il y a la même différence entre la méditation et la contemplation, qu'entre agir et jouir de ce qu'on a déjà fait, entre recevoir et profiter de ce qu'on a reçu, entre apprêter la viande et la manger après l'avoir apprêtée. *Ibid. 14.*

Il y a trois caractères du recueillement intérieur: le premier, si les choses de ce monde ne vous plaisent plus; le second, si vous avez soin du plus parfait; et le troisième, si le silence et la solitude vous donnent du contentement. *Dans ses Sent., 50.*

Il est plus expédient de représenter simplement à Dieu ses nécessités que de lui demander du remède, soit parce qu'il sait mieux que nous ce qui nous est nécessaire, soit que l'ami a plus de compassion de son ami quand il le voit ainsi résigné, soit que de cette manière l'âme a moins à craindre qu'il n'y ait de l'amour-propre dans sa demande. *Dans son Cant. d'amour.*

Le grand secret de surmonter le monde sans peine, et de rompre peu à peu les obstacles qui empêchent l'union divine est d'être assidu à l'oraison. *Dans ses Sentences, 23.*

Le moindre attouchement ou communication qu'on ait eu avec Dieu, satisfait au delà de ce qu'on pourrait attendre pour toutes les peines qu'on aurait souffertes à son service. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 26.*

Le souverain moyen d'obtenir de Dieu ce que nous voudrions est de mettre toute la force de notre oraison à ne pas demander ce que nous voudrions, mais ce que Dieu voudra de nous. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 43.*

L'âme qui se porte à parler et à converser beaucoup avec les hommes, ne converse guère avec Dieu; car la conversation avec Dieu attire l'âme à l'intérieur, au silence et à la fuite des créatures. *Lettre. 2.*

Bien que quelqu'un soit parfait, s'il converse avec les hommes plus que la nécessité et la raison ne le demandent, il en recevra de grands dommages. *Lettre. 7.*

CINQUIÈMES MAXIMES.

DES VISIONS ET DES RÉVÉLATIONS.

Ayant la raison naturelle et la loi évangélique, qui nous peuvent suffisamment conduire, il n'est pas bon de vouloir savoir les choses par voie surnaturelle. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 21.*

Quoi que ce soit que nous entendions surnaturellement, nous ne devons le recevoir qu'autant qu'il est conforme à la loi évangélique. *Ibid.*

Si le Père Eternel nous a parlé par Jésus-Christ; comme nous l'assure l'Apôtre, c'est lui faire injure que de lui demander des visions et des révélations. *Ibid., chap. 22.*

Tout ce qui se peut faire par l'industrie et par le conseil humain, Dieu ordinairement ne le dit et ne le fait pas par voie surnaturelle. *Ibid.*

Bien que les visions imaginaires soient surnaturelles, il ne fait pas bon de s'y appuyer. *Ibid., chap. 16.*

Il faut bien examiner les révélations, quand on saurait même qu'elles sont de Dieu, parce qu'elles n'ont pas toujours leurs effets à notre manière d'entendre et selon le son des paroles. *Ibid., chap. 18.*

La grande règle pour n'être pas trompé dans toute sorte de communications qu'on ait de Dieu est de se découvrir à son directeur; car on n'en aura jamais ni satisfaction, ni force, ni lumière, ni assurance, qu'on n'en ait traité avec lui, vu qu'il est établi ici-bas son juge pour tout, même pour ce qui vient de Dieu. *Ibid., chap. 22.*

Les effets des visions qui viennent du diable, sont les sécheresses et l'ennui de la conversation de Dieu; c'est de faire cas de ces choses et les rechercher, et s'estimer beaucoup pour les avoir. *Ibid., chap. 29 et 30.*

Il ne faut s'assurer ni admettre les saveurs qui touchent les sens, bien qu'elles soient de Dieu: 1° parce que le sens corporel dès lors se rend arbitre des choses spirituelles, les jugeant comme il les conçoit et les sent, ce qui est un grand mal; 2° parce qu'elles n'ont nulle proportion avec les choses spirituelles; 3° parce que le diable peut facilement s'y mêler et nous tromper. *Ibid., chap. 11.*

Il y a plus à craindre de la tromperie du diable dans le bien que dans le mal. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 36.*

Dieu estime plus en vous que vous vous portiez à souffrir pour son amour, les disgrâces, les affronts, les maladies, les aridités et les autres choses semblables que toutes les visions, les révélations, les recueils et les autres faveurs que vous puissiez avoir. *Dans ses Sentences, 5.*

SIXIEMES MAXIMES,

TOUCHANT LA PURETÉ DE L'ÂME ET DU CORPS.

Dieu demande plus de vous le moindre degré de pureté de conscience, que toute autre œuvre que vous pourriez faire, quoique très-éclatante devant le monde. *Dans ses Sentences, 46.*

On ne voit jamais une âme négligente à vaincre un appétit, qu'il n'en naisse plusieurs autres de la lâcheté qu'elle aura eue à vaincre cet appétit. *Liv. III de la Montée de Mont-Carmel, chap. 11.*

Si l'on met un diamant ou de l'or sur de la poix chaude, ils en seront bientôt noircis par l'attrait qu'il fait de la chaleur de cette poix; l'âme aussi qui se passionne pour quelque créature, attire sur soi toute l'immondice qu'elle a. *Liv. II de la Montée du Mont Carmel, chap. 19.*

L'âme n'a qu'une seule volonté, si bien que si elle s'embarrasse dans quoi que ce soit du monde, elle n'est plus libre, seule et pure pour se transformer en Dieu. *Ibid., chap. 11.*

Ne faites nulle estime de ce qu'il y a ici-bas, sinon de la grâce de Dieu, parce que c'est la seule qui donne la pureté qu'il faut à votre âme, qui est la chose la plus précieuse qu'il y ait en ce monde, et au prix de laquelle tout le reste n'est qu'un néant. *Dans ses Avis, 55.*

Tout ce que l'âme met en la créature, elle l'ôte à Dieu, et marque par là qu'elle n'en fait pas grande estime ni plus ni moins que c'est mépriser un roi, que de tenir toujours les yeux sur ses serviteurs, en sa présence. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 11.*

Le chrétien ne doit pas se réjouir de faire des bonnes œuvres, mais de les faire pour Dieu; car l'on n'est pas saint pour faire des bonnes œuvres, si on ne les fait pour Dieu. *Ibid., chap. 27.*

Il y a moins de danger d'être en la compagnie d'une troupe de démons que d'une seule femme peu honnête. *Dans sa Vie, chap. de la Chasteté.*

Avec les dons de Dieu, vous gagnerez plus en une heure que vous ne ferez en plusieurs années par votre industrie. Efforcez-vous donc toujours d'avoir un cœur pur, qui seul est capable des dons de Dieu. *Dans ses Avis, chap. 48.*

Dieu veut qu'un religieux soit tellement à lui qu'il ait dit adieu à toutes choses, et que toutes choses lui aient dit adieu. *Lettr. 10.*

SEPTIÈMES MAXIMES.

DE LA FOI ET DE L'ESPÉRANCE.

Si l'aveugle n'est tout à fait aveugle, il ne se laisse jamais bien conduire par son guide: si l'âme aussi s'appuie sur quoi que ce soit qu'elle goûte, elle s'égarera toujours dans le chemin qui conduit à Dieu pour ne s'aveugler entièrement en la foi, laquelle est son véritable guide. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 4.*

La foi est la maîtresse de chambre qui nous conduit jusqu'au trône de Dieu. *Dans sa Vie, chap. de la Foi.*

L'âme pour se bien conduire par la foi à l'union de Dieu, ne doit pas seulement s'aveugler selon la partie qui regarde les créatures, qui est la sensitive, mais encore selon celle qui regarde Dieu, qui est la raisonnable et spirituelle. *Liv. II de la Montée du Mont Carmel, chap. 4.*

Si l'homme spirituel juge des choses selon les sens, il n'est plus spirituel. *Ibid., chap. 19.*

L'âme doit connaître plus Dieu par ce qu'il n'est pas, que par ce qu'il est. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 1.*

On connaît d'autant plus Dieu que l'on voit qu'il y a infiniment plus à connaître en lui qu'on ne connaît pas. *Dans son Cantique d'amour.*

Plus on croit et que l'on sert Dieu sans signe, plus on lui rend d'hon-

neur, parce que c'est croire de Dieu plus que les miracles ne lui en sauraient apprendre. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 31.*

On aura tant d'union qu'on aura d'espérance, et l'on aura autant d'espérance qu'on se dépouillera plus des choses de ce monde. *Ibid., chap. 6.*

Quand l'âme n'attend sa consolation que de Dieu, il est tout prêt à la lui donner. *Cant. d'amour.*

Ne désistez donc jamais de prier et d'espérer en nudité et vide de tout; car si vous le faites, Dieu ne tardera pas à venir. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 2.*

Si on employait autant de temps à l'oraison pour demander à Dieu ses besoins qu'on en emploie en sollicitudes et inventions humaines, on pourvoit mieux et plus promptement à ses nécessités, et rien ne nous manquera. *Dans sa Vie, chap. de l'Esp.*

O espérance toute-puissante, puisque tu obtiens autant que tu espères. *Ibid. et Liv. III de la Nuit obscure, chap. 21.*

HUITIÈMES MAXIMES.

DE LA CHARITÉ DE DIEU ET DU PROCHAIN.

Quiconque veut aimer quelque chose avec Dieu, sans doute qu'il n'aime guère Dieu, puisqu'il balance avec lui, ce qui est infiniment au-dessous de lui. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 5.*

On peut dire qu'on n'aime plus que Dieu quand rien plus ne nous empêche de souffrir pour Dieu. *Dans son Cant. d'amour.*

Plus l'âme est pure et éclairée en la foi, plus elle a de charité. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 29.*

On a plus sujet de craindre que de se réjouir dans la prospérité, puisqu'on est en plus grand danger d'offenser et même d'oublier Dieu. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 17.*

C'est une grande folie de se réjouir de ce que l'on ne sait pas, s'il nous doit profiter pour la gloire éternelle. *Ibid.*

L'on ne doit donc avoir de la joie que d'opérer en charité; car que sert devant Dieu ce qui n'est point amour de Dieu? *Ibid., chap. 29.*

La plus grande gêne d'une âme qui aime est la crainte de le perdre ou de l'avoir perdu, et de n'en pas jouir assez tôt. *De la Nuit obscure, chap. 3, et dans le Cant. d'amour.*

Où règne l'amour de Dieu, celui des créatures ou de soi-même n'a nulle entrée. *Ibid., chap. 21.*

Le moyen d'acquérir des biens spirituels est d'aimer, d'agir et de pâtir. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 29.*

Une seule affection actuelle ou habituelle à quoi que ce soit de la créature, empêche qu'on ne goûte la saveur de l'amour. *Liv. II de la Nuit obscure, chap. 9.*

Comme l'eau chaude, dès qu'on la découvre, perd sa chaleur, et les parfums exposés à l'air perdent leur senteur, aussi l'âme qui ne s'est pas resserrée dans la seule affection de Dieu perdra bientôt la chaleur et la vigueur de la vertu. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 10.*

C'est une marque certaine qu'on aime Dieu et qu'on agit pour lui, quand on fait de bonnes œuvres également dans la sécheresse et dans la consolation. *Dans ses Sentences, 44.*

Vous plairez plus à Dieu par un acte de vertu fait en charité que par toutes les extases ou visions que vous sauriez avoir. *Ibid., 45.*

Vous connaîtrez que vous avancez beaucoup au service de Dieu, si vous vous réjouissez que les autres s'y avancent. *Liv. II de la Nuit obscure, chap. 2.*

Ne regardez point les défauts d'autrui, gardez le silence, et communiquez beaucoup avec Dieu. Par le moyen de ces trois choses vous arracherez de votre âme les imperfections qui y sont les plus enracinées, et la ferez dame de grandes vertus. *Dans ses Sentences*, 33.

N'aimez pas l'un plus que l'autre; car celui-là est le plus digne d'amour, que Dieu aime davantage, et vous ne savez qui est celui que Dieu aime le plus. *Ibid.*, 35.

Regardez tous les hommes comme des personnes inconnues, et ne pensez jamais à faire des amis et des appuis en religion, vu que ce n'est pas suivre Jésus-Christ pauvre, dénué et abandonné de tous. *Ibid.*, 36.

Employez les grands désirs que Dieu vous donne de souffrir à supporter paisiblement les mauvaises humeurs ou faiblesses de votre prochain, et toutes les autres occasions qu'il vous pourrait donner d'ennui; car souffrant sans vous plaindre, vous amasserez plus que par tout ce que vous vous proposerez de souffrir. *Ibid.*, 39.

Comme l'on doit avoir un égal amour pour tous, l'on doit avoir aussi un égal oubli pour tous, et encore plus pour les parents, étant les ennemis les plus dangereux de notre perfection. *Dans ses Opusc. spirit.*

Ne parlez jamais des humeurs, de la conversation, de la manière d'agir des autres; car quand vous demeurerez avec des anges, vous seriez trompé dans le jugement que vous feriez de ces choses, parce que beaucoup d'entre elles, ne vous paraîtront pas bonnes, qui le seront, faute de les entendre et de les bien pénétrer. *Ibid.*

NEUVIÈMES MAXIMES.

DE L'OBÉISSANCE ET DE LA RÉSIGNATION A DIEU.

Dieu aime plus en vous le moindre acte d'obéissance et de soumission à sa volonté que tous les services que vous proposerez de lui rendre par éléction ou inclination. *Dans ses Avis*, 26.

Quel que soit votre supérieur, ne le regardez jamais que comme Dieu; si vous vous arrêtez à examiner son humeur, ses talents, sa conduite, et que vous régliez sur cela votre obéissance, ce ne sera plus une obéissance religieuse, mais une politique humaine.

Si vous vivez sans directeur, vous serez comme un charbon séparé, lequel perd sa chaleur au lieu de l'accroître; ou comme un arbre écarté, lequel bien que chargé de fruits, ne profite de rien à son maître pour être secoué des passants avant qu'ils soient en maturité. *Ibid.*, 28.

N'épargnez ni vie, ni honneur, ni santé, pour maintenir, par exemple et par paroles, l'exacte observance, et le premier esprit de votre religion, et tenez-vous pour heureux si vous souffrez quelque chose pour un sujet si louable. *Ibid.*, 19.

N'entreprenez ni ne faites rien au delà des statuts de votre ordre, quoique cela vous semble bon et plein de charité, sans la licence de votre supérieur, vu que ce serait commettre un larcin devant Dieu, parce que les actions d'un religieux sont au supérieur, non pas à lui. *Ibid.*, 40.

Si vous n'arrivez à cette indifférence, que de ne vous soucier d'être gouverné par celui-ci ou par cet autre, vous ne serez jamais spirituel, ni ne garderez fidèlement vos vœux. *Dans ses Opusc. spirit.*

Dès qu'une chose nous déplaît, tant bonne et convenable nous soit-elle, elle nous paraît toujours mauvaise ou contraire, si bien que le plus sûr est de se soumettre à Dieu en tout. *Lettre* 9.

Ne vous attristez point de tous les événements de ce monde, puisque vous ne savez pas le bien que Dieu en doit tirer. *Dans ses Sent.* 22.

Une seule chose nous doit affliger de tout ce qui arrive, savoir le péché. *Dans sa Vie.*

DIXIÈMES MAXIMES

TOUCHANT LA PAUVRETÉ.

Il faut faire bon visage à la pauvreté, non-seulement quand le com- mode, mais aussi quand le nécessaire nous manque : car ce n'est pas être pauvre que de vouloir que rien ne nous manque. *Dans sa Vie, chap. de la Pauvreté.*

Le pauvre d'esprit est plus joyeux et content dans la disette que dans l'abondance des choses. *Lettr. 3.*

Dès que vous perdrez l'esprit de pauvreté en ne méprisant pas toutes choses ; vous tomberez en mille nécessités spirituelles et temporelles. *Ibid.*

Notre sollicitude nous appauvrit plus que le manquement des choses. *Lettr. 4.*

Les soins d'un véritable pauvre, ne doivent être employés qu'à chercher le royaume de Dieu, selon la doctrine de notre divin maître ; car celui qui se réduit à rien pour donner tout à Dieu reçoit tout de Dieu, et ne manque jamais de rien. *En sa Vie, chap. de la Confiance.*

Si l'on oublie tout pour Dieu, je me rends caution pour tout. *Ibid.*

ONZIÈMES MAXIMES

TOUCHANT LA PÉNITENCE.

Accoutumez-vous à pâtir, à opérer et à vous faire ; si vous le faites, vous goûterez une paix abondante qui vous fortifiera par l'exercice des vertus les plus héroïques. *Dans ses Lettr. spirit., Liv. II.*

Persuadez-vous que vous n'êtes entré en religion que pour être taillé, ciselé et poli par les autres : et ainsi représentez-vous tous les religieux et toutes les personnes comme autant de ministres de Dieu, pour vous exercer en diverses manières, et par ces fâcheux exercices vous rendre saint. *Dans ses Opusc. Avis 2.*

Si quelqu'un voulait vous inspirer une doctrine large, ne l'en croyez pas, quand même il la confirmerait par des miracles. Tenez-vous toujours aux maximes et dans les routes de la plus austère pénitence, et vous marcherez par le chemin le plus assuré. *Dans ses Sentences, 72 ; en ses Lettr., chap. 7 de la Montée du Mont-Carmel.*

Plus une fleur est délicate, plus elle se flétrit en peu de temps et perd plutôt son odeur ; aussi plus vous vous conduirez par un esprit de douceur et de délicatesse, plus votre vertu sera flottante et proche de sa ruine. *Dans ses Sentences, 35.*



TABLE DES MATIÈRES

RENFERMÉES DANS CE TROISIÈME VOLUME.

LETTRES (INCONNUES EN FRANCE) DE SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS.	pag. 5
LETTRÉ PREMIÈRE. Au roi Philippe II.	<i>Ibid.</i>
LETTRÉ II. A monseigneur l'éminentissime cardinal, archevêque de Tolède, don Gaspar de Quiroga.	6
LETTRÉ III. A madame la très-excellente et très-illustre duchesse d'Albe.	7
LETTRÉ IV. A madame l'illustrissime dona Louise de la Cerda, seigneuresse de Malagon.	8
LETTRÉ V. A madame l'illustrissime dona Guiomar, Pardo et Tavera.	9
LETTRÉ VI. A madame l'illustrissime dona Maria de Mendoze.	10
LETTRÉ VII. Au Père Paul Hernandez de la compagnie de Jésus.	14
LETTRES VIII à XIX. Au Père Fra Jérôme Gracian de la Mère de Dieu.	17
LETTRÉ XX. Papier ou Mémoire écrit par la Sainte en faveur du P. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu.	46
LETTRÉ XXI à XXXII. Au même.	48
LETTRÉ XXXIII. Au Père Fra Ambroise Marian de Saint-Benoît. (Première.)	77
LETTRÉ XXXIV. Au même. (Seconde.)	80
LETTRÉ XXXV. A M. Laurent de Cépède, son frère.	81
LETTRÉ XXXVI. A madame dona Jeanne de Ahumeda, sœur de la Sainte. (Première.)	85
LETTRÉ XXXVII. A la même. (Seconde.)	84
LETTRÉ XXXVIII. A Diégo de Gusman.	<i>Ibid.</i>
LETTRÉ XXXIX. A M. don Jérôme Reynoso, chanoine de Palence. (Première.)	85
LETTRÉ XL. Au même. (Seconde.)	86
LETTRÉ XLI. Au licencié Alonzo de Salinas, chanoine de la sainte Eglise de Palence.	89
LETTRÉ XLII. Au licencié Louis Ruiz de la Pegna, chapelain du roi, aumônier et confesseur de monseigneur Quiroga.	90
LETTRÉ XLIII. A un confesseur de la Sainte.	95
LETTRÉ XLIV. A un confesseur d'un de ses couvents.	<i>Ibid.</i>
LETTRÉ XLV. A Antoine Gaytan, chevalier de Alva. (Première.)	94
LETTRÉ XLVI. Au même. (Seconde.)	96
LETTRÉ XLVII. A Rodriguez de Moya, chevalier de Caravaque.	97
LETTRÉ XLVIII. A Pierre de la Vande, chevalier de Salamanque.	99
LETTRÉ XLIX. A Mathieu de Las Pennelas.	<i>Ibid.</i>
LETTRÉ L. A Roch de Huerta. (Première.)	100
LETTRÉ LI. Au même. (Deuxième.)	101
LETTRÉ LII. Au même. (Troisième.)	102
LETTRÉ LIII. A Diégo Ortiz.	105
LETTRÉ LIV. A une personne d'Avila.	104
LETTRÉ LV. A dona Thérèse de Layz, fondatrice d'Alva.	<i>Ibid.</i>
LETTRÉ LVI. A dona Agnès Niéto.	106
LETTRÉ LVII. A une dame.	107
LETTRÉ LVIII. A une dame.	108
LETTRÉ LIX. A la mère Marie-Baptiste, prieure de Valladolid, et cousine de la Sainte. (Première.)	<i>Ibid.</i>
LETTRÉ LX. A la même. (Seconde.)	110
LETTRÉ LXI. A la même. (Troisième.)	112
LETTRÉ LXII. A la mère Anne de l'Incarnation, prieure de Salamanque.	115
LETTRES LXIII à LXXXII. A la mère Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville.	116
LETTRÉ LXXXIII. Au très-prudent seigneur le roi Philippe II.	150
LETTRÉ LXXXIV. A Son Eminence Mgr. don Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède et cardinal de la sainte Eglise romaine.	152
LETTRÉ LXXXV. A Monseigneur don Teutonio de Bragance, illustrissime archevêque d'Eborna, en Salamanque. (Première.)	155
LETTRÉ LXXXVI. Au même. (Deuxième.)	155
LETTRÉ LXXXVII. Au même. (Troisième.)	158
LETTRÉ LXXXVIII. A Monseigneur l'illustrissime don Alvarez de Mendoze, évêque d'Avila. (Première.)	160
LETTRÉ LXXXIX. Au même. (Deuxième.)	161
LETTRÉ XC. A don Pedro de Castre, alors chanoine d'Avila, et depuis évêque de Ségovie.	165
LETTRÉ XCI. A don Pedro Manzo, alors chanoine de la sainte Eglise de Burgos, et depuis évêque de Talatraya.	164
LETTRÉ XCII. A madame l'illustrissime et excellentissime dona Maria Henriquez, duchesse d'Alva.	185

LETTRE XCIII. A la très-illustre dame dona Louise de la Cerda, seigneuresse de Maagon. (Première.)	166
LETTRE XCIV. A la même. (Deuxième.)	170
LETTRE XCV. A madame l'illustrissime dona Maria de Mendoze et Sarmiento, qui fut comtesse de Ribadavia. (Première.)	171
LETTRE XCVI. A la même. (Deuxième.)	175
LETTRE XCVII. A madame l'illustrissime dona Anna Henriquez.	174
LETTRE XCVIII. A madame l'illustre dona Béatrix de Castille et Mendoze.	175
LETTRE XCIX. Au révérend père Dominique Banez, de l'ordre de Saint-Dominique, confesseur de la Sainte.	177
LETTRE C. Au très-révérend père Nicolas de Jésus-Marie Doria, premier général de l'ordre des Déchaussés de Notre-Dame du Mont-Carmel. (Première.)	178
LETTRE CI. Au même. (Seconde.)	182
LETTRES CII à CXII. Au R. P. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu.	184
LETTRE CXIII. Réponse de sainte Thérèse, faite à la marge d'un écrit du vénérable P. Gracian.	201
LETTRE CXIV. Au père Jean de Jésus. carme déchaussé.	202
LETTRES CXV à CXIX. Au père Ambroise Marian.	205
LETTRES CXX à CXXII. A M. Laurent de Cépède, frère de la Sainte.	209
LETTRES CXXIII, CXXIV. A la dame Jeanne de Abusda, sœur de la Sainte.	215
LETTRE CXXV. A M. Laurent de Cépède, neveu de la Sainte.	216
LETTRE CXXVI. A M. Jean de Ovalle, beau-frère de la Sainte.	218
LETTRE CXXVII. A Louis de Cépède, petit-neveu de la Sainte.	219
LETTRE CXXVIII. A un parent de la Sainte.	<i>Ibid.</i>
LETTRE CXXIX. A une dame, parente de la Sainte.	220
LETTRE CXXX, ou Instruction que la Sainte donna à une personne qui devait conférer avec le révérendissime général de l'ordre, sur l'affaire de la séparation des Carnes déchaussés d'avec ceux de la primitive observance.	221
LETTRES CXXXI, CXXXII. A don Jérôme Reynoso, chanoine de l'Eglise de Placencia.	225
LETTRE CXXXIII. A Alonso de Aranda, prêtre d'Avila.	225
LETTRE CXXXIV. A don Antoine Gaytan, habitant de la ville d'Albe.	227
LETTRE CXXXV. A Simon Ruiz, habitant de Medina del Campo.	<i>Ibid.</i>
LETTRE CXXXVI. A Diégo de Saint-Pierre de Palma, natif de Tolède.	229
LETTRE CXXXVII. A une personne de Tolède.	<i>Ibid.</i>
LETTRE CXXXVIII. A quelques personnes qui s'occupaient des affaires de l'Ordre.	250
LETTRES CXXXIX à CXLI. A dona Isabelle Osorio, dame de Madrid.	251
LETTRE CXLII. A la vénérable vierge, Anne de Saint-Augustin, fondatrice de Villanueva de la Xara.	254
LETTRE CXLIII. A la mère Brianda de Saint-Joseph, prieure de Malagon.	255
LETTRES CXLIV à CXLVII. A la mère Jean-Baptiste, prieure de Valladolid, mère de la Sainte.	256
LETTRE CXLVIII. A la mère Anne des Anges, prieure de Tolède.	242
LETTRE CXLIX. A la vénérable mère Marie de Jésus, fondatrice du couvent de Véas.	245
LETTRE CL. A la mère Anne de Saint-Albert, fondatrice du couvent de Caravaque.	244
LETTRE CLI. Aux sœurs Marie de Saint-Joseph et Isabelle de la Trinité, filles de Catherine de Tolosa, novices au couvent de Palencia.	246
LETTRE CLII. A la mère Eléonore de la Miséricorde, religieuse du couvent de Soria.	247
LETTRE CLIII. A la mère Thomassine Baptiste, prieure du couvent de Burgos.	248
LETTRE CLIV. Au R. P. Jean-Baptiste Rubéo de Ravennes, général de l'ordre de Carmel.	250
LETTRE CLV. Au R. P. Dominique Banez.	254
LETTRE CLVI. Au P. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu.	255
LETTRE CLVII. Au P. Ambroise Marian.	256
LETTRE CLVIII. Ecrit de sainte Thérèse. Chiffre de l'année de sa mort.... avec quelques sentences sur le martyre spirituel, que la Sainte portait dans son bréviaire.	257
LETTRE CLIX. Réponse de la Sainte à un cartel ou défi spirituel que lui avait envoyé une communauté de déchaussés, lorsqu'elle était prieure de l'Incarnation.	258
SUJETS INCOMPLETS, ou FRAGMENTS DE LETTRES et d'autres écrits de la Sainte.	262
§ I. FRAGMENTS de différentes lettres adressées aux évêques et autres prélats, ou à des personnes de distinction. I à VI.	<i>Ibid.</i>
§ 2. FRAGMENTS de lettres pour le P. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. VII à XV.	266
§ 3. SUITE DES FRAGMENTS de lettres pour le même. XVI à L.	271
§ 4. FRAGMENTS DE LETTRES pour d'autres personnes. LI à LIX.	282
§ 5. FRAGMENTS DE LETTRES pour ses filles. LX à LXXXI.	285
§ 6. AUTRES PAPIERS et Fragments de la Sainte.	293
LXXXII. — Instruction qu'elle donna à la mère Anne de Saint-Albert, pour la fondation du couvent de Caravaque.	<i>Ibid.</i>
LXXXIII. — Avis de la Sainte sur l'emploi de la donation faite au couvent de Saint-Joseph, par M. François Salcède.	294
LXXXIV. — Avis pour le jour de la profession des religieuses.	<i>Ibid.</i>
LXXXV. — Mémoire envoyé par la Sainte au chapitre de la Séparation sur la fondation de Saint-Joseph.	297
LXXXVI. — Différents fragments et notes réunis sur un papier par la Sainte qui se pro-	

posait apparemment de les faire entrer dans d'autres écrits.	295
LXXXVII. — Règles pour la liberté de l'examen des Novices. Ce qu'il faut faire pour l'examen de la dernière profession.	296
LETTRE du R. P. maître Fra Louis de Léon à la mère prieure Anne de Jésus et aux religieuses carmélites déchaussées du monastère de Madrid, pour leur recommander l'esprit et la doctrine de la sainte mère Thérèse de Jésus.	297
NOTICE SUR SAINT PIERRE D'ALCANTARA.	303
TRAITÉ DE L'ORAISON ET DE LA MÉDITATION, composé par saint Pierre d'Alcantara, de l'ordre du Bienheureux Saint-François. Dédié au très-magnifique et très-dévoit seigneur Rodrigue de Chaves, de la ville de Ciudad-Rodrigue.	306
PREMIÈRE PARTIE. — DE L'ORAISON.	307
CHAPITRE PREMIER. Du fruit que l'on peut retirer de l'oraison et de la méditation.	<i>Ibid.</i>
CHAP. II. De la matière de la méditation.	309
Le lundi, etc.	<i>Ibid.</i>
CHAP. III. Du temps et du fruit des méditations précédentes.	321
CHAP. IV. De sept autres méditations sur la Passion, et de la manière dont nous devons les faire.	322
Le lundi.	323
De l'insitution du très-Saint-Sacrement.	324
Le mardi, etc.	<i>Ibid.</i>
CHAP. V. De six choses qui peuvent se rencontrer dans l'exercice de l'oraison.	333
CHAP. VI. De la préparation qu'on doit faire avant l'oraison.	336
CHAP. VII. De la lecture du sujet.	337
CHAP. VIII. De la méditation.	<i>Ibid.</i>
CHAP. IX. De l'action de grâces.	338
CHAP. X. De l'offrande.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XI. De la demande.	339
<i>Demande spéciale de l'amour de Dieu.</i>	340
CHAP. XII. Avis sur certaines choses que l'on doit observer dans ce saint exercice.	342
SECONDE PARTIE. — DE LA DÉVOTION.	347
CHAPITRE PREMIER. Ce que c'est que la dévotion	<i>Ibid.</i>
CHAP. II. De neuf choses qui servent pour acquérir la dévotion.	349
CHAP. III. De dix choses qui mettent obstacle à la dévotion.	350
CHAP. IV. Des tentations auxquelles sont ordinairement sujettes les personnes qui font oraison, et des remèdes à ces tentations.—Premier avis, etc.	351
CHAP. V. De quelques avis nécessaires à ceux qui s'adonnent à l'oraison.	<i>Ibid.</i>
COURTE INTRODUCTION A LA VIE SPIRITUELLE, pour les personnes qui commencent à servir Dieu.	358
De trois choses que doit faire celui qui veut faire de grands progrès en peu de temps.	361
OEUVRES SPIRITUELLES DU B. JEAN DE LA CROIX, premier carme déchaussé et directeur de sainte Thérèse; augmentées des lettres du P. Berthier sur la doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix.	363
A la reine de la Grande-Bretagne.	<i>Ibid.</i>
Préface de l'éditeur.	364
Avertissement du traducteur.	365
Approbations.	367
Les Éloges du bienheureux Jean de la Croix.	370
LA MONTÉE DU MONT-CARMEL. — Argument.	373
LETTRES DU PÈRE BERTHIER SUR LES OEUVRES DE SAINT JEAN DE LA CROIX.	374
LETTRE I. Idée générale des OEuvres spirituelles de saint Jean de la Croix.	<i>Ibid.</i>
LETTRE II. Analyse des trois livres de la <i>Montée du Mont-Carmel</i> . Principes fondamentaux de la doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix.	375
LETTRE III. Excellente doctrine de saint Jean sur le tout de Dieu, opposé au néant des créatures.	378
LETTRE IV. Des différentes nuits où il faut entrer pour s'unir intimement à Dieu, et premièrement de la nuit des sens.	382
LETTRE V. De la nuit de l'esprit ou de l'entendement.	384
LETTRE VI. De la nuit de la mémoire.	387
LETTRE VII. De la nuit de la volonté.	389
LETTRE VIII. Analyse du traité de la <i>Nuit obscure de l'âme</i> .	395
LETTRE IX. Sur la <i>vive flamme d'amour</i> , et sur les <i>Cantiques spirituels</i> de saint Jean de la Croix.	393
LETTRE X. Combien la doctrine de saint Jean de la Croix est éloignée de celle des faux mystiques.	396
LETTRE XI. Suite du même sujet.	398
Remarques sur le <i>Tout</i> de saint Jean de la Croix.	400
Sur les Images, selon la doctrine de saint Jean de la Croix.	401
Préface.	<i>Ibid.</i>
LIVRE PREMIER. Où l'on traite en général de la Nuit obscure, et de la nécessité d'y passer pour arriver à l'union divine, et en particulier de la nuit obscure des sens et des passions, qui causent de grandes pertes à l'âme.	404
CHAPITRE I. Où apporte la différence des Nuits par lesquelles les personnes spirituelles passent selon la partie supérieure et selon la partie inférieure de l'homme, et on explique	

le premier cantique.	404
CHAP. II. On enseigne ce que c'est que la Nuit obscure, par où l'âme dit qu'elle a passé pour aller à l'union de Dieu, et on en apporte les causes.	405
CHAP. III. On parle de la première cause de cette Nuit, savoir : de la privation que les passions souffrent.	406
CHAP. IV. Combien il est nécessaire à l'âme de passer tout de bon par la Nuit obscure des sens, qui est la mortification des passions, afin qu'elle puisse aller à l'union de Dieu.	407
CHAP. V. On continue à montrer par des autorités et des figures tirées de l'Ecriture-Sainte, combien il est nécessaire que l'âme tende à Dieu par la Nuit obscure de la mortification des passions.	410
CHAP. VI. Les passions apportent à l'âme deux dommages, l'un privatif, l'autre positif. On le prouve par plusieurs endroits de l'Ecriture.	412
CHAP. VII. On montre, par plusieurs comparaisons et par plusieurs autorités, comment les passions affligent l'âme.	414
CHAP. VIII. De quelle manière les passions obscurcissent l'âme. On le prouve par quelques comparaisons et par quelques autorités de l'Ecriture.	416
CHAP. IX. On établit, par des comparaisons et par des passages de l'Ecriture, comment les passions souillent l'âme.	418
CHAP. X. De quelle manière les passions affaiblissent l'âme dans la pratique des vertus. On le fait voir par des comparaisons et par des témoignages de l'Ecriture.	419
CHAP. XI. Il est nécessaire que l'âme dompte jusqu'aux moindres passions, pour entrer dans l'union divine.	420
CHAP. XII. On répond à la question qu'on fait, que les passions sont suffisantes pour causer à l'âme les dommages qu'on vient d'expliquer.	425
CHAP. XIII. Quelques moyens pour entrer par la foi dans la Nuit des sens	424
CHAP. XIV. Explication du second vers : <i>Enflammée d'un amour inquiet.</i>	426
CHAP. XV. Déclaration des autres vers de ce cantique.	427
LIVRE SECONDE. — Où l'on traite de la foi, qui est le moyen le plus proche de l'union divine ; on y parle aussi de la seconde Nuit de l'esprit, contenue dans le second cantique.	<i>Ibid.</i>
CHAPITRE I. Eclaircissement de ce cantique.	<i>Ibid.</i>
CHAP. II. On commence à traiter de la seconde partie, ou de la seconde cause de cette Nuit, qui est la foi ; et on prouve, par deux raisons, qu'elle est plus obscure que la première et la troisième partie de cette Nuit.	429
CHAP. III. De quelle manière la foi est une nuit obscure à l'âme. On le prouve par la raison et par l'autorité de l'Ecriture.	450
CHAP. IV. L'une doit demeurer dans l'obscurité autant qu'il lui est possible, afin que la foi la puisse conduire à une très-éminente contemplation.	451
CHAP. V. Ce que c'est que l'union de l'âme avec Dieu ; sur quoi on apporte une similitude.	455
CHAP. VI. Les trois vertus théologales doivent perfectionner les trois puissances de l'âme. De quelle manière ces trois vertus les privent de toutes choses et les réduisent dans l'obscurité. On explique deux passages de l'Ecriture, l'un de S. Luc, l'autre d'Isaïe.	455
CHAP. VII. Combien le chemin qui conduit à la vie est étroit, et combien il faut être libre et dégagé de toutes choses pour y marcher. On commence aussi à parler de la nudité de l'entendement.	456
CHAP. VIII. Ni les créatures ni les connaissances de l'esprit humain ne peuvent être un moyen prochain pour s'unir à Dieu.	459
CHAP. IX. De quelle manière la foi est à l'entendement un moyen prochain et proportionné pour élever l'âme à l'union divine. On apporte quelques passages et quelques figures de l'Ecriture pour prouver cette vérité.	442
CHAP. X. La distinction des diverses connaissances qui peuvent venir dans l'esprit.	445
CHAP. XI. De la perte et des obstacles que les connaissances de l'esprit peuvent causer à l'âme par les objets qui sont présentés surnaturellement aux sens extérieurs, et de quelle manière l'âme s'y doit comporter.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XII. On traite des représentations imaginaires et purement naturelles. On montre de quelle nature elles sont, et qu'elles ne peuvent être un moyen proportionné pour arriver à l'union de Dieu, et combien elles nuisent à l'âme lorsque l'âme ne s'en détache pas.	447
CHAP. XIII. On propose les signes que l'homme spirituel peut remarquer en lui-même, pour commencer à renoncer aux représentations imaginaires et aux discours dans la méditation.	450
CHAP. XIV. On apporte les raisons qui prouvent la nécessité d'avoir ces trois signes pour faire de plus grands progrès en la vie spirituelle.	452
CHAP. XV. Il est quelquefois expédient à ceux qui avancent en l'oraison, et qui commencent à entrer dans la contemplation, de se servir du discours et des opérations de leurs puissances naturelles.	455
CHAP. XVI. Les représentations imaginaires que Dieu opère surnaturellement dans la fantaisie ne peuvent servir, comme moyen prochain, à l'âme pour arriver à l'union divine.	457
CHAP. XVII. Pour satisfaire à la difficulté proposée, on déclare la fin que Dieu regarde, et la manière dont il se sert pour verser dans l'âme, par les sens, ses biens spirituels.	460
CHAP. XVIII. Des dommages que les maîtres de la vie spirituelle peuvent causer aux âmes, quand ils ne les dirigent pas bien, pendant qu'elles reçoivent ces visions imaginaires ; et comment ces représentations, quoiqu'elles viennent de Dieu, peuvent jeter ces âmes dans l'erreur.	461

CHAP. XIX. On montre, par des autorités de l'Écriture, que les révélations et les paroles intérieures de Dieu, quoique véritables, nous peuvent être occasion de surprise.	465
CHAP. XX. On apporte des passages de la Sainte-Écriture pour nous convaincre que les paroles et les prophéties de Dieu, quoique véritables en elles-mêmes, ne sont pas toujours certains en leurs causes.	467
CHAP. XXI. Quoique Dieu réponde quelquefois aux demandes qu'on lui fait, et use avec nous d'une grande condescendance, néanmoins cette manière d'agir lui déplaît, et il s'en met en colère.	470
CHAP. XXII. Pourquoi il n'est pas permis, dans la Loi de grâce, de demander quelque chose à Dieu par des voies surnaturelles, comme on le pouvait faire légitimement dans la Loi ancienne. Cette question, qui n'est pas désagréable, contribue à la connaissance des mystères de notre sainte Foi, et on prouve cette vérité par un passage de saint Paul, qu'on explique par rapport à ce sujet.	474
CHAP. XXIII. On commence à parler des connaissances intellectuelles qui appartiennent purement à la voie de l'esprit, et on les explique.	479
CHAP. XXIV. De deux sortes de visions intellectuelles qui arrivent dans les voies surnaturelles.	480
CHAP. XXV. Des révélations, de leur nature et de leur distinction.	482
CHAP. XXVI. Des connaissances intellectuelles de la vérité toute nue, de leurs différences, et comment l'âme s'y doit comporter.	485
CHAP. XXVII. Des secondes révélations, qui consistent à manifester les secrets et les mystères cachés. De quel usage elles sont pour aller à l'union divine; de quelle manière elles peuvent l'empêcher, et comment le démon peut tromper l'âme en cette matière.	488
CHAP. XXVIII. Des paroles intérieures qui sont présentées surnaturellement à l'esprit, et de leurs différences.	489
CHAP. XXIX. On parle de la première espèce des paroles que l'esprit forme en lui-même dans son recueillement, et on apporte leur cause, leurs fruits et leurs dommages.	490
CHAP. XXX. On traite des paroles intérieures qui sont formées surnaturellement dans l'esprit. On avertit l'âme des dommages qu'elles peuvent apporter, et on donne des instructions nécessaires pour n'y pas être trompé.	494
CHAP. XXXI. Des paroles substantielles qui se forment intérieurement dans l'esprit; de leur différence d'avec les paroles formelles; de leur utilité; de la résignation et de la révérence avec lesquelles l'âme s'y doit comporter.	495
CHAP. XXXII. On parle des pensées que l'entendement reçoit des sentiments intérieurs qui sont imprimés surnaturellement dans l'âme. On apporte leur cause, et on donne à l'âme le moyen de se gouverner en ces communications, de peur de détruire la voie de l'union divine.	497
LIVRE TROISIÈME. — Où l'on traite de la purgation et de la nuit active de la mémoire et de la volonté. On enseigne aussi à l'âme la manière de se conduire, à l'égard des actes de ces deux puissances, pour parvenir à l'union divine.	499
Argument.	<i>Ibid.</i>
CHAPITRE. I. Des connaissances de la mémoire, et de la manière de s'en priver, afin que l'âme se puisse unir à Dieu selon cette puissance.	500
CHAP. II. L'âme qui ne s'aveugle pas à l'égard des images et des connaissances de la mémoire, en ne les regardant nullement, tombe en trois sortes de dominages, dont on propose ici le premier.	505
CHAP. III. De la seconde perte que le démon cause à l'âme par les espèces naturelles de la mémoire.	505
CHAP. IV. Du troisième dommage qui vient des connaissances distinctes et naturelles de la mémoire, et qui rejaillit sur l'âme.	506
CHAP. V. Des biens différents que la destruction des espèces naturelles de la mémoire apporte à l'âme.	<i>Ibid.</i>
CHAP. VI. Du second genre des opérations de la mémoire, savoir, de ses connaissances imaginaires et surnaturelles.	507
CHAP. VII. Des pertes que les connaissances des choses surnaturelles peuvent apporter à l'âme, lorsqu'elle y fait réflexion. On en propose le nombre et on traite de la première.	508
CHAP. VIII. De la seconde espèce de dommage, laquelle consiste dans le danger de s'estimer soi-même, et de présumer de ses bonnes qualités.	509
CHAP. IX. Du troisième dommage que le démon peut apporter à l'âme par les fantômes qui remplissent la mémoire.	510
CHAP. X. Du quatrième dommage que l'âme reçoit des connaissances distinctes et surnaturelles de la mémoire, et qui consiste à empêcher son union avec Dieu.	511
CHAP. XI. Du cinquième inconvénient des espèces surnaturelles de la mémoire, lorsque l'âme prend de bas sentiments de Dieu.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XII. Les fruits que l'âme reçoit du retranchement des idées imaginaires. On répond à l'objection qu'on fait sur ce sujet, et on explique la différence qui se trouve entre les espèces naturelles et surnaturelles de l'imagination.	512
CHAP. XIII. On traite des connaissances spirituelles, en tant qu'elles peuvent convenir à la mémoire.	516
CHAP. XIV. On prescrit à l'homme spirituel la manière générale de se comporter à l'égard de la mémoire.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XV. On commence à traiter de la nuit obscure ou mortification de la volonté, et on allègue deux passages, l'un du Deutéronome, l'autre de David. On apporte aussi la division	

des affections de la volonté.	518
CHAP. XVI. Explication de la joie qui est la première affection de la volonté, et la distinction des sujets qui excitent la joie dans la volonté.	519
CHAP. XVII. On parle de la joie qui naît des biens temporels, et on enseigne comment il faut les faire remonter à Dieu.	520
CHAP. XVIII. Des pertes que la joie qu'on met dans les biens temporels cause à l'âme.	522
CHAP. XIX. De l'utilité qui revient à l'âme lorsqu'elle refuse la joie des biens de ce monde.	525
CHAP. XX. On montre que c'est une chose vaine d'établir la joie de la volonté dans les biens naturels et comment il faut s'en servir pour rapporter ce plaisir à Dieu.	527
CHAP. XXI. Des maux qui arrivent à l'âme, lorsque la volonté se laisse toucher de la joie des biens naturels.	528
CHAP. XXII. Des fruits dont l'âme est comblée quand elle se rend insensible au plaisir des biens naturels.	531
CHAP. XXIII. Du troisième genre des biens; savoir, les biens sensibles qui peuvent exciter des mouvements de joie dans la volonté; de leurs qualités, de leur quantité et de leur diversité. Comment la volonté doit agir pour se défaire de ces plaisirs, et pour aller à Dieu.	532
CHAP. XXIV. Des dommages qui arrivent à l'âme, lorsque la volonté se réjouit des biens sensibles.	535
CHAP. XXV. Des biens spirituels et temporels dont la privation du plaisir des choses matérielles enrichit l'âme.	535
CHAP. XXVI. On commence à traiter du quatrième genre de biens qui sont les biens moraux, et on déclare quels ils sont, et comment la volonté peut s'y plaire légitimement.	537
CHAP. XXVII. Des sept dommages qui peuvent naître de la joie, que les choses morales excitent dans la volonté.	538
CHAP. XXVIII. Des différentes utilités que l'âme reçoit, lorsqu'elle se prive du plaisir des vertus morales.	541
CHAP. XXIX. On parle des biens surnaturels qui sont le cinquième genre des biens qui peuvent remplir de joie la volonté. On montre de quelle nature ils sont; comment on les distingue des biens spirituels; et comment il faut rapporter à Dieu le contentement qui en vient.	542
CHAP. XXX. Des pertes que l'âme peut souffrir quand la volonté met son contentement en cette espèce de biens.	544
CHAP. XXXI. L'âme reçoit deux avantages du renoncement de la joie, dont les grâces spirituelles et gratuites la comblent.	547
CHAP. XXXII. On traite du sixième genre de biens où la volonté peut se plaire. On en représente les qualités, et on en fait la première division.	548
CHAP. XXXIII. Des biens spirituels qui peuvent entrer dans l'entendement et dans la mémoire, et de quelle manière la volonté doit se comporter à l'égard du plaisir qu'ils apportent.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XXXIV. Des biens spirituels qui sont doux et agréables, et qui peuvent toucher la volonté. De leur nombre et de leurs différences.	549
CHAP. XXXV. On continue à parler des saintes images, et on montre quelle est l'ignorance de quelques-uns sur ce sujet.	551
CHAP. XXXVI. La manière de rapporter à Dieu le plaisir que la volonté reçoit des saintes images: de sorte qu'elle se garantisse de l'erreur et des obstacles où leur usage pourra la jeter.	552
CHAP. XXXVII. Suite de discours des choses qui nous excitent au bien. On parle aussi des Oratoires et des autres lieux destinés à la prière.	553
CHAP. XXXVIII. Comment il faut se servir des Eglises et des Chapelles, pour conduire l'esprit à Dieu.	555
CHAP. XXXIX. On parle encore du même sujet pour mener l'esprit au recueillement dans l'usage des choses dont on vient de traiter.	556
CHAP. XL. De quelques dommages que souffrent ceux à qui les lieux de dévotion causent un plaisir sensible de la manière que nous l'avons dit.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XLI. Il y a trois sortes de lieux dévots, et comment la volonté doit agir à leur égard.	557
CHAP. XLII. Des autres choses qui nous animent à l'oraison, telles que sont les différentes cérémonies que plusieurs pratiquent.	558
CHAP. XLIII. Comment il faut se servir de ces dévotions, pour élever à Dieu le plaisir et la force que la volonté y trouve.	559
CHAP. XLIV. Du second genre des biens particuliers où la volonté peut se délecter.	561
LA NUIT OBSCURE DE L'ÂME, et l'explication des cantiques, qui contiennent le chemin de la parfaite union de l'amour avec Dieu, telle qu'on peut l'avoir en cette vie, avec les admirables propriétés de l'âme, qui est arrivée en cette union.	565
Argument.	<i>Ibid.</i>
LIVRE PREMIER où l'on traite de la Nuit des sens.	564
CHAPITRE PREMIER. On propose le premier vers du premier cantique, et on parle des imperfections de ceux qui commencent.	565
CHAP. I. De quelques imperfections spirituelles où les commençants tombent à l'égard de l'orgueil.	566
CHAP. II. Des imperfections communes aux commençants à l'égard du second péché capital; savoir, l'avarice prise dans un sens spirituel.	568

CHAP. IV. Des autres imperfections auxquelles les commençants sont sujets, et qui naissent de la luxure spirituelle.	569
CHAP. V. Des défauts où le vice de la colère précipite ceux qui commencent.	571
CHAP. VI. Des imperfections dont la gourmandise spirituelle est la source.	572
CHAP. VII. Des imperfections qui procèdent de l'envie et de la paresse spirituelle.	574
CHAP. VIII. On explique le premier vers du premier cantique, et on commence à donner de l'éclaircissement à la Nuit obscure.	575
CHAP. IX. Des marques par lesquelles on peut connaître qu'une personne spirituelle est dans la Nuit ou la purgation des sens.	576
CHAP. X. De la manière de se comporter en cette Nuit obscure.	579
CHAP. XI. On donne le sens de trois vers du premier Cantique.	581
CHAP. XII. Des biens que la Nuit du sens apporte à l'âme.	583
CHAP. XIII. Des autres biens desquels la Nuit du sens est la cause.	586
CHAP. XIV. On donne l'éclaircissement du dernier vers du premier Cantique.	587
LIVRE SECONDE. Où l'on traite de la purgation la plus intime, qui est la seconde nuit de l'esprit.	589
CHAPITRE PREMIER. On parle de la seconde nuit qui est la nuit de l'esprit, et on remarque le temps où elle commence.	<i>Ibid.</i>
CHAP. II. De quelques imperfections de ceux qui avancent.	590
CHAP. III. Remarques nécessaires pour entendre les choses qui suivent.	591
CHAP. IV. On explique une seconde fois le premier Cantique.	592
CHAP. V. On fait voir en donnant la connaissance du premier vers, comment la contemplation obscure est la nuit et le tourment de l'âme.	593
CHAP. VI. Des autres peines que l'âme souffre en cette nuit.	595
CHAP. VII. On continue de traiter de la même matière, et des autres afflictions de la volonté.	597
CHAP. VIII. De quelques nouvelles souffrances de l'âme, tandis que cet état dure.	599
CHAP. IX. Comment cette nuit, quoiqu'elle obscurcisse l'esprit, est une disposition nécessaire pour l'éclairer.	600
CHAP. X. On apporte une comparaison pour expliquer cette purgation.	602
CHAP. XI. On commence à donner l'interprétation du second vers du premier Cantique, et on prouve comment le grand amour qui s'allume dans l'âme, est le fruit de ses rigoureuses peines.	604
CHAP. XII. On montre que cette nuit horrible est le purgatoire de l'âme, et que comme la sagesse divine éclaire les anges dans le ciel, de même elle illumine les hommes sur la terre, pendant que cette nuit dure.	605
CHAP. XIII. Des autres effets que la nuit de cette obscure contemplation opère en l'âme.	606
CHAP. XIV. On explique les trois derniers vers du premier Cantique.	609
CHAP. XV. Déclaration du second Cantique.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XVI. On découvre en exposant le premier vers comment l'âme marche sûrement dans cette obscurité.	610
CHAP. XVII. On fait connaître dans la déclaration du second vers, comment cette obscure contemplation est secrète.	612
CHAP. XVIII. De quelle manière cette sagesse secrète est aussi un degré par lequel l'âme monte vers Dieu.	614
CHAP. XIX. Explication des dix échelons de l'échelle mystique de l'amour divin. On commence par les cinq premiers.	615
CHAP. XX. Les effets des cinq derniers degrés de l'amour divin.	617
CHAP. XXI. On explique ces paroles, l'âme déguisée, et on met devant les yeux les différentes couleurs qu'elle prend, lorsque pendant cette nuit obscure elle passe par plusieurs changements.	619
CHAP. XXII. Explication du troisième vers du second Cantique.	621
CHAP. XXIII. On donne l'explication du quatrième vers, et on décrit l'admirable retraite de l'âme où le démon n'a nul accès, quoiqu'il entre en d'autres retraites plus sublimes.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XXIV. Eclaircissement du dernier vers du second Cantique.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XXV. On expose en peu de mots le sens du troisième Cantique.	625
LA VIE FLAMME D'AMOUR ET L'EXPLICATION DES CANTIQUES, où l'on traite de la plus intime union de l'âme avec Dieu, et de sa transformation en son Créateur.	626
Préface.	<i>Ibid.</i>
Premier Cantique.	627
Second Cantique.	633
Troisième Cantique.	643
Quatrième Cantique.	660
CANTIQUES SPIRITUELS DE L'ÂME ET DE JESUS-CHRIST SON EPOUX, où l'on explique plusieurs affections et plusieurs effets de la contemplation.	665
Préface.	<i>Ibid.</i>
EXPLICATION DES CANTIQUES SPIRITUELS de l'âme et de son divin Epoux.	666
1 ^{er} Cantique à XL ^e Cent.	665-722
LETTRES SPIRITUELLES DU B. JEAN DE LA CROIX.	723
LETTRE I. A un religieux qu'il conduisait en la vie spirituelle. Il lui enseigne comment il doit détacher sa volonté du plaisir des créatures, et l'attacher à Dieu seul.	<i>Ibid.</i>
LETTRE II. AUX carmélites déchaussées de la ville de Véas. Il les exhorte à garder la	

silence, tant intérieur qu'extérieur.	725
LETTRE III. A la mère Marie de Jésus, fondatrice et prieure des Carmélites déchaussées de Cordoue, et aux autres religieuses de ce couvent. Il traite du bon exemple qu'il faut donner, et de l'esprit intérieur avec lequel il faut agir dans la fondation des monastères.	726
LETTRE IV. A la même mère prieure du couvent de Cordoue. Il l'instruit de la manière de gouverner le temporel et le spirituel de la communauté.	727
LETTRE V. A la mère Eléonor de Saint-Gabriel, religieuse carmélite déchaussée du couvent de Cordoue. Il lui enseigne à quitter son pays et ses proches pour faire la volonté de Dieu.	<i>Ibid.</i>
LETTRE VI. A la mère Madelaine du Saint-Esprit, religieuse du même couvent de Cordoue. Il l'encourage à souffrir patiemment les incommodités qui se trouvent dans les nouvelles fondations.	728
LETTRE VII. A une demoiselle de Madrid, qui prit, peu de temps après, l'habit de Carmélite déchaussée, et vécut saintement dans le couvent des Arènes, en la Nouvelle-Castille. Il répond à trois questions qu'elle lui avait faites : sur les péchés qu'il faut pleurer, sur la manière de méditer la Passion de Jésus-Christ, et sur la gloire du Paradis.	<i>Ibid.</i>
LETTRE VIII. A la dame Jeanne de Pedraça de Grenade. Il lui donne des instructions pour se gouverner dans les aridités et les délaissements.	729
LETTRE IX. A la mère Anne de Jésus, carmélite déchaussée du couvent de Ségovie. Il la console du chagrin qu'elle avait de ce que, dans le chapitre général, ce Père n'avait point été fait supérieur.	750
LETTRE X. A la mère Eléonor Baptiste, prieure des Carmélites déchaussées du couvent de Véas. Il lui enseigne en quoi consiste la vie apostolique et l'abnégation religieuse.	751
PRECAUTIONS SPIRITUELLES dont les religieux doivent user contre les ennemis de leur âme.	752
Précautions contre le monde.	<i>Ibid.</i>
Précautions contre le démon.	753
Précautions contre la chair et contre la sensualité.	753
ASPIRATION A DIEU NOTRE-SEIGNEUR.	<i>Ibid.</i>
SENTENCES SPIRITUELLES.	756
MAXIMES SPIRITUELLES, tirées des Oeuvres du B. Jean de la Croix.	745
Premières maximes, touchant le renoncement à la créature et à ce qui platt aux sens.	<i>Ibid.</i>
Secondes maximes, touchant le renoncement au goût de l'âme.	744
Troisièmes maximes. Du renoncement à l'honneur.	745
Quatrièmes maximes. De la contemplation et de l'union avec Dieu.	746
Cinquièmes maximes. Des visions et des révélations.	748
Sixièmes maximes, touchant la pureté de l'âme et du corps.	749
Septièmes maximes. De la foi et de l'espérance.	<i>Ibid.</i>
Huitièmes maximes. De la charité de Dieu et du prochain.	750
Neuvièmes maximes. De l'obéissance et de la résignation à Dieu.	751
Dixièmes maximes, touchant la pauvreté.	752
Onzièmes maximes, touchant la pénitence.	<i>Ibid.</i>

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

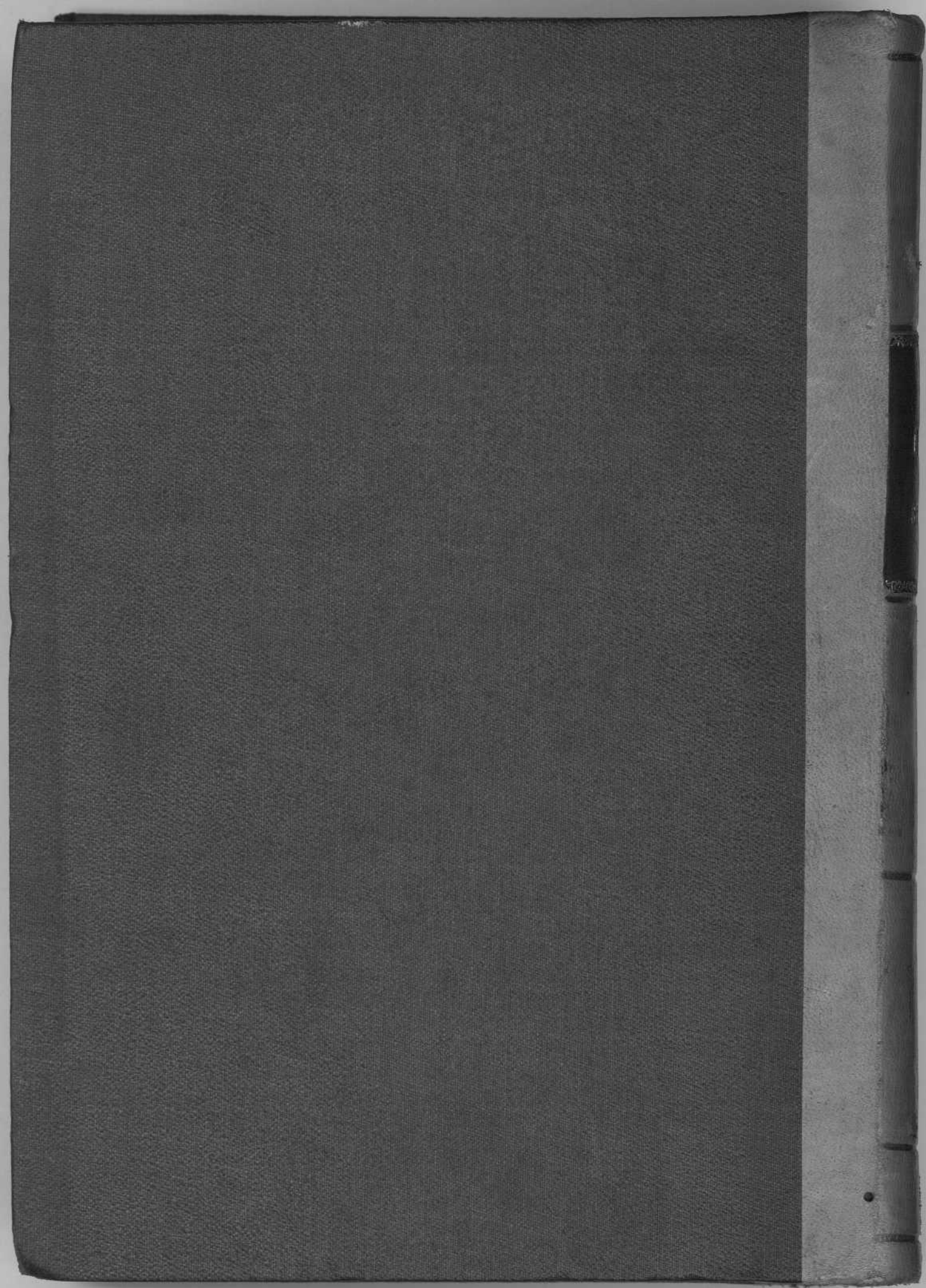
BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN II

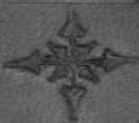
Obras de Santa Teresa de Jesús

Número.....	787	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	6	Precio de adquisición. »
Tabla.....	2	Valoración actual.....	»

11
787
6
2



787.



A. MIGNÉ

OEUVRES
DE
STE. THERESE

3

